


LIBRAIRIE
RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE S.T ANDRÉ DES ARTS
PARIS VI!
UNS. 167 k. 11
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES DIVERSES DE PIERRE CORNEILLE.



A PARIS,

Chez GISSEY, ruë de la Vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé.
BORDELET, ruë S. Jacques, vis-à-vis le College des Jésuites, à S. Ignace.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PRÉFACE.

S'IL est vrai que *des grands Hommes les moindres choses sont précieuses*,* le Recueil de différentes piéces échappées à M. Corneille, ne peut qu'être favorablement reçu du Public. Quel nom plus illustre dans la République des Lettres ! Mais ce n'est pas de ce nom seul que ce Recueil tire son mérite. Parmi les piéces qui le composent, il en est plusieurs dont la beauté eût fait une grande réputation à tout autre qu'à M. Corneille. Je parle des Poëmes composés à la louange de Louis le Grand & de Monseigneur le Dauphin depuis 1663. jusqu'en 1680. Il me semble qu'il seroit

* M. Pellisson, Hist. de l'Acad. Franç. page 298. Edit. de 1730. in-12.

difficile de trouver des ouvrages de cette eſpéce, où la louange ſoit maniée d'une maniére plus noble & plus héroïque. J'oſe même avancer, ſans craindre le reproche d'une admiration outrée, que Virgile & Horace n'ont jamais loué Auguſte avec tant d'élévation. L'ame fiére & indépendante de M. Corneille, qui, pour me ſervir des termes de M. de Fontenelle*, l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, lui a fourni les couleurs avec leſquelles il a peint Louis le Grand. Auſſi Deſpréaux qu'on n'a jamais accuſé de trop eſtimer notre premier Poëte Tragique, n'a pû s'empêcher de dire dans un Diſcours à ce Prince :

Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer;
Apollon en connoît qui te peuvent loüer :
Oui, je ſçai qu'entre ceux qui t'adreſſent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers, on compte des Corneilles.

Je comprens dans le nombre de ces

* Vie de Corneille dans le T. II. de l'Hiſt. de l'Acad. Franç. page 235.

morceaux précieux, les traductions de quelques Poëmes Latins du Pere de la Rue, Jésuite, & de M. Santeuil, qui sont autant de Panégyriques de Louis le Grand. „ M. Corneille * esti-
„ moit extrêmement ces deux Poëtes,
„ dit M. de Fontenelle. Lui-même fai-
„ soit bien des vers Latins, & il en fit
„ sur la Campagne de Flandres en 1667.
„ qui parurent si beaux, que non-seule-
„ ment plusieurs personnes les mirent
„ en François, mais que les meilleurs
„ Poëtes Latins en prirent l'idée, & les
„ mirent encore en Latin ". Un fait aussi singulier a réveillé ma curiosité, & m'a fait chercher avec soin les vers Latins de M. Corneille, les imitations dans la même langue, & les traductions Françoises. Mes recherches ont été inutiles, & je suis presque tenté de croire que ces diverses piéces n'ont jamais existé. Ne peut-il pas se faire que M. de F. ait confondu un fait un peu différent, & d'une date assez approchante?

* *Ibid.* page 233.

Le voici. En 1668. M. Corneille fit des vers Latins ſur la conquête de la Franche-Comté, mais ce n'eſt qu'une traduction de ſes vers François ſur le même ſujet, qui parurent en même temps & furent bientôt traduits par le P. de la Rue & M. *Santeuil*, les meilleurs Poëtes Latins du dernier ſiécle. Cette conjecture paroîtra fondée, ſi l'on conſidére que dans le Recueil de leurs Poëſies, les vers François de M. Corneille précédent les vers Latins. Il ne fit en 1667. qu'un Poëme François ſur le retour du Roi, de Flandres, dont nous n'avons aucune traduction.

M. Corneille eut l'honneur de préſenter au Roi des vers François & Latins en 1672. à ſon retour de la guerre de la Hollande, qui ne ſont pas moins beaux que ceux dont je viens de parler. Mais je trouve plus de feu dans une Epître, en vers Latins, à M. de Harlay, Archevêque de Roüen, qui l'avoit exhorté en 1634. à célébrer les louanges de Louis XIII. & du Cardinal de Richelieu.

Cette piéce qu'on trouvera ici, est tirée d'un Recueil imprimé la même année par les soins de l'Abbé de Boisrobert.* M. de Fontenelle nous apprend que M. Corneille avoit traduit sa premiére Scéne de Pompée en vers du stile de Séneque le Tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lucain. Mais je ne sçai si cette traduction a été imprimée.

Ces Poëmes seuls auroient dû faire naître l'envie de les recueillir, & d'y joindre les autres piéces sur différens sujets. Je m'imagine qu'on a été arrêté par la difficulté de les rassembler. Où trouver tant de morceaux, dont la partie la plus curieuse est en feüilles volantes? Le reste, il faut le tirer de divers Recueils aujourd'hui peu connus. Mes recherches particuliéres & celles de quelques personnes qui ont bien voulu seconder mes vûës, ont abouti à former ce Volume: Voici l'ordre que j'ai suivi.

* *Epinicia Musarum Eminentissimo Duci de Richelieu.* 1634. in-4°.

Comme les Poëmes à la louange du Roi sont l'ornement de ce Recueil, & qu'ils sont rélatifs à une suite d'événemens, je les ai placés au commencement du Volume, suivant la date des années. A l'égard des autres piéces, je n'ai eu qu'à les arranger de la même maniére, & j'ai éxactement indiqué les sources où elles se trouvent.

Les mélanges Poëtiques imprimés en 1632. à la suite de *Clitandre*, Tragi-Comédie, viennent immédiatement après les Panégyriques du Roi. Ils sont extrêmement rares, & je les crois les premiers essais de la Muse de M. Corneille; double titre pour en justifier l'impression. Les curieux n'aiment-ils pas à voir les premiers desseins des grands Peintres ? On sera étonné qu'après de si foibles commencemens, M. Corneille ait fait Cinna, Polyeucte, Rodogune. A s'en tenir à ce qu'il dit dans un court Avertissement au Lecteur, il paroît qu'en publiant ces essais, il ne fit que céder aux sollicitations de son Libraire. „ Quel-

„ ques-unes de ces piéces, dit-il, te dé-
„ plairont, ſçache auſſi que je ne les
„ juſtifie pas toutes, & que je ne les
„ donne qu'à l'importunité du Libraire
„ pour groſſir ſon Livre. Je ne crois pas
„ cette Tragi-Comédie ſi mauvaiſe,
„ que je me tienne obligé de te recom-
„ penſer par trois ou quatre bons Son-
„ nets “. Comme rien ne m'obligeoit d'avoir la même complaiſance, je n'ai pas fait difficulté de ſupprimer des plaiſanteries d'un goût peu délicat, & divers traits d'une galanterie trop libre. J'ai également rejetté quelques piéces du même caractére, inſérées dans le Recueil de Sercy.

En retranchant les morceaux d'une galanterie licentieuſe, je n'ai fait que me conformer à l'éxemple de M. Corneille qui a purgé ſes premieres Comédies de tout ce qui en pouvoit rappeller l'idée. Pour les autres piéces du même genre, ouvrage de ſa premiere jeuneſſe, & imprimées dans ce Recueil, il m'a paru qu'en général elles ſont plûtôt

l'ouvrage de l'esprit & de l'imagination, que celui du cœur : ce qui est d'autant plus singulier que l'amour avoit fait éclore le talent de M. Corneille pour la Poësie. Il y a pourtant dans quelques-unes de ces piéces, des sentimens vrais & naturels ; & les unes & les autres servent à connoître les différentes formes que cette passion avoit prises dans l'esprit & dans le cœur de ce grand homme. On nous accuse de faire de notre goût actuel, la régle souveraine de nos jugemens, & de n'estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous : si cela est, des idées rélatives au goût d'un siécle qui n'étoit ni aussi poli, ni aussi rafiné que le nôtre, déplairont peut-être à des esprits excessivement délicats, & assez injustes pour vouloir que tout ressemble à ce qui frappe leurs yeux, ou à ce qui excite en eux des sensations agréables. Persuadé que les mœurs de différens siécles forment un tableau intéressant pour un esdrit Philosophe, je n'ai pas balancé à

réimprimer des piéces composées vraisemblablement avant l'année 1625. qui rappellent des plaisirs, & des amusemens inconnus à notre siécle.

On trouve dans ce Recueil trois Madrigaux, où M. Corneille fait parler des fleurs d'une maniere galante. Ne paroîtront-ils pas insipides à un siécle dégouté des ouvrages où l'esprit remplace les sentimens du cœur? Peut-être que la conjoncture qui fit naître ces Madrigaux, leur servira de passe-port. Voici ce que M. Huet * nous apprend à ce sujet. „ Jamais l'amour n'a inventé de „ galanterie plus ingénieuse, plus polie „ & plus nouvelle que la Guirlande de „ Julie, dont le Duc de Montausier „ régala Julie d'Angennes un premier „ jour de l'an, lorsqu'il la recherchoit „ en mariage. Il fit peindre séparément „ en mignature, toutes les plus belles „ fleurs par un excellent Peintre, sur „ des morceaux de vélin de la même „ grandeur. Il fit ménager au bas de

* Huetiana, pag. 103.

„ chaque figure assez d'espace pour y
„ faire écrire un Madrigal sur le sujet
„ de la fleur qui y étoit peinte, & à la
„ louange de Julie. Il pria les beaux
„ esprits de ce temps-là, qui presque
„ tous étoient de ses amis, de se char-
„ ger de la composition de ces piéces,
„ après s'en être réservé la meilleure
„ partie. Il fit écrire au bas de chaque
„ fleur son Madrigal, par un homme
„ qui avoit alors beaucoup de réputa-
„ tion pour la beauté de son écriture.
„ Il fit ensuite relier tout cela magnifi-
„ quement : il en fit faire deux éxem-
„ plaires tout pareils, & fit enfermer
„ chacun dans un sac de peau d'Espa-
„ gne. Voilà le présent que Julie trou-
„ va à son réveil sur sa toilette le pre-
„ mier jour de l'année 1633. ou 1634."
Les Auteurs du *Menagiana* T. II. p. 300. attribuent l'invention de cette Guirlande aux beaux esprits qui fréquentoient l'Hôtel de Rambouillet ; mais je préfére le témoignage de M. Huet, mieux informé que ces com-

pilateurs. M. Corneille fut chargé des Madrigaux pour la Tulippe, la Fleur d'Orange & l'Immortelle blanche. Ces amusemens de societé étoient innocens, & n'excitoient dans les cœurs que des sentimens vertueux. „ L'Hôtel de Rambouillet si honoré dans le siécle passé, dit Madame Lambert *, est devenu le ridicule du nôtre. L'on sortoit „ de ces Maisons, comme des repas „ de Platon, dont il est dit qu'on se „ sentoit long-temps ; non que la santé „ en fût dérangée, mais l'ame s'en trouvoit nourrie & fortifiée. Ces plaisirs „ là ne coûtoient rien aux mœurs, ni „ à la fortune ; les dépenses d'esprit „ n'ont jamais ruiné personne. Les jours „ couloient dans la paix ; mais à présent, que ne faut-il point pour l'emploi du temps, pour l'amusement d'une journée? Quelle multitude de goûts „ se succédent les uns aux autres ! La „ table, le jeu, les spectacles ". Pour peu qu'on réflechisse sur le caractére de

* Refléx. sur les Femmes, p. 14. Edit. de Paris 1730.

différens siécles ; on voit qu'il est des plaisirs qui suivent le torrent & le caprice de la mode, que la nouveauté en fait le prix & le charme, & qu'on fait consister ensuite la délicatesse, à regarder comme insipide, ce qu'on ne pense pas pouvoir être une source de volupté. En un mot, nos propres sensations décident presque toûjours en cette matiére. Mais ce juge est-il infaillible ?

J'ai crû devoir insérer dans ce Recueil, les vers que fit M. Corneille par ordre de la Cour, pour être mis au bas de quelques figures de Valdor, qui représentent les plus célébres exploits de Louis XIII. Ils furent composés dans une circonstance trop glorieuse à la Poësie en général, & à M. Corneille en particulier, pour ne pas la rappeller ici. LOUIS XIV. encore mineur, lui fit l'honneur de lui écrire la Lettre suivante, qui se trouve dans la Préface du Livre * dont j'ai tiré ces vers.

* Les Triomphes de Louis le Juste, XIII. du nom, Roi de France & de Navarre, *Paris* 1649. *in-fol.*

„ Monfieur de Corneille, comme
„ je n'ai point de vie plus illuftre à imi-
„ ter que celle du feu Roi, mon très-
„ honoré Seigneur & Pere, je n'ai point
„ auffi un plus grand défir que de voir
„ en un abrégé, fes glorieufes actions
„ dignement repréfentées, ni un plus
„ grand foin que d'y faire travailler
„ promptement. Et comme j'ai cru que
„ pour rendre cet ouvrage parfait, je
„ devois vous en laiffer l'expreffion, &
„ à Valdor les deffeins, & que j'ai vû
„ par ce qu'il a fait, que fon invention
„ avoit répondu à mon attente, je juge,
„ par ce que vous avez accoûtumé de
„ faire, que vous réuffirez en cette en-
„ treprife, & que pour éternifer la mé-
„ moire de votre Roi, vous prendrez
„ plaifir d'éternifer le zéle que vous avez
„ pour fa gloire. C'eft ce qui m'a obli-
„ gé de vous faire cette Lettre par l'a-
„ vis de la Reine Régente, Madame
„ ma Mere, & de vous affûrer que
„ vous ne fçauriez me donner des preu-
„ ves de votre affection plus agréables

„ que celles que j'en attens ſur ce ſujet.
„ Cependant je prie Dieu qu'il vous
„ ait, Monſieur de Corneille, en ſa
„ ſainte garde. Ecrit à Fontainebleau ce
„ 14. Octobre 1645. *Signé*, LOUIS:
„ *Et plus bas*, DE GUENEGAUD".
Il faut avouer que, malgré une invitation ſi flatteuſe, le génie de M. Corneille ne s'exerça point heureuſement ſur ce ſujet. J'attribue ce mauvais ſuccès à la gêne où le mit le Graveur, de renfermer en ſix vers, l'explication de chaque figure.

Mais je me ſuis abſtenu de groſſir ce Recueil, des vers que M. Corneille, ſuivant l'uſage de ces temps-là, a adreſſés à divers Poëtes Dramatiques, & d'autres Auteurs depuis 1630. juſqu'en 1660. & qui ont été imprimés au commencement de leurs ouvrages, dont ils contiennent l'éloge. Ces vers faits ordinairement avec précipitation, m'ont paru froids & peu intéreſſans. Je n'ai imprimé que deux ou trois piéces de ce genre pour en faire connoître le carac-

tére. Du reste, cet usage fait voir qu'il y avoit alors plus d'union entre les enfans d'Apollon, qu'il n'y en a de nos jours. On trouve dans une des premiéres Comédies de M. Corneille, des vers faits à sa louange par divers Poëtes; mais soit jalousie de leur part, soit indifférence de la part de ce grand homme, ses autres piéces ont paru sans ces éloges, qui dans le fonds étoient fort inutiles.

Toutes les piéces dont j'ai parlé jusqu'à présent, servent principalement à développer les replis du cœur de ce grand Poëte, il se peint d'une maniére naïve; on voit son zéle pour la gloire de son Roi, la fierté de son esprit, sa tendresse pour ses ouvrages, sa passion de procurer des Mécénes aux Muses, sa réconnoissance, sa candeur. Sans rassembler tous les traits du tableau, j'ajoûterai que l'homme, le Philosophe, le Poëte se montrent à découvert.

Les connoisseurs diront peut-être qu'un grand nombre de ces piéces sem-

blent être jettées au même moule, & qu'il y régne cette pompe & cette facilité de s'élever qui ſont propres à M. Corneille. Il faut convenir de cette eſpéce d'uniformité; mais elle ne dépare ni les Poëmes compoſés à la louange du Roi, ni diverſes piéces du même genre. Quand l'eſprit s'eſt une fois habitué à prendre un certain eſſor, difficilement il peut le modérer. Ne diſſimulons rien, l'homme de génie ne ſe plie pas toûjours au caractére de toute ſorte d'ouvrages, il ne brille d'une maniére ſupérieure que dans le genre pour lequel la nature l'a formé. Mais dans cette pompe de M. Corneille, il y a une diverſité d'images & d'expreſſions Poëtiques, qui font moins regréter les nuances d'élocution, & la naïveté, dont certains ouvrages d'eſprit tirent une grande partie de leur beauté.

Cette pompe domine ſur-tout dans des productions qui exigeoient la plus grande ſimplicité. Je parle de la traduction en vers d'un ouvrage Latin à la

louange de la Vierge. L'Original à force d'être ſimple, dégénére en baſſeſſe : c'eſt un amas de traits de l'Ecriture Sainte, tournés en allégories, & écrits d'un ſtile barbare par un Auteur pieux, mais où il y a de l'onction. Monſieur Corneille a ſenti qu'il ne convenoit pas d'imiter ce ſtile bas & rampant; mais comme il avoit le cœur auſſi ſublime que l'eſprit, il n'a pas vû qu'en y ſubſtituant la magnificence de ſon élocution, il s'éloignoit entierément du caractére ſimple de l'Original. Ce que la fécondité de ſon génie fait croître ſur un terrain ſi ingrat, eſt inconcevable : mais on y voit quelquefois l'empreinte du travail. On ſera étonné que Monſieur Corneille, né avec tant d'élévation d'eſprit & tant de goût pour la Poëſie Latine, ait entrepris la traduction d'un pareil ouvrage. Sa pieté tendre, humble, & affectueuſe y a, ſans doute, découvert des ſentimens ſupérieurs à la beauté du ſtile. Il y a néanmoins dans la traduction de M. Corneille, des ſtances

extrêmement belles, & d'un tour véritablement ſublime : mais la verſification eſt quelquefois ſéche, peinée & chargée d'épithetes. Au reſte, je ne crois pas que cet ouvrage, attribué à Saint Bonaventure, ſoit de ce ſaint Docteur. Il ſe ſeroit exprimé d'une maniere plus exacte, & moins barbare. Divers traits, tirés de l'Office du Saint-Sacrement, donnent lieu de croire qu'il n'en eſt pas l'Auteur.

Si M. Corneille a donné un libre eſſor à ſon eſprit dans l'ouvrage dont je viens de parler, il faut avouer que dans la traduction de cinqúante Pſeaumes qu'on trouvera dans ce Recueil, il eſt tombé dans une autre extrémité, en s'aſſujetiſſant trop ſervilement à la lettre. Il eſt vraiſemblable que ſon reſpect pour les Livres Saints lui a preſcrit des bornes ſi étroites. Cependant, à travers la contrainte de ſes vers, on ſent qu'il tâche de proportionner ſes expreſſions aux ſentimens du Prophête Roi, qu'il y a de l'onction dans ſa Poëſie, & que M.

Corneille parle en homme pénétré des grandes vérités de la Religion. J'ai toûjours regardé ces deux ouvrages comme de précieux monumens d'une piété solide, qui étant rares sur le Parnasse, méritoient d'être conservés.

On sera peut-être étonné de trouver dans ce Recueil, divers morceaux que M. Corneille avoit mis à la tête des premiéres Editions de quelques-unes de ses piéces. Il faut convenir que ce n'est point ici leur véritable place. Aussi, c'est par des ordres supérieurs qu'on les a imprimés. Les personnes qui ont le Théatre de ce grand homme, seront bien aises de trouver ces morceaux qui sont ou des argumens de Comédies, ou des Préfaces. Les argumens offrent la matiére que le Poëte a employée pour construire ses Comédies; & dans ce qui est purement historique on retire l'avantage de démêler le vrai d'avec le faux, & de connoître le génie du Poëte. Dans les examens que M. Corneille a faits de la plûpart de ses piéces, il a

conſervé quelques-unes de ſes premieres idées ſur la Tragédie, mais il en a abandonné d'autres. Il eſt toûjours curieux de voir les différentes penſées d'un grand génie, ſur un art qu'il a la gloire d'avoir créé.

J'aurois ſouhaité orner ce Recueil, de la traduction que M. Corneille a faite des deux premiers Livres de Stace; mais quelque ſoin que je me ſois donné, il ne m'a pas été poſſible de la découvrir. „ Il falloit, dit M. de Fontenel„ le *, qu'il n'eût point d'averſion pour „ Stace, fort inférieur à Lucain, puiſqu'il „ en a traduit en vers, & publié les deux „ premiers Livres de la Thébaïde. Ils „ ont échappé à toutes les recherches „ qu'on a faites depuis un temps, pour „ en trouver quelque exemplaire". Je connois des gens de Lettres, qui prétendent que cette traduction n'a jamais été imprimée. Mais le témoignage ſi précis de M. de F. ne laiſſe aucun doute ſur ce point. Voici de nouvelles preu-

* Vie de Corneille, p. 134.

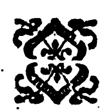
ves de ce fait. La permiſſion d'imprimer cette traduction eſt énoncée dans le *Privilége* accordé en 1671. pour la Comédie héroïque de *Tite & Bérénice*. Je n'ignore pas qu'il eſt arrivé plus d'une fois que des Livres annoncés dans des *Priviléges*, n'ont jamais vû le jour : mais il y *a* une preuve inconteſtable de l'impreſſion des deux premiers Livres de la Thébaïde, traduits en vers par M. Corneille. Ménage, pag. 133. du T. I. de ſes *Obſervations ſur la Langue Françoiſe*, en cite le vers ſuivant, comme étant à la page 68.

Où qu'il jette la vûë, il voit briller des armes.

M. Ménage ayant donné ſa Bibliothéque aux RR. PP. Jéſuites, de la Maiſon Profeſſe de Paris, je crus qu'on pourroit trouver cet ouvrage parmi ſes Livres. Je me ſuis adreſſé au R. P. Tournemine, dont la politeſſe égale la délicateſſe d'eſprit & le profond ſçavoir. Il s'eſt donné la peine de faire des recherches ; mais elles ont été inutiles.

Je ne sçaurois croire cependant que la Thébaïde ayant été imprimée en 1671. ou peu de temps après, tous les exemplaires en soient entiérement perdus. Ainsi il faut espérer qu'elle reparoîtra dans la suite. Je me suis un peu étendu sur ce point de Bibliographie, afin d'engager les possesseurs de cette traduction, à lui donner une nouvelle vie, en la réimprimant.

Mais il est temps de finir une Préface déja trop longue, & de laisser au Lecteur le plaisir de lire la *Défense du grand Corneille*, par le Pere Tournemine; ouvrage dicté par l'amour de la patrie & de la vérité, & où regne une éloquence, dûë à l'admiration vive & éclairée du génie & des qualités personnelles de cet illustre Poëte.



DE'FENSE

DEFENSE DU GRAND CORNEILLE.

Par le Pere TOURNEMINE, *Jesuite.*

QUand je repousse les traits lancés contre le grand Corneille, l'amour de la Patrie m'anime autant que la justice & la vérité. La gloire de Corneille à qui les Nations les plus jalouses de la nôtre ont donné le magnifique titre de Grand, après avoir traduit ses Ouvrages dans leurs Langues, est inséparable de la gloire de la France. Le Cardinal de Richelieu & l'Académie Françoise n'en ont pû obscurcir les premiers rayons; d'Aubignac, Longepierre, Despreaux auroient-ils pû l'obscurcir dans son Midi? D'Aubignac bon Artiste a donné des leçons judicieuses aux tragiques apprentifs, mais le Précepteur des Poëtes estimé tant qu'il n'est point sorti de sa Sphére, s'est fait siffler dès qu'il a voulu être Poëte & mettre ses leçons en usage. Plus méprisé encore quand il osa censurer Corneille: on lit avec plaisir & avec beaucoup de fruit *sa Pratique du Théatre*; on a oublié jusqu'aux

titres de ses Tragédies, & ses Critiques *de Sertorius*, de *Sophonisbe & d'Oedipe* sont tombées dans le même oubli. Le froid Traducteur de Bion & de Moschus manquoit des qualités nécessaires pour juger de Corneille; les glaces de son esprit n'avoient jamais été frappées du beau feu qui échauffoit toujours l'Auteur d'Horace & de Cinna. Sa comparaison de Corneille & de Racine, diffuse, languissante, ennuye & n'instruit pas. Despreaux fut un adversaire plus terrible: Poëte véritablement estimable par une versification belle quoique peinée, par un jugement solide qui l'avoit préservé, lorsqu'il commença d'écrire, du mauvais goût trop commun alors & qu'il corrigea. Despreaux, le fleau des longs Romans, de la fade galanterie, des Poëtes médiocres, des Ecrivains féconds de paroles & stériles de choses, des Chapelains, des Scuderis, des Cotins, des Pradons, soutenu d'une réputation brillante pouvoit donner le ton à ce Peuple Literaire qui ne juge que d'après les Censeurs à la mode. Cependant il n'imposa pas aux bons Connoisseurs, aux Esprits justes: ils firent le discernement de ses lumiéres & de ses caprices, de son habileté & de sa passion. On lui applaudit quand il se signala sur la canaille du Parnasse; mais on le condamna quand fier de ses succès il entreprit de juger les Princes mêmes du Parnasse. Despreaux n'avoit pas consulté ses forces. On ne trouve dans un li-

vre qu'autant d'esprit qu'on en a; la perfe-ction supérieure à notre caractére, nous passe & nous échape. Despreaux a traduit le Traité du sublime sans être sublime; son esprit correct, sage, agréable, n'atteignoit pas la hauteur du Tasse, de Lucain, de Brebeuf. Quelle distance de ses Poësies sur les Conquêtes du Roi, à celles de Corneille, aux Eloges Poëtiques de Brebeuf, de l'Ode Pindarique à Pindare, des endroits du Lutrin où il tâche de s'élever, à la Jerusalem délivrée, à la Pharsale! On a sans balancer appellé de ce Juge incompétant, lorsqu'il a prononcé que le Tasse n'étoit riche qu'en clinquant; qu'il falloit releguer dans la Province Brebeuf, Luçain, la Pharsale; que Racine surpassoit Corneille, que Quinaut étoit un mauvais Poëte, que ses Vers Lyriques lassoient, que le Vitruve François n'étoit pas Architecte, que Cassagnes, cet excellent Traducteur de Sallufte, dont la Préface des Oeuvres de Balzac *in-folio*, passe pour un chef-d'œuvre, dont le genie heureux pour la Poësie, se montre dans ses Poëmes du genie héroïque, dans son Henri le Grand instruisant le Roi, & dans d'autres Poësies delicates; Cassagne, dont le talent pour l'éloquence paroît dans un Traité sur la valeur, dans l'Oraison funébre d'Hardoüin de Perefixe, Archevêque de Paris: que Cassagnes ne méritoit que du mépris. Corneille, le Tasse, Brebeuf, Quinaut, Cassagnes ont con-

ſervé leur rang ſur le Parnaſſe, ils paſſeront à la poſtérité avec toute leur rénommée. Un motif particulier pouſſoit Deſpreaux à dégrader Corneille, ami intime de Racine il ſouffroit avec peine qu'une lumiére trop brillante offuſquât un peu notre ſecond Poëte Tragique.

Ce que le Commentateur de Boileau nous apprend des efforts qu'a fait cet ami de Racine pour abaiſſer le Prince des Poëtes Tragiques, nuira moins à Corneille qu'à ſon ennemi. Monſieur Broſſette nous découvre les artifices cachés ſous divers ménagemens dont la timide jalouſie de Boileau n'a oſé ſe diſpenſer pendant la vie de Corneille (*a*) des loüanges équivoques, (*b*) le nom de Corneille ſupprimé dans les endroits où il eſt blâmé ſans menagement (*c*) des traits que Boileau n'avoit oſé imprimer, & qu'il confioit à ſon ami pour les faire paſſer à la poſtérité. Mais l'idée que Boileau s'étoit faite de Corneille, & que le Commentateur nous préſente, eſt ſi fauſſe, ſi differente de celle qu'en ont, & ceux qui l'ont connu, & ceux qui liſent ſes Ouvrages ſans prévention, qu'il n'eſt pas à craindre qu'elle diminuë le nombre des admirateurs du Sophocle François. On veut le faire paſſer pour Copiſte ; on affecte de nous indiquer

(*a*) Pag. 102. du I. Tome de l'*in*-4°.
(*b*) P. 123. & 124. du même Tome.
(*c*) P. 146. du I. Tome.

les sources où il a puisé : on ne nous apprend que ce qu'il avoit appris lui-même au Public en lui donnant le Cid, Cinna, Pompée. Dans les premieres éditions de ses Tragédies, il fit imprimer les endroits de Guillon de Castro, de Séneque & de Lucain, qu'il avoit copiés. Ces imitations ne sont ni la dixiéme partie de ces Tragédies, ni ce qu'on y admire le plus. Qu'on nous dise d'après qui ce grand Poëte a copié Polyeucte, Rodogune, Heraclius, Nicoméde, Oedipe, Horace, Sertorius : jamais Auteur ne fut plus original, plus fécond, plus varié. Il sied mal aux Admirateurs de Racine, il sied mal à Despreaux d'attaquer Corneille de ce côté. On lui reproche d'avoir estimé Lucain, & sur cela on l'accuse d'avoir le *goût peu sûr, & de juger sottement.* (a) Une décision si magistrale & si noblement exprimée, soutenuë encore de tant de traits lancés contre la belle traduction de la Pharsale en Vers François, où Brebeuf est aussi Lucain que Lucain même, n'empêcheront pas un grand nombre de Connoisseurs d'admirer dans Lucain & dans son Traducteur, des pensées brillantes, sans être fausses, des sentimens généreux, une expression pleine de force, des peintures qui frappent, un vrai sublime.

Forcé d'admirer avec le Public certaines Piéces de Corneille, Boileau pour se dédommager de cette contrainte, voulut du moins

(a) Tome I. in-4°. p. 344.

immoler les dernieres à Racine son idole. Qu'on se garde de juger de l'Attila de Corneille par une Epigramme assez fade du Poëte Satyrique, & par une note où le Commentateur a prononcé que la décadence de l'esprit de Corneille se fait sentir dans cette Piéce. Qu'on la lise, on y reconnoîtra l'Auteur d'Héraclius & de Nicoméde ; on y reconnoîtra le féroce Attila, on y admirera cette force de politique & de raisonnement qui distingue toujours Corneille ; on y trouvera des caracteres nouveaux, grands, soutenus ; le déclin de l'Empire Romain, les commencemens de l'Empire François, peints d'une grande maniere, & mis en contraste ; une intrigue conduite avec art, des situations intéressantes, des Vers aussi heureux & plus travaillés que dans les plus belles Piéces de Corneille ; on apprendra enfin à se défier de la Critique de Boileau. * L'Agesilas enveloppé dans la même Epigramme n'est pas comparable aux chef-d'œuvres de Corneille, ni même à son Attila : mais c'est se joüer du Public que de traiter de piéce misérable une Tragédie où parmi des personnages d'un caractere singulier Agesilas & Lysander paroissent tels que l'Histoire nous les fait connoître ; une Piéce dont le dénoüement est un effort héroïque d'Agesilas, qui triomphe en même-temps de l'amour & de la vengeance : une Piéce où l'on

* Tome I. p. 102.

retrouve le grand Corneille en plus d'un endroit. J'en transcrirai un seul : c'est Agesilas qui parle ;

Il est beau de triompher de soi,
Quand on peut hautement donner à tous la loi ;
Et que le juste soin de combler notre gloire,
Demande notre cœur pour derniere victoire :
Un Roi né pour l'éclat des grandes actions,
Dompte jusqu'à ses passions ;
Et ne se croit point Roi, s'il ne fait sur lui-même
Le plus illustre essai de son pouvoir suprême.

Pour obscurcir la réputation de Corneille, on a voulu décrier non-seulement son esprit, mais aussi son cœur ; je me repose sur le Public du choix de l'Epithéte qui convient à ce procédé.

Le Poëte Satyrique & son Commentateur parlent de Corneille comme d'un homme intéressé, moins *avide de gloire que de gain*. Corneille, qu'on sçait avoir porté l'indifference pour l'argent jusqu'à une insensibilité blamable, qui n'a jamais tiré de ses Piéces que ce que les Comédiens lui donnoient sans compter avec eux ; qui laissa passer un an sans remercier Monsieur Colbert du rétablissement

* Tome I. p. 346.

de sa pension ; qui a vécu sans dépense, & mourut sans biens ; Corneille, qui a eu le cœur aussi grand que l'esprit, les sentimens aussi nobles que les idées. Despreaux a, si on en croit son Commentateur, réparé ses critiques indiscrettes par un beau trait de générosité envers Corneille ; il fit rétablir sa pension, qu'on avoit supprimée. Ce fait, allegué déja dans la vie de Monsieur Despreaux, avoit été convaincu de faux dans nos mémoires ; on se flatte ici de le rétablir, en changeant les circonstances. Ce n'est plus après la mort de Monsieur Fouquet ; ce n'est plus par Monsieur Colbert, que la pension a été supprimée ; c'est, dit le Commentateur, après la mort de Monsieur Colbert, par Monsieur de Louvoy. En vain réforme-t'on la Fable, on ne peut en faire une vérité : à une fiction grossiere, on en substituë une mieux concertée, mais c'est toujours une fiction. La pension de Corneille ne fut point retranchée par Monsieur de Louvoy après la mort de Monsieur Colbert : on défie de donner la moindre preuve de ce fait. Ainsi Monsieur Boileau n'a pas été dans l'occasion de joüer le Rôle généreux qu'on lui attribuë, de courir chez Madame de Montespan, de parler au Roi avec chaleur. Pour les deux cent Loüis envoyés par le Roi au grand Corneille peu de jours avant sa mort ; le fait est vrai, le Roi sçut du Pére de la Chaise

que l'argent manquoit à cet illuſtre malade, fort éloigné de théſauriſer, & Sa Majeſté lui envoya deux cent Loüis. Je ne nie pas qu'ils ayent pû être portés par Monſieur de la Chapelle, parent de Monſieur Boileau & homme illuſtre. Le reſte de la Fable eſt mal imaginé; Monſieur Deſpreaux ne put employer le credit de Madame de Monteſpan qui n'en avoit aucun depuis quelques années. Deſpreaux n'a donc point eu de part à cette libéralité de Loüis le Grand, & on lui fait un faux honneur de cette interceſſion; on lui fait un faux honneur du rétabliſſement de la penſion de Corneille. Quand la penſion fut ſupprimée après la diſgrace de Monſieur Fouquet; Boileau renfermé dans la Cour du Palais ne paroiſſoit pas à Verſailles; Monſieur Colbert plus Mécéne que le Favori d'Auguſte ne tarda pas à la rétablir; Corneille (comme je l'ai dit) laiſſa paſſer un an ſans demander le brevet & ſans remercier, je le ſçai de l'Abbé Gallois, à qui le Miniſtre en avoit fait des reproches & qui conduiſit Corneille à l'Hôtel Colbert. La penſion n'a pas été ſupprimée après la mort de Monſieur Colbert; Monſieur l'Abbé de Louvoy jaloux de la gloire de Monſieur ſon pére tira du Tréſor Royal des preuves qu'elle avoit été exactement payée.

Il eſt néceſſaire de prévenir le Public ſur d'autres malignes impreſſions que le Com-

mentateur de Despreaux a reçuës dans ses conversations avec le Poëte Satyrique, & fait passer dans ses notes. Les esprits les plus droits sont séduits par une relation infidéle. Nous en avons un exemple dans l'Editeur de Pellisson, Tome I. p. 215. édition de 1735. Il rapporte sur l'autorité du Commentateur de Despreaux, que Corneille dédia Cinna à Montauron, célebre Financier, Protecteur libéral & éclairé des belles Lettres, & très-digne de leurs hommages, parce qu'il paya plus cher l'Epitre Dédicatoire, que le Cardinal Mazarin à qui elle avoit été destinée. La preuve sans replique de la fausseté de cette maligne imputation est dans ce beau Remerciment de Corneille au Cardinal Mazarin: *Non, tu n'es point ingrate, ô Maîtresse du Monde.* Ce Poëte reconnoissant, dit au Cardinal Mazarin, que ce Ministre l'a prévenu par ses *bienfaits*, qu'il n'avoit pas demandés, qu'il n'attendoit pas.

Tes dons ont devancé même mon espérance,
Et ton cœur généreux m'a surpris d'un bienfait
Qui ne m'a pas coûté seulement un souhait.



OEUVRES

SONNET

Sur la mort de Louis XIII.

SOUS ce marbre repose un Monarque François
Que ne sçauroit l'envie accuser d'aucun vice,
Il fut & le plus juste & le meilleur des Rois,
Son Régne fut pourtant celui de l'injustice.

L'ambition, l'orgueil, l'interêt, l'avarice,
Revêtus de son nom nous donnerent des Loix:
Sage en tout, il ne fit jamais qu'un mauvais choix,
Dont long-temps nous & lui portâmes le supplice.

Vainqueur de toutes parts, esclave dans sa Cour,
Son tyran & le nôtre à peine sort du jour,
Que jusques dans la tombe il le force à le suivre.

Jamais pareils malheurs furent-ils entendus?
Après trente-trois ans sur le trône perdus,
Commençant à régner, il a cessé de vivre.



ŒUVRES DIVERSES DE PIERRE CORNEILLE.

REMERCIMENT AU ROI.*



Ainsi du Dieu vivant la bonté surprenante
Verse, quand il lui plaît, sa grace prévenante,
Ainsi du haut des Cieux il aime à départir
Des biens dont notre espoir n'osoit nous avertir.

* Ces Vers qui furent imprimés *in*-4°. en 1663. furent réimprimés en 1667. & en 1669. à la suite du Poëme sur les Victoires du Roi. Corneille les composa pour remercier ce Prince de l'avoir compris dans le nombre des Soixante Savans célébres de l'Europe à qui il avoit accordé des gratifications en 1662. Voyez la continuation de l'Histoire de l'Académie Françoise, *in*-12. pag. 155.

Comme ses moindres dons excédent le mérite,
Cette même bonté seule l'en sollicite:
Il ne consulte qu'elle, & maître qu'il en est,
Sans devoir à personne, il donne à qui lui plaît.
Telles sont les faveurs que ta main nous partage,
Grand Roi, du Roi des Rois la plus parfaite image:
Tel est l'épanchement de tes nouveaux bienfaits,
Il prévient l'espérance, il surprend les souhaits:
Il passe le mérite, & ta bonté suprême
Pour faire des heureux les choisit d'elle-même.
Elle m'a mis du nombre, & me force à rougir
De ne me voir qu'un zéle incapable d'agir.
Son excès dans mon cœur fait des troubles étranges,
Je sçai que je te dois des vœux & des loüanges,
Que ne t'en pas offrir, c'est te les dérober;
Mais si j'y fais effort, je cherche à succomber;
Et le plus beau succès que ma muse en obtienne,
Profanera ta gloire & détruira la mienne.
Je veux bien l'immoler toute entiere à mon Roi,
Mais si je n'en ai plus, je ne puis rien pour toi;
Et j'en dois prendre soin, pour éviter le crime
D'employer à te peindre un pinceau sans estime.
Il n'est dans tous les Arts secret plus excellent,
Que de sçavoir connoître & choisir son talent;
Pour moi, qui de loüer n'eus jamais la méthode,
J'ignore encor le tour du Sonnet & de l'Ode:
Mon génie au Théatre a voulu m'attacher,
Il en a fait mon fort, je dois m'y retrancher.

Par-tout ailleurs je rampe, & ne ſuis plus moi-même;
Mais là j'ai quelque nom, là quelquefois on m'aime,
Là ce même génie oſe de temps en temps
Tracer de ton portrait quelques traits éclatans.
Par eux de l'Andromède il ſçut ouvrir la ſcéne
* On y vit le Soleil inſtruire Melpoméne,
Et lui dire qu'un jour Aléxandre & Céſar
Sembleroient des vaincus attachés à ton char.
Ton front le promettoit, & tes premiers miracles
Ont rempli hautement la foi de mes oracles.
A peine tu parois les armes à la main,
Que tu ternis les noms du Grèc & du Romain.
Tout tremble, tout fléchit ſous tes jeunes années;
Tu portes en toi ſeul toutes les deſtinées.
Rien n'eſt en ſûreté s'il ne vit ſous ta loi;
On t'offre, ou pour mieux dire, on prend la paix de toi:
Et ceux qui ſe font craindre aux deux bouts de la terre,
Pour ne te craindre plus renoncent à la guerre.
Ton Hymen eſt le ſceau de cette illuſtre paix.
Sur ces grands incidens tout parle, & je me tais;
Et ſans me hazarder à ces nobles amorces,
J'attends l'occaſion qui s'arrête à mes forces.

* Dans l'édition *in*-4°. ces trois Vers étoient ainſi:
On y voit le Soleil prédire à Melpomene
Que nous verrions un jour Aléxandre & Céſar
Ainſi que des vaincus attachés à ton char.

Je la trouve, & j'en prends le glorieux emploi,
Afin d'ouvrir ma ſcéne encore un coup pour toi :
J'y mets la Toiſon d'or, mais avant qu'on la voie,
La paix vient elle-même y préparer la joie ;
L'Hymen l'y fait deſcendre, & de Mars en courroux,
Par ta digne moitié j'y romps les derniers coups.
On te voyoit dès-lors à toi ſeul comparable
Faire éclater par-tout ta conduite adorable :
Remplir les bons d'amour & les méchans d'effroi.
Juſques-là toutefois tout n'étoit pas à toi,
Et quelque doux effets qu'eût produit ta Victoire,
Les conſeils du grand Jule * avoient part à ta gloire.
Maintenant qu'on te voit en digne Potentat
Réunir en ta main les rênes de l'Etat ;
Que tu gouvernes ſeul, & que par ta prudence
Tu rappelles des Rois l'auguſte indépendance,
Il eſt temps que d'un air encor plus élevé
Je peigne en ta perſonne un Monarque achevé :
Que j'en laiſſe un modéle aux Rois qu'on verra naî-
tre,
Et qu'en toi pour régner je leur préſente un maître.
C'eſt-là que je ſçaurai fortement exprimer
L'art de te faire craindre & de te faire aimer :
Cet accès libre à tous, cet accueil favorable,
Qu'ainſi qu'au plus heureux tu fais au miſérable.
Je te peindrai vaillant, juſte, bon, libéral,
Invincible à la guerre, en la paix ſans égal ;
Je peindrai cette ardeur conſtante & magnanime
De retrancher le luxe & d'extirper le crime ;

* Le Cardinal Mazarin.

Ce soin toujours actif pour les nobles projets,
Toujours infatigable au bien de tes Sujets;
Ce choix de serviteurs fidéles, intrépides,
Qui soulagent tes soins, mais sûr qui tu présides;
Et dont tout le pouvoir qui fait tant de jaloux,
N'est qu'un écoulement de tes ordres sur nous.
Je rendrai de ton nom l'Univers idolâtre;
Mais pour ce grand chef-d'œuvre il faut un grand Théatre.

Ouvre-moi donc, grand Roi, ce prodige des Arts
Que n'égala jamais la pompe des Césars;
Ce merveilleux Sallon, où ta magnificence
Fait briller un rayon de sa toute-puissance:
Et peut-être animé par tes yeux de plus près,
J'y ferai plus encor que je ne te promets.
Parle, & je reprendrai ma vigueur épuisée,
Jusques à démentir les ans qui l'ont usée.
Vois comme elle renaît dès que je pense à toi,
Comme elle s'applaudit d'esperer en mon Roi;
Le plus pénible effort n'a rien qui la rebute,
Commande, & j'entréprens; ordonne, & j'exécute.



AU ROI.

SUR SON RETOUR DE FLANDRE.*

TU reviens, ô mon Roi, tout couvert de lauriers,
Les palmes à la main tu nous rends nos guerriers :
Et tes Peuples surpris & charmés de leur gloire
Mêlent un peu d'envie à leurs chants de victoire.
Ils voudroient avoir vû comme eux aux champs de Mars
Ton auguste fierté guider tes étendarts :
Avoir dompté comme eux l'Espagne en sa milice ;
Réduit comme eux la Flandre à te faire justice ;
Et sçu mieux prendre part à tant de murs forcés,
Que par des feux de joie & des vœux exaucés.
Nos Muses à leur tour de même ardeur saisies,
Vont redoubler pour toi leurs nobles jalousies ;
Et ta France en va voir les merveilleux efforts
Déployer à l'envi leurs plus rares trésors.
Elles diront quels soins, quels rudes exercices,
Quels travaux assidus étoient lors tes délices,
Quels secours aux blessés prodiguoit ta bonté, **
Quels exemples donnoit ton intrépidité ;

* Imprimés en 1667. *in*-4°. & réimprimés la même année & en 1669. avec le Poëme sur les Victoires du Roi, in-12.

** Ce Vers dans l'édition *in*-4°. est après le suivant.

Quels rapides ſuccès ont accru ton Empire,
Et le diront bien mieux que je ne le puis dire:
C'eſt à moi de m'en taire, & ne pas avilir
L'honneur de ces lauriers que tu viens de cueillir.
De mon génie uſé la chaleur amortie
A leur gloire immortelle eſt trop mal aſſortie;
Et défigureroit tes grandes actions
Par l'indigne attentat de ſes expreſſions.

Que ne peuvent, grand Roi, tes hautes deſtinées
Me rendre la vigueur de mes jeunes années!
Qu'ainſi qu'au temps du Cid je ferois de jaloux!
Mais j'ai beau rappeller un ſouvenir ſi doux.
Ma veine qui charmoit alors tant de baluſtres,
N'eſt plus qu'un vieux torrent qu'ont tari douze luſtres;
Et ce ſeroit en vain qu'aux miracles du temps
Je voudrois oppoſer l'acquis de quarante ans.
Au bout d'une carriere & ſi longue & ſi rude,
On a trop peu d'haleine & trop de laſſitude:
A force de vieillir un Auteur perd ſon rang,
On croit ſes vers glacés par la froideur du ſang;
Leur dureté rebute, & leur poids incommode,
Et la ſeule tendreſſe eſt toujours à la mode.

Ce dégoût toutefois, ni ma propre langueur,
Ne me font pas encor tout-à-fait perdre cœur:
Et dès que je vois jour ſur la ſcéne à te peindre,
Il rallume auſſi-tôt ce feu prêt à s'éteindre.

Mais comme au vif éclat de tes faits inoüis
Soudain mes foibles yeux demeurent éblouis;

J'y porte au lieu de toi, ces Héros dont la gloire,
Semble épuiser la fable & confondre l'histoire ;
Et m'en faisant un voile entre la tienne & moi,
J'assure mes regards pour aller jusqu'à toi.
Ainsi de ta splendeur mon idée enrichie,
En applique à leur front la clarté réfléchie,
Et forme tous leurs traits sur le moindre des tiens.
Quand je veux faire honneur aux siécles anciens.
Sur mon Théatre ainsi tes vertus ébauchées
Sément ton grand portrait par piéces détachées :
Les plus sages des Rois, comme les plus vaillans,
Y reçoivent de toi leurs plus dignes brillans.
J'emprunte pour en faire une pompeuse image
Un peu de ta conduite, un peu de ton courage :
Et j'étudie en toi ce grand art de régner,
Qu'à leur postérité je leur fais enseigner.
C'est tout ce que des ans me peut souffrir la glaçe ;
Mais j'ai d'autres moi-même à servir en ma place.
* Deux fils dans ton Armée,& dont l'unique emploi
Est d'y porter du sang à répandre pour toi.
Tous deux ils tâcheront, dans l'ardeur de te plaire,
D'aller plus loin pour toi que le nom de leur pére :

* Dans l'édition *in*-4°. ce Vers & le suivant sont ainsi tournés.
Des fils qui de leur sang cherchent à t'acheter
Ces succès, qu'à l'envi d'autres vont exalter.

Tous deux impatiens de le mieux signaler
Ils brûleront d'agir quand je tremble à parler,
Et ce feu qui sans cesse eux & moi nous consume
Suppléra par l'épée au défaut de ma plume.
Pardonne, grand Vainqueur, à cet emportement;
Le sang prend, malgré nous, quelquefois son moment,
D'un pére pour ses fils l'amour est légitime,
Et j'ai droit pour les miens de garder quelque estime;
Après qu'en leur faveur toi-même as bien voulu
M'assurer que l'abord ne t'en a point déplu.
Le plus jeune a trop tôt reçu d'heureuses marques
D'avoir suivi les pas du plus grand des Monarques:
Mais s'il a peu servi, si le feu des mousquets
Arrêta dès Doüay ses plus ardens souhaits;
Il fait gloire du lieu que perça leur tempête;
Ceux qu'elle atteint au pied ne cachent pas leur tête:
Sur eux à ta fortune ils laissent tout pouvoir,
Ils s'offrent tous entiers aux hazards du devoir.
De nouveau je m'emporte. Encore un coup pardonne
Ce doux égarement que le sang me redonne;
Sa flatteuse surprise aisément nous séduit.
La pente est naturelle, avec joie on la suit:

Elle fait une aimable & prompte violence,
Dont pour me garantir je n'ai que le silence.
Grand Roi, qui vois assez combien j'en suis con-
fus,
Souffre que je t'admire, & ne te parle plus.



POËME*

SUR LES VICTOIRES DU ROI.

AU LECTEUR.

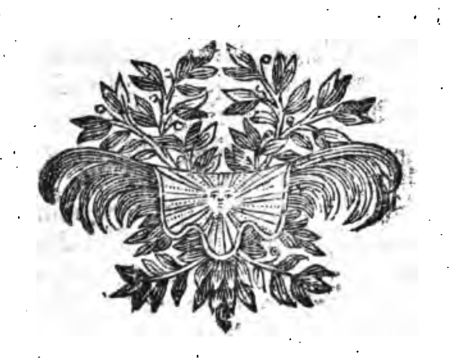
QUelque favorable accueil que Sa Majesté ait daigné faire à cet ouvrage, & quelques applaudissemens que la Cour lui ait prodigués, je n'en dois pas faire grande vanité, puisque je n'en suis que le Traducteur. Mais dans une si belle occasion de faire éclater la gloire du Roi, je n'ai point considéré la mienne : mon zéle est plus fort que mon ambition, & pourvû que je puisse satisfaire, en quelque sorte, aux devoirs d'un Sujet fidéle & passionné, il m'importe peu du reste. Le Public m'aura du moins l'obligation d'avoir déterré ce trésor, qui sans moi seroit demeuré enseveli sous la poussiére d'un Collége; & j'ai été bien-aise de pouvoir donner par-là quelque marque de reconnoissance aux soins que les PP. Jésuites ont pris d'instruire ma jeunesse & celles de mes enfans, & à l'amitié particuliére dont m'honore l'Auteur de

* Imprimé en 1667. & en 1669. in-12.

ce Panégyrique (*a*). Je ne l'ai pas traduit si fidélement, que je ne me sois enhardi plus d'une fois à étendre ou resserrer ses pensées : comme les graces des deux langues sont différentes, j'ai crû à propos de prendre cette liberté, afin que ce qui étoit excellent en Latin ne devint pas insupportable en François. Vous en jugerez, & ne serez pas fâché que j'y aye fait joindre quelques autres Piéces, (*b*) que vous avez déja vûës sur le même sujet. L'amour naturel que nous avons tous pour les productions de notre esprit, m'a fait esperer qu'elles se pourroient ainsi conserver l'une par l'autre, ou périr un peu plus tard.

(*a*) Le Pére de la Rue.

(*b*) On les a rangées suivant la date de l'année où elles ont paru.



LES VICTOIRES DU ROI,

EN L'ANNÉE 1667.

MANES dés grands Bourbons, brillans foudres de guerre,
Qui fûtes & l'exemple & l'effroi de la Terre;
Et qu'un climat fécond en glorieux exploits
Pour le soutien des Lys vit sortir de ses Rois;
Ne soyez point jaloux qu'un Roi de votre race
Egale tout d'un coup votre plus noble audace.
Vos grands noms dans le sien revivent aujourdhui,
Toutes les fois qu'il vainc, vous triomphez en lui:
Et ces hautes vertus que de vous il hérite
Vous donnent votre part aux encens qu'il mérite.
C'est par cette valeur qu'il tient de votre sang
Que le Lion Bélgique a vû percer son flanc:
Il en frémit de rage, & devenu timide
Il met bas cet orgueil contre vous intrépide;
Comme si sa fierté qui vous sçut résister,
Attendoit ce Héros pour se laisser dompter.
Aussi cette fierté par le nombre allarmée
Voit en un Chef si grand encor plus d'une Armée;
Donc par le seul aspect ce vieil orgueil brisé
Court au-devant du joug si long-temps refusé.

De là ces feux de joie & ces chants de victoire
Qui font briller par-tout & rétentir sa gloire,
Et bien que la Déesse aux cent voix & cent yeux
L'ait publiée en Terre & fait redire aux Cieux;
Qu'il ne soit pas besoin d'aucune autre trompette;
Le cœur paroît ingrat quand la bouche est muette;
Et d'un nom que par-tout la vertu fait voler
C'est crime de se taire où tout semble parler.
Mais n'attends pas, grand Roi, que mes ardeurs sincéres
Appellent au secours l'Apollon de nos péres:
A mes foibles efforts daigne servir d'appui,
Et tu me tiendras lieu des Muses & de lui.
Toi seul y peux suffire, & dans toutes les ames
Allumer de toi seul les plus célestes flames,
Tel qu'épand le Soleil sa lumiére sur nous,
UNIQUE DANS LE MONDE, ET QUI SUFFIT A TOUS.

PAR l'ordre de son Roi les armes de la France
De la triste Hongrie avoient pris la défense;
Sauvé du Turc vainqueur un peuple gémissant;
Fait trembler son Asie & rougir son Croissant:
Par son ordre on voyoit d'invincibles courages
D'Alger & de Tunis arrêter les pillages;
Affranchir nos vaisseaux de ces tyrans des mers;
Et leur faire à leur tour appréhender nos fers:
L'Anglois même avoit vû jusques dans l'Amérique
Ce que c'est qu'avec nous rompre la foi publique;
Et sur Terre & sur Mer reçû le digne prix
De l'infidélité qui nous avoit surpris.

Enfin du grand Loüis aux trois parts d
Le nom se faisoit craindre à l'égal du t
L'Espagnol s'en émeut, & gêné de rem
Après de tels succès il craint pour tou
L'injure d'une paix à la fraude enchaî
Les dures pactions d'un Royal Hymén
Tremblent sous les raisons & la facilit
Qu'aura de s'en venger un Roi si redo

Loüis s'en apperçoit, & tandis qu'il
A joindre à tant de droits celui de la c
Pour ébloüir l'Espagne & son raisonne
Il tourne ses aprêts en divertissement
Il s'en fait un plaisir, où par un long
L'image de la guerre en affermit l'étu
Et ses passe-temps même instruisant s
Préparent un triomphe où l'on ne pen
Il se met à leur tête aux plus ardente
Fait en se promenant leçon aux Capi
Se délasse à courir de quartier en qua
Endurcit & soi-même & les siens au m
Les forme à ce qu'il faut que chacun
craigne,
Et par de feints combats apprend l'A
gne.

Il leur montre à doubler leurs files
A changer tôt de face aux ordres di
Tourner à droite, à gauche, attaque
Enfoncer, soutenir, caracoller, fu
Tantôt marcher en corps, & tantôt
Pousser à toute bride, attendre, r

Tirer à coups perdus, & par toute l'Armée
Faire l'oreille au bruit & l'œil à la fumée.
Ce Héros va plus outre ; il leur montre à camper,
A la Tente, à la hutte on les voit s'occuper ;
Sa présence aux travaux mêle de si doux charmes ;
Qu'ils apprennent sans peine à dormir sous les armes,
Et comme s'ils étoient en païs dangereux ;
L'ombre de Saint-Germain est un Bivoüac pour eux.
Acheve, grand Monarque, acheve, & pars sans crainte,
Si tu t'es fait un jeu de cette guerre feinte ;
Accoutumé par elle à la poussiére, au feu ;
La veritable ailleurs ; ne te fera qu'un jeu.
Tes guerriers t'y suivront sans y voir rien de rude,
Combattront par plaisir, vaincront par habitude ;
Et la victoire instruite à prendre ici ta loi
Dans les champs ennemis n'obéira qu'à toi,
L'Espagne cependant qui voit des Pirénées
Donner ce grand spectacle aux Dames étonnées
Loin de craindre pour soi, regarde avec mépris
Dans un camp si pompeux des guerriers si bien mis,
Tant d'habits comme au Bal chargés de broderie ;
Et parmi des Canons tant de galanterie.
Quoi ! l'on se joue en France ; & ce Roi si puissant
Croit m'effrayer ; dit-elle, en se divertissant ?
Il est vrai qu'il se joue, Espagne, & tu devines,
Mais tu mettras au jeu plus que tu n'imagines,
Et de ton dernier vol si tu ne te repens
Tu ne verras finir ce jeu qu'à tes dépens.

Son pére & son ayeul t'ont fait voir que sa France
Sçait trop quand il lui plaît dompter ton arrogance:
Tant d'escadrons rompus, tant de murs emportés,
T'ont réduite souvent au secours des Traités:
Ces disgraces alors te donnoient peu d'allarmes,
Tes conseils réparoient la honte de tes armes;
Mais le Ciel réservoit à notre auguste Roi
D'avoir plus de conduite & plus de cœur que toi.

Rien plus ne le rétarde, & déja ses trompettes
Aux confins de l'Artois lui servent d'interprétes;
C'est de-là, c'est par-là qu'il s'explique assez haut.
Il entre dans la Flandre & rase le Hainaut.
Le François court & vole, une mâle assurance
Le fait à chaque pas triompher par avance;
Le désordre est par-tout, & l'approche du Roi
Remplit l'air de clameurs & la terre d'effroi.
Jusqu'au fond du climat ses Lions en rugissent,
Leur vûë en étincelle, & leurs crins s'en hérissent;
Les antres & les bois par de longs hurlemens
Servent d'affreux échos à leurs rugissemens:
Et les Fleuves mal sûrs dans leurs grottes profondes
Hâtent vers l'Océan la fuite de leurs ondes;
Incertains de la marche ils tremblent tous pour eux.
Songe encor, songe, Espagne, à mépriser nos jeux.

Ainsi quand le courroux du Maître de la Terre,
Pour en punir l'orgueil prépare son tonnerre,
Qu'un orage imprévû qui roule dans les airs
Se fait connoître au bruit & voir par les éclairs;
Ces foudres dont la route est pour nous inconnuë,
Paroissent quelque temps se joüer dans la nuë;

Et ce feu qui s'échappe & brille à tous momens ;
Semble prêter * au Ciel de nouveaux ornemens :
Mais enfin le coup tombe, & ce moment horrible
A force de tarder devenu plus terrible,
Etale aux yeux surpris des hommes écrasés,
Une plaine fumante, & des rochers brisés.
Telle on voit le Flamand présumer ta venuë,
Grand Roi, pour fuir ta foudre il cherche à fuir ta vûë ;
Et de tes justes loix ignorant la douceur,
Il abandonne aux tiens des murs sans défenseur.
La Bassée, Armentiére, aussi-tôt sont désertes ;
Charleroi qui t'attend, mais à portes ouvertes,
A Forts démantelés, à travaux démolis,
Sur le nom de son Roi laisse arborer tes Lys.
C'est-là le prompt effet de la frayeur commune,
C'est ce que font sans toi ton nom & ta fortune.
Heureux tous nos Flamands, si l'exemple suivi
Eût par-tout à tes droits fait justice à l'envi !
Furne n'auroit point vû ses portes enfoncées,
Bergue n'auroit point vû ses murailles forcées ;
Et Tournai de tout temps tout François dans le cœur
T'eût reçu comme Maître & non comme vainqueur :
Les Muses à Doüay n'auroient point pris les armes
Pour coûter à son peuple & du sang & des larmes :
Courtray sans en verser eût changé de destin ;
Ce refuge orgueilleux de l'Espagnol mutin,

* Dans la premiére édition, il y a, *aux Cieux*.

Alost, n'eût point fourni de matiere à ta gloire,
Oudenarde jamais n'eût pleuré ta victoire.
Que dirai-je de l'Ille, où tant & tant de Tours,
De Forts, de Bastions, n'ont tenu que dix jours?
Ces murs si rechantés dont la noble ruine
De tant de Nations flatte encor l'origine,
Ces ramparts que la Gréce & tant de Dieux ligués
En deux lustres à peine ont pû voir subjugués,
Eurent moins de défense; & l'Art en leur structure
Avoit moins secouru l'effort de la nature;
Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux
Que la fable en dix ans n'a fait faire à ses Dieux.
Ainsi par des succès que nous n'osions attendre
Ton Etat voit sa borne au milieu de la Flandre;
Et la Flandre qui craint de plus grands changemens
Voit ses Fleuves captifs diviser ses Flamands.
C'est-là ton pur ouvrage, & ce qu'en vain ta France
Elle-même a tenté sous une autre puissance;
Ce que sembloit le Ciel défendre à nos souhaits,
Ce qu'on n'a jamais vû, qu'on ne verra jamais;
Ce que tout l'avenir à peine voudra croire...
Mais de quel front osai-je ébaucher tant de gloire,
Moi, dont le style foible & le Vers mal suivi
Ne sçauroient même atteindre à ceux qui t'ont servi?
Souffre-moi toutefois de tâcher à portraire
D'un Roi tout merveilleux l'incomparable frére;
Sa libéralité pareille à sa valeur,
A l'espoir du combat ce qu'il sent de chaleur;

Ce que lui fait oser l'inexorable envie
D'affronter les périls au mépris de sa vie,
Lorsque de sa grandeur il peut se démêler,
Et trompe autour de lui tant d'yeux, pour y voler.
Les tristes champs de Bruge en rendront témoignage ;
Ce fut-là que pour suite il n'eut que son courage.
Il fuyoit tous les siens pour courir sur tes pas,
Marcin, & ta déroute eût signalé son bras,
Si le destin jaloux qui l'avoit arrêtée
Pour en croître l'affront ne l'eût précipitée.
Et sur ton nom fameux déployé sa rigueur
Jusques à t'envier un si noble vainqueur.
Enguien le suit de près, & n'est pas moins avide
De ces occasions où l'honneur sert de guide.
L'Escaut épouvanté voit ses premiers efforts
Le couronner de gloire au travers de cent morts,
Donner sur l'embuscade, en pousser la retraite ;
Triompher des périls où sa valeur le jette,
Et montrer dans un cœur aussi haut que son rang
De l'illustre Condé le véritable sang.
Saint Paul de qui l'ardeur prévient ce qu'on espére,
De son côté Dunois & Condé par sa mére,
A l'un & l'autre nom répond si dignement,
Que des plus vaillans même il est l'étonnement.
Des armes qu'il arrache aux mains qui le combattent
Il commence un trophée où ses vertus éclatent ;

Et pour forcer la Flandre à prendre un joug plus doux
Les pals les plus ſerrés font paſſage à ſes coups.
Mais où va m'emporter un zéle téméraire,
A quoi m'expoſe-t'il, & que prétens-je faire,
Lorſque tant de grands noms, tant d'illuſtres exploits.
Tant de Héros enfin s'offrent tous à la fois ?
Magnanimes guerriers, dont les hautes merveilles
Laſſeroient tout l'effort des plus ſçavantes veilles,
Bien que votre valeur étonne l'Univers
Qu'elle mette vos noms au-deſſus de mes Vers,
Vos miracles pourtant ne ſont point des miracles;
L'exemple de Loüis vous leve tous obſtacles:
Marchez deſſus ſes pas, fixez ſur lui vos yeux,
Vous n'avez qu'à le voir, qu'à le ſuivre en tous lieux,
Qu'à laiſſer faire en vous l'ardeur qu'il vous inſpire,
Pour vous faire admirer plus qu'on ne vous admire.
Cette ardeur qui des Chefs paſſe aux moindres ſoldats,
Anime tous les cœurs, fait agir tous les bras;
Tout eſt beau, tout eſt doux ſous de ſi grands auſpices,
La peine a ſes plaiſirs, la mort a ſes délices,
Et de tant de travaux qu'il aime à partager,
On n'en voit que la gloire, & non pas le danger.
Il n'eſt pas de ces Rois qui loin du bruit des armes
Sous des lambris dorés donnent ordre aux allarmes,

Et traçant en repos d'ambitieux projets
Prodiguent à couvert le ſang de leurs Sujets.
Il veut de ſa main propre enfler ſa renommée,
Voir de ſes propres yeux l'état de ſon Armée,
Se fait à tout ſon Camp reconnoître à la voix
Viſite la Tranchée, y fait ſuivre ſes loix:
S'il faut des aſſiégés repouſſer les ſorties,
S'il faut livrer aſſaut aux places inveſties,
Il montre à voir la mort, à la braver de près,
A mépriſer par-tout la grêle des mouſquets,
Et lui-même eſſuyant leur plus noire tempête
Par ſes propres périls achete ſa conquête.
Tel le grand ſaint Loüis, la tige des Bourbons,
Lui-même du Soudan forçoit les bataillons,
Tel ſon ayeul Philippe acquit le nom d'Auguſte
Dans les fameux hazards d'une guerre auſſi juſte,
Avec le même front, avec la même ardeur
Il terraſſa d'Othon la ſuperbe grandeur,
Couvrit devant ſes yeux la Flandres de ruïne,
Et du ſang Allemand fit ruiſſeler Bovines.
Tel enfin grand Monarque, aux campagnes d'Yvry,
Tel en mille autres lieux l'invincible Henry
De la Ligue obſtinée enfonçant les cohortes
Te conquit de ſa main le ſceptre que tu portes.
Vous, ſes premiers Sujets, qu'attache à ſon côté
La ſplendeur de la race ou de la dignité,
Vous dignes Commandants, vous dextres aguerries,
Troupes aux champs de Mars dès le berceau nourries,

Dites-moi de quels yeux vous vîtes ce grand Roi,
Après avoir rangé tant de murs sous sa loi,
Descendre parmi vous de son char de Victoire,
Pour vous donner à tous votre part à sa gloire.
De quels yeux vîtes-vous son auguste fierté
Unir tant de tendresse à tant de Majesté,
Honorer la valeur, estimer le service,
Aux belles actions rendre prompte justice,
Secourir les blessés, consoler les mourans,
Et pour vous applaudir passer dans tous vos rangs?
Parlez, nouveaux François, qui venez déconnoître
Quel est votre bonheur d'avoir changé de maître,
Vous, qui ne voyiez plus vos Princes qu'en portrait,
Sujets en apparence, esclaves en effet,
Pouvez-vous regretter ces démarches pompeuses,
Ces fastueux dehors, ces grandeurs sourcilleuses,
Ces Gouverneurs enfin envoyés de si loin,
Tous-puissants en parade, impuissants au besoin;
Qui ne montrant jamais qu'un œil farouche & sombre
A peine vous jugeoient dignes de voir leur ombre?
Nos Rois n'exigent point cet odieux respect,
Chacun peut chaque jour joüir de leur aspect,
On leur parle, on reçoit d'eux-mêmes le salaire
Des services rendus, ou du zéle à leur plaire,
Et l'amoureux attrait qui régne en leurs bontés
Leur gagne d'un coup d'œil toutes les volontés.

Pourriez-vous en avoir une plus ſûre marque,
Belges ? vous le voyez cet illuſtre Monarque
A vos temples ouverts conduire ſes vainqueurs,
Pour y bénir le Ciel de vos propres bonheurs.
Eſt-il environné de ces pompes cruelles
Dont à Rome éclatoient les gloires nouvelles
Quand tout autour d'un char elle voyoit traînés,
Des peuples ſoupirants & des Rois enchaînés ?
Qu'elle admiroit l'amas des affreux brigandages
D'où tiroient leurs grands noms ſes plus grands perſonnages,
Et des fleuves domptés les ſimulacres vains
Qui ſous des flots de bronze adoroient ſes Romains ?
Il n'y fait point porter les dépouilles des villes,
Comme ſes Marius, ſes Métels, ſes Emiles,
Et ce reſte inſolent d'avides conquerants,
Grands Héros dans ſes murs, par tout ailleurs tyrans.
Il entre avec éclat, mais votre populace
Ne voit point ſur ſon front de faſt, ni de menace ;
Il entre, mais d'un air qui ravit tous les cœurs,
En pere des vaincus, en maître des vainqueurs.
Peuples, repentez-vous de votre réſiſtance,
Il ramene en vos murs la joye & l'abondance,
Votre défaite en chaſſe un ſort plus rigoureux
Si vous aviez vaincu, vous ſeriez moins heureux.
On m'en croit, on l'aborde, on lui porte des plaintes,
Il écoute, il prononce, il fait des loix plus ſaintes,

Chacun reſte charmé d'un ſi facile accès,
Chacun des maux paſſés goûte le doux ſuccès,
Jure avec l'Eſpagnol un éternel divorce,
Et porte avec amour un joug reçu par force.
C'eſt ainſi que la terre au retour du Printemps
Des graces du Soleil ſe défend quelque temps,
De ſes premiers rayons refuit les avantages,
Et pour les repouſſer éleve cent nuages :
Le Soleil plus puiſſant diſſipe ces vapeurs,
S'empare de ſon ſein, y fait naître des fleurs,
Y fait germer des fruits; & la terre à leur vuë
Se trouvant enrichie auſſi-tôt que vaincuë,
Ouvre à ce Conquérant juſques au fond du cœur,
Et pleine de ſes dons adore ſon vainqueur.
Pourſuis, grand Roi, pourſuis, c'eſt par-là qu'on s'aſſûre
Un reſpect immortel chez la race future :
C'eſt par-là que le Ciel prépare ton DAUPHIN
A remplir hautement ſon illuſtre deſtin :
Il y répond ſans peine, & ſon jeune courage
Accuſe inceſſamment la pareſſe de l'âge :
Toute ſon ame vole après tes étendards,
Brûle de partager ta gloire & tes hazards,
D'aller ainſi que toi de conquête en conquête.
Conſervez, juſtes Cieux, & l'une & l'autre tête,
Modérez mieux l'ardeur d'un Roi ſi généreux,
Faites-le ſouvenir qu'il fait ſeul tous nos vœux,

Que tout notre destin s'attache à sa personne,
Qu'il feroit d'un faux pas chanceler sa couronne;
Et puisque ses périls nous forcent de trembler,
Du moins n'en souffrez point qui nous puisse accabler.



REGI
EPINICION.

ILLUSTRES *animæ, Divum genus, inclyta belli*
Nomina, Borbonidæ, grandi quos Gallia partu
Victores populorum, & Regum exempla creavit:
Si nunc magnanimi decus immortale nepotis
Surgit in immensum, & vestris se laudibus æquat;
Non tamen invidiæ vobis locus: ille parentum
Quando refert factis, animisque, & robore dotes;
Vestraque, dum vincit, pars est quoque magna triumphi.

Belgicus hos animos, & inexsuperabile robur
Nequicquam infrendens sensit Leo: quique priores
Luserat ante minas, vestrisque interritus armis
Oblutari ultro gaudebat, & obvius ire;
Ille ducum seriem egregiam, collectaque cernens
Agmina, & immensam Lodoici in pectore gentem;
Horret ad aspectum, nec jam ausus sistere contra;
Indociles iras & colla ferocia subdit.

Lætior hinc regni facies, hinc festa per urbes
Pompa, triumphales hinc templa per omnia cantus.
Et quanquam cùm fama volat, cùm maximus orbis
Solvitur in plausus, & plausibus accinit æther,
Nil præcone opus est: scelus est tamen alta silere
Victoris decora, indictamque relinquere laudem.

At neque Castalias mihi cura vocare sorores,
Nec veteri fuerit præcordia pandere Phœbo.
Tu mihi, tu Regum Rex optime, maxime Regum,
Numen eris, Lodoice, mihique in carmina sacrum
Ardorem, & dignos cæptis ingentibus ignes
Adjicies, magnus lucis pater; UNICUS UNI.
Qui satis es mundo, NEC *sis quoque* PLURIBUS
IMPAR.

JAM *procul Hungaricos tutatus milite fines,*
Lunigeras acies Lodoicus & impia signa
Fuderat, extremasque Asiæ tremefecerat oras.
Jam quoque & infestum Libycis prædonibus æquor
Solverat, & priscis America incognita saclis,
Fœderis immemores Anglos, opibusque feroces
Et sociis Gallum meditantes pellere terris;
Viderat ejectos laceris fluitare per undas
Puppibus, aut cæsis insternere littora turmis.
His super attonitum dolor anxius urit Iberum,
Ingentesque premunt curæ. Quippe ultima longè
Terrarum, & Phœbo sub utroque jacentia cernens
Regna metu trepidare, pari quoque corda moveri
Sentit & ipse metu: quoties probrosa recursat
Fratis innexa thoro, rigidæque injuria pacis,
Junctaque crudeli Regum connubia pacto.
Hunc adeo suspensum animi, rebusque timentem
Agnovit Lodoicus, & ardua mente volutans
Consilia, invictis ut Conjugis ultor in armis
Hannonios tractus Brabantinosque reposcat.
Ne tamen, ut quondam, solito sibi callidus astu

Consuleret, Martemque dolo præverteret hostis,
Objicit insuetas Hispanis artibus artes,
Occultumque struit belli sub imagine bellum.
Ergo viros ad signa vocat; concurritur, omnis
Emicat impatiens & corripit arma juventus.
Ipse palatinas acies, prætoriaque inter
Vexilla, & lituûm sonitus, fremitusque tubarum,
Sole sub ardenti, planisque in vallibus heros
Informat resides animos, discitque docendo
Durum opus, & ficto mentem certamine pascit.
Nunc jubet effusis aciem decurrere campis,
Nunc stare, aut junctis glomeratam incedere turmis;
Nunc spatiis mixtos equites concordibus ire,
Aut flexos sinuare orbes, gradibusve repressis
Exultare solo, aut subitos obvertere vultus:
Mox quoque direptis per prona per alta volare
Ensibus, aut certas tubulis explodere mortes;
Præcipitesque rapi, cursuque lacessere nimbos.
Inde locum fossis munire, & cingere vallo
Castrorum juvat in morem: juvat addere castris
Excubias, vigilesque solo traducere noctes,
Aut duro tenues in cespite carpere somnos.
Macte istis Lodoice animis, perge omine tanto
Et tibi, & optatas Gallis portendere lauros.
Nunc veteres pompas ludorum in prælia mutas,
Et rigidum inducis læta in spectacula Martem:
Mox quoque cùm fines Morinos, & Nervia vero
Mœnia Marte petes, fortemque urgebis Iberum,
Sic bellum tibi ludus erit, facilesque sequetur,
Quo tuleris te cumque, Comes victoria nutus.

Audiit ex alto Pyrenes vertice festos
Ludentum strepitus, pompamque Hispania vidit:
Defixisque oculis mirata est tot horrida pilis
Agmina, tot cristas galeis fluitare comantes,
Tot rutilis phaleras vestesque nitere lapillis,
Tot latos in equis juvenes: Et luditur, inquit,
Hæc sibi depositis Gallus facit otia curis.
Luditur, at magnos parient hæc otia motus:
Nec vanum, ludi pars magna, fatebere ludum;
Sæpe manu virtus quid Gallica possit & armis,
Te Justus, Justique parens ter maximus olim
Henricus docuere: tamen licet hactenus æqua
Te non Marte parem clades non una probasset,
Jamdudum instantem potuisti avertere casum
Consilio melior. Ledoico scilicet uni
Laus fuit hæc servanda, & magnis debita fatis,
Consilioque manuque tuos contundere fastus.

Nec mora, jam litui, jam rauco tympana pulsu
Insonuere: volat spe fervidus, arvaque Gallus
Flandrica, & Hannonias ruit improvisus in arces.
Jamque adeo ingenti fremere undique visa tumultu
Belgica, jam patrii circum rugire leones,
Arrectisque horrere jubis: simul alta fragore
Misceri nemora, & tristes ululare cavernæ,
Flandrigenumque procul Scaldis regnator aquarum
In mare præcipites urgere fugacior undas.
I modo, regales Hispania despice ludos.

Sic trifidas ignes, & ineluctabile telum
Si quando iratus mundi arbiter, humida rumpens
Nubila, subjectas hominum molitur in arces:

Ipse prius tremulis densâ in caligine ludit
Fulguribus, volucrique polum circumvolat auro:
Mox rutilum per iter, rapidisque micantia flammis
Erumpit spatia, & magno ruit impete fulmen:
Vim tamen haud minuit splendor, nec inania jactat
Murmura: gens longe tremit omnis, & ardua fumant
Sylvarum, ac subito dissultant saxa fragore.
Talis ades, talem te percipit omne, timetque
Vulgus, & insuetâ fugiunt formidine cives.
Passim solæ arces, passim indefensa patescunt
Oppida: tuque adeo Bassæa ingentibus olim,
Mœnia dum starent, repetita laboribus: & tu
Dives agro, dives pecorum Armentaria culta:
Tu quoque tu Carli de nomine dicta, novoque
Arx fabricata opere, & valido molimine structa:
Te quanquam aggeribus vallatam, & flumine circum
Defensam gemino, tela omnia & omnia contra
Fulmina Gallorum, nil fulminis indiga telive
Una nec aspecti Regis fortuna subegit.
Atque utinam hunc morem & vestra hæc exempla secuta
Cessissent reliquæ, nec justa in sceptra rebelles
Indignum hoc propriâ nomen sibi clade parassent.
At procul ejectos vallis Furnensibus hostes,
Et domita video fractos excedere Berga.
Tornacique arces, Musisque dicata Duaci
Mœnia, & antiquis Curtracum nobile bellis;
Aldenaram, cultæque caput regionis Alostum
Borbonium eversis victorem admittere portis.
Insuper & victo captivum flumine Lisam,
Mœrentemque Sabim nequicquam, injectaque Scaldi

Vincula, perruptosque aditus, & intima fracto
Limite divisos per mille pericula Belgas.
Teque adeo denos vix expugnanda per annos,
Ilios ut quondam superûm labor : acribus intus
Fœta viris pariter, largoque interrita cinctu
Insula : te decimus transmissam in Gallica vidit
Jura dies, & plura ingens hic præstitit Heros
Quam potuit junctis affingere fabula divis.

Hæc rerum series, nullique parata priorum
Gloria, nec seris æquanda nepotibus olim :
Indomitum Flandros genus, & firmissima claustris
Oppida, quæ nec opum vis magna, operumve, ducumve,
Nec proavi domuere, nec excita finibus omnis
Gallia adhuc, non mille rates, non mille carinæ,
Frænare imperiis, armisque metuque subacta
Præcipiti ad nutum sibi posse adjungere bello,
Herois labor ille fuit. Sed nec mihi cuncta
Fas canere, aut meritas procerum decurrere laudes,
Nec magnos modulis æquare jacentibus ausus.

Nam quid ego egregiam virtutem & digna Philippi
Cœpta loquar ? Quid prima inter discrimina, lucis
Contemptorem animum? Quid apertam in dona, paremque
Muneribusque armisque manum ? tum si qua vocarent
Prælia, si qua sonum procul auribus æra dedissent,
Quam stare indocilis, quam se subducere tardis
Callidus agminibus sociorum, avidusque negata
Protinus effræno tentare pericula cursu ?
Talis in effusas Brugensi limite turmas
Infestum per iter sese incomitatus agebat,
Victrici impatiens sibi tempora cingere lauro.

Cinxissetque adeo, tantæ nisi cladis honorem,
Victoremque tibi tantum, Marcine, negassent
Et conjuratam properassent fata ruinam.
Quid memorem reliquos? pulchraque cupidine famæ
Flagrantem assidue, & non inferiora sequentem
Enguineum, fervens & inexsaturabile pectus!
Ut belli exultans fremitu, rapidumque fatigans
Alipedem, mediis in cædibus, asperaque inter
Tela, necem stricto Belgasque lacesseret ense?
Ut fractæ fugerent acies, dextrâque tonantem
Fulmineâ, procul arma super, lateque jacentum
Corporaque & calido spumantes sanguine cristas,
Bellicus immissis impelleret ardor habenis,
Et patrem soboles invictum invicta referret?
Quid nunc ut paribus Longavillæa propago
Carolus incensus stimulis, & utroque parentum
Sanguine, spem gestis, sensu præverterit annos,
Exequar? utque manu prostrato ex hoste trophæa
Vi raperet, raptisque viam sibi rumperet armis?
Sed neque tot procerum virtus insueta, ducumve
Sive senum labor & Martis constantior usus;
Seu juvenum Lodoici animis audacia certet.
Scilicet ex illo vigor omnibus, omnibus idem
Impetus, unà omnis simili succenditur igne
Miles, & in medias tanto ruit auspice mortes.
Nempe alii castris procul, armorumque tumultu
Secessu in placido, atque aulæ penetralibus aureis
Bella gerant reges: lentique ingloria ducant
Otia, pugnarum docti describere leges,
Et sedare suas alieno sanguine rixas.

Juverit hoc alios. Tibi famam extendere factis,
Exemplo resides urgere, offerre pruinis
Ardorique caput, rigido sudare sub ære,
Insomnes vigilare inter tentoria noctes,
Aut vallum lustrare in equo: tum, sicubi portis
Ingruit, aut subitis petitur conatibus hostis.
Crebra licet cædes, licet undique plurima telis
Affluat, & volucri mors grandine verberet aures;
Impavidum volitare, animos accendere dictis.
Mercarique tuas proprio discrimine lauros,
Hic tibi mos fuerit, Lodoice: his artibus omne
Borbonidum genus; & generis caput, additus aris
Bisque Arabum quondam domitor Lodoicus, & ingens
Augusti titulo ac belli virtute Philippus
Floruit. His oculis, hoc vultu, hoc impete fertur
Suetus in adversas aciem deducere gentes,
Oppida dum quateret Flandrorum, aut sanguine tinctas
Illustres faceret Germana clade Bovinas.
Vos mihi nunc Franci proceres, assuetaque Regi
Pectora, vos omnis fortes ex ordine turmæ,
Dicite, quis mentis sensus fuit, aut quibus illum
Spectastis victorem oculis: cum culmine ab alto
Cederet immixtus turbæ, communibus omnes
Vocibus affari, atque operum laudare laborem,
Vulneraque & sævos dictis mulcere dolores,
Officiis certare, alios & vincere lætus.
Vos modo felices tanto victore subacti
Flandrigenæ, quibus ipsa minus victoria clade
Profuerat, longamque ferent hæc bella salutem.
En erit, ut vestram postquam Bellona per urbes

Sæviit, & patrio longum satiata cruore est,
Curarum expertem liceat decurrere vitam,
Et sperare aditus; & principis ora tueri.
Non ita quos vobis peregrino è littore mittit
Hispanus dominos: non hanc sibi fingere mores
Ad speciem soliti, similésque capescere ritus:
At secum assidue veterum decora alta parentum
Et grandes titulos magni versare sub umbra
Nominis: aut sese communi prodere luci
Sicubi contigerit, truculento incedere vultu;
Cuncta supercilio suspendere, torva tueri,
Et populo præbere sui spectacula gressus.
Sed rigor hic tandem, tumidique ferocia fastus
Regis ad aspectum tenues vanescit in auras.
Hunc adeo effuso devicta per oppida plausu
Sæpe incedentem vidistis, & ordine longo
Ad sacra ducentem victrices templa catervas:
Non illum laurisque gravem, Tyrioque superbum
Murice, purpurei compta cervice jugales
Quadrijugo in curru duxere, nec agmina pone
Captiva implexis visa hic evincta catenis
Horrendos interferri reptare sonores.
Non titulos, captasque urbes, non diruta ferro
Mœnia, non victis mœrentia flumina ripis,
Fusaque squallenti rerum simulachra metallo;
At neque prædam oculis ingentem, aurique talenta;
Spiculaque, & clypeos, ensesque, aggestaque signa;
Et rigidis appensa ducum spolia aurea truncis,
Ostentare labor. Veteres hæc pompa Metellos,
Hæc Paulos deceat, Mariosve, & quotquot inique

Roma duces plausu celsa ad Capitolia duxit
Prædatrix populorum : alio se more videndum,
Cultu alio gentis decuit præbere parentem.
Ergo animos placido visus sibi subdere vultu,
Indignaque novos formidine solvere cives.
Undique festino fremit omnis Belgica pubes
Murmure ; composito pars labra natantia risu,
Pars lætos oculorum ignes, & utrimque fluentem
Erecta cervice comam : pars ardua frontis
Miratur decora, & cultu sub simplice laudat
Regales habitus, majestatemque serenam.
Cuncti animum flecti facilem plebisque patentem
Questibus, & recta librantem singula lance,
Et memorant ultro, & tanto sibi vindice gaudent.
Sic ubi post longas hyemes, insanaque Cauri
Flamina, & excussos gelidis è nubibus imbres,
Sol nostrum radiis afflat propioribus orbem :
Ipsa licet primo tellus animata calore
Æstuet in nebulas, reducique obsistere Phœbo,
Et lucem undanti tentet prohibere vapore :
Sol tamen obstructas densa caligine nubes
Discutit erumpens, & amico lumine vernas
Undique spargit opes : donis tum victa recludit
Terra sinus, & amat quos ante refugerat ignes,
Victoremque volens, vel dum superatur, adorat.
Perge age, sic victas, Regum fortissime, gentes
Adjicere imperio, sic magnum in sæcula nomen
Mittere, sic teneram virtutis imagine prolem
Excolere, inque alios crescentem accendere lauros.
Ipse in cuncta puer jam nunc comes ire pericla,

Et propriis Belgas tibi subdere miles in armis
Gestiret : pudor est, castris dum tota juventus
Emicat, imbelli lentum nutricis in umbra
Indecores ludos, & inania ludere bella :
Necdum æquas animis vires, annosque morantes
Increpat. Ah quantus Martis quondam ibit in artes ;
Quantus honos tibi, Galle, tibi quot Ibere labores,
Cum firmata parem genitori hunc fecerit ætas,
Gallicaque immensis implebit fata triumphis !
Vos superi prolemque patri, prolique parentem
Servate interea : neve hunc, dum jura tuetur,
Et pleno invadit lethi discrimina passu,
Invida sors nobis, aut bellicus auferat ardor.

CAROLUS DE LA RUE, S. I.



TRADUCTIONS ET IMITATIONS * de l'Epigramme Latine de Monsieur de Montmor premier Maître des Requêtes de l'Hôtel du Roi.

Fulminat attonitas Scaldis Lodoicus ad arces,
Intrepidusque hostes terret ubique suos:
Dum tamen augustum caput objectat periclis
Non timet, heu! populos terret & ille suos.

TRADUCTION.

Sur l'Escaut étonné tu lances la tempête,
Grand Prince, & fais trembler par-tout tes ennemis:
Mais quand tu ne crains pas d'y hazarder ta tête,
Tu fais trembler aussi ceux que Dieu t'a soumis.

IMITATION.

Tes glorieux périls remplissent tes projets;
Grand Roi, mais tu fais peur aux deux partis ensemble;
Et si devant tes pas toute l'Espagne tremble,
Ces périls où tu cours font trembler tes Sujets.

AUTRE.

Ton courage, grand Roi, que la gloire accompagne
Jette les deux partis dans un pareil effroi;
Et si quand tu parois tu fais trembler l'Espagne,
Les lieux où tu parois nous font trembler pour toi.

* Ces Vers furent imprimés en 1667. & en 1669. à la suite du Poëme sur les Victoires du Roi.

AUTRE.

ET l'Espagne & les tiens, grand Prince, à te voir faire,
De pareilles frayeurs se laissent accabler :
L'Espagne à ton aspect tremble à son ordinaire ;
Les tiens par tes périls apprennent à trembler.

AU ROI

Sur sa Conquête de la Franche-Comté. (*)

QUelle rapidité de conquête en conquête
En dépit des hyvers guide tes étendards ?
Et quel Dieu dans tes yeux tient cette foudre prête,
Qui fait tomber les murs d'un seul de tes régards ?

A peine tu parois, qu'une Province entiére
Rend hommage à tes Lys, & justice à tes droits,
Et ta course en neuf jours achéve une carriére
Que l'on verroit coûter un siécle à d'autres Rois:

En vain pour t'applaudir ma Muse impatiente,
Attendant ton rétour, préte l'oreille au bruit :
Ta vitesse l'accable, & sa plus haute attente
Ne peut imaginer ce que ton bras produit.

[*] Imprimés en 1669. à la suite du Poëme sur les Victoires du Roi de la seconde édition.

Mon génie étonné de ne pouvoir te suivre,
En perd haleine & force ; & mon zéle confus,
Bien qu'il t'ait consacré ce qui me reste à vivre ;
S'épouvante, t'admire, & n'ose rien de plus.

Je rougis de me taire, & d'avoir tant à dire ;
Mais c'est le seul parti que je puisse choisir :
Grand Roi, pour me donner quelque loisir d'écrire ;
Daigne prendre pour vaincre un peu plus de loisir.

IDEM LATINE. (*)

Quis te per medias hyemes, Rex Maxime, turbo ;
Quisve triumphandi præscius ardor agit ?
Quis Deus in sacrâ fulmen tibi fronte ministrum,
Quis dedit ut nutu mœnia tacta ruant ?
Venisti, & Populos Provincia territa subdit,
Qui tua suspiciant Lilia, jura probent.
Quodque alio absolvant vix integra sæcula Rege,
Hoc tibi ter terni dant potuisse dies.
Ecce avida famam properans dum devorat aure,
Et quærit reduci quæ tibi Musa canat :
Præcipiti obruitur cursu victoris, & alta
Spe licet arripiat plurima, plura videt.
Impar tot rerum sub pondere deficit ipse
Spiritus, & vires mole premente cadunt.
Quique tibi reliquos vates devoverat annos
Hæret, & insueto cuncta pavore stupet.

[*] Ces Vers Latins sont de Corneille.

Turpe silere quidem, seges est ubi tanta loquendi,
Turpius indigno carmine tanta loqui.
Carmina quippe moram poscunt, vel parce tacenti,
Victor, vincendi vel tibi sume moras.

Traduction des mêmes Vers François, par le Pere de la RUE, *Jesuite.*

REGI
PRO DOMITIS SEQUANIS.

Quis te, facta novis cumulantem ingentia factis,
Per medias hyemes belli rapit ardor? & altæ
Fulmina quis fronti Deus indidit, omnia solo
Protinùs ut nutu dent mœnia sponte ruinam?
Venisti, & positis circum undique Sequanus armis
Jura colit supplex, & Lilia pronus adorat:
Longaque septenis superas emensa diebus,
Quæ spatia haud alius per sæcula compleat Heros.
Nequicquam sonitus & primæ murmura famæ
Musa bibit, grandesque avidâ spe præcepit ausus,
In laudes arrecta tuas: sed enim impete rerum
Obruitur, tantisque stupet spem cedere factis.
Ipse adeò immensis animus progressibus impar
Nititur incassum, & cursu defessus anhelat.
Ac reliquos quamvis tibi dudum adduxerit annos,
Hæret inexpletum admirans, nullusque stupori
Est modus: & pudor est decora inter tanta silere,
Et laudare timor. Tu vati, maxime Regum,
Debita ne spatium quondam in præconia desit,
Longius in tales spatium tibi sume triumphos.

Traduction des mêmes Vers François, par SANTEUIL.

LUDOVICO MAGNO
AD SEQUANOS RAPIDO VICTORI.

QUò te bellandi rapit impetus? obruis hostes
Contemnens duras hyemes, cumulasque triumphos.
Dic quibus auspiciis? quò fulmine? dic quibus armis,
Quisve Deus pugnat tecum, & comitatur euntem?
Te spectante cadunt, vel solo exterrita nutu
Mænia, teque probant Dominum, & tua jura cadendo.
Septima lux palmam asseruit, quam vindice ferro
Non alii obtineant etiam per sæcula Reges.
Jam dudum in plausus mea Musa erumpere gestit,
Te reducem expectans, avidas frustrà arrigit aures;
Præcipiti cursu ante volas, fallisque parantem
Dicere multa, animum longè superantibus actis:
Nec jam te capit illa, tuis & laudibus impar
Insolitum miratur, & obstupefacta recusat
Arduum opus, vatemque negato carmine fraudat.
Quid faciam? pudor est decora inter tanta silere,
Sed laudare labor: nostro succurre labori,
Maxime Rex, mihi quò liceat tua scribere facta,
Da spatium vati, cursusque morare secundos.

IN JUNCTIONEM UTRIUSQUE MARIS,

EPIGRAPHE.

Auctore J. PARISOT, in Senatu Tolosano causarum Patrono. *

NE daret optanti dudum oscula grata Garumnæ
Mitis Atax, & aquis per mutua jura refusis
Exuvias utriusque Maris concluderet uno
Flumine, & Hesperium pelagus misceret Eoo,
Obstabat Natura, suis obnoxia semper
Legibus, æternos non ausa revellere fines:
Sed divûm Lodoicus amor, dispendia longi
Circuitus, victrice manu, jussuque potenti
Amputat, obsequitur supplex natura, superbi
Decrescunt montes, ultròque incilia replet
Unda sequax, refluoque aperit commercia cursu.
Sic præstant elementa fidem, promptoque futurum
Obsequio agnoscant terræque marisque potentem.

SUR LE CANAL DU LANGUEDOC
Pour la jonction des deux Mers.

IMITATION.

LA Garonne & l'Atax dans leurs grottes profondes
Soupiroient de tout tems pour voir unir leurs ondes,

(*) A la suite de la seconde édition du Poëme sur les Victoires du Roi, qui avoit paru pour la premiere fois en 1667.

Et faire ainsi couler par un heureux panchant
Les trésors de l'Aurore aux rives du Couchant :
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles ;
La nature attachée à ses loix éternelles,
Pour obstacle invincible opposoit fiérement
Des Monts & des Rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand Roi parle, & ces Rochers se fendent,
La Terre ouvre son sein, les plus hauts Monts descendent ;
Tout céde, & l'eau qui suit les passages ouverts,
Le fait voir tout-puissant sur la Terre & les Mers.

TRADUCTION DES VERS de Corneille, par le Pere CLERIC Jesuite.

Dudum mitis Atax antrisque Garumna profundis
Ardebant thalamo lymphas sociare jugali ;
Scilicet ut junctis tandem feliciter undis
Littus ad occiduum gazæ veherentur Eoæ :
Talibus at votis ac talibus ignibus obstans
Æternamque sequens legem, Natura superbis
Fluctibus objecit magnos longo ordine montes,
Immensosque operi scopulos, rupesque cavendas.
Gallia ! vix jussit Lodoix, & Saxa dehiscunt,
Terra sinus aperit, procumbunt vertice montes,
Cedunt cuncta, subit defossos unda canales,
Terrarumque simul monstrat mariumque potentem.

SUR LE DE'PART DU ROI pour la Hollande. *

MOn Nom par la Victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la Paix un Lion endormi;
Mon réveil incertain du monde fait l'étude,
Mon répos en tous lieux jette l'inquiétude;
Et tandis qu'en ma Cour les aimables loisirs,
Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un & l'autre Pole,
Je n'ai qu'à faire un pas, & hausser la parole.

REX ITER MEDITANS.

SIc cœptis favet usque meis Victoria, ut hostes
Me quoque pace datâ timeant, credantque Leonem,
Qui maiè sopitos premit alto corde furores,
Ancipiti dudum meditans bella horrida somno,
Nec tam blanda Venus mediâ dominatur in Aulâ,
Quin Marti tantùm annuerim, mox palleat orbis.

* Ces Vers François se trouvent dans la Scéne I. Acte II. de la Tragédie de *Tite & Berenice*. Il y a apparence que Corneille en les mettant dans la bouche de Tite, fit allusion au départ du Roi pour la Hollande. La traduction Latine est de M. Santeüil. Ils ont été critiqués, pag. 16. & suiv. d'une *Comédie* en Prose intitulée : *Tite & Titus*, ou Critique *sur les Berenices*, imprimée en 1673. à Utrecht, chez Jean Ribbius, *in-12*.

VERS PRÉSENTÉS AU ROI à son Retour de la Guerre d'Hollande, le 2. Août 1672.

REGI

Pro restitutâ apud Batavos Catholicâ Fide. *

Quid mirum rapido tibi si Victoria cursu
Tot Populos subdit facilis, tot mœnia pandit?
Vix sua cuique dies Urbi, nec pluribus horis
Castra locas, quam justa vides tibi crescere Regna.
Nempè Deus, Deus ille, sui de culmine Cœli
Quem trahis in partes, cui sub te militat omnis
In Batavos effusa Phalanx, Deus ille, tremendum
Ponere cui properas communi ex hoste trophæum,
Ipse tibi frangitque obices, arcetque pericla
Fidus, & æterna tecum mercede paciscens,
Prævia pro reduce appendit miracula cultu.
Jamque fidem excedunt, jam lassis viribus impar
Sub te fama gemit, rerumque interrita custos
Te pavet historia, it tantorum conscius ordo
Fatorum, ac merito eventu spem votaque vincit.
Perge modò, & pulsum Victor redde omnibus aris
Victis redde Deum, fac regnet & ipse, tibique
Quantùm exempla praire dedit, tantùm & sua cunctas
Et belli & pacis praeat tibi gloria curas.

* Ces Vers Latins sont de Corneille Ils furent imprimés la même année, *in*-12. en feuille volante.

Intereà totus dum te unum suspicit orbis,
Dum Musæ fortemque animum, mentemque profundam,
Tot regnandi artes certatim ad sydera tollent,
Fas mihi sit tacuisse semel, Rex magne, Deique
Nil nisi in invicto mirari Principe donum.

AU ROI

SUR LE RETABLISSEMENT de la Foi Catholique en ses Conquêtes de Hollande.

TEs Victoires, grand Roi, si pleines & si promptes,
N'ont rien qui me surprenne en leur rapide cours;
Ni tout ce vaste effroi des Peuples que tu domptes,
Qui t'ouvre plus de murs que tu n'y perds de jours.

C'est l'effet, c'est le prix des soins dont tu travailles
A ranimer la foi qui s'y laisse étouffer :
Tu mets de leur parti le Maître des batailles;
Et dès qu'ils ont vaincu, tu les fais triompher.

Tu prends ses intérêts, il brise tous obstacles;
Tu rétablis son culte, il se fait ton appui;
Sur ton zéle intrépide il répand ses miracles,
Et prête son secours à qui combat pour lui.

Ils font de jour en jour nouvelle peine à croire,
Ils vont de marche en marche au-delà des projets,
Lassent la Renommée, épouvantent l'Histoire,
Préviennent l'espérance, & passent les souhaits.

Poursuis, digne Monarque, & rends-lui tous ses
Temples,
Fais lui d'heureux Sujets de ceux qu'il t'a soumis;
Et comme il met ta gloire au-dessus des exemples,
Mets la sienne au-dessus de tous ses ennemis.

Mille autres à l'envi peindront ce grand courage,
Ce grand art de régner qui te suit en tout lieu,
Je leur en laisse entre eux disputer l'avantage,
Et ne veux qu'admirer en toi le don de Dieu.



LES

LES VICTOIRES DU ROI

SUR LES ETATS DE HOLLANDE EN L'ANNÉE M. DC. LXXII. *

Par PIERRE CORNEILLE.

LÈs douceurs de la Paix, & la pleine abondance
Dont ses tranquilles soins comblent toute la France,
Suspendoient le courroux du plus grand de ses Rois;
Ce courroux sûr de vaincre, & vainqueur tant de fois.
Vous l'aviez éprouvé, Flandre, Hainault, Lorraine,
L'Espagne & sa lenteur n'en respiroient qu'à peine;
Et ce triomphe heureux sur tant de Nations
Sembloit mettre une borne aux grandes actions.
Mais une si facile & si prompte victoire
Pour le Victorieux n'a point assez de gloire:
Amoureux des périls, & du pénible honneur,
Il ne sçauroit goûter ce rapide bonheur:

* Ces Vers furent imprimés à Paris, chez de Luyne & Benard, avec le Latin du Pere de la Rue, en 1672, in-8°.

Il ne ſçauroit tenir pour illuſtres conquêtes
Des murs qui trébuchoient ſans écraſer de têtes,
Des Forts avant l'attaque entre ſes mains remis,
Ni des Peuples tremblans, pour juſtes Ennemis.
Au moindre ſouvenir qui peigne à ſa vaillance
Chez tant d'autres vainqueurs la fortune en balance,
Les triomphes ſanglants & long-temps diſputés,
Il voit avec dédain ceux qu'il a remportés.
Sa gloire inconſolable après ces hauts éxemples,
Brûle d'en faire voir d'égaux, ou de plus amples;
Et jalouſe du ſang verſé par ſes Guerriers
Se reproche le peu que coûtent ſes Lauriers.
Pardonne, grand Monarque, à ton deſtin propice,
Il va de ſes faveurs corriger l'injuſtice;
Et t'offre un ennemi fier, intrépide, heureux,
Puiſſant, opiniâtre, & tel que tu le veux.
Sa fureur ſe fait craindre aux deux bouts de la Terre,
Au Levant, au Couchant elle a porté la guerre:
L'une & l'autre Java, la Chine, & le Japon
Frémiſſent à ſa vûë, & tremblent à ſon Nom.
C'eſt ce jaloux ingrat, cet inſolent Batave,
Qui te doit ce qu'il eſt, & hautement te brave;
Il te déchire, il arme, il brigue contre toi,
Comme s'il n'aſpiroit qu'à te faire la Loi.
Ne le regarde point dans ſa baſſe origine,
Confiné par mépris aux bords de la Marine:

S'il n'y fit autrefois la guerre qu'aux poiſſons,
S'il n'y connut le fer que par ſes hameçons ;
Sa fierté maintenant au-deſſus de la rouë
Méconnoît ſes Ayeux qui rampoient dans la bouë.
C'eſt un Peuple ennobli par cent fameux exploits,
Qui ne veut adorer, ni vivre qu'à ſon choix ;
Un Peuple qui ne ſouffre Autels ni Diadémes,
Qui veut borner les Rois, & les régler eux-mêmes :
Un Peuple enflé d'orgueil & gorgé de butin,
Que ſon bras a rendu maître de ſon deſtin ;
Pirate univerſel, & pour gloire nouvelle,
Aſſocié d'Eſpagne, & non plus ſon Rebelle.
Sur ce digne ennemi venge le Ciel, & toi,
Venge l'honneur du Sceptre & les droits de la Foi.
Tant d'illuſtres fureurs, tant d'attentats célébres
L'ont fait aſſez gémir chez lui dans les ténébres ;
Romps les fers qu'elle y traîne, & rends-lui le plein jour,
Régne, & fais y régner le vrai culte à ſon tour.
Ce grand Prince m'écoute, & ſon ardeur guerriére
Le jette avidement dans cette aſpre carriére ;
La juge avantageuſe à montrer ce qu'il eſt,
Et plus la courſe eſt rude, & plus elle lui plaît.
Il s'oppoſe déja des troupes formidables,
Des Oſtendes, trois ans à tout autre imprénables,
Des Fleuves teints de ſang, des champs ſémés de corps,
Cent périls éclatans, & mille affreuſes morts.

Car enfin, d'un tel Peuple, à lui rendre justice,
Après une si longue & si dure Milice;
Après un siécle entier perdu pour le dompter,
Quelle plus foible image ose se présenter?
Des orageux reflus d'une Mer écumeuse;
Des trois canaux du Rhin, de l'Issel, de la Meuse;
De ce climat jadis si fatal aux Romains,
Et qui défie encor tous les efforts humains:
De ces flots suspendus, où l'Art soûtient des rives
Pour noyer les vainqueurs dans les plaines captives;
De cent bouches par-tout si prêtes à tonner,
Qui peut se former l'ombre, & ne pas s'étonner?
Si ce Peuple au sécours attire l'Allemagne,
S'il joint le Mein au Tage, & l'Empire à l'Espagne;
S'il fait au Dannemarck craindre pour ses deux Mers;
Si contre nous enfin, il ligue l'Univers,
Que sera-ce? Mon Roi n'en conçoit point d'alarmes,
Plus l'orage grossit, plus il y voit de charmes:
Son ardeur s'en redouble au lieu de s'arrêter,
Il veut tout reconnoître, & tout exécuter,
Et présentant le front à toute la tempête,
Agir également du bras & de la tête.
La même ardeur de gloire emporte ses Sujets;
Chacun veut avoir part à ses nobles projets;
Chacun s'arme, & la France en guerriers si féconde,
Jamais sous ses Drapeaux ne rangea tant de monde.

L'Anglois couvre pour nous la Mer de cent Vaisseaux,
Cologne après Munster nous prête ses Vassaux;
Ces Prélats, pour marcher contre des Sacriléges,
De leur sacré repos quittent les priviléges;
Et pour les intérêts d'un Dieu leur Souverain,
Se joignent à nos Lys, le tonnerre à la main.
Cependant la Hollande entend la Renommée
Publier notre marche, & vanter nôtre Armée.
Le Nautonnier brutal, & l'Artisan sans cœur
Déja de sa défaite osent se faire honneur:
Cette ame du Parti, cet Amsterdam, qu'on nomme
Le Magasin du Monde, & l'émule de Rome,
Pour se flatter d'un sort à ce grand sort égal,
S'imagine à sa porte un second Annibal;
S'y figure un Pyrrhus, un Jugurthe, un Persée;
Et sur ces Rois vaincus promenant sa pensée,
S'applique tous ces temps, où les moindres Bourgeois,
Dans Rome avec mépris regardoient tous les Rois:
Comme si son trafic & des armes vénales,
Lui pouvoient faire un cœur & des forces égales.
Voyons, il en est temps, fameux Républicains,
Nouveaux enfans de Mars, rivaux des vieux Romains,
Tyrans de tant de Mers, voyons de quelle audace
Vous détachés du toit l'armet & la cuirasse,
Et rendez le tranchant à ces glaives roüillés,
Que du sang Espagnol vos peres ont soüillés.

Juste Ciel ! me trompai-je, ou si déja la guerre
Sur les deux bords du Rhin fait bruire son tonnerre ?
C o n d é presse Vesel, tandis qu'avec mon Roi
Le généreux P h i l i p p e assiége & bat Orsoi :
Ce Monarque avec lui devant Rhimbergue tonne,
Et T u r e n n e promet Buric à sa Couronne.
Quatre siéges ensemble, où les moindres remparts
Ont bravé si long-temps nos modernes Césars ;
Où tout défend l'abord, (qui l'auroit osé croire !)
Mon Prince ne s'en fait qu'une seule Victoire.
Sous tant de bras unis il a peur d'accabler,
Et les divise exprès pour faire moins trembler :
Il s'affoiblit exprès pour laisser du courage,
Pour faire plus d'éclat il prend moins d'avantage ;
Et n'envoyant par-tout que des partis égaux
Il cherche à voir par-tout répondre à ses assauts.

Que te sert, ô grand Roi, cette noble contrainte ?
Partager tes Drapeaux, c'est partager la crainte ;
L'épandre en plus de lieux, & faire sous tes Loix
Tomber plus de remparts & de Peuple à la fois.
Pour t'affoiblir ainsi tu n'en deviens pas moindre,
Ta fortune par-tout sçait l'art de te rejoindre :
L'effet est sûr au bras dès que ton cœur résout,
Tu ne bats qu'une Place, & tes soins vont par-tout ;
Par-tout on croit te voir, par-tout on t'appréhende,
Et tes ordres sont tout, quelque Chef qui commande.

Ainsi tes Pavillons à peine sont plantés,
A peine vers les murs tes canons sont pointés,

Que l'Habitant s'effraye, & le Soldat s'étonne ;
Un bastion le couvre, & le cœur l'abandonne,
Et le front ménaçant de tant de boulevarts,
De tant d'épaisses tours qui flanquent ses remparts ;
Tant de foudres d'airain, tant de masses de pierre,
Tant de munitions & de bouche & de guerre,
Tant de larges fossés qui nous ferment le pas,
Pour tenir quatre jours ne lui suffisent pas.
L'épouvante domine, & la molle prudence
Court au-devant du joug avec impatience ;
Se donne à des vainqueurs que rien n'a signalés,
Et leur ouvre des murs qu'ils n'on pas ébranlés.

Miserables ! quels lieux cacheront vos miséres,
Où vous ne trouviez pas les ombres de vos Péres,
Qui morts pour la Patrie & pour la liberté,
Feront un long reproche à votre lâcheté ?
Cette noble valeur autrefois si connuë,
Cette digne fierté, qu'est-elle devenuë ?
Quand sur Terre & sur Mer vos combats obstinés
Brisoient les rudes fers à vos mains destinés ;
Quand vos braves Nassaus, quand Guillaume & Maurice,
Quand Henri vous guidoit dans cette illustre lice ;
Quand du Sceptre Danois vous paroissiez l'appui ;
N'aviez-vous que les cœurs, que les bras d'aujourd'hui ?
Mais n'en réveillons point la mémoire importune ;
Vous n'êtes pas les seuls, l'habitude est commune ;
Et l'usage n'est plus d'attendre sans effroi
Des François animés par l'aspect de leur Roi.

Il en rougit pour vous, & lui-même il a honte
D'accepter des Sujets que le ſeul effroi dompte;
Et vainqueur malgré lui ſans avoir combattu,
Il ſe plaint du bonheur qui prévient ſa vertu.
Peuples l'abattement que vous faites connoître
Ne fait pas bien ſa Cour à votre nouveau Maître,
Il veut des ennemis, & non pas des fuyards
Que ſaiſit l'épouvante à nos premiers régards:
Il aime qu'on lui faſſe acheter la Victoire,
La diſputer ſi mal c'eſt envier ſa gloire;
Et ce tas de captifs, cet amas de Drapeaux,
Ne font qu'embarraſſer ſes projets les plus beaux.
Conſole-t'en, mon Prince, s'il s'ouvre une autre voie
A te combler de gloire auſſi-bien que de joie;
Si ce Peuple à l'effroi ſe laiſſe trop dompter,
Ses Fleuves ont des flots à moins s'épouvanter.
Ils ont fait aux Romains aſſez de réſiſtance
Pour en eſpérer une en faveur de ta France;
Et ces bords où jamais l'Aigle ne fit la Loi,
S'oſeront quelque temps défendre contre toi.
A ce nouveau projet le Monarque s'enflamme,
Il l'examine, tâte, & réſout en ſon ame;
Et tout impatient d'en recueillir le fruit,
Il part dans le ſilence & l'ombre de la nuit.
Des Guerriers qu'il choiſit l'Eſcadron intrépide,
Glorieux d'un tel choix & ravi d'un tel guide,
Marche incertain des lieux où l'on veut ſon emploi,
Mais aſſûré de vaincre où l'emploira ſon Roi.

Le jour à peine luit que le Rhin se rencontre;
Tholus frappe les yeux, le Fort de Skeink se montre:
On s'apprête au passage, on dresse les pontons,
Vers la rive opposée on pointe les canons.
La frayeur que répand cette troupe guerriére
Prend les devants sur elle, & passe la prémiére:
Le tumulte à la suite & sa confusion
Entraînent le désordre & la division.
La discorde effarée à ces Monstres préside,
S'empare au Fort de Skeink des cœurs qu'elle intimide;
Et d'un cor enroüé fait sonner en ces lieux
La fureur des François, & le courroux des Cieux;
Leur étale des fers & la mort préparée,
Et des Autels brisés la vengeance assurée.
La vague au pied des murs à peine ose frapper,
Que le Fleuve allarmé ne sçait où s'échapper:
Sur le point de se fendre, il se retient, & doute
Ou du Rhin, ou du Vhal, s'il doit prendre la route.
Les tremblemens de l'Isle ouvrant jusqu'aux Enfers,
(Ecoute, Renommée, & repete mes Vers)
Le grand nom de Loüis & son illustre vie
Aux champs Elysiens font descendre l'envie,
Qui pénétre à tel point les Manes des Héros,
Que pour s'en éclaircir ils quittent leur répos:
On voit errer par-tout ces ombres rédoutables:
Qu'arrêtérent jadis ces bords impénétrables:

Drusus marche à leur tête, & se poste au fossé
Que pour joindre l'Issel au Rhin il a tracé :
Varus le suit tout pâle, & semble dans ces Plaines
Chercher le reste affreux des Légions Romaines :
Son vengeur après lui, le grand Germanicus,
Vient voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas vaincus :
Le fameux Jean d'Autriche, & le cruel Tolède,
Sous qui des maux si grands crurent par leur remede ;
L'invincible Farnése, & les vaillants Nassaus,
Fiers d'avoir tant livré, tant soûtenu d'assauts,
Reprennent tous leur part au jour qui nous éclaire,
Pour voir faire à mon Roi, ce qu'eux tous n'ont pû faire ;
Eux-mêmes s'en convaincre, & d'un regard jaloux
Admirer un Héros qui les efface tous.
Il range cependant ses Troupes au rivage,
Mesure de ses yeux Tholus & le passage ;
Et voit de ces Héros Ibéres & Romains,
Voltiger tout autour les simulachres vains.
Cette vûë en son sein jette une ardeur nouvelle,
D'emporter une gloire & si haute & si belle,
Que devant ces témoins à le voir empressés,
Elle ait dequoi ternir tous les siécles passés.
Nous n'avons plus, dit-il, affaire à ces Bataves,
De qui les corps massifs n'ont que des cœurs d'esclaves :

Non, ce n'est plus contre eux qu'il nous faut éprouver,
C'est Rome, & les Césars que nous allons braver.
De vos ponts commencez, abandonnez l'ouvrage;
François, ce n'est qu'un Fleuve, il faut passer à nage;
Et laisser en dépit des fureurs de son cours
Aux autres Nations un si tardif secours.
Prenez pour le triomphe une plus courte voie;
C'est Dieu que vous servez, c'est moi qui vous envoie;
Allez, & faites voir à ces flots ennemis
Quels interêts le Ciel en vos mains a remis.

C'étoit assez en dire à de si grands courages;
Des barques & des ponts on haït les avantages,
On demande, on s'efforce à passer des prémiers;
GRAMONT ouvre le Fleuve à ces boüillants guerriers:
VENDOSME, d'un grand Roi race toute héroïque,
VIVONNE, la terreur des galéres d'Afrique,
BRIOLE, CHAVIGNY, NOGENT, & NANTOÜILLET,
Sous divers Ascendants montrent même souhait.
DE TERMES, & COASLIN, & SOUBISE, & LA SALLE,
Et DE SAULX, & REVEL, ont une ardeur égale,
Et GUITRY que la Parque attend sur l'autre bord;
SALLART & BERINGHEN font un pareil effort.

Je n'acheverois point, si je voulois ne taire
Ni pas un Commandant, ni pas un Volontaire.
L'Histoire en prendra soin, & sa fidélité
Les consacrera mieux à l'immortalité.
De la Maison du Roi l'Escadre ambitieuse
Fend après tant de Chefs la vague impétueuse,
Suit l'exemple avec joie, & peut-être, grand Roi,
Avois-je là quelqu'un qui te servoit pour moi;
Tu le sçais, il suffit. Ces Guerriers intrépides,
Percent des flots grondants les montagnes liquides;
La tourmente & les vents font horreur aux coursiers,
Mais cette horreur en vain résiste aux Cavaliers;
Chacun pousse le sien au travers de l'orage,
Le péril redoublé redouble le courage;
Le gué manque, & leurs pieds semblent à pas perdus
Chercher encor le fond qu'ils ne retrouvent plus.
Ils battent l'eau de rage, & malgré la tempête
Qui bondit sur leur croupe, & mugit sur leur tête,
L'impérieux éclat de leurs hennissemens
Veut imposer silence à ses mugissemens.
Le gué renaît sous eux. A leurs crins qu'ils secoüent
Des restes du péril on diroit qu'ils se joüent;
Ravis de voir qu'enfin leur pied mieux affermi,
Victorieux des flots n'a plus qu'un ennemi.

Tout à coup il se montre, & de ses embuscades
Il fait pleuvoir sur eux cent & cent mousquetades:
Le plomb vole, l'air siffle, & les plus avancés
Chancellent sous les coups dont ils sont traversés.

NOGENT qui flotte encor dans les gouffres de l'onde
En reçoit dans la tête une atteinte profonde;
Il tombe, l'onde achéve, & l'éloignant du bord
S'accorde avec le feu pour cette double mort.
Que vois-je? Les chevaux que leur sang effarouche;
Bouleversent leur charge, & n'ont ni frein, ni bouche,
Et le Fleuve grossit son tribut pour Thétis
De leurs maîtres & d'eux pêle-mêle engloutis:
Le mourant qui se noye à son voisin s'attache,
Et l'entraîne après lui sous le flot qui le cache.
Quel spectacle d'effroi! grand Dieu! si toutefois
Quelque chose pouvoit effrayer des François.
Rien n'étonne, on fait alte, & toute la surprise
N'obtient de ces grands cœurs qu'un moment de remise;
Attendant qu'on les joigne, & qu'un Gros qui les suit
Enfle leur bataillon que l'œil du Roi conduit.
Le bataillon grossi gagne l'autre rivage,
Fond sur ces faux vaillants, leur fait perdre courage;
Les pousse, perce, écarte, & maître de leur bord
Leur porte à coups pressés l'épouvante & la mort.
Tel est sur tes François l'effet de ta présence,
Grand Monarque, tels sont les fruits de ta prudence,
Qui par des feints combats prit soin de les former
A tout ce que la guerre a d'affreux ou d'amer.

Tu les faisois dès-lors à ce qu'on leur voit faire ;
Et l'espoir d'un grand nom, ni celui du salaire,
Ne font point cette ardeur qui régne en leurs esprits ;
Tu les vois, c'est leur joie, & leur gloire, & leur prix.
Tandis que l'Escadron fier de cette déroute
Mêle au sang Hollandois les eaux dont il dégoute,
De honte & de dépit les Manes disparus
De ces bords asservis qu'en vain ils ont courus,
Y laissent à mon Roi pour éternel trophée
Leurs noms ensevelis & leur gloire étouffée.
Mais qu'entens-je, & d'où part cette grêle de coups ?
Généreuse Noblesse, où vous emportez-vous ?
La troupe qu'à passer vous voyez empressée
A courir les fuyards s'est toute dispersée ;
Et vous donnerez seuls dans ce retranchement
Où l'embûche est dressée à votre emportement.
A peine y serez-vous cinquante contre mille :
Le vent s'est abattu, le Rhin s'est fait docile ;
Mille autres vont passer & vous suivre à l'envi :
Mais je donne un avis que je vois mal suivi.
GUITRY tombe par terre ; O Ciel, quel coup de foudre !
Je te vois, LONGUEVILLE, étendu sur la poudre,
Avec toi tout l'éclat de tes premiers exploits
Laisse périr le nom & le sang des Dunois ;

Et ces dignes Ayeux qui te voyoient les suivre
Perdent & la douceur & l'espoir de revivre.
CONDE' va te venger, CONDE' dont les regards
Portent toute Norlinghe, & Lens aux champs de Mars;
Il ranime, il soûtient cette ardente Noblesse
Que trop de cœur épuise ou de force, ou d'adresse
Et son juste courroux par de sanglants effets
Dissipe les chagrins d'une trop longue paix.
L'ennemi qui recule & ne bat qu'en retraite
Remet au plomb volant à venger sa défaite:
On l'enfonce. Arrêtez, Héros, où courez-vous?
Hazarder votre sang c'est les exposer tous;
C'est hazarder ENGUIEN votre unique espérance;
ENGUIEN, qui sur vos pas à pas égaux s'avance:
Tous les cœurs vont trembler à votre seul aspect;
Mais le plomb n'a point d'yeux & vole sans respect:
Votre gauche l'éprouve. Allez, Hollande ingrate,
Plaignez-vous d'un malheur où tant de gloire éclate;
Plaignez-vous à ce prix de recevoir nos fers,
Trois gouttes d'un tel sang valent tout l'Univers.
Oui, de votre malheur la gloire est sans seconde,
D'avoir rougi vos champs du prémier sang du monde:
Les plus heureux climats en vont être jaloux,
Et quoi que vous perdiez, nous perdons plus que vous.

La Hollande applaudit à ce coup téméraire ;
Le François indigné redouble sa colere ;
Contre elle Knosembourg ne dure qu'une nuit ,
Arnheim qui l'ose attendre, en deux jours est réduit ;
Et ce Fort merveilleux sous qui l'onde asservie
Arrêta si long-temps toute la Batavie,
Qui de tous ses vaillants onze mois fut l'écueil,
L'inaccessible Skeink coûte à peine un coup d'œil.
Que peut Orange ici pour essais de ses armes,
Que dérober sa gloire aux communes allarmes,
Se séparer d'un Peuple indigne d'être à lui,
Et dédaigner des murs qui veulent notre appui ?
La rive de l'Issel si bien fortifiée,
Par ce juste mépris à nos mains confiée,
Ne trouve parmi nous que des admirateurs
De ses retranchemens & de ses Déserteurs.
Issel trop redouté, qu'ont servi tes menaces ?
L'ombre de nos Drapeaux semble charmer tes Places :
Loin d'y craindre le joug on s'en fait un plaisir,
Et sur tes bords tremblans nous n'avons qu'à choisir.
Ces Troupes qu'un beau zéle à nos destins allie
Font dans l'Ouver-Issel régner la Westphalie ;
Et Grolle, Swol, Kempen montrent à Déventer
Qu'il doit craindre à son tour les bombes de Munster.
LOUIS porte à Doësbourg sa Majesté suprême,
Et fait battre Zutphen par un autre lui-même ;

L'un ouvre, l'autre traite, & ſoudain s'en dedit :
De ce manque de foi PHILIPPE le punit,
Jette ſes murs par terre, & le force à lui rendre
Ce qu'une folle audace en vain tâche à défendre.
Ces Coloſſes de chair robuſtes & peſants
Admirent tant de cœur en de ſi jeunes ans :
D'un Héros dont jamais ils n'ont vû le viſage
En cet illuſtre Frére ils penſent voir l'image ;
L'adorent en ſa place, & recevant ſa loi
Reconnoiſſent en lui le ſang d'un ſi grand Roi.
Ainſi lorſque le Rhin maître de tant de Villes,
Fier de tant de climats qu'il a rendus fertiles,
Enflé des eaux de ſource & des eaux de tribut,
Approche de la Mer que ſa courſe a pour but ;
Pour s'acquérir l'honneur d'enrichir plus de monde,
Il prête au Vhal, ſon frére, une part de ſon onde :
Le Vhal qui porte ailleurs cet éclat emprunté
En ſoûtient à grand bruit toute la majeſté ;
Avec pareil orgueil précipite ſa courſe,
Montre aux mêmes effets qu'il vient de même ſource ;
Qu'il a part aux grandeurs de ſon être divin,
Et ſous un autre nom fait adorer le Rhin.
Qu'il m'eſt honteux, grand Roi, de ne pouvoir te ſuivre
Dans Nimégue qu'on rend, dans Utrecht qu'on te livre ;
Et de manquer d'haleine alors qu'on voit la Foi
Sortir de ſes cachots, triompher avec toi ;

Et de ses droits sacrés par ton bras ressaisie
Chez tes nouveaux Sujets détrôner l'hérésie !
La Victoire s'attache à marcher sur tes pas,
Et ton nom seul consterne aux lieux où tu n'es pas.
Amsterdam & la Haye en redoutent l'insulte,
L'un t'oppose ses eaux, l'autre est toute en tumulte:
La noire politique a des secrets ressorts
Pour y forcer le Peuple aux plus injustes morts,
Les meilleurs Citoyens aux mutins sont en butte,
L'ambition ordonne, & la rage exécute:
Et qui n'ose souscrire à leurs sanglants Arrêts,
Qui s'en fait un scrupule, est dans tes intérêts.
Sous ce cruel prétexte on pille, on assassine,
Chaque Ville travaille à sa propre ruine;
Chacun veut d'autres Chefs pour calmer ses terreurs.
Laisse-les, grand Vainqueur, punir à leurs fureurs,
Laisse leur barbarie arbitre de la peine
D'un Peuple qui ne vaut ni tes soins, ni ta haine,
Et tandis qu'on s'acharne à s'entredéchirer,
Pour quelque mois ou deux laisse-moi respirer.



LUDOVICO MAGNO
POST EXPEDITIONEM
BATAVICAM.
EPINICIUM.

Autore CAROLO RUÆO, Societatis Jesu.

Pacificus labor, & longæ comes aurea pacis
Copia, victrices LODOICI *mulserat iras:*
Mille triumphatæ suadebant otia gentes;
Et Lothari, & Belga, & frustra cunctator Iberus.
Non tamen illa, licet geminum celebrata per orbem,
Laudis inexpletum satiabat gloria pectus.
Jamque adeo faciles vilescunt præmia belli:
Victoremque piget, quod Martem prævenit hostis
Obsequio; quod præcipites in vincula turmæ,
Totque suis ultro veniant cum civibus urbes,
Tum si quando animo priscæ virtutis imago
Incidit, & veterum pervolvens acta parentum
Quæsitas per multa videt discrimina lauros,
Errantemque diu media inter prælia Martem;
Uritur exemplis tacite, heroumque periclis
Invidet, & partos secum fastidit honores.
Ergo age, tam lætis ultra ne irascere fatis:
En fortuna tibi, quantum appetis, annuit hostem.

Ille peretrato jam formidabilis orbi
Contemptor superûm Batavus, quem Seres, & Indi,
Extremique hominum Japones, quem dives adorat
Africa, cui rutilas America expendit arenas,
Cujus & ipse jugum placido subit æquore Nereus;
Ille tibi probris jamdudum infestus & armis
Imminet, ille Dei dono tibi debitus hostis.
Nec te humiles ortus, generisque infamia primi
Avocet incœpto, fuerint huic rustica curæ
Quondam opera, & dura piscosis amnibus artes;
Arma modò, & rigidos intentans undique fasces
Imperium in magnum terra grassatur & undis,
Nec jam novit avos; audax & ludere regum
In capita, & belli pacisque imponere leges;
Hispano socius, nec tantum impune rebellis.
Exere ô tandem spretis pro regibus ultor,
Rumpe moras, Lodoice. *Vides, ut pulsa tot annos*
Religio, trepidisque fides male tuta latebris,
Regalem implorant solvenda in vincula dextram.
Nulla mora in Magno: *placet hic, quia durior, hostis.*
Jamque sibi immensas acies, jamque horrida centum
Prælia; difficilesque aditus, largasque rubentes
Cæde virûm fluvios, & inhospita littora fingit;
Scilicet; exultatque fremens. Nam quid sibi quisquam,
Et studia expendens, & opes, & robora gentis,
Informetque animo levius, speretve futurum?
Quis vaga tergemini non horreat ostia Rheni,
Æquoreosque Mosæ fremitus, Vahalimque sonantem;

Nomina tot nuribus quondam execrata Latinis?
Adde Isalam vallis defensum, adde anea mille
Hostis in occursum tormenta tonantia ripis;
Tot validas urbes, tot propugnacula passim
Obvia, tot riguis arva intercisa fluentis,
Totque lacus, tantosque. Adde & frænata per artem
Æquora, luctantesque adversa in claustra procellas,
Rumpendosque obices, refluique pericula ponti.
Quid si præterea vicino emota tumultu
Conjurata ruat Germania, si metus acres
Idem agitet Danos, Batavûm si fraudibus orbis
Excitus in Gallos socialibus ingruat armis?
At neque sic LODOICI *alacer defervеat ardor:*
Ignescit magis, idem animo nôsse omnia promptus,
Et præstare manu. Simul undique buccina Martem
Increpuit, simul agminibus coït ultima junctis
Gallia, quod fœto bellatrix patria nusquam
Ederat ante sinu; ratibus simul æquora centum
Anglusque Francusque tegunt; ruit Itala pubes,
Helvetiusque ferox, Bavarisque Colonia signis,
Et sacros acuens jamdudum Wesphalus enses.
Nec bene collectæ terraque marique rapinæ
Unius in Franca cessissent præmia gentis:
Tot populos inter communis præda jacere
Debuit, Occidui populator & orbis Eoi.
Interea Batavas crebrescit fama per urbes,
Et propius belli fragor intonat. Ocyus omnes
Incaluere animis, operumque ignobile vulgus

Perpetuum tanto sperat sibi nomen ab hoste.
Imprimis rerum illa potens, validisque superba
Classibus, & magnæ, si Dîs placet, æmula Romæ
Curia, prisca sequens Latiæ vestigia laudis,
Porsennam ad muros iterum, Pyrrhique elephantos,
Annibalisque minas, & divitis agmina Persei,
Tot regum clades, & tot fœcunda triumphis
Sæcla putat spatiis iterum volvenda remensis;
Demens, quæ Latii viresque animosque senatus
Mercatu simulet turpi, & venalibus armis.
Quin agite, Æneadis suppar genus, & nova Martis
Progenies, belli ferratos rumpite postes.
Tela focis rapite, & galeas ensesque parentum
Induite? Austriacæ scabros rubigine cædis.
Ludimur? an gemino Rheni de littore clamor
Insonuit? Jam Vesaliæ furit acer in arces
CONDÆUS, *jam Buricio* TURENNIUS *instat,*
Jam simul Orsoyam LODOIX *cum fratre* PHILIPPO
Rhimbergamque premunt. Quippe uni insistere lentum est
Ignavumque operi: numero neve obruat hostes,
Partiturque aciem & curas divisus in omnes
Fit minor, ut paribus sese hosti accommodet armis;
Æquior & veniat, nec jam sine sanguine, palma.
Parce tamen, LODOICE, *etiam divisus, ubique*
Magnus es, & spatio dum distrahis arma, timorem
Distrahis in plures, atque omnibus ingruis absens.
Aspice, vix arces fulserunt signa sub ipsas,

Primaque vicino steterunt tentoria campo;
Jamque timor, cives quatit intus, & ipse fatiscit
Clausus adhuc miles. Non illi patria virtus,
Aut Cereris vis ampla, aut belli immensa supellex,
Aut vigor, aut numerus: non vivo condita saxo
Mœnia, non plenis undantia flumina fossis
Dant animos, acuuntve; novo juvat obvia ferre
Colla jugo, juvat enerves in vincula dextras,
Necdum tentatos victori pandere muros.

Quo fugitis Batavi? non est satis apta triumpho
Materies, quatuor, totidem nec solibus, urbes
Hostis in imperium, peregrinaque cedere jura?
Reza quid, & vacuo patet insuper Embrica vallo?
Proh pudor! Egregios cineres, albentiaque ossa,
Proque focis quondam, pro libertate cadentum
Magnorum tumulos pedibus pulsatis avorum,
Hac quacumque fuga est. At quo gens Martia vobis
Auriaci proceres, vanæque superbia mentis,
Quonam abiit? quonam ille mari tam nobilis ardor,
Et nuper Dani servatrix dextera sceptri?
Nil agimus monitis: casus malaque omnia contra
Hactenus esse viros licuit, fortesque videri:
Nunc alio res versa, neque est ignavia probro;
Ducitur in morem populis, ubi Gallicus ensis
Imminet, & Gallos urget præsentia Regis.

Ipse autem attonitus cœpit atque omine belli
Fortunam incusat, quod tam pernicibus alis
Antevolet virtutem, & votis prælia desint.
Nam neque captivi peditumque equitumque ducumque

Mille greges, neque rapta placent Mavortia signa,
Exuviæ indecores. Hostem, non vilia quærit
Servitia, infamem censeri digna sub hastam:
Nec prædæ sitis, at laudum generosa cupido
Hos illum in fines, atque hæc in bella vocavit.
Ergo tibi alterius via laudis, & altera, MAGNE,
Alea pertentanda; fuga tibi cessit inermi
Degener Hollandus; sed non sic flumina cedent,
Romanis ut quondam, & nunc impervia Francis:
Hic labor, hic decus est. Stimulis ille acribus intus
Accensus, tacitumque alto sub pectore versans
Consilium, & placidæ subducens membra quieti,
Lecta virûm capita & primam rapit agmina secum
Sub noctem, dux ipse operis, sociusque pericli.
Incedunt densi ordinibus per opaca viarum,
Incerti quo jussa trahant, sed vincere certi
In quoscumque trahant casus. Et jam nova cœlo
Cœperat ire dies, dubiaque albescere luce;
Insula cum Batavûm, & bifidis apparuit ingens
Rhenus aquis, vacuasque acies insedit arenas
Tholusium contra, & Skinki memorabile vallum.
Nec mora, pars manibus glebas & grandia ligna,
Provisamque struem ponti, pars ærea plaustris
Fulmina convolvunt. Lacero simul horror amictu
Et pavor, & rigidos vellens discordia crines
Prævolat, & Skinki summas evadit in arces.
Inde cavo stridens per propugnacula cornu,
Intima jam patriæ labentem in viscera Francum,
Ultores superos invictaque fata ferentem,
Et letum ante oculos, & ferrum, & vincula, & ignes
Occinit.

Occinit. Æthereas it raucus clangor in auras,
Insula quo longe tremit omnis, & omnibus horrens
Pressit corda gelu; stupet hinc atque inde refusum
Flumen, & allapsi mota ad divortia fluctus
Hærent ambigui quo sit fuga tutior amne,
Quos teneant cursus, Rhenum Vahalimne sequantur.
Quin & inaccessos fines lætumque pererrans
Elysium, & clausos æterna nocte recessus,
Insignes ea fama animas atque invidus ardor
Elicit in lucem. Volitant exanguia ripis
Heroum simulacra, impacatique Sicambri,
Cæsareumque genus, nomenque insigne Nerones;
Effossor Drusus fluviorum; & squalidus ora
Varus, & ultrici fervens Germanicus ira.
Tu quoque sanguineas quatiens Albane secures,
Tu Farnesi, atque Austriadum tu gloria Jane,
Nassaviique: omnes, dum sors & vita sinebat,
His olim insignes terrarum in finibus, omnes
Nunc unum in juvenem defixi obtutibus hærent;
Miranturque suas coram decrescere laudes.
Ut stetit, & validos famoso in littore MAGNUS
Explicuit cuneos, Rhenumque immensa fluentem
In spatia, & rapido surgentem murmure vidit;
Continuo ingentes umbræ, circumflua turba,
Heroumque altrix menti sese obtulit ætas,
Et mentem subitus calor insilit; ardet inausum
Moliri facinus, veterumque lacessere famam
Æmulus, & priscis unum se opponere sæclis.
Ergo pares gaudens tandem delapsus in hostes,
Nec fore cum Batavis, sed Roma & Cæsare bellum;

Ite, ait, incœptum Franci dimittite pontem,
Hoc egeant aliæ tardo molimine gentes ;
Certa mihi vobisque via est, hac qua via cùmque
Esse potest ferro : tumidos pervadite fluctus,
Ite, fugas Batavus inimicaque sentiet unda
Meque, Deumque ducem. Nec plura effatus, & ingens
Lætantum exoritur clamor, primique petentum
Laudem aditus : reliquos fortis GRAMMONTIUS *anteit*
Agmen agens equitum, loricatosque maniplos.
Hunc & Borbonidas referens ab origine reges
VENDOCINUS, *Libycæque* VIVONIUS *arbiter undæ,*
SUBISIUSQUE, COESLINUSQUE, & SALLEUS, *& tu*
THERMIADE, SALLARTUSQUE, & CHAVINIUS *audax,*
Et BRIOLUS, REVELUSQUE, *&* LESDIGUERIA *proles*
SALSIUS, *adversamque haud emersurus in oram*
NOGENTUS *sequitur : tum* NANTULIETUS, *& ardens*
BERENGHENUS, *& exanimes mox inter acervos*
GUITRIUS *hostili victor sternendus arena ;*
Inde alii centum, atque alii, quos æmula virtus
Excitat. Olli alacres, quanquam refugique tremiscant
Alipedes, ventoque tumens immugiat unda,
Invadunt fluvium. Strictis læva instat habenis ;

Dextera sublato micat ense, nec usus in armis
Est super. At, collum quà thorax pressior ambit,
Ignivomos texere tubos, nitrataque flammæ
Semina, ne madido vanescant uda liquore,
Implicuere comis & summo in vertice gestant.
Jam sola deseruere, & jam vacua omnia nutant
Sub pedibus; timido lymphas ruit ungula pulsu,
Incertusque jubas sonipes quatit, & caput alto
Arduus hinnitu: vix illum fræna coërcent
Frendentem, & patulis ructantem naribus undas.
His adeo incensis numero plausuque sequentum
Ripa recedebat longè, mediumque tenebant
Infrænum cursu vastaque voragine flumen.
Ecce autem è latebris acies inimica repente
Cum sonitu erumpens & barbarico ululatu,
Adversum obvallat numeroso milite littus.
Mox, patriam ulcisci quando pudor ultimus urget;
Præcipitant in aquas, & certa in vulnera proni
Sulphureum excutiunt cannis feralibus imbrem.
Fit fragor, ignito stridens it limite plumbum
NOGENTI *in frontem, ruit ille, haustusque fluento*
Morte perit gemina: paribus cadit undique fatis
Turba frequens, mixtique viris, passimque soluti
Per medios rapiuntur equi: spumantia fervent
Cærula, & emotis exæstuat amnis arenis;
Horrendum! scirent si quicquam horrescere Galli.
Ast illi capti insidiis subsistere primum,
Dum coëat latis dispersum fluctibus agmen.
Tum certi inter se, collectoque impete, leti
Mille minas inter volucrisque tonitrua flammæ;

Deproperare viam, & cœco vada sternere cursu.
Instigant studiis socii, & spectator adurget
MAGNUS. *Hic irato luctantes aspicit amni,*
Agnoscitque suos: & quas ipse indidit artes,
Quos animos, quas ante manus in bella, per æstus
Perque hyemes, fictis toties formavit in armis,
Nunc usu probat, & vero discrimine gaudet.
Ilicet, haud telis & adacto saucius igne
Terga dedit Batavus; cunctantem audacia victrix
Expulit. Incurrunt juvenes, ausoque potiti
Perrumpunt aditum, atque alto se gurgite tollunt
Manantes rivis, nec segnius arma frementes.

Quæ nunc prima loquar? Famamne remota petentem
Terrarum, & plena fluviorum effracta sonantem
Claustra tuba? refugosne sua in penetralia Manes,
Nudatos titulis & priscæ laudis honore?
An magis immensam bellantum ex ordine gentem;
Totaque sub signis ducibusque natantia castra,
Jam docili Rheno, jam languescentibus undis?
An potius, cæca insidias in valle parantem,
Arboribus tutum dubiisque anfractibus hostem,
Mille viros: huc immissis erumpere frænis
Nobilium impavidam, turma licet impare, pubem:
Scrutarique vepres gladio, palisque revulsis
Cominus extremos Batavûm stimulare furores?
Audio displosos inimicæ grandinis ictus,
Pugnantumque minas, suspiriaque ægra cadentum.
Tene etiam in mediis LONGAVILLÆE *jacentem,*

Tecum atavos, tecum ah! nomen Dunense sepultum
Aspicio? Tene angustis in rebus, iniquo
Congressos numero proceres, juveniliaque ausa
Sustentantem animis video, CONDÆE? feraque
Strage virûm longæ redimentem tædia pacis?
Qua ruis, impulsos repetito vulnere cædis
Obstantum cuneos; qua non ruis, ignea vultus
Fulgura semotos etiam sine vulnere cædunt:
Multa oculis Norlinga, & Lentia multa recursat.
Nec jam audent conferre manum, tantum eminus imbrem
Fatiferum ingeminant. Ah! te ne ferrea lædat
Tempestas! neu te, neu tecum passibus æquis
Currentem ENGUINEUM tantis immitte periclis.
Heu scelus! infami violatur pervia glande
Læva manus. Victas Batavi ne plangite ripas,
Concisasque acies, & cæde natantia rura.
Borbonio maduit tellus captiva cruore:
Hoc vinci decuit pretio, eladisque pudorem
Eluit, hic vestro commixtus sanguine sanguis:
Non impune tamen, nec erit sine vindice vulnus.
Crudescunt iræ Francorum, & promptius arces
Itur in adversas. Vix Knozemburgica noctem,
Vix lucem geminam Arnhemum; vix detinet unam
Ille olim Batavæ scopulus virtutis, & unus
Undecimum in mensem belli mora, Skinkius agger.
Ipse fugam Auriacus te tergo inopinus inhærens
Præripiat victor, versis prius occupat armis,
Hostiles etiam ante minas: deserta patescunt
Munimenta Isalæ, & fragili congestus arena
Cespitibusque labor Gallo fit ludus inermi.

Hinc Isalæ impositas idem rapit impetus urbes,
Kempenque Zuvolamque: jugum Daventria felix
Pastorale subit, Grollæque exterrita casu
Wesphalicum avertit tectis flagrantibus ignem.
Fulminat ante alios LODOICUS, *& edita Druso*
Mœnia Dosburgi proprio dum numine terret;
Lectam aciem tradens & prospera fata PHILIPPO,
Zutphaniæ quassat fraterno numine muros.
His ille auspiciis commissoque agmine lætus
Nutantem, inque ipsa jam deditione rebellem
Castigat populum. Mirantur inertia vulgi
Pectora robustis nequicquam obducta lacertis;
Tantum animi, tantas tam pulchro in corpore vires,
Tam vigiles numeri cœpta ad castrensia curas:
Heroumque genus, Regemque in fratre pavescunt.
Sic postquam anfractu vario centumque volutus
Urbibus, extremum properat jam Rhenus in orbem;
Nativisque tumens & vectigalibus undis
Germanum in Vahalim diviso gurgite fluctus
Exonerat: sonat ille vadis, fratrisque timenda
Majestate ferox, fremitumque imitatus & iras,
Communes probat æternis è fontibus ortus,
Et Divum Deus ipse refert, aliisque colendum
Ostentat populis alio sub nomine Rhenum.
Nec satis est animos passim trepidare labantes
Inque novos mores urbes transire coactas:
Sub juga jam totis regionibus itur.
Cessit & Austrini latus æquoris, ardua cessit
Neumagus, & magnæ Trajectum nobile gentis

Tota adeo cum gente caput: Micat eruta fracto
Carcere Relligio, festaque per oppida pompa
Fœda situ longo patrum delubra revisens
Expiat: erepta fugiunt mendacia larvæ.
Francum urbes, Francum arva sonant, Francum alta volutant
Littora: discordi convellitur Haga tumultu:
Et vinci impatiens, prodi se curia jactat.
Nulla fides: Gallus jam quisque nocensque putatur.
Ni furat in proceres, & vulgi exempla secutus
Sese odiis turpique probet formidine civem:
Nec furiis modus. Ipsa manu subvertere claustra
Admissoque lubet sola naufraga mergere ponto:
Et miseris ea visa salus. Labor omnibus, aurum
Defodere, inque alios subvectum avertere fines;
Et servire leve est, dum ne victoris in usus
Tot captiva cadant aggestæ pondera gazæ:
Tanta fames auri, veræque oblivio laudis.
At non idem animus tamen omnibus, aut furor idem:
Sunt qui fraude suis quærant solatia rebus.
Ergo pacem alii verbis & supplice cultu,
Victoris fusi ante pedes, veniamque precantur
Exosi veniam, legesque eludere certi:
Bella alii, sociasque Aquilas, fœdusque minantur:
Martis inexperti, peregrino at Marte feroces.
Nec regem latuere doli: fallacia gentis
Vota, levesque minas, paci belloque paratus
Despicit: Et veniæ sic nomine noditis, inquit?
Nec venia, Batavi, nec vos dignabimur ira.
Nam quid iners ultra, socii, nos detinet hostis?

Parcamus ferro : Franca cecidisse superbum est
Regalique manu : proprio ruat ipse furore,
Vertat & imbellem scelerata in viscera dextram,
Hostibus haud aliis, alioque haud funere dignus.
Dixit, & excitum Stygiis è faucibus agmen
Civilesque trahens secum discordia pestes
Infaustas populat, quibus heros abstinet, oras.
Hic patriæ fines, votisque vocantia regna
Securus rerum spoliisque revisit onustus.
Intremuit tellus, abeuntique alta Genapi
Culmina, & irrigui princeps Bommelia tractus,
Et Vornum, & Gravia, & Crepicordi nobile vallum
Se simul advoluêre, & iter stravêre ruinâ,
* *Tu tamen ignavam ne sperne evertere gentem.*
Non alio, LODOICE, datum est tibi vincere fato.
Credo equidem. Deceant alios ea prælia reges.
Ipse ubi cum victis partitur victor honorem :
Certa tibi laus tota. Cadunt, quoscumque lacessis,
Indecores ; tibique in partem titulumque triumphi
Non fusæ veniunt acies, non eruta tantum
Oppida ; fracta etiam virtus, deletaque fama
Nominis, & victæ si quæ sit gloria genti,
His quoque victor ovas spoliis ; nec se tibi quicquam
Subducit, toto vinci quod possit in hoste.
Hæc tua sors : tali tibi se victoria lege
Despondit famulam ; si talia bella recusas,
Stat tibi perpetuæ decus inviolabile pacis.

C. DE LA RUE, S. J.

* Les Vers suivans ont été supprimés dans la sixiéme édition des Poësies du Pere de la Rue, faites à Anvers, en 1693.

SONNET *

SUR LA PRISE DE MASTRICHT.

GRand Roi, Maſtricht eſt pris, & pris en treize jours ;
Ce miracle étoit ſûr à ta haute conduite,
Et n'a rien d'étonnant que cette heureuſe ſuite;
Qui de tes grands deſtins enfle le juſte cours.

La Hollande qui voit, du reſte de ſes tours,
Ses amis conſternés, & ſa fortune en fuite,
N'aſpire qu'à baiſer la main qui l'a détruite,
Et fait de tes bontés ſon unique recours.

Une clef qu'on te rend t'ouvre quatre Provinces ;
Tu ne prens qu'une Place & fais trembler cent Princes ;
De l'Eſcaut juſqu'à l'Ebre en rejaillit l'effroi.

Tout s'alarme, & l'Empire à tel point ſe ménage,
Qu'à ſon Aigle lui-même il ferme le paſſage,
Dès que ſon vol jaloux oſe tourner vers toi.

* Ce Sonnet fut imprimé en 1674. dans le Mercure Galant.

AU ROI

Sur sa Liberalité envers les Marchands de la Ville de Paris.

CHantez, Peuple, chantez la valeur libérale,
La bonté de Loüis à son grand cœur égale :
Du Trône, d'où ses soins insultent les Remparts,
Forcent les Bastions, brisent les Boulevarts,
Il vous tend cette main qui lance le tonnerre ;
Et quand vous lui portez des secours pour la guerre
Qu'à tout donner pour lui vous vous montrez tous prêts,
Il vous rend, & vos dons, & d'heureux intérêts.
Ainsi quand du Soleil la course rayonnante
Fait rouler dans les Cieux sa pompe dominante,
Qu'en Maître souverain de ce brillant séjour
Il régle les saisons & dispense le jour ;
Il ne dédaigne point d'épandre ses lumiéres
Sur les sables déserts & les tristes bruyéres :
Et sans que pour regner il veuille aucun appui,
Il aime à voir l'amour que la Terre a pour lui.
La Terre qui l'adore exhale des nuages,
Qui du milieu des Airs lui rendent ses hommages ;
Mais il n'attire à lui cette sémence d'eaux,
Que pour la distiller en de féconds ruisseaux :
Et de tous les présens que lui fait la nature,
Il n'en reçoit aucun sans rendre avec usure.

O vous, célébre Corps, à qui de l'Univers
Tous les bords sont connus, & tous les Ports ouverts;
Vous, par qui les trésors des plus heureuses Plages
Viennent de notre France enrichir les rivages;
Oyez ce qu'au milieu du bruit de cent canons
Votre grand Roi prononce en faveur de vos dons;
Ce qu'en votre faveur la Muse me révele.
Peuples, dit ce Héros, je connois votre zéle;
J'en aime les efforts; & dans tout l'avenir
J'en sçaurai conserver l'amoureux souvenir.
Vous n'avez que trop vû ce qu'ose l'Allemagne;
Ce que fait la Hollande, & qu'a tramé l'Espagne;
Ce que leur union attente contre moi;
Plus l'attentat est grand, plus grande est votre foi:
Et vous n'attendez point que je vous fasse dire
Comme il faut soutenir ma gloire & mon Empire;
Vous courez au-devant, & prodiguez vos biens
Pour en mettre en mes mains les plus aisés moyens.
C'est votre seul devoir qui pour moi s'intéresse,
C'est votre pur amour qui pour moi vous en presse.
Je le vois avec joie. A ces mots ce Vainqueur,
Sur son Peuple en vrai pére épanchant son grand cœur,
Fait prendre ces présens, qu'un léger intervalle
Renvoye accompagnés de sa bonté Royale.
C'est assez, poursuit-il, d'avoir vû votre amour;
La tendresse du mien veut agir à son tour.
Pour rendre cette guerre à ses Auteurs funeste,
Sujets dignes de moi, j'ai des trésors de reste:

J'en ai de plus sûrs même & de beaucoup plus grands,
Que ceux que vous m'offrez, que ceux que je vous rends.
J'ai le fond de vos cœurs, & c'est de quoi suffire
Aux plus rares exploits où mon courage aspire:
C'est aux ordres d'un Roi ce qui donne le poids,
C'est là qu'est le trésor, qu'est la force des Rois.
Reprenez ces présens dont l'offre m'est si chere:
Si je les ai reçus, c'est en dépositaire,
Et je sçaurai sans eux dissiper les complots,
Que la triple alliance oppose à mon repos.
Ce fruit de vos travaux destiné pour la guerre,
Ces tributs que vous font, & la Mer, & la Terre,
Votre amour, votre ardeur à servir mes desseins,
Les rend assez à moi tant qu'ils sont en vos mains.
Mes Troupes par moi-même au péril animées
Renverseront sans eux les murs & les Armées,
J'en ai la certitude; & de vous, je ne veux
Aucun autre secours, que celui de vos vœux.
Offrez-les sans relâche au grand Dieu des Batailles,
Tandis que mes canons foudroyront les murailles,
Et devant ses Autels prosternés à genoux
Invoquez-le pour moi, je combattrai pour vous.
Là se taît le Monarque, & sûr de ses conquêtes,
Aux triomphes nouveaux il tient ses armes prêtes.
Cet éclat surprenant de magnanimité
Par-là Nymphe à cent voix en tout lieux est porté.
Que de ravissemens suivent cette nouvelle!
COLBERT y met le comble en Ministre fidéle:

Ce grand homme sous lui maître de ses trésors,
Mande par ordre exprès ce grand & nombreux Corps;
Le force d'admirer des bontés sans mesure,
Et remet en ses mains ces dons avec usure.
De-là ces deux transports, ces prompts frémissemens;
Qui poussent jusqu'au Ciel mille applaudissemens;
Ces vœux si redoublés qui hâtent sa victoire
Ces titres par avance élevés à sa gloire:
On voit Paris en foule accourir aux Autels,
Implorer le grand Maître, & tous les Immortels:
Ses Temples sont ornés; des lumieres sans nombre
Y redoublent le jour, y font des nuits sans ombre:
Son Prélat donne l'ordre, & par un saint emploi,
Répond aux dignités dont l'honore son Roi:
L'effet suit tant de vœux. Les plus puissantes Villes
Semblent n'avoir pour nous que des remparts fragiles:
On les perce, on les brise, on écrase les Forts;
Il y pleut mille feux, il y pleut mille morts.
Les Fleuves, les Rochers, ne sont que vains obstacles,
Notre camp à toute heure est fertile en miracles:
Et l'exemple d'un Roi qui se mêle aux dangers,
Enflant les cœurs aux siens, l'abat aux Etrangers.
BEZANÇON voit bien-tôt sa citadelle en poudre;
DOLE avertit SALINS de ce que peut sa foudre:
Et toute la Comté pour la seconde fois
Rentre sous l'heureux joug du plus juste des Rois.

Mais ce n'eſt encor rien ; & tant de murs par terre
N'étalent aux regards que l'eſſai d'une guerre,
Où le manque de foi qu'il commence à punir
Voit le prélude affreux d'un plus rude avenir.
Généreux Citoyens de cette immenſe Ville,
A qui par ce grand Roi tout commerce eſt facile :
Vous, qui ne trouvez point de bords ſi peu connus
Où ſon illuſtre Nom ne vous ait prévenus :
Si vous n'expoſez point de ſang pour ſa victoire,
Vos cœurs, vos dons, vos vœux, ont dû moins cette gloire,
Que votre exemple montre au reſte des ſujets
Comme il faut d'un tel Prince appuyer les projets.
Plus à ſes ennemis il fait craindre ſes armes,
Plus la paix qu'il ſouhaite aura pour vous de charmes.
Ce ſera, Peuple, alors que par d'autres vertus
Ses loix triompheront des vices abattus :
Chaque jour, chaque inſtant lui fournira matière
A déployer ſur vous ſa bonté toute entiére :
Les malheurs que la guerre aura trop fait durer
Cette même bonté ſçaura les réparer.
Pour augure certain, pour aſſûré préſage,
Dans ces dons qu'il vous rend il vous en donne un gage,
Et ſi jamais le Ciel remplit ce doux ſouhait,
Vous voyez ſon amour, vous en verrez l'effet.

Préſenté par les Gardes des Marchands de la Ville de Paris.

REGIS

PRO SUA ERGA URBIS MERCATORES amplioris ordinis munificentia.

ENCOMIUM. *

Non frustra est, tanto quod ferveat undique plausu
Urbs omnis, lætique novum per compita Cives
Festum agitent : solio nuper vos magnus ab alto
Respexit LODOICUS, *& inter Martia signa*
Nunc Bellator, opes castris, Martique dicatas,
Quas ultro fertis, MAGNO CUM FOENORE REDDIT.
Sic ubi sidereos lustrat Sol aureus orbes,
Cælestesque plagas, & lucida regna pererrat :
Nil telluris egens, patrio cum solus Olympo
Jam valeat sese asserere, & regnare per astra ;
Ille tamen steriles non dedignatur arenas
Respicere, & campos radiis recreare jacentes.
Quod si forte novo tellus afflata calore
In tenuem exhalet nebulam, imbriferumque vaporem
(Grata quidem, supero sed inania munera Soli)
Excipit hunc primùm, radioque humente tepentis
Semina cogit aquæ, nutritque, fovetque propinquam

* Ces Vers furent imprimés avec la traduction de Corneille en 1674. chez Pierre le Petit, *in*-8°. avec une figure de Chauveau, qui représente la Ville de Paris.

Desuper irradians nubem; quam deinde refundit
Prodigus, & terras MELIORI MUNERE
DITAT.

O fortunati tanto sub Principe Cives!
Optima pars Urbis, gemino gens nota sub axe;
Quorum nominibus sese ultima littora, & omnes
Undique se portus, sese Maria omnia pandunt;
Per vos, dicam equidem, spoliis Orientis onusta,
Barbaricisque superba opibus, jam Gallica puppis
Post tot vota redux Francis allabitur oris.
Huc omnes huc ferte pedem: Rex ipse tubarum
Clangores inter medios, bellique tumultus
Alloquitur, vos ô memores mihi dicite Musæ,
Vos, audistis enim, Regales dicite Vati
Affatus: Vestri non muneris immemor, inquit,
O Cives, dum sævit atrox conjunctus Ibero
Germanus, Batavique truces sua fœdera jactant;
Pro decore imperii, pro majestate tuenda,
Omnes thesauros, omnes effundere gazas,
Certatim vobis fuit omnibus una voluntas,
Idem animus: sensus agnosco hoc munere vestros.
Hoc vestrum officium velit, & mea gloria poscat.
Muneris id quodcumque, & vestri pignus amoris
Accipio lætus (Regis quam provida cura!)
Ille quidem, secum belli dum fata volutat,
Urbis amore suæ victus, pectusque paternum
In Populum accipiens, COLBERTO *credidit ingens*
Jam jam pensandum Regali munere munus
Depositum vocat; hac dextra, his victricibus armis
Bellandum est, inquit: sat erit mihi Martia virtus.

Qua conjuratas triplici sub fœdere gentes
Protinus abrumpam, meque in mea jura reponam.
Quas Populus sibi quærit opes, quas anxia cura,
Et quas mille artes, terraque marique petitas
Accumulant, vester, tanti in dispendia belli.
Communes mihi fecit amor, jam ponite curas,
Quæ Populos, eadem Reges opulentia ditat.
Unum oro, dum me implicitum ferra bella tenebunt
Multa implorantes suspensi hærebitis aris,
Ille Deus bellorum, unus qui præsidet armis,
Hostiles Deus ille dabit perrumpere turmas.
Conticuit, rigidisque Heros se involvit in armis
Securus fatorum, & jam prænuncia fama
Ibat per Populos, & splendida numera Regis
Vulgabat, lætis Cives rumoribus acti
Confusos Urbis strepitus prona aure bibebant,
Cum pulchra accensus patriæ COLBERTUS *amore*
COLBERTUS, *gazæ cui credita cura tuendæ*
Conscius ingentis facti, (sic jussa ferebant)
Congestas tot opes populorum inopinaque dona
Ingens depositum, MAGNO CUM FOENORE REDDIT.
Hinc subiti plausus, hinc publica gaudia vulgi,
Undique lætitiæ fremitus, votisque triumphos
Accelerant victoris, & amplam inscribere certant
Nobilibus titulis & belli insignibus Urbem.
Templa adeunt, onerantque aras & fronde coronant,
Aspiceres Populos concursu accedere magno,
Et manibus passis omnes exposcere divos,

Omnes cælicolas : appensi altaribus ignes
Dant lucem latè, & largo loca lumine complent.
Ipse aderat mitrâ effulgens, & vestibus aureus,
Longe omnes supra, media inter vota Sacerdos :
Hic ille est, magnis quem Rex præfecerat aris
HARLÆUS, *titulisque novis, & honoribus auctus.*

Audivere omnes superi, qui præsidet armis
Audiit ipse Pater, dexter jam vota secundat.
Ecce ruunt magnæ concussis mænibus Urbes,
Rumpunturque obices : de collibus intonat altis
Mille neces & mille ferens incendia fulmen.
Luctus ubique & ubique fragor, jam Gallica castra
Montis inaccessas præruptis rupibus arces
Invadunt, Rex ipse subit discrimina Martis.
Unde pavor victis, victoribus inde furores ;
Jam superant fossas, non agger ab aggere tutus ;
Non juga, non amnes, non propugnacula tardant.
Obstupuere cavis malè tuti turribus hostes ;
Suppliciter tenduntque manus, veniamque precati
Disjectis gaudent victorem admittere muris.
I, nunc antiquas jacta VESUNTIO *turres,*
Et tua nequicquam celsæ capita ardua rupis,
Et GRÆUM, *&* DOLAM, *& salibus loca fœta* SALINAS,
Et bis capta tuas jacta BURGUNDIA *vires.*
Exigua ingentis sunt hæc præludia belli.

Felices Populi, Regi jam plaudite vestro,
Vosque Parisiaci nova per commercia Cives,

Quo victor penetrat famâ & velocibus armis,
Ultra Indos, Arabesque, & arenivagos Garamantas,
Quo vos, ingentem benefacti extendite famam.
Nec vos officio pigeat certasse priores.
Si belli expertes non diro occurritis hosti,
Saltem animis, vestrisque opibus, votisque favetis.
Hostibus incussit terrorem armatus, inermis
Conciliare animos, vos devincire merendo
Gestiet, & bello quondam perfunctus & armis
Ditabit populos, defendet legibus urbes.
Et res afflictas per tot discrimina belli
Restituet bonus, & fata ad meliora vocabit:
Hæc certa auguria, & longæ læta omina pacis.
Augustus Princeps augusto hoc munere firmat.

Offerebant amplioris Mercaturæ
Præfecti & Custodes.



AU ROI,

SUR SON DEPART POUR L'ARMÉE en 1676.

LE Printemps a changé la face de la Terre,
Il ramene avec lui la saison de la Guerre;
Et nos champs reverdis font renaître, grand Roi,
En ton cœur martial, des soins dignes de toi.
La trompette a sonné, son Armée intrépide,
Prête à marcher te demande pour guide;
Et tous ses Escadrons sur ta frontiere épars
Ambitionnent tes regards.
Joins ta présence & tes destins propices
Au zéle impatient qui presse leurs efforts:
Daigne servir de tête & d'ame à ce grand Corps,
Et sous tes illustres auspices
Ses bras feront pleuvoir d'inévitables morts.
Que je plains votre aveugle & folle confiance,
Obstinés ennemis de nos plus doux souhaits,
Qu'en orgueillit une triple alliance
Jusques à dédaigner les bontés de la France:
Que de pleurs, que de sang, que de cuisans regrets
Vous va coûter ce refus de la paix!
Son Vengeur à partir s'aprête,
Cent lauriers lui ceignent la tête,
Cent lauriers que sa main elle-même a cueillis
Sur autant de vos murs foudroyés par ses Lys.

Bellone qui l'attend au ſortir de ſon Louvre
Veut tracer à ſes pas la carriére qu'elle ouvre ;
Son zéle impatient d'arborer ce grand nom
Pour conduire ſon char s'empare du timon ;
D'un prompt & ſûr triomphe écoutez le prélude ;
Et par quels vœux pouſſez tous à la fois
De ſes heureux Sujets la noble inquiétude
Hâte ſes glorieux exploits.
Parts, grand Monarque, & vole aux juſtes avantages
Que te promet l'ardeur de tant de grands courages ;
C'eſt ce que dit toute ſa Cour.
Parts, grand Monarque, & vole aux conquêtes nouvelles,
Dont te répond l'amour de tant de cœurs fidéles :
C'eſt ce que dit tout Paris à ſon tour.
Il part, & la frayeur chez les ſiens inconnuë
Annonce en même-temps parmi vous ſa venuë :
La Victoire le ſuit dans une majeſté,
Dont l'inéxorable fierté
Semble du Ciel autoriſée
A venger le mépris d'une paix refuſée
Avec tant de témérité.
Et commençant par un miracle
Bellone fait par-tout retentir cet Oracle :
Ennemis de la Paix, vous la voudrez trop tard,
Le Ciel ne peut aimer ceux qui troublent la Terre
Et je vous le dis de ſa part :
La Guerre punira ceux qui veulent la Guerre.
L'Anglois avec chaleur ſouſcrit à cet Arrêt
Au belliqueux Suédois également il plaît :

Le Danois en frémit, Brandebourg s'en alarme;
Et pour nos François c'est un charme
Qui laisse leur esprit d'autant plus satisfait
Que c'est à leur valeur d'en faire voir l'effet.
Déja le Rhin pâlit, la Meuse s'épouvante,
Et l'Escaut dont le front jaune & cicatrisé
Porte empreints les grands coups dont il s'est vû brisé,
Craint une plaie encor plus étonnante,
Et cache au plus creux de ses eaux;
Sa tête de nouveau tremblante
Pour le reste de ses roseaux.

REGI

Ad exercitum ineunte vere proficiscenti.

ODE. *

Auctore P. LUCAS Societatis Jesu.

FRugiferis rediere sua vice gramina campis,
Dudumque fixa postibus
Deripere arma jubet
Ver, bona tempestas bello. Nunc, Maxime Regum
Permitte dignis pectora
Sollicitudinibus.
Ut litui strepuere, coït procul excita pubes,
Audere quidlibet ferox
Auspice te, duce te.

* Imprimée *in*-4°. la même année, chez Simon Benard, avec la traduction de Corneille.

Posceris: En pendent centum tibi mille tuorum
Exertæ in ictus dexteræ.
His caput, his animam;
Fortunamque tuam, & præsentes adjice divos;
Ades, volabunt ilicet
Tela ministra necis,
Grandinis in morem; & nutus haud tarda regentis
Audire, quod minaberis
Cumque, simul ferient.
O multum nobis dolituri pace negatâ
Nunc insolentes Austrii
Fœdere tergemino:
Mox aderit vindex. Olli pro casside laurus,
Centenæ quam nuper dabant
Oppida capta manu.
Non ut Threicio tunica est Adamantina Marti;
Hunc una magnæ protegit
Martia vis animæ.
Nulla mora est: Addicta tibi, LODOICE, jugales
Bellona jungit igneos
Ante fores Lupatæ.
Teque jubet medio sublimen insistere curru;
Et ambit aurigæ locum
Cedere læta suo.
Jam tenso temone rotæ crepat orbita primæ;
I, perge terror Austriæ,
Præsidiumque tuis,
Clamat venturis præludens aula triumphis;
I, perge sed nostri memor,
Ut citius redeas,

Aula non unquam discors Lutetia clamat.
Hæc inter, Euris ocyor
Per tremefacta sola
It currus. Pavor antevolat : Victoria pacis
Ultra contemptum decus
Ponè fremens sequitur.
Quaque via est, Bellona truci intonat ore :
Belli ferent dispendia
Quos fera bella juvant :
Et fœdus sanxisse volent. Lætum accipit omen
Sequester Anglus fœderis ;
Accipit Hermioni,
Et levibus Danis infensa Suecia ; miles
Hoc noster omen accipit,
Quod dabit ipse ratum.
Et jam Mosa tremit, jam pallet Rhenus, & alto ;
Qua parte nec noster fluit,
Gurgite Scaldis amat
Occulisse caput, non uno vulnere quassum,
Et ante vulsis haud semel
Depile arundinibus.



VERS

VERS PRESENTÉS AU ROI

SUR SA CAMPAGNE DE 1676. *

ENnemis de mon Roi, Flandre, Espagne, Allemagne,
Qui croyiez que Bouchain dût finir sa campagne,
Et n'avanciez vers lui que pour voir comme il faut
Régler l'ordre d'un siége, ou livrer un assaut;
Ne vous fatiguez plus d'études inutiles
A prendre ses leçons quand il vous prend des Villes:
N'y perdez plus de temps; ses François aujourd'hui
Sont les Disciples seuls qui soient dignes de lui,
Et nul autre n'a droit à ces nobles audaces
D'embrasser son exemple, & marcher sur ses traces.
Lassez de toujours perdre, & fiers de son retour,
Vous vous étiez promis de vaincre à votre tour;
Vous aviez esperé de voir par son absence
Nos Troupes sans vigueur, & nos murs sans défense:
Mais vous n'aviez pas sçu qu'un courage si grand,
De loin comme de près sur les siens se répand:
De loin comme de près sa prudence les guide,
De loin comme de près son destin y préside.
Les Rois sçavent agir tout autrement que nous;
Souvent sans être en vûë ils frappent les grands coups.

* Imprimés la même année *in*-4°. chez Guillaume de Luyne.

Le nom seul de mon Roi vous est par-tout à craindre,
A triompher de vous, cessez de le contraindre:
Et jusques à la paix qu'il vous offre en Héros,
Craignez sa vigilance, & même son repos.

AU ROI,

Sur Sinna, Pompée, Horace, Sertorius, Oedipe, Rodogune qu'il a fait représenter de suite devant lui à Versailles, en Octobre 1676. *

EST-il vrai, grand Monarque? Et puis-je me vanter,
Que tu prennes plaisir à me ressusciter?
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode, & retrouvent leur place;
Et que l'heureux brillant de mes jeunes Rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux?
Acheve: les derniers n'ont rien qui dégénere,
Rien qui les fasse croire enfans d'un autre Pére.
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, Oedipe & Rodogune
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montreroit qu'Othon & Surena
Ne sont pas des Cadets indignes de Cinna.

* Imprimés d'après un Manuscrit.

Sophonisbe à son tour, Attila, Pulchérie,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie:
Agésilas en foule auroit des Spectateurs,
Et Bérénice enfin trouveroit des Acteurs.
Le Peuple, je l'avouë, & la Cour les dégradent:
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent,
Pour bien écrire encor, j'ai trop long-temps écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
Mais contre cet abus, que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers ouvrages!
Que de tant de bonté l'impérieuse Loi,
Rameneroit bientôt, & Peuple & Cour vers moi!
Tel Sophocle à cent ans charmoit encore Athénes,
Tel bouïllonnoit encor son vieux sang dans ses veines,
Diroient-ils à l'envi, lorsqu'Oedipe aux abois,
De ses Juges pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas si loin; & si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux Modernes illustres;
S'il en est de fâcheux, jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas long-temps à les importuner.
Quoique je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre,
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre.
Sur le point d'expirer il tâche d'éblouïr,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouïr.
Souffre, quoiqu'il en soit, que mon ame ravie,
Te consacre le peu qui me reste de vie.

L'offre n'est pas bien grande, & le moindre moment
Peut dispenser mes vœux de l'accomplissement.
Préviens ce dur moment par des ordres propices,
Compte mes bons desirs comme autant de services.
Je sers depuis douze ans, mais c'est par d'autres bras,
Que je verse pour toi du sang dans nos combats.
J'en pleure encore un fils, & tremblerai pour l'autre
Tant que Mars troublera ton repos & le nôtre:
Mes frayeurs cesseront enfin par cette paix
Qui fait de tant d'Etats les plus ardens souhaits.
Cependant s'il est vrai que mon service plaise,
SIRE, un bon mot, de grace, au Pére de la Chaise.

PLACET AU ROI.[a]

PLaise au Roi ne plus oublier,
Qu'il m'a depuis quatre ans promis un bénéfice,[b]
Et qu'il avoit chargé le feu Pére Ferrier
De choisir un moment propice,
Qui pût me donner lieu de l'en remercier:
Le Pére est mort, mais j'ose croire
Que si toujours Sa Majesté
Avoit pour moi même bonté
Le Pére de la Chaise auroit plus de mémoire,
Et le feroit mieux souvenir
Qu'un grand Roi ne promet que ce qu'il veut tenir.

(a) Imprimé d'après un Manuscrit.
(b) Le Roi gratifia son fils à peu près vers l'année 1680. de l'Abbaye *d'Aiguevive* près de *Tours*.

SUR LES VICTOIRES DU ROI EN L'ANNÉE 1677.*

JE vous l'avois bien dit, ennemis de la France,
Que pour vous la Victoire auroit peu de constance;
Et que de Philisbourg à vos armes rendu
Le pénible ſuccès vous ſeroit cher vendu.
A peine la campagne aux Zéphirs eſt ouverte,
Et trois Villes déja réparent notre perte;
Trois Villes, dont la moindre eût pû faire un Etat,
Lorſque chaque Province avoit ſon Potentat;
Trois Villes qui pouvoient tenir autant d'années,
Si le Ciel à LOÜIS ne les eût deſtinées:
Et comme ſi leur priſe étoit trop peu pour nous,
Mont-Caſſel vous apprend ce que péſent nos coups.
Loüis n'a qu'à paroître, & vos murailles tombent,
Il n'a qu'à donner l'ordre, & vos Héros ſuccombent;
Et tandis que ſa gloire arrête en d'autres lieux
L'honneur de ſa préſence & l'effort de ſes yeux,
L'Ange de qui le bras ſoûtient ſon Diadéme
Vous terraſſe pour lui par un autre lui-même;

* Imprimés la même année in-4o.

Et Dieu pour lui donner un ferme & digne appui,
Ne fait qu'un Conquérant de PHILIPPE & de lui.
Ainſi quand le Soleil fait naître un Parélie,
La ſplendeur qu'il lui prête à la ſienne s'allie;
Leur hauteur eſt égale, & leur éclat pareil,
Nous voyons deux Soleils qui ne ſont qu'un Soleil:
Sous un double dehors il eſt toujours unique,
Seul maître des rayons qu'à l'autre il communique;
Et ce brillant portrait qu'illuminent ſes ſoins
Ne brilleroit pas tant, s'il lui reſſembloit moins.
Mais c'eſt aſſez, grand ROI, c'eſt aſſez de conquêtes,
Laiſſe à d'autres ſaiſons celles où tu t'apprêtes:
Quelque juſte bonheur qui ſuive tes projets,
Nous envions ta vûë à tes nouveaux Sujets.
Ils bravent tes Drapeaux, tes Canons les foudroyent,
Et pour tout châtiment tu les vois, ils te voyent:
Quel prix de leur défaite, & que tant de bonté
Rarement accompagne un Vainqueur irrité!
Pour nous, qui ne mettons notre bien qu'en ta vûë,
Venge-nous du long-temps que nous l'avons perduë:
Du vol qu'ils nous en font viens nous faire raiſon,
Ramene nos Soleils deſſus notre horiſon.
Quand on vient d'entaſſer victoire ſur victoire,
Un moment de repos fait mieux goûter la gloire;
Et je te le redis, nous devenons jaloux
De ces mêmes bonheurs qui t'éloignent de nous.
S'il faut combattre encor, tu peux de ton Verſailles,
Forcer des baſtions & gagner des batailles:

Et tes pareils, pour vaincre en ces nobles hazards,
N'ont pas toujours besoin d'y porter leurs regards.
C'est de ton Cabinet qu'il faut que tu contemples
Quel fruit tes ennemis tirent de tes éxemples ;
Et par quel long tissu d'illustres actions,
Ils sçauront profiter de tes instructions.
Passez, Héros, passez, venez courir nos plaines ;
Egalez en six mois l'effet de six semaines ;
Vous seriez assez forts pour en venir à bout,
Si vous ne trouviez pas notre grand Roi par-tout.
Par-tout vous trouverez son ame, & son ouvrage ;
Des Chefs faits de sa main, formez sur son courage,
Pleins de sa haute idée, intrépides, vaillans,
Jamais presque assaillis, toujours presque assaillans ;
Par-tout de vrais François, soldats dès leur enfance,
Attachez au devoir, prompts à l'obéïssance ;
Par-tout enfin des cœurs qui sçavent aujourd'hui
Le faire par-tout craindre & ne craindre que lui.
Sur le zéle, grand ROI, de ces ames guerriéres
Tu peux te reposer du soin de tes frontiéres,
Attendant que leur bras vainqueur de tes Flamands,
Mêle un nouveau triomphe à tes délassemens ;
Qu'il réduise à la paix la Hollande & l'Espagne ;
Que par un coup de maître il ferme ta campagne ;
Et que l'Aigle jaloux n'en puisse remporter
Que le sort des Lions que tu viens de dompter.

AU ROI,

SUR LA PAIX DE 1678. *

CE n'étoit pas assez, grand Roi, que la victoire
A te suivre en tous lieux mît sa plus haute gloire :
Il falloit, pour fermer ces grands événemens,
Que la paix se tînt prête à tes commandemens.
A peine parles-tu, que son obéissance
Convainc tout l'Univers de ta toute-puissance ;
Et le soumet si bien à tout ce qu'il te plaît,
Qu'au plus fort de l'orage un plein calme renaît.
Une ligue obstinée aux fureurs de la guerre,
Mutinoit contre toi jusques à l'Angleterre :
Ces projets tout-à-coup se sont évanoüis,
Et pour toute raison, AINSI LE VEUT LOÜIS,
Ce n'est point une paix que l'impuissance arrache,
Et dont l'indignité sous de faux jours se cache :
Pour la donner à tous ne consulter que toi,
C'est-là résoudre en Maître, & l'imposer en Roi ;
Et c'est comme un Tribut que tes vaincus te rendent,
Si-tôt que par pitié tes bontés le commandent.
Prodige ! Ton seul ordre acheve en un moment
Ce qu'en sept ans Nimégue a tenté vainement.

* Imprimés la même année in-4°. chez Pierre le Petit.

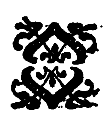
Ce que des Députés la fameuse Assemblée,
D'intérêts opposés trop souvent accablée;
Ce que n'espéroit plus aucun Médiateur,
Tu le fais par toi-même, & le fais de hauteur.
On l'admire avec joie, & loin de t'en dédire,
Tes plus fiers ennemis s'empressent d'y souscrire;
Un zéle impatient de t'avoir pour soûtien
Réduit leur politique à ne contester rien.
Ils ont vû tout possible à tes ardeurs guerriéres;
Et sûrs que ta justice y mettra des barriéres,
Qu'elle se défendra de rien garder du leur,
Ils la font seule arbitre entre eux & ta valeur.
Qu'il t'épargne de sang, Espagne! Il te veut rendre
Des Villes qu'il faudroit tout un siécle à reprendre:
Il en est en Hainaut, en Flandre, que son choix,
En t'imposant la paix, remettra sous tes loix:
Mais au commun repos s'il fait ce sacrifice,
En tous tes Alliés il veut même justice;
Et qu'aux loix qu'il se fait leurs intérêts soumis
Ne laissent aucun lieu de plainte à ses amis.
O vous qu'il menaçoit, & qui vous teniez prêtes
A l'infaillible honneur d'être de ses conquêtes,
Places dignes de lui, Mons, Namur, plaignez-vous:
La paix vous ôte un Maître à préférer à tous;
Et Loüis au vieux joug vous laisse condamnées,
Quand vous vous promettiez nos bonnes destinées.
Heureux au prix de vous Ypres, & Saint-Omer:
Ils ont eu comme vous de quoi les alarmer,

Ils ont vû comme vous leur campagne fumante
Faire passer chez eux la faim & l'épouvante;
Mais pour cinq ou six jours que ces maux ont duré,
Ils ont mon Roi pour Maître & tout est réparé.
Ainsi fait le bonheur de l'Egypte inondée,
Du Nil impétueux la fureur débordée:
Ainsi les mêmes flots qu'elle fait regorger,
Enrichissent les champs qu'il vient de ravager.
Consolez-vous pourtant, Places, qu'il abandonne,
Qu'il semble dédaigner d'unir à sa Couronne;
Charles, dont vous aurez à recevoir les Loix,
Voudra d'un si grand Maître apprendre l'art des Rois;
Et vous verrez l'effort de sa plus noble étude,
S'attacher à le suivre avec exactitude.
Magnanime Dauphin, n'en soyez point jaloux,
Si jamais on le voit s'élever jusqu'à vous.
Il pourra faire un jour ce que déja vous faites,
Etre un jour en vertus ce que déja vous êtes:
Mais exprimer au vif ce grand Roi tout entier,
C'est ce qu'on ne verra qu'en son digne héritier:
Le privilége est grand, & vous serez l'unique
A qui du juste Ciel le choix le communique.
J'allois vous oublier, Bataves généreux,
Vous, qui sans liberté ne sçauriez vivre heureux;
Et que l'illustre horreur d'un avenir funeste
A fait de l'Alliance ébranler tout le reste.
En ce grand coup d'Etat si long-temps balancé,
Si tout ce reste suit, vous ayez commencé;

Et Louis qui jamais n'en perdra la mémoire,
Se promet de vous rendre à toute votre gloire;
De rétablir chez vous l'entiére liberté,
Mais ferme, mais durable à la postérité;
Et telle qu'en dépit de leurs destins févéres
Vos Ayeux opprimés l'acquirent à vos Péres.
M'en desavoûras-tu, grand Roi, si je le dis?
Me pardonneras-tu, si par-là je finis?

Mille autres te diront que pour ce bien suprême,
Vainqueur de toutes parts, tu t'es vaincu toi-même;
Ils diront à l'envi les bonheurs que la paix
Va faire à gros ruisseaux pleuvoir sur tes Sujets:
Ils diront les vertus que vont faire renaître
L'observance des loix, & l'exemple du Maître;
Le rétablissement du commerce en tous lieux,
L'abondance par-tout répanduë à nos yeux,
Le nouveau siécle d'or qu'assûre ton Empire,
Et le diront bien mieux que je ne le puis dire.

Moi pour qui ce beau siécle est arrivé si tard,
Que je n'y dois prétendre ou point, ou peu de part;
Moi, qui ne le puis voir qu'avec un œil d'envie,
Quand il faut que je songe à sortir de la vie;
Je n'ose en ébaucher le merveilleux portrait,
De crainte d'en sortir avec trop de regret.



A MONSEIGNEUR,

SUR SON MARIAGE. *

PRince, l'appui des Lys, & l'amour de la France,
Toi, dont au berceau même elle admira l'enfance,
Et pour qui tous nos vœux s'efforçoient d'obtenir
Du Souverain des Rois un si bel avenir :
Aujourd'hui qu'elle voit tes vertus éclatantes
Répondre à nos souhaits, & passer nos attentes ;
Quel supplice pour moi que l'âge a tout usé,
De n'avoir à t'offrir qu'un esprit épuisé !
D'autres y suppléront, & tout notre Parnasse
Va s'animer pour toi de ce que j'eus d'audace,
Quand sur les bords du Rhin pleins de sang & d'effroi
Je fis suivre à mes Vers notre invincible Roi.
Ce cours impétueux de rapides conquêtes,
Qui jetta sous ses loix tant de murs & de têtes,
Sembloit nous envier dès-lors le doux loisir
D'écrire le succès qu'il lui plaisoit choisir :
Je m'en plaignis dès-lors, & quoique leur histoire
A qui les écriroit, dût promettre de gloire,
Je pardonnai sans peine au déclin de mes ans
Qui ne m'en laissoient plus la force ni le temps ;
J'eus même quelque joie à voir leur impuissance
D'un devoir si pressant m'assurer la dispense,

* Ces Vers furent imprimés in-4°. sans date d'année.

Et ſans plus attenter aux miracles divers
Qui portent ſon grand nom au bout de l'Univers,
J'eſpérai dignement terminer ma carriére,
Si j'en pouvois tracer quelque ébauche groſſiére,
Qui ſervît d'un modéle à la Poſtérité
De valeur, de prudence, & d'intrépidité :
Mais comme je tremblois de n'y pouvoir ſuffire,
Il ſe laſſa de vaincre, & je ceſſai d'écrire ;
Et ma plume attachée à ſuivre ſes hauts faits
Ainſi que ce Héros acheva par la paix.
La paix, ce grand chef-d'œuvre, où ſa bonté ſuprême
Pour triomphe dernier triompha de lui-même ;
Il la fit, mais en Maître : il en dicta les loix,
Il rendit, il garda des Places à ſon choix.
Toujours grand, toujours juſte, & parmi les alarmes
Que répandoit par-tout le bonheur de ſes armes,
Loin de ſe prévaloir de leurs brillants ſuccès,
De cette bonté ſeule il en crut tout l'excès ;
Et l'éclat ſurprenant d'un Vainqueur ſi modeſte
De mon feu preſque éteint conſuma l'heureux reſte.
Ne t'offenſe donc point ſi je t'offre aujourd'hui
Un génie épuiſé, mais épuiſé pour lui :
Tu dois y prendre part. Son Trône, ſa Couronne,
Cet amas de lauriers qui par-tout l'environne,
Tant de Peuples réduits à rentrer ſous ſa loi,
Sont autant de dépôts qu'il conſerve pour toi ;
Et mes Vers à ſes pas enchaînant la victoire
Préparoient pour ta tête un rayon de ſa gloire.

Quel gloire pour toi, d'être choisi des Cieux
Pour digne Successeur de tous nos Demi-Dieux !
Quelle faveur du Ciel, de l'être à double titre
D'un Roi que tant d'Etats ont pris pour seul arbitre ;
Et d'avoir des vertus prêtes à soûtenir
Celles qui le font craindre, & qui le font bénir !
C'est de tes jeunes ans ce que ta France espére
Quand elle admire en toi l'image d'un tel Pére.

N'aspire pas pourtant à ses travaux guerriers :
Où trouveras-tu, Prince, à cueillir des lauriers,
Des Peuples à dompter, & des murs à détruire ?
Vois-tu des Ennemis en état de te nuire ?
Son bras, ou sa valeur les a tous désarmés,
S'ils ont tremblé sous l'un, l'autre les a charmés.
Quelques lieux qu'il te plaise honorer de ta vûë,
Un respect amoureux y prévient ta venuë ;
Tous les murs sont ouverts, tous les cœurs sont soumis,
Et de tous ses Vaincus il t'a fait ses amis.

A nos vœux les plus doux si tu veux satisfaire,
Voi moins ce qu'il a fait que ce qu'il aime à faire ;
La paix a ses vertus, & tu dois y régler
Cette ardeur de lui plaire & de lui ressembler.

Voi quelle est sa justice, & quelle vigilance
Par son ordre en ces lieux ramène l'abondance,
Rétablit le commerce, & quels heureux projets
Des charges de l'Etat soulagent ses Sujets :
Par quelle inexorable & propice tendresse
Il sauve des duels le Sang de sa Noblesse ;

Comme il punit le crime, & par quelle terreur
Dans les cœurs les plus durs il en verse l'horreur.
Par-tout de ses vertus tu verras quelque marque;
Quelque exemple par-tout à faire un vrai Monarque:
Mais sçais-tu quel salaire il s'en promet de toi?
Une Postérité digne d'un si grand Roi,
Qui fasse aimer ses loix chez la race future;
Et les donne pour régle à toute la nature.
C'est sur ce digne espoir de sa tendre amitié
Qu'il t'a choisi lui-même une illustre Moitié.
Ses Ancêtres ont sçu de plus d'une maniére
Unir le Sang de France à celui de Baviere;
Et l'heureuse Beauté qui t'attend pour Mari
Descend ainsi que toi de notre grand Henri:
Vous en tirez tous deux votre auguste origine;
L'un par Loüis le Juste, & l'autre par Christine,
En degré tout pareil. Ses Ayeux paternels
Firent avec les tiens ligue pour nos Autels,
Joignirent leurs Drapeaux contre le fier insulte
Que Luther & sa secte osoient faire au vrai culte:
Et Prague du dernier vit les fameux exploits
De Rome dans ses murs faire accepter les loix.
Ils ont assez donné de Césars à l'Empire,
Pour en donner encor, s'il en falloit élire;
Et notre grand Monarque est assez redouté,
Pour faire encor voler l'Aigle de leur côté.
Quel besoin toutefois de vanter leur noblesse
Pour assûrer ton cœur à la jeune Princesse;

Comme si ses vertus, & l'éclat de ses yeux,
A son mérite seul ne l'assûroient pas mieux?
La grandeur de son ame, & son esprit sublime
S'élevent au-dessus de la plus haute estime;
Son accueil, ses bontés ont dequoi tout charmer,
Et tu n'auras enfin qu'à la voir pour l'aimer.
Voi bénir en tous lieux l'Hymen qui te l'améne
Des rives du Danube aux rives de la Seine:
Voi-le suivi par-tout des Graces & des Jeux,
Voi la France à l'envi lui porter tous ses vœux.
Je t'en peindrois ici la pompeuse allégresse,
Mais pour s'y hazarder il faut de la jeunesse:
De quel front oserois-je avec mes cheveux gris,
Ranger autour de toi les Amours & les Ris?
Ce sont de petits Dieux, enjoüés, mais timides,
Qui s'épouvanteroient dès qu'ils verroient mes rides;
Et ne me point mêler à leur galant aspect
C'est te marquer mon zéle avec plus de respect.



MESLANGES POËTIQUES. *

A MONSIEUR D. L. T.

ENfin échapé du danger
Où mon sort me voulut plonger,
L'expérience indubitable
Me fait tenir pour véritable,
Que l'on commence d'être heureux
Quand on cesse d'être amoureux.
Lorsque notre ame s'est purgée
De cette sottise enragée,
Dont le fantasque mouvement
Bricole notre entendement:
Crois-moi qu'un homme de ta sorte,
Libre des soucis qu'elle apporte,
Ne voit plus loger avec lui
Le soin, le chagrin, ni l'ennui.
Pour moi, qui dans un long servage
A mes dépens me suis fait sage,
Je ne veux point d'autres motifs,
Pour te servir de lénitifs,

* Imprimés à la suite de *Clitandre*, Tragi-Comédie, à Paris en 1632. *in*-8°.

Et ne sçai point d'autre reméde
A la douleur qui te possède,
Qu'écrivant la félicité
Qu'on goûte dans la liberté,
Te faire une si bonne envie
Des douceurs d'une telle vie,
Qu'enfin tu puisses à ton tour
Envoyer au diable l'amour.
Je meure, ami, c'est un grand charme
D'être *insusceptible* d'alarme,
De n'espérer ni craindre rien,
De se plaire en tout entretien,
D'être maître de ses pensées
Sans les avoir toujours dressées,
Vers une beauté qui souvent
Nous estime moins que du vent,
Et pense qu'il n'est point d'hommage
Que l'on ne doive à son visage.
Tu t'en peux bien fier à moi,
J'ai passé par-là, comme toi;
J'ai fait autrefois de la bête,
J'avois des Philis à la tête,
J'épiois les occasions,
J'épiloguois mes passions,
Je paraphrasois un visage,
Je me mettois à tout usage,
Debout, tête nuë, à genoux,
Triste, gaillard, réveur, jaloux,
Je courois, je faisois la gruë
Tout un jour au bout d'une ruë;

Soleils, flambeaux, attraits, appas,
Pleurs, déſeſpoirs, tourmens, trépas,
Tout ce petit meuble de bouche
Dont un amoureux s'eſcarmouche,
Je ſçavois bien m'en eſcrimer;
Par-là je m'appris à rimer,
Par-là je fis ſans autre choſe
Un ſot en vers, d'un ſot en proſe;
Et Dieu ſçait alors ſi les feux,
Les flammes, les ſoupirs, les vœux,
Et tout ce menu badinage
Servoit de rime & de remplage.
Mais à la fin hors de mes fers,
Après beaucoup de maux ſoufferts;
Ce qu'à préſent je te conſeille
C'eſt de pratiquer la pareille,
Et de montrer à ce bel œil
Qui n'a pour toi que de l'orgueil,
Qu'un cœur ſi généreux & brave
N'eſt pas né pour vivre en eſclave.
Puis quand nous nous verrons un jour
Sans ſoin tous deux, & ſans amour,
Nous ferons de notre martyre
A commun frais une Satire:
Nous *incaguerons* les beautés,
Nous rirons de leurs cruautés;
A couvert de leurs artifices
Nous paſquinerons leurs malices;
Impénétrables à leurs traits,
Nous ferons nargue à leurs attraits;

Et toute tristesse bannie,
Sur une table bien garnie
Entre les verres & les pots
Nous dirons le mot à propos:
On nous *orra* conter merveilles
En préconisant les bouteilles,
Nous rimerons au cabaret,
En faveur du blanc & clairet;
Où quand nous aurons fait ripaille
Notre main contre la muraille
Avec un morceau de charbon
Paranimphera le jambon.
Ami, c'est ainsi qu'il faut vivre,
C'est le chemin qu'il nous faut suivre,
Pour goûter de notre printemps
Les véritables passe-temps.
Prends donc comme moi pour devise,
Que l'amour n'est qu'une sottise.



ODE.

SUR UN PROMPT AMOUR.

O Dieux! qu'elle ſçait bien ſurprendre!
Mon cœur adore ta priſon,
Et n'écoute plus la raiſon
Qui fait mine de te défendre;
Accepte une ſi douce loi,
Voir Aminte, & reſter à ſoi,
Sont des choſes incompatibles;
Devant une telle beauté
C'eſt à faire à des inſenſibles
De conſerver leur liberté.

Ses yeux d'un pouvoir plus ſuprême
Que n'eſt l'autorité des Rois,
Interdiſant à notre choix
De diſpoſer plus de nous-même:
Ravi que j'en fus à l'abord
Je ne peux faire aucun effort
A me retenir en balance;
Et je ſentis un changement
Par une douce violence,
Que j'euſſe fait par jugement.

Regards brillants, clartés divines,
Qui m'avez tellement surpris;
Oeillades qui sur les esprits
Exercez si bien vos rapines;
Tyrans secrets, Auteurs puissants
D'un esclavage où je consens,
Chers ennemis de ma franchise,
Beaux yeux, mes aimables vainqueurs,
Dites-moi qui vous autorise
A dérober ainsi les cœurs?



Que ce larcin m'est favorable!
Que j'ai sujet d'appréhender,
La conjurant de le garder,
Qu'elle me soit inexorable!
Amour, si jamais ses dédains
La portent à ce que je crains,
Fais qu'elle se puisse méprendre;
Et qu'aveuglée, au lieu du mien
Qu'elle aura dessein de me rendre,
Amynte me donne le sien.



A

A

MONSEIGNEUR LE CARDINAL

DE

RICHELIEU.

SONNET.

PUis qu'un d'Amboiſe & vous d'un ſuccès admirable
Rendez également nos Peuples réjoüis,
Souffrez que je compare à vos faits inoüis,
Ceux de ce grand Prélat, ſans vous incomparable.

Il porta comme vous la pourpre vénérable,
De qui le ſaint éclat rend nos yeux ébloüis;
Il veilla comme vous d'un ſoin infatigable;
Il fut ainſi que vous le cœur d'un Roi Loüis.

Il paſſa comme vous les monts à main armée,
Il ſçut ainſi que vous convertir en fumée
L'orgueil des Ennemis & rabattre leurs coups;

Un ſeul point de vous deux forme la difference,
C'eſt qu'il fut autrefois Légat du Pape en France
Et la France en voudroit un envoyé de vous.

SONNET

Pour M. D. V. envoyant un Galand A. M. L. C. D. L.

AU point où me réduit la diſtance des lieux
Souffrez que ce Galand vous porte mes hommages,
Comme ſi ces couleurs étoient autant d'images
De celle qu'en mon cœur je conſerve le mieux.

Parez en ce beau ſein, ce chef-d'œuvre des Cieux,
Cette honte des lys, cet aimant des courages;
Ce beau ſein où nature a mis tant d'avantages,
Qu'il dérobe le cœur en ſurprenant les yeux.

Il va mourir d'amour ſur cette gorge nuë,
Il en pâlit déja, ſa vigueur diminuë,
Et finit languiſſante en des traits effacés:

Hélas! que de mortels lui vont porter envie,
Et voudroient en langueur finir ainſi leur vie,
S'ils pouvoient en mourant être ſi bien placés.

MADRIGAL

Pour un Masque donnant une boëte de Cérises confites à une Demoiselle.

ALlez voir ce jeune Soleil,
Cérises, je vous en avouë;
Montrez-lui votre teint vermeil
Un peu moins que sa lévre, un peu plus que sa jouë:
Montrez-lui votre rouge teint,
Où la nature a peint
Comme sur une vive image,
La cruauté de son courage.
Après, en ma faveur dans le contentement
Que vous aurez, si la belle vous touche,
Dites-lui secrétement
Approchant de sa bouche,
Philis, notre beauté
Ne porte les couleurs que de la cruauté;
Mais ce qui la conserve, & la fait être aimée,
Ce n'est que la douceur qu'elle tient enfermée:
Ainsi doncque soyez vous
Belle & douce comme nous.



EPITAPHE DE DIDON,

Traduite du Latin d'AUSONE.

INFELIX DIDO, &c.

MIſerable Didon, pauvre amante ſéduite.
Dedans tes deux maris je plains ton mauvais ſort,
Puiſque la mort de l'un eſt cauſe de ta fuite,
Et la fuite de l'autre eſt cauſe de ta mort.

AUTREMENT.

Quel malheur en maris, pauvre Didon, te ſuit!
Tu t'enfuis quand l'un meurt, tu meurs quand l'autre fuit.

MASCARADE,

DES ENFANS GASTES.

L'OFFICIER.

UNe ambition déréglée
Dont mon ame s'eſt aveuglée,
Plus forte que mon intérêt,
Pour donner un arrêt en cornes
A tellement paſſé les bornes
Qu'elle n'a point trouvé d'arrêt.

Ce vain honneur, & cette pompe,
De qui le faux éclat nous trompe,
M'a fait engager tout mon bien ;
Et pour être Monſieur, & Maitre,
Je crains fort à la fin de n'être
Ni Maître, ni Monſieur de rien.



Preſſé de Creanciers avides,
Mes coffres ſont tellement vuides,
Qu'étant au bout de mon Latin
Ma robbe a gagné la pélade ;
Et ma bourſe encor plus malade
Se voit bien proche de ſa fin.



Ainſi mes affaires gâtées
Voyant mes terres décretées,
Gages, profits, droits arrêtés,
Et ma finance au bout réduite,
Je mene ici ſous ma conduite
La troupe des Enfans gâtés.



LE GENTIL-HOMME.

IL faut qu'en dépit de mon ſang
Je lui cede mon premier rang :
En vain ma nobleſſe me flatte
En ce lieu par où nous allons ;
On reſpecte mal l'écarlate,
Qui ne va pas juſqu'aux talons :
Et celle qui ſouvent accompagne nos bottes ;
Tombant dans le mépris,
Près de celle qu'on traîne aux crottes,
Perd ſon luſtre & ſon prix.

Trop d'or ſur mes habits en a vuidé ma bourſe ;
La meute de mes chiens
N'a chaſſé que mes biens
Qui deſſus mes chevaux ſe ſauvoient à la courſe :
Et mes oyſeaux au bout d'un an ou deux
M'ont fait léger comme eux.
Voilà donc ſans chercher tant de contes frivoles,
Tout ce qui m'a gâté, déduit en trois paroles ;
Et pour un Cavalier c'eſt bien bourrer des Vers,
A tort & à travers.



LE PLAIDEUR.

Les procès m'ont gâté, Messieurs, je m'en repens,
C'est dans mon déplaisir tout ce que j'en puis dire :
Car je crains tellement de payer des dépens,
Que même au Mardi-gras je n'ose plus médire.

L'AMOUREUX.

J'Ai fait ce qu'il a fallu faire ;
Mais le Bal, les collations,
Les présens, les discrétions
N'ont point avancé mon affaire :
J'ai corrompu trente Valets,
Afin de rendre mes poulets ;
J'ai donné mille sérénades,
On persiste à me dédaigner ;
Et deux miserables œillades
C'est tout ce que j'ai pû gagner.

Quoi que m'ait promis l'espérance ;
A la fin il ne m'est resté
Que l'incommode vanité
D'une sotte persévérance ;
Ma profusion sans effet,
N'a servi qu'à gâter mon fait,

Et dissiper mon héritage :
Quel malheur me va poursuivant !
Dieu ! j'ai mangé mon partage
Sans avoir vécu que de vent.

RECIT
POUR LE BALLET DU CHASTEAU
DE BISSESTRE.

Toi dont la course journaliere
Nous ôte le passé, nous promet l'avenir,
Soleil, pere des temps comme de la lumiere,
Qui vois tout naître & tout finir;
Depuis que tu fais tout paroître
As-tu rien vû d'égal au Château de Bissêtre ?

Toutes tes pompeuses machines,
Qu'autrefois on flattoit de titre orgueilleux,
Pourroient-elles garder auprès de ces ruines,
Le nom d'ouvrages merveilleux ?
Et toi qui les faisois paroître,
Qu'y voyois-tu d'égal au Château de Bissêtre ?

Ces Tours qui semblent désolées,
Et ces vieux monumens qu'on laisse à l'abandon;
C'est ce qui fait périr le nom des Mausolées,
Et des Palais d'Apollidon ;
Puisque tu les fis tous paroître,
Sans y voir rien d'égal au Château de Bissêtre ?

Cache-toi donc plus tard sous l'onde,
Sur ce nouveau miracle arrête ton flambeau :
Et sans aller sitôt apprendre à l'autre monde
Ce que le nôtre a de plus beau,
Sois long-temps à faire paroître
Que rien n'est comparable au Château de Bissêtre.

POUR MONSIEUR L. C. D. F.

Représentant un Diable au même Ballet.

EPIGRAMME.

QUand je vois, ma Philis, ta beauté sans féconde,
Moi qui tente un chacun je m'y laisse tenter;
Et mes désirs, brûlants de perdre tout le monde;
Se changent aussi-tôt à ceux de l'augmenter.

STANCES

Sur une absence en temps de pluye.

DEpuis qu'un malheureux adieu,
Rendit vers vous ma flamme criminelle,
Tout l'Univers prenant votre querelle,
Contre moi conspire en ce lieu.

Ayant ôsé me séparer
Du beau Soleil qui luit seul à mon ame,
Pour le venger, l'autre cachant sa flamme
Refuse de plus m'éclairer.

L'air qui ne voit plus ce flambeau,
En témoignant ses regrets par ses larmes,
M'apprend assez qu'éloigné de vos charmes
Mes yeux se doivent fondre en eau.

Je vous jure, mon cher souci,
Qu'étant réduit à voir l'air qui distille,
Si j'ai le cœur prisonnier à la Ville,
Mon corps ne l'est pas moins ici.

SONNET.

APrès l'œil de Melite il n'est rien d'admirable,
Il n'est rien de solide après ma loyauté;
Mon feu comme son teint se rend incomparable,
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

Quoique puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable;
Et quoi qu'elle ait au sien la même cruauté,
Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

C'eſt donc avec raiſon que mon extrême ardeur,
Trouve chez cette belle une extrême froideur;
Et que ſans être aimé, je brûle pour Melite.

Car de ce que les Dieux nous envoyant au jour
Donnerent par nous deux d'amour & de mérite;
Elle a tout le mérite, & moi j'ai tout l'amour.

MADRIGAL.

JE ſuis bleſſé profondément;
Amour, & ma Maîtreſſe,
Qui de vous deux me bleſſe?
Un aveugle n'a point l'adreſſe
De porter dans le cœur les coups ſi juſtement;
Et Philis n'a point de fléches,
Pour faire de telles brêches.
Mon mal n'eſt point l'effet ni de ſes ſeuls regards,
Ni des traits qu'un aveugle tire;
Mais la mauvaiſe avecque lui conſpire,
Et lui prête ſes yeux pour adreſſer ſes dards.



DIALOGUE

TIRSIS, CALISTE.

TIRSIS.

CAliste, mon plus cher souci,
Prends pitié de l'ardeur qui me devore l'ame.

CALISTE.

Tirsis, ne vois-tu pas aussi
Que mon cœur embrasé brûle de même flamme ?

TIRSIS.

Je n'ose l'esperer.

CALISTE.

Tu t'en peux assûrer

TIRSIS.

Mais mon peu de mérite,
Défend un si haut point à ma présomption :

CALISTE.

Mais cette recompense est trop petite
Pour tant d'affection.

TIRSIS.

Je croirai, puisque tu le veux,
Que maintenant mon mal aucunement te touche.

CALISTE.

La mort seule éteindra mes feux,
Et j'en ai plus au cœur mille fois qu'en la bouche :

TIRSIS.

Je n'ose l'esperer

CALISTE.

Tu t'en peux assûrer.

TIRSIS.

Hélas que ton courage,
M'apprête de rigueurs à souffrir sous ta loi!

CALISTE.

Ce que j'ai de rigueur j'en reserve l'usage
Pour tout autre que toi.

TIRSIS.

Si quelqu'un plus riche, ou plus beau,
Et mieux fourni d'appas à te servir se range.

CALISTE.

J'élirois plûtôt le tombeau,
Que ma volage humeur se disposât au change.

TIRSIS.

Je n'ose l'esperer

CALISTE.

Tu t'en peux assûrer.

TIRSIS.

Mais pourrois-tu, ma belle,
Dédaigner un amant qui vaudroit mieux que moi?

CALISTE.

Pourrois-je préférer à ton amour fidelle
Une incertaine foi?

TIRSIS.

Si la rigueur de tes parens
A quelqu'autre parti plus sortable t'engage?

CALISTE.

Les saints devoirs que je leur rends,
Jamais dessus ma foi n'auront cet avantage.

TIRSIS.

Je n'ose l'esperer.

CALISTE.

Tu t'en peux assûrer.

TIRSIS.

Quoi! parens, ni richesses,
Ni grandeurs ne pourront ébranler tes esprits?

CALISTE.

Tout cela, mis auprès de tes chastes caresses,
Perd son lustre, & son prix.

CHANSON.

TOi qui près d'un beau visage,
Ne veux que feindre l'amour,
Tu pourrois bien quelque jour
Eprouver à ton dommage;
Que souvent la fiction
Se change en affection.

Tu dupes ſon innocence,
Mais enfin ta liberté
Se doit à cette beauté,
Pour reparer ton offenſe;
Car ſouvent la fiction
Se change en affection.

Bien que ton cœur deſavouë
Ce que ta langue lui dit;
C'eſt en vain qu'il la dédit,
L'Amour ainſi ne ſe jouë;
Et ſouvent la fiction
Se change en affection.

Sçache enfin que cette flamme
Que tu veux feindre au dehors,
Par des inconnus reſſorts,
Entrera bien dans ton ame;
Car ſouvent la fiction
Se change en affection.

Tirſis auprès d'Hyppolite
Penſoit bien garder ſon cœur,
Mais ce bel objet vainqueur
Le fit rendre à ſon mérite;
Changeant en affection
Malgré lui ſa fiction.

CHANSON.

SI je perds bien des maîtresses,
J'en fais encor plus souvent,
Et mes vœux & mes promesses
Ne sont que feintes caresses ;
Et mes vœux & mes promesses
Ne sont jamais que du vent.

Quand je vois un beau visage,
Soudain je me fais de feu ;
Mais long-temps lui faire hommage,
Ce n'est pas bien mon usage :
Mais long-temps lui faire hommage,
Ce n'est pas bien là mon jeu.

J'entre bien en complaisance
Tant que dure une heure ou deux,
Mais en perdant sa présence,
Adieu toute souvenance :
Mais en perdant sa présence,
Adieu soudain tous mes feux.

Plus inconstant que la Lune,
Je ne veux jamais d'arrêt ;
La blonde comme la brune,
En moins de rien m'importune :
La blonde comme la brune,
En moins de rien me déplaît.

Si je feins un peu de braiſe
Alors que l'humeur m'en prend ;
Qu'on me chaſſe, ou qu'on me baiſe,
Qu'on ſoit facile ou mauvaiſe,
Qu'on me chaſſe, ou qu'on me baiſe ;
Tout m'eſt fort indifferent.



Mon uſage eſt ſi commode ;
On le trouve ſi charmant,
Que qui ne ſuit ma méthode ;
N'eſt pas bien homme à la mode :
Que qui ne ſuit ma méthode.
Paſſe pour un Allemand.

Fin des Mélanges Poëtiques.



PETRI CORNELII ROTHOMAGENSIS,

Ad illustrissimi Francisci Harlæi, Archiepiscopi Normaniæ Primatis Invitationem; quâ Gloriosissimum Regem, Eminentissimumque Cardinalem Ducem versibus celebrare jussus est, *

EXCUSATIO.

Neustriacæ lux alma plagæ, quo nostra superbit
Insula, & Aonii laurus opaca jugi;
Heroum ad laudes, dignosque Marone triumphos
Parce, precor, tenuem sollicitare Chelyn.
Non ingrata canit, sed & impar fortibus ausis;
Quæ canat, exiguis viribus apta legit.
Ad scenam teneros deducere gaudet amores,
Et vetus insuetis drama novare jocis.
Regnat in undanti non tristis Musa theatro,
Atque hilarem populum tædia nosse vetat,
Hanc doctique, rudesque, hanc mollis & aulicus, & jam
Exeso mitis Zoïlus ungue stupet.

* Ces Vers sont imprimés à la page 248. & suiv. de l'Ouvrage intitulé : *Epinicia Musarum Eminentissimo Cardinali Duci de Richelieu*, in-4°. Paris 1634.

Nil tamen hîc fortes opus altè intendere nervos,
Nostraque nil duri scena laboris eget;
Vulgare eloquium; sed quo improvisus amator
Occurrens Dominæ fundere vota velit.
Obvius hoc blandum compellet amicus amicum;
Hoc subitum excipiat læta puella procum.
Ars artem fugisse mihi est, & spontè fluentes
Ad numeros facilis pleraque Rhythmus obit.
Nec solis addicta jocis, risuque movendo,
Semper in exiguo carmine vena jacet:
Sæpiùs & grandes soccis miscere cothurnos,
Et simul oppositis docta placere modis.
In lacrymas natam pater, aut levis egit amator
Sæpiùs, aut lusu sæviit ira proci.
Atque ubi penè latus venalis pergula rumpit;
Hîc aliquid dignum laude, Lysandre, furis:
Nec minus Angelicæ dolor & suspiria spretæ,
Quàm placuere tui, Phylli jocosa, sales;
Et quorum in patulos solvis læta ora cachinnos,
Multa his Angelicâ lachryma flènte cadit:
Sed tamen hîc scena est, & gestu & voce juvamur;
Forsitan & mentem Roscius implet opus.
Tollit si qua jacent, & toto corpore prodest,
Forsan & inde ignis versibus, inde lepos.
Vix sonat à magno divulsa Camœna theatro,
Blæsaque nil proprio sustinet ore loqui.
Hi mihi sunt fines, nec me quæsiveris extrà,
Carminibus ponent clausa theatra modum:
Nec, LODOICE, tuos ausim temerare triumphos,
RICHELIUMVE humili dedecorare lyrâ,

Et la mienne pour vous n'en plaint pas la façon ;
Cent Vers lui coûtent moins que deux mots de
chanson :
Son feu ne peut agir quand il faut qu'il s'explique
Sur les fantasques airs d'un rêveur de Musique. *
Et que pour donner lieu de paroître à sa voix,
De sa bizarre quinte il se fasse des loix ;
Qu'il ait sur chaque ton ses rimes ajustées,
Sur chaque tremblement ses syllabes comptées ;
Et qu'une foible pointe à la fin d'un couplet
En dépit de Phebus donne à l'art un soufflet :
Enfin cette prison déplait à son génie,
Il ne peut rendre hommage à cette tyrannie ;
Il ne se leurre point d'animer de beaux chants,
Et veut pour se produire avoir la clef des champs.
C'est lors qu'il court d'haleine, & qu'en pleine car-
riére
Quittant souvent la terre, en quittant la barriére,
Puis d'un vol élevé se cachant dans les Cieux,
Il rit du désespoir de tous ses envieux.
Ce trait est un peu vain, Ariste, je l'avoue :
Mais faut-il s'étonner d'un Poëte qui se loue ?
Le Parnasse autrefois dans la France adoré
Faisoit pour ses mignons un autre âge doré :
Notre fortune enfloit du prix de nos caprices,
Et c'étoit une Blanque à de bons bénéfices :
Mais elle est épuisée, & les Vers à présent
Aux meilleurs du métier n'apportent que du vent ;

* M. Corneille avoit été prié de composer des paroles pour être mises en Musique ; mais il ne voulut pas se donner cette peine.

Chaçun s'en donne à l'aiſe & ſouvent ſe diſpenſe
A prendre par ſes mains toute ſa récompenſe. (*a*)
Nous nous aimons un peu, c'eſt notre foible à tous.
Le prix que nous valons, qui le ſçait mieux que
nous?
Et puis la mode en eſt, & la Cour l'autoriſe,
Nous parlons de nous-même avec toute franchi-
ſe,
La fauſſe humilité ne met plus en crédit;
Je ſçai ce que je vaux, & croi ce qu'on m'en dit;
Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue,
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai ſans bri-
gue;
Et mon ambition pour faire plus de bruit
Ne les va point quêter de Reduit en Reduit;
Mon travail ſans appui monte ſur le Théatre;
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre,
Là ſans que mes amis prêchent leurs ſentimens
J'arrache quelquefois leurs applaudiſſemens;
Là content du ſuccès que le mérite donne
Par d'illuſtres avis je n'éblouïs perſonne;
Je ſatisfais enſemble & Peuple & Courtiſans;
Et mes Vers en tous lieux ſont mes ſeuls Parti-
ſans;
Par leur ſeule beauté ma plume eſt eſtimée,
Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée, (*b*)

(*a*) Cette Piéce marque aſſez bien quel étoit le caractere de M. Corneille; il croyoit avoir aſſez de mérite pour être diſpenſé de faire ſa cour à qui que ce ſoit.

(*b*) Vers, qui attira à M. Corneille une infinité de Piéces piquantes.

Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal :
Mais insensiblement je donne ici le change,
Et mon esprit s'égare en sa propre loüange ;
Sa douceur me séduit, je m'en laisse abuser,
Et me vante moi-même au lieu de m'excuser.
Revenons aux chansons que l'amitié demande,
J'ai brûlé fort long-temps d'une amour assez grande,
Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer,
Puisque ce fut par là que j'appris à rimer : *
Mon bonheur commença quand mon ame fut prise,
Je gagnai de la gloire en perdant ma franchise ;
Charmé de deux beaux yeux, mon Vers charma la Cour,
Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour.
J'adorai donc Philis, & la secrette estime
Que ce divin esprit faisoit de notre rime,
Me fit devenir Poëte aussi-tôt qu'amoureux,
Elle eut mes premiers Vers, elle eut mes premiers feux,

* Il avoit aimé très-passionnément une Dame de Roüen, nommée Madame du Pont, femme d'un Maître des Comptes de la même Ville, qui étoit parfaitement belle, qu'il avoit connuë toute petite fille, pendant qu'il étudioit à Roüen au College des Jesuites, & pour qui il fit plusieurs petites Piéces de galanterie qu'il n'a jamais voulu rendre publiques, quelques instances que lui ayent fait ses amis. Il les brûla lui-même environ deux ans avant sa mort. Il lui communiquoit la plûpart de ses Piéces avant de les mettre au jour, & comme elle avoit beaucoup d'esprit, elle les critiquoit fort judicieusement, en sorte que M. Corneille a dit plusieurs fois qu'il lui étoit redevable de plusieurs endroits de ses premieres Piéces.

Et bien que maintenant cette belle inhumaine
Traite mon ſouvenir avec un peu de haine,
Je me trouve toujours en état de l'aimer ;
Je me ſens tout émû quand je l'entens nommer,
Et par le doux effet d'une prompte tendreſſe
Mon cœur ſans mon aveu reconnoît ſa maîtreſſe.
Après beaucoup de vœux & de ſoumiſſions
Un malheur rompt le cours de nos affections ;
Mais toute mon amour en elle conſommée,
Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée :
Auſſi n'aimai-je plus, & nul objet vainqueur
N'a poſſédé depuis ma veine ni mon cœur.
Vous le dirai-je, ami ? tant qu'ont duré nos flammes
Ma Muſe également chatoüilloit nos deux ames ;
Elle avoit ſur la mienne un abſolu pouvoir,
J'aimois à le décrire, elle à le recevoir.
Une voix raviſſante, ainſi que ſon viſage,
La faiſoit appeller le Phœnix de notre âge ;
Et ſouvent de ſa part je me ſuis vû preſſer
Pour avoir de ma main dequoi mieux l'exercer.
Jugez vous-même, Ariſte, à cette douce amorce,
Si mon génie étoit pour épargner ſa force :
Cependant mon amour, le pere de mes Vers,
Le fils du plus bel œil qui fût en l'Univers ;
A qui deſobéir c'étoit pour moi des crimes,
Jamais en ſa faveur n'en put tirer deux rimes ;
Tant mon eſprit alors contre moi révolté
En haine des chanſons ſembloit m'avoir quitté ;

Tant ma veine se trouve aux airs mal assortie,
Tant avec la Musique elle a d'antipathie ;
Tant alors de bon cœur elle renonce au jour.
Et l'amitié voudroit ce que n'a pû l'amour !
N'y pensez plus, Ariste, une telle injustice
Exposeroit ma Muse à son plus grand supplice ;
Laissez-la toujours libre agir suivant son choix,
Céder à son caprice, & s'en faire des loix.

RONDEAU. (a)

QU'il fasse mieux, ce jeune jouvencel, (b)
A qui le Cid donne tant de martel,
Que d'entasser injure sur injure,
Rimer de rage une lourde imposture,
Et se cacher ainsi qu'un criminel. (c)
Chacun connoît son jaloux naturel,
Le montre au doigt comme un fou solemnel ;
Et ne croit pas, en sa bonne écriture
Qu'il fasse mieux.

(a) Cette Piéce fut faite par Corneille peu de temps après la précédente environ 1637. dans le temps du differend qu'il eut contre Scudery, au sujet des Observations sur le Cid.

(b) M. Scudery.

(c) M. Scudery n'avoit pas d'abord mis son nom à ses Observations sur le Cid ; & cela parce qu'il étoit ami de M. Corneille ; il en fut fait deux éditions sans qu'on sçût de quelle part elles venoient. Cela se découvrit néanmoins & les brouilla ensemble.

Paris entier ayant vû ſon cartel,
L'envoye au Diable & ſa Muſe au B***.
Moi, j'ai pitié des peines qu'il endure,
Et comme ami je le prie & conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel, (a)
Qu'il faſſe mieux.

Omnibus invideas, livide, nemo tibi.

(a) La Tragédie du Cid.

A MONSEIGNEUR DE GUISE.

SONNET. (b)

CRoiſſez, jeune Héros, notre douleur profonde
N'a que ce doux eſpoir qui la puiſſe affoiblir;
Croiſſez & hâtez-vous de faire voir au Monde
Que le plus noble ſang peut encor s'ennoblir.

Croiſſez pour voir ſous vous trembler la Terre & l'Onde;
Un grand Prince vous laiſſe un grand nom à remplir:
Et ce que ſe promit ſa valeur ſans ſeconde,
C'eſt par vous que le Ciel réſerve à l'accomplir.

(b) Ce Sonnet eſt adreſſé à Henri de Lorraine II. du nom, Duc de Guiſe, fils de Charles de Lorraine Duc de Guiſe, mort en 1640. Il fut compoſé la même année par Corneille.

Vos Ayeux vous diront par d'illuſtres exemples
Comme il faut mériter des Sceptres & des Temples ;
Vous ne verrez que gloire, & que vertus en tous.

Sur des pas ſi fameux ſuivez l'ordre céleſte,
Et de tant de Héros qui revivent en vous,
Egalez le dernier, vous paſſerez le reſte.

VERS

SUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

QU'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma Proſe ni mes Vers n'en diront jamais rien ;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.



A LA REINE,

SONNET.*

QUe vos soins, grande Reine, enfantent de miracles !
Bruxelles & Madrid en sont tous interdits ;
Et si notre Apollon me les avoit prédits,
J'aurois moi-même osé douter de ses miracles.

Sous vos commandemens on force tous obstacles,
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis ;
Et par de coups d'essai vos Etats aggrandis
Des Drapeaux ennemis font d'illustres spectacles.

La Victoire elle-même accourant à mon Roi,
Et mettant à ses pieds Thionville & Rocroi,
Fait retentir ces Vers sur le bord de la Seine.

France, attends tout d'un Regne ouvert en triomphant,
Puisque tu vois déja les ordres de ta Reine
Faire un foudre en tes mains, des armes d'un Enfant.

* Dans l'Epître Dédicatoire de Polyeucte, à la Reine Régente, Paris 1643. in-12.

A Maître Adam Billaut, Menuisier de Nevers, sur ses Chevilles.

SONNET.*

LE Dieu de Pythagore, & sa Métempsycose,
Jettans l'ame d'Orphée en un Poëte François,
Par quel crime, dit-elle, ai-je offensé vos Loix,
Digne du triste sort que leur rigueur m'impose?

Les Vers font bruit en France, on les loüe, on en cause,
Les miens en un moment auront toutes les voix;
Mais j'y verrai mon homme à toute heure aux abois,
Si pour gagner du pain il ne sçait autre chose.

Nous sçavons, dirent-ils, le pourvoir d'un métier:
Il sera fameux Poëte & fameux Menuisier,
Afin qu'un peu de bien suive beaucoup d'estime.

A ce nouveau parti l'ame les prit au mot;
Et s'assurant bien plus au Rabot qu'à la Rime,
Elle entra dans le corps de Maître Adam Billaut.

* Ce Sonnet est parmi differentes Piéces sous le nom d'Approbation du Parnasse, imprimées à la tête des *Chevilles du Menuisier de Nevers*, qui parurent à Paris en 1644. in-4°.

REMERCIMENT A MONSIEUR LE CARDINAL MAZARIN.

AU LECTEUR.

AYant dédié ce Poëme (*a*) à M. le Cardinal Mazarin, j'ai trouvé à propos de joindre à l'Epitre le Remerciment que je présentai il y a trois mois à Son Eminence, pour une libéralité dont elle me surprit. Cette Piéce, quoique faite à la hâte, a eu le bonheur de plaire assez à un homme sçavant, (*b*) pour ne dédaigner pas de perdre une heure à donner une meilleure forme à mes pensées, & les faire passer dans cette Langue illustre qui sert de truchement à tous les Sçavans de l'Europe. Je te donne ici l'un & l'autre, afin que tu voyes & ma gloire & ma honte. Il m'est extrêmement glorieux qu'un esprit de cette trempe, ait assez considéré mon Ouvrage pour le vouloir traduire; mais il m'est presque aussi honteux de

(*a*) La mort de Pompée, imprimée à Paris en 1644. *in*-12.

(*b*) Adrien Blondin, Poëte Latin de ce temps-là, dont j'ai vû plusieurs morceaux de Poësie Latine.

voir ses expressions tellement au-dessus des miennes, qu'il semble que ce soit un Maître qui ait voulu mettre en lumiére les petits efforts de son Ecolier. C'est une honte toutefois qui m'est très-avantageuse ; & si j'en rougis, c'est de me voir infiniment son redevable. L'obligation que je lui en ai, est d'autant plus grande qu'il m'a fait cet honneur, sans que j'aye celui de le connoître ni d'être connu de lui. Un de ses amis m'a dit son nom, mais comme il ne l'a pas voulu mettre au-dessous de ses Vers, quand il les a fait imprimer, je te l'indiquerai seulement par les deux premieres Lettres, de peur de fâcher sa modestie à laquelle je ne veux ni déplaire, ni consentir tout-à-fait.



REMERCIMENT A MONSIEUR LE CARDINAL MAZARIN.

NOn, tu n'es point ingrate, ô Maîtresse du monde,
Qui de ce grand pouvoir sur la terre, & sur l'onde,
Malgré l'effort des temps, retiens sur nos Autels
Le souverain empire, & des droits immortels.
Si de tes vieux Héros j'aime encor la mémoire,
Tu releves mon nom sur l'aîle de leur gloire;
Et ton noble génie en mes Vers mal tracé,
Par ton nouveau Héros m'en a recompensé.
C'est toi, grand Cardinal, homme au-dessus de l'homme;
Rare don qu'à la France ont fait le Ciel, & Rome:
C'est toi, dis-je, ô Héros, ô cœur vraiment Romain,
Dont Rome, en ma faveur, vient d'emprunter la main.
Mon honneur n'a point eu de douteuse apparence;
Tes dons ont dévancé même mon espérance;
Et ton cœur généreux m'a surpris d'un bienfait
Qui ne m'a pas coûté seulement un souhait.
La grace s'affoiblit quand il faut qu'on l'attende;
Tel pense l'acheter alors qu'il la demande:

Et c'eſt je ne ſçai quoi d'abaiſſement ſecret ;
Où quiconque a du cœur ne conſent qu'à regret.
C'eſt un terme honteux que celui de priére ;
Tu me l'as épargné, tu m'as fait grace entiére.
Ainſi l'honneur ſe méle au bien que je reçois ;
Qui donne comme toi, donne plus d'une fois.
Son don marque une eſtime & plus pure & plus pleine,
Il attache les cœurs d'une plus forte chaîne ;
Et prenant nouveau prix de la main qui le fait,
Sa façon de bien faire eſt un ſecond bienfait.
Ainſi le grand Auguſte autrefois dans ta Ville
Aimoit à prévenir l'attente de Virgile :
Lui que j'ai fait revivre, & qui revit en toi,
En uſoit envers lui, comme tu fais vers moi.

Certes dans la chaleur que le Ciel nous inſpire,
Nos Vers diſent ſouvent plus qu'ils ne penſent dire ;
Et ce feu qui ſans nous pouſſe les plus heureux,
Ne nous explique pas tout ce qu'il fait par eux.
Quand j'ai peint un Horace, un Auguſte, un Pompée,
Aſſez heureuſement ma Muſe s'eſt trompée ;
Puiſque, ſans le ſçavoir, avecque leur portrait,
Elle tiroit du tien, un admirable trait.
Leurs plus hautes vertus qu'étale mon ouvrage,
N'y font que prendre un rang pour former ton image.
Quand j'aurai peint encor tous ces vieux Conquérans,
Les Scipions vainqueurs, & les Catons mourans,

Les Pauls, les Fabiens; alors de tous ensemble
On en verra sortir un tout qui te ressemble;
Et l'on rassemblera de leur pompeux débris,
Ton ame, & ton courage, épars dans mes écrits.
Souffre donc que pour guide au travail qui me reste,
J'ajoûte ton exemple à cette ardeur céleste;
Et que de tes vertus le portrait sans égal
S'acheve de ma main sur son original.
Quand j'étudie en toi ces sentimens illustres
Qu'a conservé ton sang à travers tant de lustres;
Et que le Ciel propice, & les destins amis
De tes fameux Romains en ton ame ont transmis:
Alors de tes couleurs peignant leurs avantures,
J'en porterai si haut les brillantes peintures,
Que ta Rome elle-même, admirant mes travaux,
N'en reconnoîtra plus les vieux originaux;
Et se plaindra de moi de voir sur eux gravées
Les vertus qu'à toi seul elle avoit réservées;
Cependant qu'à l'éclat de tes propres clartés
Tu te reconnoîtras sous de noms empruntés.
Mais ne te lasse point d'illuminer mon ame,
Ni de prêter ta vie à conduire ma flamme;
Et de ces grands soucis que tu prends pour mon Roi,
Daigne encor quelquefois descendre jusqu'à moi.
Délasse en mes écrits ta noble inquiétude,
Et tandis que sur elle appliquant mon étude,
J'emploirai pour te plaire, & pour te divertir,
Les talens que le Ciel m'a voulu départir;

Reçois avec les vœux de mon obéïſſance,
Ces Vers précipités par ma reconnoiſſance.
L'impatient tranſport de mon reſſentiment,
N'a pû, pour les polir, m'accorder un moment.
S'ils ont moins de douceur, ils en ont plus de zéle,
Leur rudeſſe eſt le ſceau d'une ardeur plus fidéle:
Et ta bonté verra dans leur témérité,
Avec moins d'ornement, plus de ſincérité.

GRATIARUM ACTIO EMINENTISSIMO CARDINALI JULIO MAZARINO

EX GALLICO CORNELII.

Roma caput mundi, quæ quondam vindice ferro,
Qua terræ, pelaguſque patent, fatalia victis
Jura dabas populis; & nunc, ſed ſanctior, orbem,
Relligione Deûm, & verâ pietate gubernas.
Non te ingrata meæ cepere oblivia Muſæ,
Nec labor irritus eſt, nam ſi mea carmina creſcunt
In laudes fœcunda tuas, Gentiſque Latinæ
Heroas, veterumque Ducum celebramus honorem.
Par virtute ſuis Patribus novus emicat Heros,
Maxima qui tenui pro munere dona refundit.

Te duce, magne Heros, quo nil sublimius æther
Francigenis, & nil melius dedit Itala tellus,
JULI, *purpureâ Flamen dignissime pallâ,*
Te duce, Roma suos, largo in me prodiga fœtu,
Fudit opes, nec in ancipiti fortuna pependit;
Spem merces oblata præit. Charitesque profusâ
Occurrêre manu, quodque est mirabile, munus
Non optare licet, tu me auri pondere sponte
Obruis, & votis potior non ante cupitis.
Gratia quæ petitur subitò evolat, & prece emacri
Qui prior ambit opes, tacitum sub pectore vulnus
Sentit, & invitus concesso munere gaudet;
Nam pudor est, verba & vultum præferre precantis.
At tu dum pleno spargis tua præmia cornu
Magnificus, parcis precibus, votumque remittis.
Sic donis accedit honos, & munere in uno
Munera bina latent, cum se ultro gratia profert.
Hinc amor arctior est, nam blanda sine arte voluntas,
Dat pretium donis, & munera munere crescunt.
Sic quondam Augustus, vestræ alter Romulus Urbis,
Mittere gaudebat dona insperata Maroni,
Et quem nostra tibi redivivum carmina fingunt,
Virgilium excepit, quo me dignaris honore.
Et certè ille augur qui nos inspirat Apollo
Obscuris vera involvens, plus carmine promit
Interdum, quàm verba sonant; motuque latenti
Sæpè aliò vatem, quàm quò velit, abripit ardor.
Cùm cecini laudes Pompeï, aut robur Horatii,

Auguſtique pios mores, domitumque furorem,
Muſa quidem erravit; nam dum putat, inſcia fati,
Romanos pinxiſſe Duces, tua facta, tuamque
Exprimit effigiem: veterum decora alta Quiritum
Per tot ſparſa viros, tot nobilitata trophæis,
Ad te unum redeunt; tua in illis vivit imago.
Nec tamen hîc finis; nam cum celebrabo Catonum
Funera, Scipiadumque decus, Pauloſque ſagaces,
Et cunctatores Fabios, tua gloria ſurget
Conflata ex illis, ſed erit magis inclyta virtus.
Sit mihi fas igitur, ſub te, renovare laborem,
Adque tui exemplar Proceres formare Latinos.
Et divina tuæ ſecreta recludere mentis,
Verſuque arcanos generoſo expromere ſenſus,
Quos tibi naſcenti Charites, Urbiſque Quirini
Fata, & ſanguis Avûm ſtellis tranfudit amicis:
Tunc ſplendore novo afflatus, longo ordine pingam
Romulidas, operique tuos adhibebo colores,
Materiam ſuperabit opus; talique cothurno
Aſſurgam, ut noſtros Roma admirata labores,
Eloquii ſtupeat vires, neque priſca ſuorum
Ora recognoſcat: quin & fortaſſe queretur,
Me Ducibus Latiis illas adſcribere laudes,
Quas ſolus vera ingenii virtute mereris.
Interea proprio latè ſplendore refulgens,
Sæpè tuas alio cernes ſub nomine dotes.
Ne tamen, ô Divine Heros, ne ſubtrahe lumen;
Vive diu, præſenſque meis illabere cœptis.
Subduc te Regni excubiis, quas nocte dieque
Irrequietus agis, paulumque abrumpe labores

Assiduos, nostroque in carmine dilue curas:
Cumque tuas veneror Charites, & Musa requirit
Quæ placeant, magnaque parent solatia menti,
Accipe præcipiti mea carmina condita venâ;
Carmina perpetui testes, & pignora cultûs:
Imperfecta quidem, nec enim tua dona sinebant
Esse diu immemorem, ars nostro successit amori.
Et si lingua rudis, latet imis sensibus ardor;
Nostraque plus fidei, quàm fastus verba recom-
dunt.
Nam quò Musa magis caret arte, minusque leporis
Invenies, magis est pura & sincera voluntas.

A. B. *

* C'est-à-dire, *Adrien Blondin*, comme je l'ai déja remarqué.



Augustique pios mores, domitumque furorem,
Musa quidem erravit; nam dum putat, inscia fati,
Romanos pinxisse Duces, tua facta, tuamque
Exprimit effigiem: veterum decora alta Quiritum
Per tot sparsa viros, tot nobilitata trophæis,
Ad te unum redeunt; tua in illis vivit imago.
Nec tamen hic finis; nam cum celebrabo Catonum
Funera, Scipiadumque decus, Paulosque sagaces,
Et cunctatores Fabios, tua gloria surget
Conflata ex illis, sed erit magis inclyta virtus.
Sit mihi fas igitur, sub te, renovare laborem,
Adque tui exemplar Proceres formare Latinos.
Et divina tuæ secreta recludere mentis,
Versuque arcanos generoso expromere sensus;
Quos tibi nascenti Charites, Urbisque Quirini
Fata, & sanguis Avûm stellis transfudit amicis:
Tunc splendore novo afflatus, longo ordine pingam
Romulidas, operique tuos adhibebo colores,
Materiam superabit opus; talique cothurno
Assurgam, ut nostros Roma admirata labores,
Eloquii stupeat vires, neque prisca suorum
Ora recognoscat: quin & fortasse queretur,
Me Ducibus Latiis illas adscribere laudes,
Quas solus vera ingenii virtute mereris.
Interea proprio latè splendore refulgens,
Sæpè tuas alio cernes sub nomine dotes.
Ne tamen, ô Divine Heros, ne subtrahe lumen;
Vive diu, præsensque meis illabere cœptis.
Subduc te Regni excubiis, quas nocte dieque
Irrequietus agis, paulumque abrumpe labores

Assiduos, nostroque in carmine dilue curas:
Cumque tuas veneror Charites, & Musa requirit
Quae placeant, magnaque parent solatia menti,
Accipe praecipiti mea carmina condita venâ;
Carmina perpetui testes, & pignora cultûs:
Imperfecta quidem, nec enim tua dona sinebant
Esse diu immemorem, ars nostro successit amori.
Et si lingua rudis, latet imis sensibus ardor;
Nostraque plus fidei, quàm fastus verba recommendunt.
Nam quò Musa magis caret arte, minusque leporis
Invenies, magis est pura & sincera voluntas.

A. B. *

* C'est-à-dire, *Adrien Blondin*, comme je l'ai déja remarqué.



LETTRE

DE PIERRE CORNEILLE à M. d'Argenson, Conseiller du Roi en son Parlement de Normandie, & Intendant de sa Justice en Xaintonge. *

MONSIEUR,

Votre Lettre m'a surpris de deux façons; l'une par les témoignages de votre souvenir, que je n'avois garde d'attendre, sçachant bien que je ne les méritois pas; l'autre par l'honneur que vous faites à nos Muses; je ne dirai pas de leur donner vos loisirs, car je sçai que vous n'en avez point; mais de dérober quelques heures aux grandes affaires qui vous accablent, pour vous délasser en leur conversation. Trouvez donc bon que je vous remercie très-humblement du premier, & me réjoüisse infiniment de l'autre. Ce n'est pas vous que j'en dois congratuler; c'est le Parnasse entier, que vous élevez au dernier point de sa gloire, par la dignité des choses dont vous faites voir

* Cette Lettre se trouve dans la seconde partie du Tome X. pag. 439. des *Mémoires de Litterature & d'Histoire*, imprimé à Paris en 1730.

qu'il eſt capable. Il eſt trop vrai que communément la Poëſie ne trouve pas bien ſes graces dans les matiéres de dévotion ; mais j'avois toujours crû que ce défaut provenoit plûtôt du peu d'application de notre eſprit, que de ſa propre inſuffiſance ; & m'étois perſuadé que d'autant plus que les paſſions pour Dieu ſont plus élevées & plus juſtes que celles qu'on prend pour les créatures, d'autant plus un eſprit qui en ſeroit bien touché, pourroit faire des penſées plus hardies & plus enflammées en ce genre d'écrire. Je m'étois fortifié dans ce ſentiment par la nature de la Poëſie même, qui a les paſſions pour ſon principal objet, n'étant pas vraiſemblable que l'excellence de leur principe les doive faire languir. Mais qu'on puiſſe apprivoiſer avec elle la partie la plus ſublime & la plus farouche de la Théologie ; mettre ſaint Thomas en rimes, & trouver des termes éloquens & meſurés, pour exprimer des idées que l'eſprit a peine à concevoir que par abſtraction, & en captivant ſes ſens qui ne le peuvent ſouffrir ſans répugnance & ſans rébellion ; c'eſt ce que je ne me ſerois jamais imaginé faiſable, & dont toutefois vous venez me détromper.

Pour vous en dire mon ſentiment en particulier, je vous confeſſe que cet échantillon m'a jetté dans une admiration ſi haute, que je ne rencontre point de paroles pour m'expliquer là-deſſus qui me ſatisfaſſent. Tout ce que

je vous puis dire ſincérement, c'eſt que vous me laiſſez dans une impatience d'en voir d'autres fragmens, puiſque votre peu de loiſir nous défend d'en eſpérer autre choſe. Je m'y promets des ornemens d'autant plus grands, que vous étant débarraſſé dans celui-ci de tout ce qu'il y a de plus épineux dans ce grand deſſein, vous allez tomber dans de vaſtes campagnes, où la Poëſie étant en pleine liberté, trouve lieu de ſe parer de tous ſes ornemens, & de nous étaler toutes ſes graces. Cependant, pour ce premier chapitre que vous m'avez envoyé, je ne puis que ſouſcrire à tout ce que vous en aura dit M. de Balzac. Comme il a des connoiſſances très-achevées, & une franchiſe incorruptible, je ſçai qu'il vous en aura dit la vérité, & tout enſemble d'excellentes choſes. Il n'appartient qu'à lui de trouver des termes dignes des vertus & des perfections qui ſont hors du commun. Vous vous pouvez repoſer ſur ſon témoignage, qui a été autrefois le plus ferme appui du Cid au milieu de ſa perſécution, & dont avec une générosité qui lui eſt toute particuliere, il a fait une illuſtre Apologie, en faiſant des complimens à ſon perſécuteur.

Je n'ajoûterai donc rien à ce que je ſçais qu'il vous en a dit, & me défendrai ſeulement, pour achever cette Lettre, des civilités par où vous commencez la vôtre. Je veux bien croire que Cinna & Polyeucte ont

été assez heureux pour vous divertir; mais je ne m'abuserai jamais jusqu'à m'imaginer qu'ils ayent pû servir de quelque modéle où à la force de vos Vers, où à la piété de vos sentimens. J'en rappelle derechef à M. de Balzac, je ne doute aucunement qu'il ne soutienne avec moi que le Plan de ce merveilleux Ouvrage est dressé par un Génie tout à vous, & qui n'empruntant rien de personne, se doit nommer à très-juste titre αὐτοδίδακτος. J'espérerai que vous m'honorerez non-seulement de ce que vous ajoûterez à ce grand coup d'essai, mais aussi de cette paraphrase de Jérémie, dont vous vous défiez injustement, puisque M. de Balzac est pour elle. Je vous la demande avec passion, & demeure de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
CORNEILLE.

A Roüen ce 18. de May 1446.

A MONSIEUR DE BOISROBERT, ABBE' DE CHATILLON.

SUR SES EPITRES.

QUe tes entretiens sont charmans,
Que leur douceur est infinie!
Que la facilité de ton heureux génie
Fait de honte à l'éclat des plus beaux ornemens!
Leur grace naturelle aura plus d'idolatres,
Que n'en a jamais eu le *fast* de nos Théatres:
Le temps respectera tant de naïveté;
Et pour un seul endroit où tu me donnes place,
Tu m'assûres bien mieux de l'immortalité,
Que Cinna, Rodogune, & le Cid, & l'Horace.

* Ces Vers sont au commencement de la premiere partie des Epîtres de l'Abbé de *Boisrobert*, imprimée en 1647. in-4.



DISCOURS

PRONONCÉ PAR PIERRE CORNEILLE, Avocat Général à la Table de Marbre de Normandie, le 22. Janvier 1647. lorsqu'il fut reçu à l'Academie Françoise, à la place de Monsieur Maynard.

MESSIEURS,

S'il est vrai que ce soit un avantage pour dépeindre les passions que de les ressentir, & que l'esprit trouve avec plus de facilité des couleurs pour ce qui le touche, que pour les idées qu'il emprunte de son imagination: j'avouë qu'il faut que je condamne tous les applaudissemens qu'ont reçu jusqu'ici mes Ouvrages, & que c'est injustement qu'on m'attribuë quelque adresse à décrire les mouvemens de l'ame, puisque dans la joye la plus sensible dont je sois capable, je ne trouve point de paroles qui vous en puissent faire concevoir la moindre partie. Ainsi je vois ma réputation prête à être détruite par

la gloire même qui la devoit achever, puisqu'elle me jette dans la nécessité de vous montrer mon foible, prenant possession des graces qu'il vous a plu me faire : je ne me dois regarder que comme un de ces indignes mignons de la fortune, que son caprice n'éleve au plus haut de la rouë sans aucun mérite, que pour mettre plus en vûë les taches de la fange dont elle les a tirés. Et certes, voyant cette honte inévitable dans l'honneur que je reçois, j'aurois de la peine à m'en consoler, si je ne considérois que vous rappellerez aisément en votre mémoire ce que vous sçavez mieux que moi, que la joie n'est qu'un épanoüissement du cœur, &, si j'ose me servir d'un terme dont la dévotion s'est saisie, une certaine liquefaction intérieure, qui s'épanchant dans l'homme tout entier, relâche toutes les puissances de son ame; de sorte qu'au lieu que les autres passions y excitent des orages & des tempêtes, dont les éclats sortent au dehors avec impétuosité & violence, celle-ci n'y produit qu'une langueur, qui tient quelque chose de l'extase, & qui se contentant de se mêler & de se rendre visible dans tous les traits extérieurs, laisse l'esprit dans l'impuissance de l'exprimer. C'est ce qu'ont bien reconnu nos Grands Maîtres du Théatre, qui n'ont jamais amené leurs Héros jusqu'à la félicité qu'ils leur ont fait espérer, qu'ils ne se soient

arrêtés là tout aussi-tôt, sans faire des efforts inutiles à représenter leur satisfaction, dont ils sçavoient bien qu'ils ne pouvoient venir à-bout.

Vous êtes trop équitables, pour exiger de leur Ecolier une chose dont leurs exemples n'ont pû l'instruire; & vous aurez même assez de bonté pour suppléer à ce défaut, & juger de la grandeur de ma joie par celle de l'honneur que vous m'avez fait, en me donnant une place dans votre illustre Compagnie. Et véritablement, MESSIEURS, quand je n'aurois pas une connoissance particuliére du mérite de ceux qui la composent, quand je n'aurois pas tous les jours entre les mains les admirables chef-d'œuvres qui partent des vôtres; quand je ne sçaurois enfin autre chose de vous, sinon que vous êtes le choix de ce grand Génie, qui n'a fait que des miracles, feu Monsieur le Cardinal de Richelieu; je serois l'homme du monde le plus dépourvû de sens commun, si je n'avois pas pour vous une estime & une vénération toujours extraordinaire, quand je vois que de la même main, dont ce grand homme sappoit les fondemens de la Monarchie d'Espagne, il a daigné jetter ceux de votre établissement, & confier à vos soins la pureté d'une langue, qu'il vouloit faire entendre, & dominer par toute l'Europe. Vous m'avez fait part de cette gloire, & j'en tire

encore cet avantage, qu'il est impossible que de vos sçavantes assemblées, où vous me faites l'honneur de me recevoir, je ne remporte les belles teintures & les parfaites connoissances, qui donnant une meilleure forme à ces heureux talens, dont la nature m'a favorisé, mettront en un plus haut degré ma réputation; & feront remarquer aux plus grossiers, même dans la continuation de mes petits travaux, combien il s'y sera coulé du vôtre, & quels nouveaux ornemens le bonheur de votre communication y aura semés. Oserai-je vous dire toutefois, MESSIEURS, parmi cet excès d'honneur, & ces avantages infaillibles, que ce n'est pas de vous que j'attens ni les plus grands honneurs, ni les plus grands avantages. Vous vous étonnerez, sans doute, d'une civilité si étrange: mais bien loin de vous en offenser, vous demeurerez d'accord avec moi de cette vérité, quand je vous aurai nommé Monseigneur le Chancelier, & que je vous aurai dit que c'est de lui que j'espére & ces honneurs & ces avantages, dont je vous parle, puisqu'il a bien voulu être le Protecteur d'un Corps si fameux, & qu'on peut dire en quelque sorte n'être que d'esprit; en devenir un des Membres, c'est devenir en même-temps une de ses Créatures; & puisque par l'entrée que vous m'y donnez je trouve & plus d'occasions, & plus de facilité de lui

lui rendre mes devoirs plus ſouvent, j'ai quelque droit de me promettre, qu'étant illuminé de plus près, je pourrai répandre à l'avenir dans tous mes Ouvrages avec plus d'éclat & de viguear, les lumieres que j'aurai reçûës de ſa préſence. Comme c'eſt un bién que je devrai entiérement à la faveur de vos ſuffrages, je vous conjure de croire que je ne manquerai jamais de reconnoiſſance envers ceux qui me l'ont procuré, & qu'encore qu'il ſoit très-vrai que vous ne pourriez donner cette place à perſonne, qui ſe ſentît plus incapable de la remplir, il n'eſt pas moins vrai que vous ne la pouviez donner à perſonne, ni qui l'eût plus ardemment ſouhaitée, ni qui s'en tint votre rédevable en un plus haut point, ni qui eût enfin plus de paſſion de contribuer de tous ſes ſoins & de toutes ſes forces au ſervice d'une Compagnie ſi célébre, à qui j'aurai des obligations éternelles de m'avoir fait tant d'honneurs ſans les mériter.



VERS

Mis au-dessous des Estampes, qui représentent les glorieuses Actions de LOÜIS *XIII.* *

I.

La Reddition de Caën.

LE Château révolté donne à Caën mille alarmes,
Mais si-tôt que LOÜIS y fait briller ses armes
Sa présence reprend le cœur de ses Guerriers;
Et leur révolte ainsi ne semble être conçûë
Que par l'ambition de joüir de sa vûë,
Et de le couronner de ses premiers lauriers.

II.

La Déroute du Pont de Cé.

Que sert de disputer le passage de Loire?
Le sang sur la discorde emporte la Victoire,
Notre mauvais destin cede à son doux effort:
Et les canons quittant leurs usages farouches,
Ne servent plus ici que d'éclatantes bouches,
Pour rendre grace au Ciel de cét heureux accord.

* Ces Inscriptions sont au-dessous des Figures Enigmatiques que *Valdor* a faites à la loüange du Roi Loüis XIII. dans le Livre intitulé : *Les Triomphes de Loüis le Juste XIII. du Nom, Roi de France & de Navarre, &c.* Paris 1649. *in fol.*

III.

La Réduction du Bearn.

Sa valeur en ce lieu n'a point cherché sa gloire,
Il prend l'honneur du Ciel, pour but de sa victoire ;
Et la Religion combat l'impiété.
Il tient dessous ses pieds l'hérésie étouffée,
Les Temples sont ses forts ; & son plus beau Trophée
Est un présent qu'il fait à la Divinité.

IV.

La Reddition de Saumur.

En vain contre le Roi vous opposez vos armes ;
Sa Majesté brillante avec de si doux charmes,
Peut mettre en un moment vos desseins à l'envers ;
Ne vous enquérez pas si ses Troupes sont fortes :
Encore que vos cœurs ne lui soient pas ouverts ;
D'un seul trait de ses yeux, il ouvrira vos portes.

V.

La Prise de Saint-Jean d'Angely.

Soubise ouvre les yeux, ce foudre que tu crains
N'est plus entre ses mains,
Sa clémence l'arrache à sa juste colere :
Et de quoi que ton crime ose l'entretenir,
Tes soupirs ont trouvé le secret de lui plaire,
Et quand il voit tes pleurs, il oublie à punir.

VI.

L'Entrée dans les Villes rébelles de Guyenne.

Tel entrant ce grand Roi dans ses Villes rébelles
De ces cœurs révoltés fait des Sujets fidéles ;
Un profond repentir désarme ses rigueurs.
Et quoique le Soldat soupire après la proie,
Il l'appaise, il l'arrête, & se montre avec joie
Et Pere des Vaincus & Maître des Vainqueurs.

VII.

La Punition des Villes rébelles.

Enfin aux châtimens il se laisse forcer ;
Qui pardonne aisément invite à l'offenser,
Et le trop de bonté jette une amorce au crime.
Une juste rigueur doit régner à son tour ;
Et qui veut affermir un Thrône légitime,
Doit semer la terreur aussi-bien que l'amour.

VIII.

Défaite dans l'Isle de Ré.

Va, fier Tyran des Mers, mon Prince te l'ordonne,
Prens toi-même le soin de conduire Bellone
Au secours du parti qu'elle veut épouser.
Calme les flots mutins, dissipe les tempêtes ;
Obéis, & par-là fais voir que tu t'apprêtes
Au joug que dans un an il te doit imposer.

I X.

La Digue de la Rochelle.

Vois Eole & Neptune à l'envi faire hommage
A ce prodigieux ouvrage ;
Rochelle ; & crains enfin le plus puiſſant des Rois.
Ta fureur eſt bien ſans ſeconde
De t'obſtiner encore à rejetter des loix
Que reçoivent le vent & l'onde.

X.

La Grace faite à la Rochelle.

Ici l'audace impie en ſon Thrône parût,
Ici fût l'arrogance à ſoi-même funeſte :
Un excès de valeur briſa ce qu'elle fût,
Un excès de clémence en ſauva ce qui reſte.

X I.

Le Pas de Suze forcé.

L'orgueil de tant de Forts ſous mon Roi s'humilie,
Suze ouvre enfin la porte au bonheur d'Italie
Dont elle voit qu'il tient les intérêts ſi chers.
Et pleine de l'exemple affreux de la Rochelle ;
Ouvrons à ce grand Prince, ouvrons lui tôt, dit-elle,
Qui dompte l'Ocean, ne craint pas nos rochers.

XII.

Paix de Cazal.

Lorſque Mars ſe prepare à tout couvrir de morts,
Un illuſtre Romain étouffe ſes diſcords,
En dépit des fureurs en deux camps allumées.
En ce moment à craindre il remplit nos ſouhaits;
Et ſe montrant tout ſeul plus fort que deux armées,
Dans le champ de bataille il fait naître la paix.

XIII.

La Protection de Mantouë.

Lorſqu'aux pieds de mon Roi tu mets ton jeune
Prince,
Manto, tu ne vois point ſoupirer ta Province,
Dans l'attente d'un bien qu'on eſpere & qui fuit;
Et de ſa main à peine a-t'il tari les larmes,
Que ſa France en la tienne auſſi-tôt met ſes armes,
Que la gloire couronne, & la victoire ſuit.

XIV.

La Paix d'Alet.

Que ce fut un ſpectacle, Alet, doux à tes yeux,
Quand tu vis à ſes pieds ces Peuples factieux
Trouver plus de bonté qu'ils n'avoient eu d'audace!
Apprenez de mon Prince, ô Monarques vainqueurs,
Que c'eſt peu fait à vous de reprendre une Place,
Si vous ne trouvez l'art de regagner les cœurs.

X V.

Paix accordée aux Chefs des Rébelles.

La paix voit ce pardon d'un œil indifférent,
Et ne veut rien devoir au Parti qui se rend,
Déja par la Victoire assez bien établie :
Et la noble fierté qui l'oblige à punir,
Ne dissimule ici le crime qu'on oublie,
Que pour ne perdre pas la gloire d'obéir.

X V I.

La Prise de Nanci.

Troye, auprès de ses murs l'espace de dix ans,
Vit contre elle les Dieux & les Grecs combattans,
Et s'arma sans trembler contre la destinée.
Grand Roi, l'on avoûra que l'éclat de tes yeux
T'a fait plus remporter d'honneur cette journée,
Que la fable en dix ans n'en fit avoir aux Dieux.

X V I I.

La Reprise de Corbie.

Prends Corbie, Espagnol, prends-la, que nous importe :
Tu la rends à mon Roi plus puissante & plus forte.
Avant qu'il en ait pû concevoir quelque ennui.
Ton bonheur sert au sien, & ta gloire à sa gloire
Et s'il t'a par pitié permis une victoire,
Ta victoire elle-même a travaillé pour lui.

XVIII.

La Prise de Hesdin.

A peine de Hesdin les murs sont renversés.
Que sur l'affreux débris des bastions forcés
Tu reçois le bâton de la main de ton Maître;
Généreux Maréchal, (*a*) c'est dequoi nous ravir
De le voir aussi prompt à te bien reconnoître,
Que ta haute valeur fut prompte à le servir.

XIX.

La Protection du Portugal & de la Catalogne.

Que le Ciel vous fut doux, lorsque dans votre effroi,
Il vous sollicita de courir à mon Roi,
Pour voir entre vos murs la liberté renaître!
Le succès à l'instant suivit votre desir.
Peuples, qui recherchez ou Protecteur ou Maître,
Par cet heureux exemple apprenez à choisir.

XX.

La Prise de Perpignan

Illustre boulevart des frontiéres d'Espagne,
Perpignan, sa plus belle & derniére campagne,
Tout mourant contre toi nous le voyons s'armer: (*b*)
Tout mourant il te force, & fait dire à l'envie,
Qu'un si grand Conquérant n'eût jamais pû fermer
Par un plus digne exploit, une si belle vie.

(*a*) Le Maréchal de Meilleraye.
(*b*) Loüis XIII, qui mourut dans ce temps-là.

EPITAPHE.

Sur la mort de Damoiselle Elisabeth Ranquet, femme de Monsieur du Chevreul, Escuyer, Seigneur d'Esturnville. *

SONNET.

Ne verse point de pleurs sur cette sépulture,
Passant; ce lit funèbre est un lit préçieux,
Où gît d'un corps tout pur la cendre toute pure,
Mais le zéle du cœur vit encore en ces lieux.

Avant que de payer le droit à la nature,
Son ame s'élevant au-delà de ses yeux,
Avoit au Créateur uni la créature,
Et marchant sur la terre elle étoit dans les Cieux.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont senti sa richesse,
L'humilité, la peine étoient son allégresse,
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

* On trouve cette Epitaphe dans la vie de cette Beate, imprimée à Paris pour la premiere fois en 1655. & pour la seconde fois en 1660. chez Charles Savreux.

Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte,
Et loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Crois qu'on ne meurt jamais quand on meurt de la sorte.

VERS

Présentés à Monseigneur le Procureur-Général Fouquet, Sur-Intendant des Finances. *

LAisse aller ton essor jusqu'à ce grand Génie
Qui te rappelle au jour dont les ans t'ont bannie,
Muse, & n'oppose plus un silence obstiné
A l'ordre surprenant que sa main t'a donné.
De ton âge importun la timide foiblesse
A trop & trop long-temps déguisé ta paresse,
Et fourni des couleurs à la raison d'Etat
Qui mutine ton cœur contre le siécle ingrat.
L'ennui de voir toujours ses loüanges frivoles
Rendre à tes grands travaux paroles pour paroles,

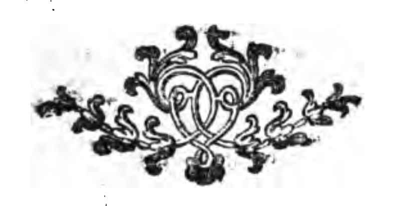
* Imprimés à la tête de l'*Oedipe*, Paris 1657. in-12. Ce fut Monsieur Fouquet qui engagea Corneille à faire cette Tragédie. ,, Si le Public (dit ce grand Poëte) a reçu quel- ,, que satisfaction de ce Poëme, & s'il en reçoit encore de ,, ceux de cette nature & de ma façon, qui pourront le sui- ,, vre; c'est à lui qu'il en doit imputer le tout, puisque ,, sans ses commandemens je n'aurois jamais fait l'Oedipe ,, Dans l'avis au Lecteur qui est à la tête de la Tragédie, de l'édition que j'ai indiquée au commencement de cette note.

Et le ſtérile honneur d'un Eloge impuiſſant
Terminer ſon accueil le plus reconnoiſſant ;
Ce légitime ennui qu'au fond de l'ame excite
L'excuſable fierté d'un peu de vrai mérite,
Par un juſte dégoût, ou par reſſentiment,
Lui pouvoit de tes Vers envier l'agrément :
Mais aujourd'hui qu'on voit un Héros magnanime
Témoigner pour ton nom une toute autre eſtime,
Et répandre l'éclat de ſa propre bonté
Sur l'endurciſſement de ton oiſiveté ;
Il te ſeroit honteux d'affermir ton ſilence
Contre une ſi preſſante & douce violence :
Et tu ſerois un crime à lui diſſimuler
Que ce qu'il fait pour toi te condamne à parler.
Oüi, généreux appui de tout notre Parnaſſe,
Tu me rends ma vigueur lorſque tu me fais grace ;
Et je veux bien apprendre à tout notre avenir,
Que tes regards benins ont ſçû me rajeunir.
Je m'éleve ſans crainte avec de ſi bons guides,
Depuis que je t'ai vû, je ne vois plus mes rides ;
Et plein d'une plus claire & noble viſion,
Je prens mes cheveux gris pour une illuſion.
Je ſens le même feu, je ſens la même audace,
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace ;
Et je me trouve encor la main qui crayonna
L'ame du grand Pompée, & l'eſprit de Cinna.
Choiſis moi ſeulement quelque nom dans l'Hiſtoire
Pour qui tu veuilles place au Temple de la Gloire ;
Quelque nom favori qu'il te plaiſe arracher
A la nuit de la tombe, aux cendres du bûcher.

Soit qu'il faille ternir ceux d'Enée & d'Achille,
Par un noble attentat sur Homere & Virgile ;
Soit qu'il faille obscurcir par un dernier effort
Ceux que j'ai sur la Scéne affranchi de la mort ;
Tu me verras le même, & je te ferai dire ;
Si jamais pleinement ta grande ame m'inspire ;
Que dix lustres & plus n'ont pas tout emporté
Cet assemblage heureux de force & de clarté ;
Ces prestiges secrets de l'aimable imposture
Qu'à l'envi m'ont prêtée & l'Art & la Nature.

N'attends pas toutefois que j'ose m'enhardir,
Ou jusqu'à te dépeindre, ou jusqu'à t'applaudir ;
Ce seroit présumer que d'une seule vûë,
J'aurois vû de ton cœur la plus vaste étenduë ;
Qu'un moment suffiroit à mes débiles yeux
Pour démêler en toi ces dons brillans des Cieux,
De qui l'inépuisable & perçante lumiére,
Si-tôt que tu parois, fait baisser la paupiére.
J'ai déja vû beaucoup en ce moment heureux,
Je t'ai vû magnanime, affable, généreux ;
Et ce qu'on voit à peine après dix ans d'excuses,
Je t'ai vû tout d'un coup libéral pour les Muses :
Mais pour te voir entier il faudroit un loisir,
Que tes délassemens daignassent me choisir.
C'est lors que je verrois la saine Politique
Soutenir par tes soins la Fortune publique ;
Ton zéle infatigable à servir ton grand Roi,
Ta force & ta prudence à régir ton emploi ;
C'est lors que je verrois ton courage intrépide,
Unir la vigilance à la vertu solide ;

Je verrois cet illuſtre & haut diſcernement
Qui te met au-deſſus de tant d'accablement ;
Et tout ce dont l'aſpect d'un Aſtre ſalutaire
Pour le bonheur des Lys t'a fait dépoſitaire.
Juſque-là ne crains pas que je gâte un portrait,
Dont je ne puis encor tracer qu'un premier trait ;
Je dois être témoin de toutes ces merveilles,
Avant que d'en permettre une ébauche à mes veilles :
Et ce flatteur eſpoir ſera tous mes plaiſirs
Juſqu'à ce que l'effet ſuccéde à mes deſirs.
Hâte-toi cependant de rendre un vol ſublime,
Au génie amorti que ta bonté ranime ;
Et dont l'impatience attend pour ſe borner,
Tout ce que tes faveurs lui voudront ordonner.



LA POËSIE A LA PEINTURE.

En faveur de l'Académie des Peintres illustres. *

ENfin tu m'as suivie, & ces vastes montagnes
Qui du Rosne & du Pô séparent les campagnes,
N'ont eu remparts si forts, ni si haut élevés,
Que ton vol, chere Sœur, après moi n'ait bravés :
Enfin ce vieux témoin de toutes nos merveilles,
Toujours pour toi tout d'yeux, & pour moi tout d'oreilles,
Le Tibre voit la Seine, autrefois son appui,
partager tes trésors & les miens avec lui ;
Tu me réjoins enfin, & courant sur mes traces
En cet heureux séjour du mérite & des graces,
Tu viens, à mon exemple, enrichir ces beaux lieux
De tout ce que ton Art a de plus précieux.
O qu'ils te fourniront de brillantes matiéres !
Que d'illustres Objets à toutes tes lumiéres !
Prépare des pinceaux, prépare des efforts
Pour toutes les beautés de l'esprit & du corps ;

* Cette Piéce & les suivantes au nombre de vingt sont tirées du Recueil des *Poësies choisies* de Sercy, en 5. vol. *in* 12. dont le premier parut en 1660. & le dernier en 1666.

Pour tous les dons du Ciel, pour tous les avantages.
Que la Nature & lui sement sur les visages:
Prépares-en enfin pour toutes les vertus
Sous qui nous puissions voir les vices abbatus.
Sans te gêner l'idée après leur caractere,
Pour les bien exprimer, tu n'auras qu'à portraire;
La France en est féconde, & tes nobles travaux
En trouveront chez elle assez d'originaux.
Mais n'en prépare point pour la plus signalée
Qu'on a depuis long-temps de la Cour exilée;
Pour celle qui départ le solide renom:
Hélas! j'en ai moi-même oublié jusqu'au nom,
Tant je vois rarement mes plus fameux ouvrages
Pouvoir s'enorgueillir de ses moindres suffrages.
Ronsard qu'elle flattoit à son commencement,
L'a crut avec son Roi couchée au monument;
Il en perdit l'haleine, & sa Muse malade
En laissa de ses mains tomber la Franciade.
Maynard l'a chaque jour criée à haute voix,
Il n'est porte où pour elle il n'ait frappé cent fois;
Mais sans en voir l'image en aucun lieu gravée,
Il est mort la cherchant, & ne l'a point trouvée.
J'en fais souvent reproche à ce climat heureux,
Je me plains aux plus grands comme aux plus généreux:
Pour trop m'en plaindre en vain je deviens ridicule,
Et l'on ne m'entend pas, où l'on le dissimule.
Qu'aujourd'hui la valeur sçait mal se sécourir!
Que je vois de grands noms en danger de mourir!

Que de gloire à l'oubli malgré le Ciel se livre,
Quand il m'a tant donné de quoi la faire vivre!
Le siécle a des Héros, il en a même assez
Pour en faire rougir tous les siécles passés;
Il a plus d'un César, il a plus d'un Achille,
Mais il n'a qu'un Mécéne, & n'aura qu'un Virgile:
Rare exemple, & trop grand pour ne pas éclater;
Rare exemple, & si grand, qu'on ne l'ose imiter.
Cette haute vertu va toutefois renaître,
A quelques traits déja je crois la reconnoître.
Chere & divine Sœur, prépare tes crayons,
J'en vois de temps en temps briller quelques rayons;
Les Sophocles nouveaux dont s'honore la France,
En ont déja senti quelque douce influence;
Mais ce ne sont enfin que rayons inconstans,
Qui vont de l'un à l'autre, & qui n'ont que leur temps:
Et ces heureux hazards des fruits de mon étude,
Laissent tout l'avenir dedans l'incertitude.
Fixe avec ton pouvoir leur éclat vagabond,
Fais les servir d'ébauche à ton sçavoir profond;
Et mêlant à ces traits l'effort de ton génie,
Fais revoir en portrait cette illustre bannie;
Peins bien toute sa pompe & toutes ses beautés,
Son Empire absolu dessus les volontés;
Fais-lui donner du lustre aux plus brillantes marques
Dont se pare le chef des plus dignes Monarques;
Fais partir de nos mains à ses commandemens
Tout ce que nous avons d'éternels monumens;

Fais-lui distribuer la plus durable gloire,
Mets l'Histoire à ses pieds, & toute la mémoire;
Mets en ses yeux l'éclat d'une divinité;
Mets en ses mains le sceau de l'immortalité;
Et rappelle si bien un juste amour pour elle,
Qu'à son tour en ces lieux cet amour la rappelle;
Et que les cœurs plongés dans le ravissement,
N'en puissent plus souffrir ce long bannissement.
Mais que dis-je? Tu vas rappeller cette Reine
Avec bien plus de gloire, & beaucoup moins de peine.
Ce que je n'ai pû faire avec toutes mes voix,
Quoique j'aye eu pour moi jusqu'à celle des Rois;
Quoique toute leur Cour de mes douceurs charmée,
Ait par delà mes vœux enflé ma rénommée;
Un coup d'œil le va faire, & ton Art plus charmant
Pour un si grand effet ne veut qu'un seul moment.
Je vois, je vois déja dans ton Académie,
Par de royales mains en ces lieux affermie,
Tes Zeuxis rénaissans, tes Appelles nouveaux,
Etaler à l'envi des chef-d'œuvres si beaux,
Qu'un violent amour pour des choses si rares,
Transforme en généreux les cœurs les plus avares;
Et les précipitant à d'inoüis efforts,
Fait déroüiller les clefs des plus secrets trésors.
Je les vois effacer ces chef-d'œuvres antiques,
Dont jadis les seuls Rois, les seules Républiques;
Les seuls Peuples entiers pouvoient faire le prix,
Et pour qui l'on traitoit les talens de mépris;

Je vois le Potosi te venir rendre hommage,
Je vois se dérober le Pactole & le Tage,
Je les vois à grands flots se répandre sur toi.
N'accusons plus le siécle, enfin je la revoi,
Je la revois enfin cette belle inconnuë,
Et par toi rappellée, & pour toi revenuë.
Oui, désormais le siécle a tout son ornement,
Puis qu'enfin tu lui rends en cet heureux moment,
Cette haute vertu, cette illustre bannie,
Cette source de gloire en torrens infinie,
Cette Reine des cœurs, cette divinité;
J'ai retrouvé son nom, la Libéralité.

SUR LA CONTESTATION entre le Sonnet d'Urania & de Job. *

SONNET.

DEmeurez en repos Frondeurs & Mazarins,
Vous ne méritez pas de partager la France;
Laissez en tout l'honneur aux partis d'importance,
Qui mettent sur les rangs de plus nobles mutins.

* Voyez l'histoire de cette Contestation dans les Mémoires de Litterature, imprimés à la Haye. Tome I. pag. 120. Des trois Piéces de Corneille sur ce sujet, l'Auteur n'a connu que la seconde.

Nos Uranins ligués contre nos Jobelins,
Portent bien au combat une autre véhémence;
Et s'il doit s'achever de même qu'il commence,
Ce ſont Guelfes nouveaux, & nouveaux Gibelins.

Vaine démangeaiſon de la guerre Civile,
Qui partagiez naguére & la Cour & la Ville,
Et dont la paix éteint les cuiſantes ardeurs;

Que vous avez de peine à demeurer oiſive!
Puiſqu'au même moment qu'on voit bas les Frondeurs,
Pour deux méchants Sonnets, on demande, qui vive?

SONNET.

DEux Sonnets partagent la Ville,
Deux Sonnets partagent la Cour,
Et ſemblent vouloir à leur tour
Rallumer la guerre Civile.

Le plus ſot & le plus habile
En mettent leur avis au jour;
Et ce qu'on a pour eux d'amour,
A plus d'un échauffé la bile.

Chacun en parle hautement
Suivant ſon petit jugement;
Et s'il y faut mêler le nôtre,

L'un eſt ſans doute mieux rêvé,
Mieux conduit, & mieux achevé;
Mais je voudrois avoir fait l'autre.

EPIGRAMME.

AMi veux-tu ſçavoir, touchant ces deux Sonnets
Qui partagent nos Cabinets,
Ce qu'on peut dire avec juſtice?
L'un nous fait voir plus d'art, & l'autre plus de vif;
L'un eſt le mieux peigné, l'autre eſt le plus naïf;
L'un ſent un long effort, & l'autre un prompt caprice;
Enfin l'un eſt mieux fait, & l'autre eſt plus joli;
Et pour te dire tout en ſomme,
L'un part d'un Autheur plus poli,
Et l'autre d'un plus galant homme.



LA TULIPPE,

MADRIGAL

AU SOLEIL.

BEl Aſtre à qui je dois mon être & ma beauté,
Ajoûte l'immortalité
A l'éclat nonpareil dont je ſuis embellie;
Empêche que le temps n'efface mes couleurs.
Pour Thrône donne-moi le beau front de Julie,
Et ſi cet heureux ſort à ma gloire s'allie,
Je ſerai la Reine des fleurs.

LA FLEUR D'ORANGE,

MADRIGAL.

DU Palais d'Emeraude, où la riche Nature
M'a fait naître & régner avecque majeſté,
Je viens pour adorer la divine beauté
Dont le Soleil n'eſt rien qu'une foible peinture:
Si je n'ai point l'éclat ni les vives couleurs
Qui font l'orgueil des autres fleurs,
Par mes odeurs je ſuis plus accomplie,
Et par ma pureté plus digne de Julie.

Je ne ſuis point ſujette au fragile deſtin
De ces belles infortunées,
Qui meurent dès qu'elles ſont nées,
Et de qui les appas ne durent qu'un matin ;
Mon ſort eſt plus heureux, & le Ciel favorable
Conſerve ma franchiſe & la rend plus durable.
Ainſi, charmant objet, rare préſent des Cieux ;
Pour mériter l'honneur de plaire à vos beaux yeux,
J'ai la pompe de ma naiſſance ;
Je ſuis en bonne odeur en tout temps, en tous lieux,
Mes beautés ont de la conſtance,
Et ma pure blancheur marque mon innocence :
J'oſe donc me vanter, en vous offrant mes vœux,
De vous faire moi ſeule une riche Couronne,
Bien plus digne de vos cheveux,
Que les plus belles fleurs que Zéphire vous donne :
Mais ſi vous m'accuſez de trop d'ambition,
Et d'aſpirer plus haut que je ne devrois faire ;
Condamnez ma préſomption,
Et me traitez en téméraire ;
Puniſſez, j'y conſens, mon ſuperbe deſſein,
Par une ſévére défenſe,
De m'élever plus haut que juſqu'à votre ſein,
Et ma punition ſera ma récompenſe.

L'IMMORTELLE BLANCHE.

MADRIGAL.

DOnnez-moi vos couleurs, Tulipes, Anemones;
Oeillets, Roses, Jasmins, donnez-moi vos odeurs,
Des contraires saisons le froid, ni les ardeurs,
Ne respectent que les Couronnes
Que l'on composent de mes fleurs;
Ne vous vantez donc point d'être aimables ni belles;
On ne peut nommer beau ce qu'efface le temps:
Pour couronner les beautés éternelles,
Et pour rendre leurs yeux contens,
Il ne faut point être mortelles;
Si vous voulez affranchir du trépas,
Vos brillans, mais frêles appas,
Souffrez que j'en sois embellie;
Et si je leur fais part de mon éternité,
Je les rendrai pareils aux appas de Julie,
Et dignes de parer sa divine beauté.

JALOUSIE.

N'Aimez plus tant, Philis, à vous voir adorée,
Le plus ardent amour n'a pas grande durée,

Les nœuds les plus ſerrez ſont le plûtôt rompus ;
A force d'aimer trop, ſouvent on n'aime plus,
Et ces liens ſi forts ont de loix ſi ſévéres,
Que toutes leurs douceurs en deviennent améres.
Je ſçai qu'il vous eſt doux d'aſſervir tous nos ſoins ;
Mais qui ſe donne entier, n'en exige pas moins,
Sans réſerve il ſe rend, ſans réſerve il ſe livre,
Hors de votre préſence il doute s'il peut vivre ;
Mais il veut la pareille, & ſon attachement
Prend compte de chaque heure, & de chaque moment.
C'eſt un eſclave fier qui veut régler ſon Maître,
Un cenſeur complaiſant qui cherche à trop connoître,
Un tyran déguiſé qui s'attache à vos pas,
Un dangereux Argus qui voit ce qui n'eſt pas.
Sans ceſſe il importune, & ſans ceſſe il aſſiége,
Importun par devoir, fâcheux par privilége ;
Ardent à vous ſervir juſqu'à vous en laſſer,
Mais au reſte un peu tendre & facile à bleſſer.
Le plus leger chagrin d'une humeur inégale,
Le moindre égarement d'un mauvais intervalle,
Un ſoûris par mégarde à ſes yeux dérobé,
Un coup d'œil par hazard ſur un autre tombé ;
Le plus foible dèhors de cette complaiſance,
Que ſe permet pour tous la même indifférence ;
Tout cela fait pour lui de grands crimes d'état,
Et plus l'amour eſt fort, plus il eſt délicat.

Vous

Vous avez vû, Philis, comme il brise sa chaîne.
Si-tôt qu'auprès de vous quelque chose le gêne :
Et comme vos bontés ne sont qu'un foible appui,
Contre un murmure sourd qui s'épand jusqu'à lui.
Que ce soit vérité, que ce soit calomnie,
Pour vous voir en coupable, il suffit qu'on le die ;
Et lorsqu'une imposture a quelque fondement
Sur un peu d'imprudence, ou sur trop d'enjoûment,
Tout ce qu'il sçait de vous & de votre innocence,
N'ose le révolter contre cette apparence ;
Et souffre qu'elle expose à cent fausses clartés,
Votre humeur sociable & vos civilités.
Sa raison au dedans vous fait en vain justice,
Sa raison au dehors respecte son caprice ;
La peur de sembler duppe aux yeux de quelques
fous,
Etouffe cette voix qui parle trop pour vous.
La part qu'il prend sur lui de votre Renommée,
Forme un sombre dépit de vous avoir aimée ;
Et comme il n'est plus temps d'en faire un désaveu,
Il fait gloire par-tout d'éteindre un si beau feu :
Du moins s'il ne l'éteint, il l'empêche de luire,
Et brave le pouvoir qu'il ne sçauroit détruire.
Voilà ce que produit le don de trop charmer,
Pour garder vos Amans faites vous moins aimer.
Un amour médiocre est souvent plus traitable ;
Mais pourriez-vous, Philis, vous rendre moins
aimable ?
Pensez-y, je vous prie, & n'oubliez jamais,
Quand on vous aimera, que l'amour est doux, mais...

Sur le départ de Madame la Marquise de B. A. T. *

ALlez, belle Marquise, allez en d'autres lieux
Semer les doux périls qui naissent de vos yeux,
Vous trouverez par-tout les ames toutes prêtes
A recevoir vos loix, & grossir vos conquêtes;
Et les cœurs à l'envi se jettant dans vos fers,
Ne feront point de vœux qui ne vous soient offerts.
Mais ne pensez pas tant aux glorieuses peines
De ces nouveaux captifs qui vont prendre vos chaînes,
Que vous teniez vos soins tout-à-fait dispensés
De faire un peu de grace à ceux que vous laissez.
Apprenez à leur noble & chere servitude
L'art de vivre sans vous & sans inquiétude;
Et si sans faire un crime on peut vous en prier,
Marquise, apprenez-moi l'art de vous oublier.
En vain de tout mon cœur la triste prévoyance
A voulu faire essai des maux de votre absence:
Quand j'ai crû le soustraire à des yeux si charmans,
Je l'ai livré moi-même à de nouveaux tourmens.
Il a fait quelques jours le mutin & le brave,
Mais il revient à vous, & revient plus esclave,
Et reporte à vos pieds le tyrannique effet
De ce tourment nouveau que lui-même il s'est fait.

* Cette Piéce avoit déja paru en feüille volante, in-4°. mais sans date d'année.

Vengez-vous du rebelle, & faites-vous justice;
Vous devez un mépris du moins à ſon caprice:
Avoir un ſi long-temps des ſentimens ſi vains,
C'eſt aſſez mériter l'honneur de vos dédains.
Quelle bonté ſuperbe, ou quelle indifférence,
A ſa rébellion ôte le nom d'offenſe?
Quoi, vous me revoyez ſans vous plaindre de rien?
Je trouve même accueil, avec même entretien?
Hélas! & j'eſpérois que votre humeur altiére,
M'ouvriroit les chemins à la révolte entiére;
Ce cœur, que la raiſon ne peut plus ſecourir,
Cherchoit dans votre orgueil une aide à ſe guérir.
Mais vous lui refuſez un moment de colere,
Vous m'enviez le bien d'avoir pû vous déplaire;
Vous dédaignez de voir quels ſont mes attentats,
Et m'en puniſſez mieux, ne m'en puniſſant pas.
Une heure de grimace, où froide, ou ſérieuſe,
Un ton de voix trop rude, ou trop impérieuſe;
Un ſourcil trop ſévére, une ombre de fierté,
M'eût peut-être à vos yeux rendu la liberté.
J'aime, mais en aimant je n'ai point la baſſeſſe,
D'aimer juſqu'aux mépris de l'objet qui me bleſſe:
Ma flamme ſe diſſipe à la moindre rigueur,
Non qu'enfin mon amour prétende cœur pour cœur.
Je voi mes cheveux gris, je ſçai que les années
Laiſſent peu de mérite aux ames le mieux nées;

* Que les plus beaux talens des plus rares esprits,
Quand les corps sont usés, perdent bien de leur prix.
Que si dans mes beaux jours je parus supportable,
J'ai trop long-temps aimé, pour être encore aimable,
Et que d'un front ridé les replis jaunissans
Mêlent un triste charme au prix de mon encens.
Je connois mes défauts; mais après tout, je pense
Etre pour vous encor un captif d'importance.
Car vous aimez la gloire, & vous sçavez qu'un Roi
Ne vous en peut jamais assûrer tant que moi;
Il est plus en ma main qu'en celle d'un Monarque
De vous faire égaler l'Amante de Pètrarque;
Et mieux que tous les Rois, je puis faire douter,
De sa Laure, ou de vous, qui le doit emporter.
Aussi, je le vois trop, vous aimez à me plaire,
Vous vous rendez pour moi facile à satisfaire:
Votre ame de mes feux tire un plaisir secret,
Et vous me perdriez sans doute avec regret.
Marquise, dites-donc ce qu'il faut que je fasse;
Vous ratachez mes fers quand la saison vous chasse,
Je vous avois quittée, & vous me rappellez,
Dans le cruel instant que vous vous en allez.
Rigoureuse faveur, qui force à disparoître,
Ce calme étudié que je faisois renaître;

* Dans l'édition in 4°. ces deux Vers étoient ainsi tournés:
Que les plus beaux esprits, que les plus embrasés,
Sont de méchans ragoûts, quand les corps sont usés.

Et qui ne rétablit votre abſolu pouvoir,
Que pour me condamner à languir ſans vous voir!
Payez, payez mes feux d'une plus foible eſtime,
Traitez-les d'inconſtans, nommez ma fuite un crime;
Prêtez-moi par pitié quelque injuſte courroux,
Renvoyez mes ſoûpirs qui volent après vous:
Faites-moi préſumer qu'il en eſt quelques autres,
A qui juſqu'en ces lieux vous renvoyez des vôtres,
Qu'en faveur d'un Rival vous allez me trahir;
J'en ai, vous le ſçavez, que je ne puis haïr.
Négligez-moi pour eux, mais dites-en vous-même:
Moins il me veut aimer, plus il fait voir qu'il m'aime;
Et m'aime d'autant plus, que ſon cœur enflammé,
N'oſe même aſpirer au bonheur d'être aimé.
Je fais tous ſes plaiſirs, j'ai toutes ſes penſées,
Sans que le moindre eſpoir les ait intéreſſées.
Puiſſai-je malgré-vous y penſer un peu moins,
M'échaper quelques jours vers quelques autres ſoins,
Trouver quelques plaiſirs ailleurs qu'en votre idée,
Et voir toute mon ame un peu moins obſédée!
Et vous, de qui je n'oſe attendre jamais rien,
Ne reſſentir jamais un mal pareil au mien!
Ainſi parla Cléandre, & ſes maux ſe paſſerent,
Son feu s'évanoüit, ſes déplaiſirs ceſſerent:
Il vécut ſans la Dame, & vécut ſans ennui,
Comme la Dame ailleurs ſe divertit ſans lui:

Heureux en ſon amour, ſi l'ardeur qui l'anime,
N'en conçoit les tourmens que pour s'en plaindre
en rime ;
Et ſi d'un feu ſi beau la céleſte vigueur,
Peut enflammer ſes Vers ſans échauffer ſon cœur.

Pour une Dame qui repréſentoit la Nuit, en la Comédie d'Endymion.

MADRIGAL.

SI la Lune & la Nuit ſont bien repréſentées,
Endymion n'étoit qu'un ſot :
Il devoit dès le premier mot
Renvoyer à leur Ciel les cornes argentées.
Ténébreuſe Déeſſe, un œil bien éclairé
Dans tes obſcurités eût cherché ſa fortune ;
Et je n'en connois point qui n'eût tôt préféré
Les ombres de la Nuit aux clartés de la Lune.

ELEGIE.

IRis, je vais parler, c'eſt trop de violence,
Il eſt temps que mon feu ſe dérobe au ſilence,
Et qu'il faſſe échapper au reſpect qui me nuit,
L'aveu du triſte état où vous m'avez réduit.
Depuis le jour fatal que pour vous je ſoûpire ;
Mes yeux ſe ſont cent fois chargés de vous le dire ;

Et cent fois, si mon mal vous pouvoit émouvoir,
Leur mourante langueur vous l'auroit fait sçavoir.
Mais les vôtres par-tout certains de leur victoire,
D'une obscure conquête estiment peu la gloire;
Et veulent pour daigner en faire part au cœur,
Que l'éclat du triomphe en apporte au Vainqueur.
C'est par-là que jaloux de l'orgueil qu'il inspire,
Ce cœur n'a point sur moi reconnu son empire;
Que mettant ma défaite au-dessous de ses soins
Il en a récusé mes soûpirs pour témoins;
Et craint de s'exposer, s'il avoüoit mes peines,
A rougir d'un captif indigne de vos chaînes.
Je le confesse, Iris, il n'est point parmi nous
De mérite assez haut pour aller jusqu'à vous.
A voir ce que je suis tout mon espoir chancelle;
Mais le peu que je vaux ne vous rend pas moins belle:
J'ai des yeux comme un autre à me laisser charmer,
J'ai comme un autre un cœur ardent à s'enflammer;
Et dans les doux appas dont vous êtes pourvûë,
J'ai dû brûler pour vous puisque je vous ai vûë.
Oui, de votre beauté l'éclat impérieux
Touche aussi-tot le cœur, qu'il vient frapper les yeux;
Ce n'est point un brillant dont la fausse lumiére
Ne fasse qu'éblouir, au moment qu'elle éclaire;
Ce n'est point un effort de charmes impuissants,
Qui prennent pour appui la surprise des sens:

Quoi qu'en nous leur rapport vante d'un prix extrême,
La raison convaincuë y souscrit elle-même;
Et sans appréhender de le voir démenti,
Par son propre suffrage affermit leur parti.
Alors que ne peut point sur les plus belles ames
Ce vif amas d'attraits, cette source de flammes,
Ces beaux yeux qui portant le jour de toutes parts,
Font autant de captifs qu'ils lancent des regards !
Alors que ne peut point ce pompeux assemblage
Des traits les plus perçans dont brille un beau visage;
Et qui dessus le vôtre, étalent hautement
Ce qu'ailleurs cent beautés font voir de plus charmant !
Aussi, que leur adresse, aux dons de la nature,
Ajoûte encor de l'art la plus douce imposture;
Que de lys empruntés leur visage soit peint,
On les verra pâlir auprès de votre teint:
Ce teint dont la blancheur, sans être mandiée,
Passe, en vivacité la plus étudiée;
Et pare avec orgueil le plus brillant séjour
Où les Graces jamais aient attiré l'Amour:
C'est-là, c'est en vous seule, Iris, que l'on doit croire,
Qu'aimant à triompher, il triomphe avec gloire;
Et qu'il trouve aussi-tôt de quoi s'assujettir
Quiconque de ses traits s'étoit pû garantir.
Pour moi, je l'avoûrai, comme aucune surprise,
N'avoit jusques ici fait trembler ma franchise,

Permettant à mes yeux l'heur de vous regarder ;
Mon cœur trop imprudent ne crût rien hazarder :
Ainsi de vos beautés qu'on vantoit sans pareilles,
Je voulus à loisir contempler les merveilles ;
Ainsi j'examinai tous ces riches trésors
Que prodigua le Ciel à former votre corps ;
Ce port noblement fier, cette taille divine,
Qui par sa majesté marque son origine ;
Seule égale à soi-même, & tellement à vous,
Que la formant unique, il s'en montra jaloux.
De tant d'appas divers mon ame possédée
Conclut d'en conserver la précieuse idée :
Je l'admirai sans cesse, & de mon souvenir
Ne croyant qu'admirer, j'eus peur de la bannir.
Mais de ce sentiment la flatteuse imposture,
N'empêcha pas le mal pour cacher la blessure,
Et ce soin d'admirer, qui dure plus d'un jour,
S'il n'est amour déja, devient bientôt amour.
Un je ne sçai quel trouble où je me vis réduire,
De cette vérité sçût assez-tôt m'instruire :
Par d'inquiets transports me sentant émouvoir,
J'en connus le sujet quand j'osai vous revoir.
A prendre ce dessein mon ame toute émuë
Eut peine à soutenir l'éclat de votre vûe :
Mon cœur en fut surpris d'un doux saisissement,
Qui me fit découvrir que j'allois être Amant.
Un désordre confus m'expliqua son martyre,
Je voulus vous parler, & ne sçûs que vous dire.
Je rougis, je pâlis, & d'un tacite aveu.
Si je n'aime point, dis-je, hélas ; qu'il s'en faut peu !

Soudain, le pourrez-vous apprendre ſans colere?
Je jugeai la révolte un parti néceſſaire;
Et je n'épargnai rien dans cette extrémité,
Pour ſoûlever mon cœur contre votre beauté.
L'ardeur de dégager ma franchiſe aſſervie,
Me fit prendre les yeux de la plus noire envie;
Je ne m'attachai plus qu'à chercher des défauts,
Qui détruiſant ma flamme adouciſſent mes maux.
Mais, las! cette recherche un peu trop téméraire
Produiſit à ſa cauſe un effet bien contraire;
Et vos attraits par elle à mes ſens mieux offerts,
Au lieu de les briſer redoublerent mes fers.
Plus je vous contemplai, plus je connus de charmes,
Contre qui ma raiſon me refuſa des armes;
Et ſans ceſſe l'amour par de vives clartés,
Me découvrit en vous de nouvelles beautés.
Tout ce que vous faiſiez étoit inſéparable
De ce je ne ſçai quoi ſans qui rien n'eſt aimable;
Tout ce que vous diſiez avoit cet air charmant,
Qui des plus nobles cœurs triomphe en un moment.
J'en connus le pouvoir, j'en reſſentis l'atteinte;
Contraint de vous aimer, j'aimai cette contrainte;
Et je n'aſpirai plus par mille vœux offerts,
Qu'à vous faire avoüer la gloire de mes fers.
Y conſentirez-vous, belle Iris, & pourrai-je
Promettre à mes deſirs ce charmant privilége?
Je ne demande point que ſenſible à mon feu,
L'aſſûrance du vôtre en couronne l'aveu.

Je ne demande point qu'à mes vœux favorable,
Vous vous montriez Amante, en vous montrant aimable;
Et que par un transport qui n'examine rien,
Le don de votre cœur suivre l'offre du mien.
Quoiqu'on ait fait pour vous & de grand & d'insigne,
C'est un prix glorieux dont on n'est jamais digne;
Et que ma passion me faisant desirer,
L'excès de mes défauts me défend d'espérer.
Permettez seulement pour flatter mon martyre,
Que vous osant aimer, j'ose aussi vous le dire;
Qu'à vos pieds mon respect apporte chaque jour
Les sermens redoublés d'un immuable amour;
Que là par son ardeur je vous fasse connoître
Qu'étant pur & sincere, il doit toûjours s'accroître;
Que ce n'est point l'effet d'un aveugle appétit
Que le desir fit naître, & que l'espoir nourrit;
Et qu'aimant par raison, d'un amour véritable,
Ce que jamais le Ciel forma de plus aimable;
Le temps dessus mon cœur n'aura rien d'assez fort
Pour en bannir les traits, que par ceux de la mort.



SONNET.

JE vous estime, Iris, & croi pouvoir sans crime
Permettre à mon respect un aveu si charmant:
Il est vrai qu'à chaque moment
Je songe que je vous estime.

Cette agréable idée, où ma raison s'abîme,
Tyrannise mes sens jusqu'à l'accablement;
Mais pour vouloir fuir ce tourment
La cause en est trop légitime.

Aussi quelque désordre où mon cœur soit plongé,
Bien loin de faire effort à l'en voir dégagé,
Entretenir sa peine est toute mon étude.

J'en aime le chagrin, le trouble m'en est doux;
Hélas, que ne m'estimez-vous
Avec la même inquiétude!

SONNET.

D'Un accueil si flatteur, & qui veut que j'espére,
Vous payez ma visite alors que je vous voi,
Que souvent à l'erreur j'abandonne ma foi,
Et crois seul avoir droit d'aspirer à vous plaire.

Mais si j'y trouve alors de quoi me satisfaire,
Ces charmes attirans, ces doux je ne sçai quoi,
Sont des biens pour tout autre aussi-bien que pour moi;
Et c'est dont un beau feu ne se contente guére.

D'une ardeur réciproque il veut d'autres témoins:
Un mutuel échange, & de vœux & de soins;
Un transport de tendresse à nul autre semblable,

C'est là ce qui remplit un cœur fort amoureux:
Le mien le sent pour vous, le vôtre en est capable,
Hélas! si vous vouliez que je serois heureux!

STANCES.

MArquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guéres mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et sçaura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des Planettes,
Règle nos jours & nos nuits;
On m'a vû ce que vous êtes,
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatans,
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore;
Mais ceux que vous méprisez,
Pourroient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourroient sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux;
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise;
Quoi qu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

SONNET.

USez moins avec moi du droit de tout charmer;
Vous me perdrez bientôt si vous n'y prenez garde.
J'aime bien à vous voir, quoi qu'enfin j'y hazarde;
Mais je n'aime pas bien qu'on me force d'aimer.

Cependant mon repos a de quoi s'alarmer;
Je sens je ne sçai quoi dès que je vous regarde;
Je souffre avec chagrin tout ce qui m'en retarde,
Et c'est déja sans doute un peu plus qu'estimer.

Ne vous-y trompez pas, l'honneur de ma défaite
N'assure point d'esclave à la main qui l'a faite;
Je sçai l'art d'échapper aux charmes les plus forts,

Et quand ils m'ont réduit à ne plus me défendre,
Sçavez vous, belle Iris, ce que je fais alors?
Je m'enfuis de peur de me rendre.

SONNET PERDU AU JEU.

Je chéris ma défaite, & mon destin m'est doux,
Beauté, charme puissant des yeux & des oreilles;
Et je n'ai point regret qu'une heure auprès de vous
Me coûte en votre absence & des soins & des veilles.

Se voir ainsi vaincu par vos rares merveilles,
C'est un malheur commode à faire cent jaloux:
Et le cœur ne soupire en des pertes pareilles,
Qu pour baiser la main qui fait des si grands coups.

Recevez de la mienne, après votre victoire,
Ce que pourroit un Roi tenir à quelque gloire;
Ce que les plus beaux yeux n'ont jamais dédaigné.

Je vous en rends, Iris, un juste & prompt hommage.
Hélas! contentez-vous de me l'avoir gagné
Sans me dérober davantage.

MADRIGAL
A MADEMOISELLE SERMENT. *

Mes deux mains à l'envi disputent de leur gloire,
Et dans leurs sentimens jaloux
Je ne sçais ce que j'en dois croire.
Philis, je m'en rapporte à vous,

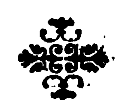
* Mademoiselle Serment ayant baisé la main à M. Corneille par un excès d'estime, il lui envoya ce Madrigal.

Réglez mon amour par le vôtre :
Vous sçavez leurs honneurs divers,
La droite a mis au jour un million de Vers,
Mais votre belle bouche a daigné baiser l'autre.
Adorable Philis, peut-on mieux décider,
Que la droite lui doit céder ?

RÉPONSE
DE MADEMOISELLE SERMENT.*

SI vous parlez sincérement
Lorsque vous préférez la main gauche à la droite,
De votre jugement je suis mal satisfaite :
Le baiser le plus doux ne dure qu'un moment ;
Un million de Vers dure éternellement,
Quand ils sont beaux comme les vôtres :
Mais vous parlez comme un Amant,
Et peut-être comme un Normand ;
Vendez vos coquilles à d'autres.

* Cette Réponse n'est point dans le Recueil de Sercy, & est imprimée pour la premiere fois.



LETTRE

DE PIERRE CORNEILLE à M. de saint Evremond, pour le remercier des loüanges qu'il lui avoit données dans la Dissertation sur l'Alexandre de Racine.

MONSIEUR,

L'obligation que je vous ai, est d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement; & dans la confusion où je suis, je m'obstinerois encore dans le silence, si je n'avois peur qu'il ne passât auprès de vous pour ingratitude. Bien que les suffrages de l'importance du vôtre nous doivent toujours être très-précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre estime, en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a battu; & vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siécle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'Antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme, qui ne peut dou-

* Cette Lettre & la Réponse sont au Tome III. des Oeuvres de M. de Saint Evremond, pag. 45. & suiv. de l'édition d'Amsterdam, 1726.

ter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous : aussi je vous avouë après cela, que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicule ces vains Trophées qu'on établit sur le débris imaginaire des miens, & de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtemens qu'on avoit pour les anciens Héros refondus à notre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajoûter ici, que vous m'avez pris par mon foible, & que ma Sophonisbe *, pour qui vous montrez tant de tendresse, a la meilleure part de

* Voici l'endroit de la Dissertation de M. de Saint Evremond. „ Un des grands défauts de notre Nation, c'est de „ ramener tout à elle, jusqu'à nommer *Etrangers* dans „ leur propre Pays, ceux qui n'ont pas bien ou son air, „ ou ses maniéres. Delà vient qu'on nous reproche justement de ne sçavoir estimer les choses que par le rapport „ qu'elles ont avec nous; dont Corneille a fait une injuste & fâcheuse expérience dans sa SOPHONISBE. „ Mairet, qui avoit dépeint la sienne infidéle au vieux Syphax, & amoureuse du jeune & victorieux Massinisse, „ plût quasi généralement à tout le monde, pour avoir „ rencontré le goût des Dames, & le vrai esprit des Gens „ de la Cour. Mais Corneille qui fait mieux parler les „ Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les „ Carthaginois que les Citoyens de Carthagene parloient „ eux-mêmes; Corneille qui presque seul a le bon Goût „ de l'Antiquité, a eu le malheur de ne plaire pas à notre „ siécle, pour être entré dans le génie de ces Nations, & „ avoir conservé à la fille d'Asdrubal, son véritable caractere. Ainsi, à la honte de nos jugemens, celui qui a „ surpassé tous nos Auteurs, & qui s'est peut être ici surpassé lui-même, à rendre à ces grands noms tout ce qui „ leur étoit dû, n'a pû nous obliger à lui rendre tout ce „ que nous lui devions, asservis par la coûtume aux choses que nous voyons en usage, & peu disposés par la „ raison à estimer des qualités & des sentimens qui ne „ s'accommodent pas aux nôtres. „ *Oeuv. de S. Evr. T. II, p.* 449.

la mienne ? Que vous flattez agréablement mes sentimens, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'Amour doit avoir dans les belles Tragédies, & la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux Illustres, ces caracteres de leur temps, de leur Nation, & de leur humeur ! j'ai crû jusques ici que l'Amour étoit une passion trop chargée de foiblesses, pour être la dominante dans une Piéce héroïque : j'aime qu'elle y serve d'ornement, & non pas de corps ; & que les grandes ames ne la laissent agir, qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux & nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, & me dire toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
CORNEILLE.

RÉPONSE

DE M. DE S. EVREMOND à M. Pierre Corneille.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous ne fussiez le plus reconnoissant homme du monde, d'une grace qu'on vous feroit, puisque vous vous sentez obligé d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui ont les mêmes sentimens que moi de vos Ouvrages, vous devriez des remercimens à tous ceux qui s'y connoissent. Je vous puis répondre que jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre en Angleterre & en Hollande. Les Anglois, assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion souvent bien fondée, & croyent faire honneur à leur Ben. Johnson (*) de le nommer le Corneille d'Angleterre. Monsieur

* Benjamin Johnson, célébre Poëte Anglois, fleurissoit sous les Regnes de la Reine Elisabeth, de Jacques I. & de Charles I. Comme il étoit versé dans la lecture des Anciens, il en profita habilement, & donna au Théatre Anglois une forme & une régularité qu'il n'avoit point euë jusqu'alors. Il a fait des Tragédies, comme le *Sejan* & le *Catilina*, qui ont eû l'approbation des Connoisseurs. On

Waller,

Waller, un des plus beaux esprits du siécle, attend toujours vos Piéces nouvelles, & ne manque pas d'en traduire un Acte ou deux en Vers Anglois, pour sa satisfaction particuliere (*). Vous êtes le seul de notre Nation, dont les sentimens ayent l'avantage de toucher les siens. Il demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en France : il n'y a que vous, dit-il, de tous les François, qui sçache penser. Monsieur Vossius, le plus grand admirateur de la Grece, qui ne sçauroit souffrir la moindre comparaison des Latins aux Grecs, vous préfére a Sophocle & à Euripide.

Après des suffrages si avantageux, vous me surprenez de dire que votre réputation est attaquée en France. Seroit-il arrivé du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les Etrangers, quand elles se passent à Paris? Je ne m'étonnerois point qu'on prit quelque dégoût pour les vieux Héros, quand

estime infiniment ses Comédies, particulierement celles qui ont pour titre, *Vilpone, ou le Renard*; *l'Alchymiste*; *la Foire de la saint Barthelemy*; *& la Femme qui ne parle point*. Monsieur de St. Evremond étoit charmé de la derniere Piéce. Ben-Johnson mourut en 1637. âgé de 63. ans. Il est enterré dans l'Abbaye de Westminster, où pour toute Epitaphe on s'est contenté de mettre ces paroles sur sa tombe : *O rare Ben-Johnson* !

* Monsieur Waller a travaillé à la traduction Angloise du *Pompée* de Corneille, conjointement avec Charles Sackville, Comte de Dorset, un des plus beaux esprits d'Angleterre, mort en 1706. C'est tout ce qui nous reste de ses traductions de Corneille.

on en voit un jeune qui efface toute leur gloire : mais si on se plaît encore à les voir représenter sur nos Théâtres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous ? Je crois que l'influence du mauvais goût s'en va passer ; & la premiere Piéce que vous donnerez au Public sera voir, par le retour de ses applaudissemens, le récouvrement du bon sens, & le rétablissement de la raison. Je ne finirai pas sans vous rendre graces très-humbles de l'honneur que vous m'avez fait. Je me trouverois indigne des loüanges que vous donnez à mon jugement : mais comme il s'occupe le plus souvent à bien connoître la beauté de vos Ouvrages, je confonds nos interêts ; & me laisse aller avec plaisir à une vanité mêlée avec la justice que je vous rends.



ODE,

Au Reverend Pere Delidel, de la Compagnie de Jesus, sur son Traité de la Theologie Saintes. *

TOi qui nous apprens de la Grace
Quelle est la force, & la douceur,
Comme elle descend dans un cœur,
Comme elle agit, comme elle passe;
Docte Ecrivain, dont l'œil perçant,
Va jusqu'au sein du Tout-puissant
Pénétrer ce profond abîme,
Que les hommes te vont devoir!
Et que le prix en est ineffable & sublime,
De ces biens, que par là tu mets en leur pouvoir!

Oüi, tant que durera ta course,
Tu peux, mortel, à pleines mains
Puiser des bonheurs souverains
En cette inépuisable source.
Un guide si bien éclairé
Te conduit d'un pas assûré
Au vivant Soleil qui l'éclaire,
Suis, mais avec zéle, avec foi,
Suis, dis-je, tu verras tout ce qu'il te faut faire,
Et si tu ne le fais, il ne tiendra qu'à toi.

* Cette Ode est au commencement de ce Traité, imprimé à Paris en 1668. in-4°.

Tu

Tu péches, mais un Dieu pardonne,
Et pour mériter ce pardon,
Il te fait ce précieux don,
Il n'en eſt avare à perſonne.
Reçois avec humilité,
Conſerve avec fidélité,
Ce grand appui de ta foibleſſe.
Avec lui ton vouloir peut tout,
Sans lui tu n'es qu'ordure, impuiſſance, baſſeſſe;
Fais-en un bon uſage, & la gloire eſt au bout.

Ç'en eſt la digne recompenſe;
Mais auſſi, tu le dois ſçavoir,
Cet uſage eſt en ton pouvoir,
Il dépend de ta vigilance:
Tu peux t'endormir, t'arrêter,
Tu peux même le rejetter
Ce don, ſans qui ta perte eſt ſûre,
Et n'en tireras aucun fruit,
Si tu déferes plus aux ſens, à la nature,
Qu'aux mouvemens ſacrés qu'en ton ame il produit.

J'en connois par toi l'efficace,
Sçavant & pieux Ecrivain,
Qui jadis de ta propre main
M'as élevé ſur le Parnaſſe;
C'étoit trop peu pour ta bonté
Que ma jeuneſſe eût profité

Des leçons que tu m'as données ;
Tu portes plus loin ton amour,
Et tu veux qu'aujourd'hui mes derniéres années
De tes instructions, profitent à leur tour.

Je suis ton Disciple, & peut-être
Que l'heureux éclat de mes Vers,
Ebloüit assez l'Univers,
Pour faire peu de honte au Maître.
Par une plus sainte leçon
Tu m'apprends de quelle façon
Au vice on doit faire la guerre.
Puissai-je en user encor mieux,
Et comme je te dois ma gloire sur la Terre,
Puissai-je te devoir un jour celle des Cieux !

Par son très-obligé Disciple
P. CORNEILLE.

Quòd scribo & placeo, si placeo, omne tuum est. *

* Imité du dernier Vers de la troisiéme Ode d'Horace, Liv. IV.

Quod spiro, & placeo (si placeo) tuum est.



BILLET
A M. PELLISSON. (a)

EN matiére d'amour je ſuis fort inégal,
J'en écris aſſez bien, & le fais aſſez mal.
J'ai la plume féconde & la bouche ſtérile,
Bon galant au Théatre, & fort mauvais en Ville,
Et l'on peut rarement m'écouter ſans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Voilà, Monſieur, une petite peinture que je fis de moi-même il y a près de vingt ans. Je ne vaux guére mieux à préſent. Quoi qu'il en ſoit, Monſieur le Surintendant (b) a voulu ſçavoir ces ſix Vers, & je ne ſuis point fâché de lui avoir fait voir que j'ai toujours eu aſſez d'eſprit pour connoître mes défauts, malgré l'amour propre qui ſemble être attaché à notre métier. J'obéis donc ſans répugnance aux ordres qu'il lui a plû m'en donner, & vous ſupplie de me ménager un moment d'audience pour prendre congé de lui, puiſqu'il a voulu que je l'importunaſſe encore une fois. Il me témoigna Dimanche dernier aſſez de bonté pour me faire eſpérer qu'il ne dédaignera

(a) Copié ſur l'Original de Corneille.

(b) M. Fouquet Surintendant des Finances.

pas de prendre quelque ſoin de moi, & je ne doute point que tôt ou tard elle n'aye ſon effet, principalement quand vous prendrez la peine de l'en faire ſouvenir. Je me promets cela de la généreuſe amitié dont vous m'honorez, & ſuis à vous de tout mon cœur,

CORNEILLE.

CLARISSIMO VIRO

D. Pelliſſonio, Regi Chriſtianiſſimo à Secretioribus Conſiliis, Supplicum Libellorum Magiſtro.

Nec te ſilebo, carmine non meo
Indictus ibis, digne perennibus
Ævum Peliſſoni per omne
Laudibus eloquiiſque ferri.

Sculptis ſuperbo marmore, & aureis
Altè columnis, Auree ſæculo
Vir decolori, & concolorum
Effigies rediviva morum.

* Imprimé in-4°. ſans date d'année.

Quæ condiderunt jura securibus
Armata gentes, sceptraque provida,
Secura ne pœnæ nocendi
In vetitum rueret libido,

Passim scelestas contineant manus;
Dent prurienti fræna licentiæ;
Te fraudis osorem nefandæ,
Te sceleris dedit abstinentem,

Quæ rectitudo est visceribus piis
Innata. Gaudes officiis prior
Certare promptis: nil moraris,
Immeritus, meritusve poscas.

Omnis reatûs esto aliis satis
Expers honestas; non tibi: sit nisi
Omni decoro compta virtus,
Omni etiam specie decori.

Jus ergo contra fasque perurgeant
Dirùm minantis jura potentiæ,
Carcer, catenæ, sæviensque
Suppliciis miseros in artus

Immanè tortor: Pelliciens suis
Accedat & spes credula fascinis;
Te vis nec auri blanda, sævi
Nec moveat metuenda ferri.

Stares, sonanti litore qualiter
Immota rupes mole stat ardua,
Fluctus retundens. Sic & olim
Te populi stupuere stantem.

Defuncta duris quando laboribus
Tandem triumphavit tua pertinax
Constantia, absque ulla pudoris
Vel fidei violatione.

Sic & probari debuerat fides,
Ac fortitudo; judice Principe,
Usus in arcanos vocanda
Ad penitos Lupara recessus.

Sacris latescens quid penetralibus
Volvas, opinari temeraria
Plebs ausit; occultata Regum
Mirer ego, sileamque cautus.

Sic quando Moses colloquiis Dei
Caliginoso culmine conditus
Gauderet, ac voces amicas
Auribus exciperet beatis;

Dignationem Nummis, & Viri
Vix mussitantes Abramidum tribus
Sortem stupebant insolentem.
Ille homines rediens ad imos,

Fœtos superni luminis, & Dei
Sensus reportans, dia volumina
Condebat æternos in annos
Eximiæ monumenta genti.

Tu nonne mentis cum tibi Regiæ
Sit particeps mens, scriniaque abditi
Ingressa veri, tandem aperta
Luce frui dabis alta tanti

Commenta Regis, Consilia, & Pii
Mavortis artes, fortia prælia,
Ludosque fortunæ malignæ
Auspicio meliore cassos ?

Expectat orbis. Te sine Principis
Splendescat ingens gloria maximi
Non nota : cultu non decente
Materiæ pretiositatem.

VERSION DE L'ODE A MONSIEUR PELLISSON.

NOn je ne ferai pas, ILLUSTRE PELLISSON,
Ingrat à tes bienfaits, injuste à ton beau nom.
Dans mes chants, dans mes vers il trouvera sa place,
Et tes bienfaits dans moi ne perdront pas leur grace.

Je sçai bien que ce nom par la gloire porté,
A déja pris l'essor vers l'immortalité ;
Et que pour le placer avec quelque avantage
Il faudroit mettre l'or & le marbre en usage :
Mais ne pouvant dresser de plus beaux monumens,
Approuve dans mes Vers ces justes sentimens.
C'est toi, GRAND PELLISSON, qui malgré la licence,
Ramenes dans nos jours le siécle d'innocence :
Par toi nous retrouvons la candeur, la bonté,
Et du monde naissant la sainte probité.
Que la Justice armée & les Loix souveraines
Contiennent les mortels par la crainte des peines,
De peur que le forfait & le crime indompté
N'entraîne le désordre avec l'impunité.
Ni la rigueur des Loix, ni l'austére Justice
Ne te retiendront pas sur le penchant du vice :
L'amour de la vertu fait cet effet dans toi,
Elle seule te guide, elle est seule ta loi.
Au milieu de la Cour ton ame bienfaisante
Verse indifféremment sa faveur obligeante ;
En bien loin d'encherir, ou vendre les bienfaits ;
Tu préviens, en donnant, les vœux & les souhaits.
Ces mortels dont l'éclat emporte notre estime,
N'ont souvent pour vertu que d'être exempts de crime :
Mais ta vertu qui suit des sentimens plus hauts,
Ne borne pas ta gloire à vivre sans défauts.

En mille beaux projets, en mille biens féconde,
Ta ſolide vertu ſe fait voir dans le monde ;
Et ſans les faux appas d'un éclat emprunté
Elle porte à nos yeux ſa charmante beauté.
En vain pour ébranler ta fidéle conſtance,
On vit fondre ſur toi la force & la puiſſance :
En vain dans la Baſtille on t'accabla de fers ;
En vain on te flatta ſur mille appas divers ;
Ton grand cœur inflexible aux rigueurs, aux careſſes
Triompha de la force & ſe rit des promeſſes.
Et comme un grand rocher par l'orage inſulté,
Des flots audacieux mépriſe la fierté ;
Et ſans craindre le bruit qui gronde ſur ſa tête,
Voit briſer à ſes pieds l'effort de la tempête ;
C'eſt ainſi, PELLISSON, que dans l'adverſité
Ton intrépide cœur garda ſa fermeté ;
Et que ton amitié conſtante & généreuſe
Du milieu des dangers ſortit victorieuſe :
Mais c'eſt par ce revers que le plus grand des Rois
Sembloit te préparer aux plus nobles emplois ;
Et qu'admirant dans toi l'eſprit & le courage,
De la Baſtille au Louvre il te fit un paſſage,
Où ta fidélité dans ſon plus grand éclat,
Conſerve le dépôt des ſecrets de l'Etat.
De moi, je ne veux point, comme le bas vulgaire,
De tes divers emplois pénétrer le myſtére :
Je ne m'introduis point dans le Palais des Grands,
Et me fais un ſecret de ce que j'y comprends.

Mais je te vois alors comme un autre Moyse,
Quand le Peuple de Dieu, par sa seule entremise,
Sur le mont de Sina reçut la sainte Loi
A travers les carreaux, la terreur & l'effroi.
De sa haute faveur, les Tribus étonnées,
Au pied du sacré Mont demeuroient prosternées;
Pendant que ce Prophéte élevé dans ce lieu,
Dans un nuage épais parloit avec son Dieu;
Et qu'il puisoit à fonds dans le sein de sa gloire
Le merveilleux projet de sa divine Histoire:
Monument éternel, où la postérité
Viendra dans tous les temps chercher la vérité.
Mais puisqu'un même sort te donne dans la France,
Du plus grand des Héros l'illustre confidence,
Et que par sa faveur tu vois jusques au fonds
Des secrets de l'Etat les abîmes profonds;
Ne donneras-tu pas, après tes doctes veilles,
De ce grand Conquérant les faits & les merveilles;
Et d'un style éloquent ne décriras-tu pas
Ses conseils, ses exploits, ses siéges, ses combats?
Le monde attend de toi ce merveilleux ouvrage,
Seul digne des appas de ton divin langage.
Les faits de ce grand Roi perdroient de leur beauté,
Si tu n'en soûtenois l'auguste Majesté;
Et sa gloire après nous ne seroit pas entiére,
Si tout autre que toi traitoit cette matiére.
Poursuis-donc, PELLISSON, cet auguste projet,
Et ne t'étonne point par l'éclat du sujet:
Ton seul art peut donner d'une main immortelle
Au plus grand de nos Rois une gloire éternelle.

INSCRIPTION

Pour l'Arcenal de Brest. *

LUDOVICO MAGNO.

QUæ pelago sese Arx aperit metuenda Britanno ;
Classibus armandis , omnique accommoda bello ,
Prædonum terror , Francis tutela Carinis ,
Æternæ Regni excubiæ , Domus hospita Martis ,
Magni opus est Lodoici. Hunc omnes omnibus undis
Agnoscant venti Dominum , & Maria alta tremiscant.

TRADUCTION.

PAlais digne de Mars, qui fournis pour *armer*
Cent Bataillons sur Terre, & cent Vaisseaux sur *Mer* :
De l'Empire des Lys foudroyant Corps de garde ,
Que jamais sans pâlir Corsaire ne regarde :
De Loüis le plus grand des Rois ,
Vous êtes l'immortel ouvrage.
Vents, c'est ici qu'il lui faut rendre hommage ;
Mers, c'est d'ici qu'il faut prendre ses Loix.

* Imprimée d'abord en feüille volante *in*-4°. sans date d'année ; & réimprimée dans les Oeuvres de Santeüil.



AD P. BELLEVRÆUM,

PRO DEFENSIONE FABULARUM. *

Ergò sacra novæ mutabunt carmina Leges,
Et suus Antiquis præripietur honos?
Tot Vatum monumenta, tot & decora alta peribunt?
Musarum tot opes auferet una dies?
Ah! tantum prohibe facinus, Pater optime Vatum,
Non aliâ fueris tu mihi Lege Deus.
Vos tantum prohibete nefas, prohibete Camœnæ,
Non aliâ dicam vos ratione Deas.
Ecquis erit vestros posthàc qui curet honores,
Irrita si nullam Numina fertis opem?
Non ita: tot veterum præclara inventa manebunt,
Et quod sacravit fabula prisca melos.
Numen habent Musæ, vos Fontes Numen habetis,
Sunt etiam & sylvis, arboribusque Deæ.
Et nemora, & montes, vallesque, & in hospita saxa,
Ipsaque cum rivis flumina Numen habent.
Nuper multa gemens in littore flebat Amyntas,
Et fato raptum sæpè vocabat Hylam.
Flebant & rupes, fontesque & littora flebant;
Flere etiam visa est conscia Nympha loci.
Et montes doluisse, annosaque robora circùm
Corticibus ruptis ingemuisse ferunt.

* Ces Vers Latins sont de M. Santeüil, & la Traduction de Pierre Corneille.

Quid non Pierides, quid non finxere Poëtæ?
Vidimus argutâ mœnia structa lyrâ.
Vidimus auritas motare cacumina Quercus,
Et cursus Amnes sustinuisse suos.
Dant Vates vultus varios, variosque colores,
Eque solo ducunt quæ super astra ferant.
Surda vocant, immota movent, mentem omnibus addunt;
Artis opus summum, mille placere modis.
Obscuris vera involvunt, celantque docendo,
Sublustri & nebulâ splendidiora tegunt.
Sed veluti rutilis quando fulgoribus ardet,
Nubibus obvolvi, quà videatur, amat:
Maxima sunt, plerumque tegit quæ fabula, & istis
E tenebris fulget pulchriùs orta dies.
Lector amat veros dubiâ sub imagine sensus,
Quæsitasque diù cernere gaudet opes.
Quin etiam humanis divina affingimus ora,
Et sunt, quæ proprio nomine spontè carent.
Ignem Mulciberum, Cererem frumenta vocabo,
Et pluvium, in terras dum cadit unda, Jovem.
Si Venetas describam arces, molimine magno
Non homines dicam, sed posuisse Deos.
Illic Adriacis surgat Neptunus ab undis,
Atque novæ admirans hæreat Urbis opus.
Quod si bella canam, Jani Mars limina vellat,
Et bellatores ducat in arma Deos.
Mulciber Ætnæis recoquat fornacibus arma,
Thracibus, aut rigidis arma tremenda Getis.

Tum scelerum inventrix laceră Discordia pallă
Advocet infernas ex Acheronte Deas.
Mox Amnes trepidare, imis pallere sub antris,
Dum Bellona furens impia bella movet.
Si decora hæc tollas, sine vi, sine pondere carmen
Lectori fesso tædia mille feret.
Quid memorem flôres? Si Numina flôribus absunt,
Cur pallent Violæ, cur Hyacinthe rubes?
Cur sibi cognatos Anemone deperit Euros?
Undè color Calthis, & color undè Rosis?
Non his Terra putris det flôribus, undè rubescant,
Sed Pueri, aut Veneris sanguine tingat Amor.
Vos sine Pomonâ nusquam flôrebitis horti,
Et mæsti, nisi Pan pascat, abite greges.
Sunt hæc magna quidem veterum mysteria Vatum,
Temporibus seris quæ violare nefas.
Ergo tui, Bellevrae, canam si gaudia Ruris,
Alloquar & Nymphas, Sylvicolasque Deos:
Et Charites aderunt, zonis de more solutis,
Alterno terram concutientque pede.
Illùc Pastores, illuc mihi Rustica turba,
Et pariter veniant, Dique Deæque loci.
Fauni cum Satyris, Clavam, Thyrsumque relinquant,
Tympana cum sistris æraquè pulsa sonent:
Pampineâ incomptos redimiti fronde capillos,
Lascivis celebrent orgia læta modis.
Jam madidi vina media inter pocula, libent
Et tibi magna Pales, & tibi Bacche pater.
Mænades hic ululent sparsis sine lege capillis,
Et fuget attonitos turba proterva viros.

Non lector gaudebit, amat nam mille figuras,
Se quoque festivis credet adesse choris:
Quin etiam arridens, jam tum mihi plaudit Apollo,
Plaudit Apollinei docta caterva chori:
Et Nymphæ properant alacres ambire Poëtam,
Et viridi lauro tempora nostra tegunt.
Ruris & ipse mihi Dominus quoque plaudit amico
Numine, & incœptis annuit usque meis.
Exulet ergo procul sacris Gens invida Musis,
Et placuisse tibi sit, Bellevrae, satis.

Ne impietati mihi ascribas, quod quædam ex Antiquorum superstitione homo Christianus versibus meis insperserim; hæc styli exercendi causâ lusi, quo aptior fierem ad ea scribenda quæ spectant ad Religionem. Hæc autem, candide Lector, nolim te nescisse.

DEFENSE

DES FABLES DANS LA POESIE.

IMITATION DU LATIN.

QU'on fait d'injure à l'Art de lui voler la fable!
C'est interdire aux Vers ce qu'ils ont d'agréable,
Anéantir leur pompe, éteindre leur vigueur,
Et hazarder la Muse à sécher de langueur.
O vous qui prétendez qu'à force d'injustices
Le vieil usage céde à de nouveaux caprices,

Donnez-nous par pitié du moins quelques beautés,
Qui puissent remplacer ce que vous nous ôtez ;
Et ne nous livrez pas aux tons mélancoliques
D'un style estropié par de vaines Critiques.
Quoi ! bannir des enfers Proserpine & Pluton ?
Dire toujours le Diable, & jamais Alecton ?
Sacrifier Hécate & Diane à la Lune,
Et dans son propre sein noyer le vieux Neptune ?
Un Berger chantera ses déplaisirs secrets,
Sans que le triste Echo répete ses regrets ?
Les bois autour de lui n'auront point de Dryades,
L'air sera sans Zéphirs, les fleuves sans Naïades,
Et par nos délicats les Faunes assommés
Rentreront au néant dont on les a formés ?
Pourras-tu, Dieu des Vers, endurer ce blasphême,
Toi, qui fis tous ces Dieux, qui fis Jupiter même ?
Pourras-tu respecter ces nouveaux Souverains,
Jusqu'à laisser périr l'ouvrage de tes mains ?
O ! digne de perir, si jamais tu l'endures !
D'un si mortel affront sauve tes créatures :
Confonds leurs Ennemis, insulte à leurs Tyrans ;
Fais-nous en dépit d'eux, garder nos premiers rangs ;
Et retirant ton feu de leurs veines glacées,
Laisse leurs Vers sans force, & leurs rimes forcées.
La fable en nos Ecrits, disent-ils, n'est pas bien ;
La gloire des Payens deshonore un Chrétien.

L'Eglise toutefois, que l'Esprit Saint gouverne,
Dans ses Hymnes sacrés nous chante encor l'Averne ;
Et par le vieil abus le Tartare inventé
N'y deshonore point un Dieu résuscité.
Ces rigides Censeurs ont-ils plus d'esprit qu'elle ;
Et font-ils dans l'Eglise une Eglise nouvelle ?
Quittons cet avantage, & ne confondons pas
Avec des droits si saints de profanes appas.
L'œil se peut-il fixer sur la vérité nuë ?
Elle a trop de brillant pour arrêter la vûë ;
Et telle qu'un éclair qui ne fait qu'ébloüir,
Elle échappe aussi-tôt qu'on présume en joüir.
La fable qui la couvre, allume, presse, irrite
L'ingénieuse ardeur d'en voir tout le mérite :
L'art d'en montrer le prix consiste à le cacher,
Et sa beauté redouble à se faire chercher.

Otez Pan & sa flûte, adieu les pâturages :
Otez Pomone & Flore, adieu les jardinages,
Des Roses & des Lys le plus superbe éclat,
Sans la fable en nos Vers n'aura rien que de plat.
Qu'on y peigne en Sçavant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une terre pourrie,
Le portrait plaira-t-il, s'il n'a pour agrément
Les larmes d'une Amante, ou le sang d'un Amant ?
Qu'aura de beau la Guerre, à moins qu'on n'y crayonne,
Ici le Char de Mars, là celui de Bellone ;
Que la Victoire vole, & que les grands exploits
Soient portés en tous lieux par la Nymphe à cent voix ?

Qu'ont la Terre & la Mer, si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de Tritons à pousser une navire?
Cet Empire qu'Eole a sur les tourbillons,
Bacchus, sur les côteaux, Cérés sur les sillons?
Tous ces vieux ornemens, traitez-les d'antiquailles;
Moi, si je peins jamais Saint Germain, & Versailles,
Les Nymphes, malgré-vous, danseront tout autour,
Cent Demi-Dieux folets leur parleront d'amour;
Du Satyre caché les brusques échappées
Dans les bras des Sylvains feront fuir les Napées:
Et si je fais Ballet pour l'un de ces beaux lieux,
J'y ferai, malgré-vous, trépigner tous les Dieux.
Vous donc, encore un coup, troupe docte & choisie,
Qui nous forgez des Loix à votre fantaisie;
puissiez-vous à jamais adorer cette erreur,
Qui pour tant de beautés inspire tant d'horreur:
Nous laisser à jamais ces charmes en partage,
Qui portent les grands noms au-delà de notre âge:
Et si le vôtre atteint quelque postérité,
Puisse-t'il n'y traîner qu'un Vers décrédité!



LES FONTAINES
DE PARIS.

Pour la Pompe du Pont Notre-Dame. *

SEquana cùm primùm Reginæ allabitur Urbi,
Tardat præcipites ambitiosus aquas.
Captus amore loci cursum obliviscitur, anceps
Quò fluat, & dulces nectit in Urbe moras.
Hinc varios implens fluctu subeunte canales,
Fons fieri gaudet, qui modò flumen erat.

* Les Vers Latins sont de Santeüil, & se trouvent avec la traduction de Corneille dans les Oeuvres de Santeüil.

IMITATION
DES VERS LATINS.

QUe le Dieu de la Seine a d'amour pour Paris!
Dès qu'il en peut baiser les rivages chéris,
De ses flots suspendus la descente plus douce
Laisse douter aux yeux s'il avance ou rebrousse:
Lui-même à son Canal il dérobe ses eaux,
Qu'il y fait réjaillir par de secretes veines;
Et les plaisirs qu'il prend à voir des lieux si beaux,
De grand Fleuve qu'il est, le transforme en Fontaines.

Pour la Fontaine des Quatre Nations, vis-à-vis le Louvre. *

Sequanides flebant imo sub gurgite Nymphæ,
Cùm premerent densæ pigra fluenta rates:
Ingentem Luparam nec jam aspectare potestas,
Tarpeii cedat cui domus alta Jovis.
Huc alacres, Rex ipse vocat, succedite Nimphæ;
Hinc Lupara adverso littore tota patet.

* Les Vers Latins sont de Santeüil, & sont imprimés avec la traduction de Corneille dans les Oeuvres de Santeüil.

IMITATION.

C'Est trop gémir, Nymphes de Seine,
Sous le poids des batteaux qui cachent votre lit,
Et qui ne vous laissoient entrevoir qu'avec peine,
Ce chef-d'œuvre étonnant, dont Paris s'embellit,
Dont la France s'enorgueillit.
Par une route aisée, aussi-bien qu'imprévûë,
Plus haut que le rivage un Roi vous fait monter;
Qu'avez-vous plus à souhaiter?
Nymphes, ouvrez les yeux, tout le Louvre est en vûë.

LOUANGES
DE LA
SAINTE VIERGE,

Composées en Rimes par saint Bonaventure ; & mises en Vers François par Pierre Corneille.

AU LECTEUR.*

CEtte Piéce se trouve imprimée sous le nom de Saint Bonaventure, à la fin de ses Oeuvres. Plusieurs doutent si elle est de lui, & je ne suis pas assez sçavant en son caractere pour en juger. Elle n'a pas l'élevation d'un Docteur de l'Eglise, mais elle a la simplicité d'un Saint, & sent assez le zéle de son siécle, où dans les Hymnes, Proses, & autres compositions pieuses que l'on faisoit en Latin, on recherchoit davantage les heureuses cadences de la rime, que la justesse de la pensée. L'Auteur de celle-ci a voulu trouver l'image de la Vierge en beaucoup de figures du Vieux & Nouveau Testament; les applications

* Ce petit Ouvrage parut à Paris en 1665. in-12.

qu'il en a faites, sont quelquefois un peu forcées, & quelque aide que j'aie tâché de lui prêter, la figure n'a pas toujours un entier rapport à la chose. Je me suis réglé à rendre chacun de ses huitains par un dizain, mais je ne me suis pas assujetti à les faire tous de la même mesure. J'y ai mêlé des Vers longs & courts, selon que les expressions en ont eu besoin, pour avoir plus de conformité avec l'Original, que j'ai tâché de suivre fidélement. Vous y en trouverez d'assez passables, quand l'occasion s'en est offerte; mais elle ne s'est pas offerte si souvent que je l'aurois souhaité pour votre satisfaction. Si ce coup d'essai ne déplaît pas, il m'enhardira à donner de temps en temps au public des ouvrages de cette nature, pour satisfaire en quelque sorte à l'obligation que nous avons tous d'employer à la Gloire de Dieu du moins une partie des talents que nous en avons reçûs. Il ne faut pas toutefois attendre de moi dans ces sortes de matiéres autre chose que des Traductions ou des Paraphrases. Je suis si peu versé dans la Théologie & dans la dévotion, que je n'ose me fier à moi même, quand il en faut parler. Je les regarde comme des routes inconnuës, où je m'égarerois aisément, si je ne m'assurois de bons guides; & ce n'est pas sans beaucoup de confusion que je me sens un esprit si fécond pour les choses du Monde, & si stérile pour celles de Dieu. Peut-être l'a-t-il

ainsi voulu pour me donner d'autant plus dequoi m'humilier devant lui & rabattre cette vanité si naturelle à ceux qui se mêlent d'écrire, quand ils ont eu quelque succès avantageux. En attendant qu'il lui plaise m'inspirer & m'attirer plus fortement, je vous fais cet aveu sincere de ma foiblesse, & ne me hazarderai à vous rien dire de lui, que je n'emprunte de ceux qu'il a mieux éclairés.



LAUS

BEATÆ VIRGINIS.

AVE cœleſte lilium,
Ave roſa ſpecioſa,
Ave mater humilium,
Superis imperioſa:
Deitatis triclinium,
In hac valle lacrymarum
Da robur, fer auxilium,
O excuſatrix culparum.

Virgo, pia ſine pare;
Gabriele nuntiante,
Quæ meruiſti portare
Chriſtum, flatu ſacro flante;
Virgo partum poſt & ante,
Refugium ſingulare,
In hac vita vacillante
Tuos ſervos conſolare.

LOUANGES

LOUANGES
DE LA
SAINTE VIERGE.

ACcepte notre hommage, & ſouffre nos
loüanges,
Lys tout céleſte en pureté,
Roſe d'immortelle beauté,
Vierge, mére de l'humble, & maîtreſſe des Anges:
Tabernacle vivant du Dieu de l'Univers,
Contre le dur aſſaut de tant de maux divers
Donne-nous de la force, & préte-nous ton aide;
Et juſques en ce vallon de pleurs
Fais-en du haut du Ciel deſcendre le reméde,
Toi qui ſçais excuſer les fautes des pécheurs.
O Vierge ſans pareille, & de qui la réponſe
Mérita de porter & conçut Jeſus-Chriſt,
Si-tôt que Gabriel t'eut fait l'heureuſe annonce,
Qu'en un ſouffle ſacré ſuivit le Saint-Eſprit:
Vierge devant ta couche, & Vierge après ta couche,
Montre en notre faveur que la pitié te touche,
Qu'aucun refuge à toi ne ſe peut égaler;
Et comme notre vie en diſgraces fertile
Durant ſon triſte cours inceſſamment vacille,
Inceſſamment auſſi daigne nous conſoler.

Ecce ſtupet humanitas
Quod ſis Virgo puerpera,
Scire nequit fragilitas
Tanta virtutis opera,
Fides tranſcendens Æthera
Confitetur, & veritas:
Ex te, mater Chriſtifera,
Carnem ſumpſit Divinitas.

Mater natum, patrem nata,
Stella Solem genuiſti,
Increatum res creata,
Fontem rivus emiſiſti:
Vas figulum perperiſti,
Virgo manens illibata;
Per te nobis, Mater Chriſti,
Eſt perdita vita data.

Almiſſima ſunt viſcera
Quæ Domini ſunt conclave;
Sanctiſſima ſunt ubera
Quæ ſuxit, & lac ſuave
Quo lactatur; Mater, Ave,
Quæ regnas ſuper ſydera,
Perpetuæ mortis à væ
Nos & à malo libera.

L'esprit humain se trouble au nom de Vierge-mére,
L'orgueil de la raison en demeure ébloüi;
De la vertu d'enhaut ce chef-d'œuvre inoüi
Pour leurs vaines clartés est toujours un mystére;
La Foi dont l'humble vol perce au-delà des Cieux,
Pour cette vérité trouve seule des yeux,
Seule en dépit des sens la connoît, la confesse,
Et le cœur éclairé par cette aveugle foi,
Voit avec certitude, & soûtient sans foiblesse
Qu'un Dieu pour nous sauver voulut naître de toi.

Prodige, qui renverse & confond la Nature!
Le pére de sa fille est le fils à son tour,
Une Etoile ici bas met le Soleil au jour;
Le Créateur de tout naît d'une créature;
La source part ainsi de son propre ruisseau;
L'Ouvrier est produit par le même vaisseau
Que sa main a formé de terre;
Et toujours Vierge & Mére, un accord éternel
De ces deux noms en toi qui par-tout sont en guerre
Fait grace, & rend la vie à l'homme criminel.

Que pures étoient les entrailles
Où s'enferma ce Fils qui tient tout en sa main,
Et que de sainteté régnoit au chaste sein
Que suça ce Dieu des batailles!
Que ce lait qu'il en prit fut doux & savoureux,
Et que seroit heureux
Un cœur qui s'en verroit arrosé d'une goutte!
O Mére qui peux tout, prens soin de notre sort,
Guide nos pas tremblans jusqu'au bout de leur route,
Et sauve-nous des maux de l'éternelle mort.

Rosa decens, rosa munda,
Rosa recens sine spina,
Rosa florens & fœcunda,
Rosa, gratiâ divinâ
Facta cœlorum Regina,
Non est nec erit secunda
Tibi, Rei medicina,
Nostris cœptis obsecunda.

In Scripturis figurata
Multis locis ostenderis,
Enigmatibus monstrata,
Sacris ut patet litteris;
Testamentorum veteris
Et novi jure, prælata
Mulieribus cæteris,
Super omnes elevata.

Ante Mundi originem
Te Dominus ordinavit,
Dum cœli latitudinem,
Sapienter fabricavit:
Ex tunc sancta mente cavit
Per te, Matrem & Virginem;
Protoplasti qui peccavit
Expirare voraginem.

Rose sans flétrissure, & sans aucune épine,
Rose incomparable en fraîcheur,
Rose salutaire au pécheur,
Rose enfin toute belle, & tout-à-fait divine;
La Grace dont jadis la prodigalité,
Versa tous ses trésors sur ta fécondité,
N'a fait & ne fera jamais rien de semblable:
Par elle on te voit Reine & des Cieux & des Saints,
Par elle sers ici de remède au coupable,
Et seconde l'effort de nos meilleurs desseins.
Que d'Enigmes en l'Ecriture
T'offrent sous un voile à nos yeux!
L'Esprit qui la dicta s'y plût en mille lieux
A nous tracer lui-même & cacher ta peinture.
Le Vieux & Nouveau Testament,
Tous deux comme à l'envi te nomment hautement
La premiére d'entre les femmes;
Et cette préférence acquise à tes vertus,
Comme elle a mis ton ame au-dessus de nos ames,
De nos périls aussi t'a sçu mettre au-dessus.

Avant que du Seigneur la sagesse profonde
Sur la Terre & les Cieux daignât se déployer,
Avant que du néant sa voix tirât le Monde
Qu'à ce même néant sa voix doit renvoyer;
De toute éternité sa prudence adorable
Te destina pour Mére à son Verbe ineffable,
A ses Anges pour Reine, aux hommes pour appui,
Et sa bonté dès-lors élut ton ministére
Pour nous tirer du gouffre où notre premier pére
Nous a d'un seul péché plongez tous avec lui.

Gaude Virgo, Mater gaude,
Per te Mundus restauratur,
Cùm civibus cœli plaude,
A queis honor tibi datur;
Decus decenter solvatur
Tibi majus omni laude,
Quia per te liberatur
Omnis homo facta fraude.

Rigans Mundum novo rore,
Novæ prolis novitate,
Nova facis novo more,
Cuncta mirâ charitate;
Ex divina bonitate
Fons ascendens in honore,
Rigans terram Charitate,
Dei crescens in amore.

1. Figurata fuit per fontem qui ascendebat de terra, irrigans universam superficiem terræ. *Gen.* 2.

Arbor & lignum vitale
In Paradisi medio
Plantaris spirituale,
Cujus fructus fruitio
Replet omnia gaudio:
Numquam fuit, nec est tale
Nec erit procul dubio
Lignum ita commodale.

2. Figurata fuit per lignum vitæ plantatum in medio Paradisi. *Gen.* 2.

Ouvre donc, Mére-Vierge, ouvre l'ame à la joie
D'avoir remis en grace, & nous, & nos Ayeux,
Toi-même applaudis-toi d'avoir ouvert les Cieux,
D'en avoir applani, d'en avoir fait la voie.
Les Hôtes bienheureux de ces brillans Palais
T'offrent & t'offriront tous ensemble à jamais
Des Hymnes d'allégresse & de reconnoissance;
Et nous que tu défens des ruses de l'Enfer,
Nous y joindrons l'effort de l'humaine impuissance
Pour obtenir comme eux le don d'en triompher.

Telle que s'élevoit du milieu des abîmes,
Au point de la naissance & du Monde & du Temps
Cette source abondante en flots toujours montans,
Qui des plus hauts rochers arroserent les cimes:
Telle en toi du milieu de notre impureté
D'un saint enfantement l'heureuse nouveauté
Eleve de la Grace une source féconde;
Son cours s'enfle avec gloire, & ses flots qu'en tout lieu
Répand la charité dont regorge son onde,
Font en se débordant croître l'amour de Dieu.

Durant ces premiers jours qu'admiroit la Nature,
La vie avoit son arbre, & ses fruits précieux
Remplissant tout l'Eden d'un air délicieux,
A nos premiers parens s'offroient pour nourriture.
Ainsi les dignes fruits que tes flancs ont porté,
Remplit tout l'Univers de sainte volupté,
Et s'offre chaque jour pour nourriture aux ames:
Il n'est point d'arbre égal, & jamais il n'en fut,
Et jamais ne sera de plantes, ni de femmes,
Qui portent de tels fruits pour le commun salut.

Casta Virgo, te fluvius
Voluptatis irrigavit
Paradisi, dum filius
Dei, corpus habitavit
Tuum. Terra tunc donavit
Nostra fructum uberiùs,
Et naturam reformavit,
Nostram Deus in meliùs.

3. Figurata fuit per Paradisum irrigatum à fluvio, qui egrediebatur de loco voluptatis. Gen. 2.

In Paradiso posuit
Deus hominem filium
Suum, custodem voluit
Tuum corpus egregium,
Per Gabrielem nuncium
Dum visitare placuit;
Redemptorem eximium
Nobis eum exhibuit.

Arcam Noe fabricavit,
Sed de lignis lævigatis,
Fabricatam subintravit
Cum uxore & cum natis:
De parentibus beatis
Sibi matrem te formavit
Dominus, & à peccatis
Te subintrans conservavit.

4. Figurata fuit per Arcam Noe. Gen. 6. & 7.

Un fleuve qui sortoit du séjour des délices
Arrosoit de plaisirs ce Paradis naissant,
Et sûr l'homme encore innocent
Rouloit avec ses flots l'ignorance des vices;
Vierge, ce même fleuve en ton cœur s'épandit,
Quand pour nous affranchir de ce qui nous perdit
Ton corps du Fils de Dieu fût l'illustre demeure:
La Terre au grand Auteur en rendit plus de fruit,
La Nature en reçut une face meilleure;
Et triompha dès-lors du vieux péché détruit.

Ce Fils comme son Pêre arbitre du tonnerre,
Ce Maître comme lui des hommes & des Dieux,
Ayant pour son Palais un Paradis aux Cieux,
Voulut pour sa demeure un Paradis en Terre:
Ce Pére tout-puissant l'y forma de ton corps,
Qu'il commit à garder ce trésor des trésors,
Dès qu'il te vit de l'Ange agréer la visite:
Ainsi se commença notre Rédemption,
Ainsi tu donnas place au souverain mérite
Qui nous dégage tous de la corruption.

Noé bâtit un Arche avant que le Déluge
Fît de toute la Terre un vaste lit des eaux,
Il fait d'un bois poli ce premier des vaisseaux,
Où sa famille trouve un assûré refuge.
Cette Arche est ton portrait, son bois poli nous peint
Des parens dont tu sors le choix heureux & saint,
Dieu s'en fait un vaisseau comme ce Patriarche:
Mais on voit un autre ordre au mystére caché,
Pour se sauver des eaux Noé monte en son Arche,
Dieu pour descendre en toi te sauve du péché.

Pactum suum antiquitùs
Deus promisit Patribus ;
Arcum suum divinitùs
Ostendendum in nubibus ,
Qui fœderis est omnibus
Signum promissum cœlitùs :
A Deo pax hominibus
Datur in eo penitùs.

5. Figurata fuit per Arcum quem Dominus dedit Noe in signum fœderis. *Gen.* 9.

Labor & timor fugiunt
Arcu monstrato fœderis ,
Spes & gaudium veniunt
Peccatoribus miseris :
Qui de reatu sceleris
Flentes , arcum conspiciunt ,
Per promissum de superis
Se consolatos sentiunt.

Est in Arcu cœruleus
Color , qui Virginitatis
Typum gerit , & rubens
Etiam qui charitatis
Formam notat , puritatis
Tua demonstrat aqueus
Notam , & humilitatis
Quam elegit in te Deus.

L'onde enfin ſe retire en ſes vaſtes abîmes,
La Terre ſe revêt des plus vives couleurs;
Et la pitié du Ciel s'épand ſur nos malheurs,
Ainſi que ſa colere avoit fait ſur nos crimes.
Si la tempête encore oſe nous menacer,
Sa fureur a ſa borne, & ne la peut forcer;
Un grand Arc ſur la nuë en marque l'aſſurance,
Et Dieu l'y fait briller pour ſignal qu'à jamais
Sa bonté maintiendra l'amoureuſe alliance
Qui du côté des eaux nous a promis la paix.

Que ſe créve à grand bruit le plus épais nuage,
Qu'il verſe à gros torrens ce qu'il a de plus noir;
L'Arc témoin de ce pacte à peine ſe fait voir,
Qu'il diſſipe la crainte & nous rend le courage:
La joie avec l'eſpoir rentre au cœur des pécheurs,
Qui l'œil battu de pleurs
Avec ſincérité déteſtent leurs foibleſſes,
Et quoique ſur leur tête ils entendent rouler,
Le ſouvenir d'un Dien fidelle en ſes promeſſes,
Leur donne à cet aſpect dequoi ſe conſoler

Vois, ô Reine du Ciel, vois comme il te figure;
Comme de tes vertus ſes couleurs ſont les traits:
Son azur dont l'éclat n'a que de purs attraits,
De ta Virginité fait l'aimable peinture;
Par le feu dont le rouge eſt ſi bien animé
Ton zéle ardent pour Dieu voit le ſien exprimé,
Ta charité vers nous y trouve ſon image;
Et de l'humilité qui par un prompt effet
Du choix du Tout-puiſſant mérita l'avantage,
Ce blanc tout lumineux eſt le tableau parfait.

Nubibus cœli cerneris
Arcus, quæ nos illuminas,
Refulgens morum miseris
Exempla cunctis seminas,
Hæreses omnes terminas,
Et hæreticos conteris,
In Christo quando geminas
Naturas simul congeris.

Arcus insuperabilis,
Arcus potens, arcus fortis;
Arcus dulcis, amabilis,
Arcus patens cœli portis,
Post præsentis metam mortis
Nobis inevitabilis,
Fac consortes tuæ sortis
Nos, Virgo venerabilis.

Dormiens Jacob somnio
Scalam vidit contingentem
Cœlum, cujus confinio
Deum vidit innitentem;
Angelorum descendentem
Cœtum vidit, promissio
Terræ sanctæ per Parentem
Datur, & benedictio.

6. Figurata fuit per scalam quam Jacob in somnis vidit. Gen. 28.

Telle donc que cet Arc la Terre te contemple;
Tu fais pleuvoir du Ciel cent lumiéres sur nous,
Ta brillante splendeur séme de là pour tous
Des plus parfaites mœurs un glorieux exemple.
Par toi chaque Hérésie a son cours terminé,
En vain de ses enfans le courage obstiné
De ses fausses clartés s'attache aux impostures;
Il suffit de te voir unir en Jesus-Christ
Par ta submission deux contraires natures,
Pour briser tout l'orgueil dont s'emfle leur esprit.

Arc invincible, Arc tout aimable,
Qui guéris en blessant au cœur,
Arc en pouvoir comme en douceur
Egalement incomparable;
Arc qui fais la porte des Cieux,
Vierge sainte enfin, qu'en tous lieux
Un respect sincére doit suivre,
Quand de notre destin l'inévitable loi
Nous aura fait cesser de vivre;
Fais-nous part de ta gloire & revivre avec toi.

Le sommeil de Jacob lui fait voir des miracles;
L'échelle qu'il lui montre en lui fermant les yeux,
De la Terre atteint jusqu'aux Cieux,
Dieu s'appuye au-dessus pour rendre ses Oracles:
Les Anges dont soudain un luisant escadron,
De célestes clartés couvre chaque échelon,
S'en servent sans relâche à monter & descendre;
Et d'un songe si beau les claires visions
L'assûrent de la Terre où son sang doit prétendre,
Et de ce qu'a le Ciel de bénédictions.

O Maria, figuraris
Scala, sed scalam superas,
Ab Angelo salutaris,
Deum hominem generas,
Super Virtutes superas
Per Angelos collocaris,
Genus humanum liberas,
Ergo longè plus bearis.

Mater, tua virginitas
Rubo montis ostenditur
Oreb, cujus viriditas
Per ardorem non uritur:
Sic nec tua corrumpitur
Virginalis integritas,
Dum ventre tuo jungitur
Humanitati Deïtas.

7. Figurata fuit per rubum qui ardebat nec comburebatur. *Ex.* 3.

In vase Manna positum
Ut conservetur, legitur
Israëlitis traditum,
Nec vas Manna polluitur:
In te Christus concipitur,
Virgo, per sanctum Spiritum,
Neque tua minuitur
Virginitatis meritum.

8. Figurata fuit per vas in quo servatum fuit Manna. *Ex.* 16.

Marie eſt cette échelle, elle l'eſt, & la paſſe;
Par elle on reçoit plus que Dieu n'avoit promis,
Auſſi pour lui parler l'Ange qu'il a commis
La nomme dès l'abord toute pleine de Grace.
Elle nous dónne un fils, mais un fils Homme-Dieu,
Et quand ſon corps ſacré quitte ce triſte lieu,
Pour le porter au Ciel elle a des milliers d'Anges,
De ce brillant ſéjour elle rompt tous nos fers,
De tous nos maux en biens elle fait des échanges,
Et nous prête ſon nom pour braver les Enfers.

Moyſe eſt tout ſurpris quand pour lui toucher l'ame
Dieu ſe revêt de flamme:
Celle que ſur l'Oreb il voit étinceler
Pare un buiſſon ardent au lieu de le brûler,
Et s'en fait comme un thrône où plus elle s'allume,
Et moins elle conſume.
Ton adorable intégrité,
O Vierge-Mére, ainſi ne ſouffre aucune atteinte,
Lors qu'en tes chaſtes flancs ſe fait l'union ſainte
De l'eſſence divine à notre humanité.

Que la Manne au déſert eſt d'étrange nature!
Son goût le premier jour ſe conforme au ſouhait,
Et quand pour d'autres jours la réſerve s'en fait,
Elle ſoüille le vaſe & tourne en pourriture:
Ce peu ſeul qui dans l'Arche en tient le ſouvenir
S'y garde incorruptible aux ſiécles à venir,
Sans que ſoüillure aucune à ſon vaiſſeau s'attache;
Ainſi tu conçois Jeſus-Chriſt,
Et ta virginité demeure ainſi ſans tache,
En nous donnant ce Fils conçu du Saint-Eſprit.

Nobis Manna mirificum
Servaſti mirabiliter,
Manna terminans typicum,
Figuratum veraciter
In ſe miſericorditer
Per illud Manna cœlicum,
Quod dabatur communiter
Iſraël in viaticum.

Vetuſtum Manna novitas
Tua Gratia terminat,
Figurarum antiquitas
Fugit, & lux illuminat.
Nova, quos lex diſcriminat:
Nova, ceſſat obſcuritas,
Purgat, mundat, eliminat
Antiqua, nova claritas.

Summus artifex omnium
Te providit, vas nobile,
Vas dignum, vas egregium,
Vas gratum, vas laudabile,
Vas cunctis venerabile,
Famulis ut edulium
Miniſtres delectabile,
Panemque cœli civium.

Comme tomboit du Ciel cette Manne myſtique
Qui du Peuple de Dieu faiſoit tout le ſoûtien ;
Ainſi du ſein du Pére eſt deſcenduë au tien
Celle qui des Enfans eſt le ſeul viatique.
La Manne merveilleuſe, & que nous figuroit
Celle qu'en la cueillant tout ce Peuple admiroit,
Par une autre merveille ainſi nous eſt donnée :
Ainſi nous pouvons prendre, ainſi nous eſt offert
Plus que ne recevoit cette troupe étonnée,
Qui durant quarante ans s'en nourrit au déſert.
Ta Grace par l'effet avilit la figure,
Elle en ternit l'éclat, elle en ſéme l'oubli ;
Et par ſa nouveauté l'Univers ennobli
N'a plus d'amour ni d'yeux pour la vieille peinture.
Les nouvelles clartés de la nouvelle Loi
Que Dieu fait commencer par toi,
Ne laiſſent rien d'obſcur pour ces nouveaux Fidelles ;
Et ce qui jadis éblouït,
Si-tôt que tu répans ces lumiéres nouvelles,
Ou s'épure, ou s'évanouït.
Ce grand Auteur de toutes choſes,
Ce Dieu qui fait d'un mot quoiqu'il ait réſolu,
Te regarda toujours comme un vaſe impollu
Où ſes Graces ſeroient encloſes ;
Vaſe noble, admirable, & charmant à l'aſpect,
Digne d'un ſaint hommage & d'un ſacré reſpect :
Digne enfin du tréſor qu'en toi ſa main enferme ;
C'eſt par toi qu'il voulut qu'on goûtât en ces lieux
Pour arrhes d'un bonheur & ſans borne & ſans terme
Ce pain des habitans des Cieux.

Tu ministras hominibus
Verum panem Angelorum,
Tuis natum visceribus
Pro salute peccatorum.
Hîc est panis viatorum,
Qui non est dandus canibus;
Qui est salus miserorum,
Præstans omnibus panibus.

Ecce panis dulcissimus,
Ecce panis amplectendus,
Ecce panis pinguissimus,
Ecce panis diligendus;
Ecce panis recolendus;
Ecce panis præoptimus,
Cibus cunctis præferendus;
Et præ cunctis gratissimus.

Cibus iste nos reficit;
Recreat; & regenerat,
Et sibi mentem allicit,
Dirigit; & confœderat,
Omne bonum exaggerat,
Et omne malum abjicit,
Vincit, regnat, & imperat;
Auget, alit, & perficit.

Tu nous donnes ce pain des Anges
Que tes entrailles ont produit,
Ce pain des voyageurs, ce pain qui nous conduit
Jusqu'où ces purs Esprits entonnent ses loüanges:
C'est ce pain des enfans, ce comble de tous biens,
Qu'il ne faut pas donner aux chiens,
A ces hommes charnels qui ne vivent qu'en brutes.
Il n'est que pour les cœurs d'un saint amour épris,
Et comme il les guérit des plus mortelles chutes,
Sur tous les autres pains ils lui doivent le prix.
C'est en lui que sont renfermées
Les plus salutaires douceurs
Que puissent aimer de tels cœurs,
Et les plus dignes d'être aimées:
Il est plein d'un suc ravissant,
D'un suc si gracieux, d'un suc si nourrissant,
Qu'il fait seul un banquet où toute chose abonde:
Il est pain, il est viande, il est tout autre mets,
Il rend seul une table en délices féconde,
Et doit être pour nous le banquets des banquets.
Ce mets nous rétablit, ce mets nous régénére,
Il raméne la joie & fait cesser l'ennui;
Ton Fils qui par ce mets attire l'ame à lui
La guide par ce mets & l'allie à son Pére:
Ce mets de tous les biens est l'accomplissement;
Il est de tous les maux l'anéantissement,
Pour nous il vainc, il régne, il étend son empire;
Il soûtient, il fait croître en sainte ambition,
Et pour dire en un mot tout ce qu'on en peut dire,
Il éleve tout l'homme à sa perfection.

Vivus panis, & vitalis,
Via, veritas, & vita,
Est hic panis immortalis,
Et bonitas infinita,
Quo refulget præmunita
Nova sponsa spiritalis:
Synagoga definita
Perit, & umbra legalis.

Manna cessat, & cœlicus
Nobis panis proponitur,
Panis verus vivificus,
Nobis de cœlo mittitur,
Christianis comeditur
Solis hic panis mysticus,
Quibus communis traditur
Verus panis Angelicus.

Beatus Tabernaculo
Moïses virgam posuit.
Aaron, sed pro titulo
Sacerdotis, quæ fronduit,
Floruit, fructum habuit,
Evidenti miraculo:
Sacerdotis obtinuit
Jus Aaron in populo.

9. Figurata fuit: per virgam Aaron quæ habuit fructum præter opus Naturæ. *Num.* 17.

Il eſt le pain vivant, & qui ſeul vivifie,
Il eſt enſemble & vie, & voie, & vérité,
Lui-même il nous départ ſon immortelle vie
Par les épanchemens d'une immenſe bonté.
L'Egliſe avec ce pain reçoit tant de lumiére,
Que la nouvelle épouſe efface la premiére
Par les vives ſplendeurs qui font briller ſa foi;
La Synagogue tombe, & périt auprès d'elle,
Et l'ombre de la vieille Loi
Fait place au jour de la nouvelle.
La Manne a donc tari, le Ciel n'en verſe plus,
La figure céde à la choſe,
Et le pain que Dieu nous propoſe
D'un Ciel encor plus haut deſcend pour ſes Elûs.
Si la Manne eut cet avantage
Que des fils d'Iſraël elle fut le partage,
Ce pain eſt celui du Chrétien:
O Chrétien, pour qui ſeul eſt fait ce pain myſtique,
Viens, mange, & puiſqu'enfin c'eſt un pain angélique,
Fais comme un Ange, & montre un zéle égal au ſien.
Paſſons de miracle en miracle:
Moyſe met au nom des Tribus d'Iſraël,
Pour faire un Prêtre à l'Eternel,
Douze verges au Tabernacle:
Aaron y joint la ſienne, elle ſeule y produit
Des feüilles, des fleurs, & du fruit,
Par là du Sacerdoce il emporte le titre,
Tout ce Peuple n'a qu'une voix,
Et de ce même Dieu qu'il en a fait l'arbitre
Il accepte à grands cris & bénit l'heureux choix.

Ecce valde mirabilis
Res, & miranda novitas:
Floret ſiccitas ſterilis,
Gignit ſicca ſterilitas,
Parturit virga ſiccitas,
Fructum profert, & fertilis
Efficitur ariditas,
Non fuit ante ſimilis.

Notat virga florigera,
Quæ Natura non opere
Efficitur fructifera,
Sed puro Dei munere;
Quod debebas concipere,
Virgo, nova puerpera,
Et novum fructum parere,
Poſt partum Virgo libera.

Ergo, Virgo verè parens,
Germinaſti campi florem,
Dei patris verbo parens
Mundi paris Salvatorem,
Puritatiſque decorem
Non amittis, ſorde carens,
Charitatis fundens rorem,
Quo rigatur Mundus arens.

Quelle nouveauté ſurprenante !
La fleur ſort de l'aridité,
Le fruit, de la ſtérilité,
Un bois ſec reverdit, il germe, éclôt, enfante ;
Où ſont tes loix, Nature, & que devient ton cours
Dans ces miraculeux retours,
Qui rendent malgré toi l'impuiſſance fertile ?
Et quel eſt le pouvoir qui ne prend qu'une nuit,
Pour tirer d'une branche, & ſechée, & ſtérile,
Ces feüilles, ces fleurs, & ce fruit ?
Ce fruit, & ces fleurs, & ces feüilles ;
Pour étaler aux yeux un ſi nouvel effet,
N'attendent point que tu le veuilles ;
Dieu le veut, il ſuffit, le miracle ſe fait :
Il eſt ſon pur ouvrage, & comme ce grand Maître
Sans prendre ton avis toi-même t'a fait naître,
Sans prendre ton avis il renverſe tes loix :
Un bois ſec rend du fruit par ſon ordre ſuprême ;
Par ſon ordre ſuprême, ô Vierge, tu conçois,
Et ta virginité dans ta couche eſt la même.
Elle eſt toujours la même, & ce grand Souverain
En conſerve les fleurs toujours immaculées,
Alors qu'il fait germer dans ton pudique ſein
La fleur de la Campagne, & le Lys des Vallées.
Ta prompte obéïſſance attire ſa faveur
Qui te fait de la Terre enfanter le Sauveur,
Sans que ta pureté demeure moins entiére ;
Et cette obéïſſance enflant ta charité,
D'un amour tout divin fait comme une riviere
Qui s'épanche à grands flots ſur notre aridité.

De Jacob exoritura
Nova stella pradicitur,
Ex Israël nascitura
Virga nobis ostenditur,
Per quam Moab percutitur:
Te præsignat hæc figura,
De qua virga producitur
Christus, mirante natura.

10. Figurata fuit per Stellam & per virgam de quibus prophetavit Balaam. *Num.* 15.

Ita stella carissima,
Quam non violat radius,
Luce nitens purissimâ,
Crystallo fulgens clariùs,
Te significat veriùs,
Virgo semper castissima,
Quam non violat filius,
Ex te nascens mundissima.

Consurgens virga mystica
Ex Israël propheticè,
Promissa virgo nitida,
Diceris virga mysticè;
Egrediens de radice
Jesse, potens, & valida;
Florem profers mirificè,
Virgo materque gravida.

Un

Un Prophéte promet une nouvelle Etoile,
Du milieu de Jacob cet Astre doit sortir;
Une verge nouvelle en doit aussi partir:
L'une & l'autre a paru, l'une & l'autre est ton voile.
La verge d'Israël dont Moab est battu
Est un portrait de ta vertu,
Qui de tous ennemis t'assûre la défaite;
Et la fleur qu'elle porte est ton Fils Jesus-Christ,
En qui d'étonnement la Nature muette
Voit ce qu'elle attendoit & jamais ne comprit.
L'Etoile garde encor sa chaleur toute entiére
Bien qu'un rayon en sorte & brille sans égal,
La pureté de sa lumiére
Fait toujours même honte à celle du crystal:
Ce rayon qui la laisse ainsi brillante & pure,
De ton Fils & de toi nous offre la figure;
De ce Fils, qui conserve en toi la pureté,
De toi, qui le conçois sans souillure & sans tache;
Et qui gardes encor la même intégrité
Quand même de tes flancs pour naître il se détache.
Verge mystique d'Israël,
Par les Prophétes tant promise,
Verge que le Pére éternel
Sur toutes autres favorise;
De la racine de Jessé,
Comme ils nous l'avoient annoncé,
Nous te voyons sortir exempte de foiblesse:
Tu conçois par miracle, & ton merveilleux fruit
Rend pour toi compatible avecque la grossesse
Cette virginité que tout autre détruit.

Tu es virga, tu es ſtella,
Tu es Gratiæ fluvius,
Deitatis munda cella,
Genitrix cujus filius
Flos dicitur, & radius,
Charitatis fundens mella
Cœlo, luctus ſuperiùs
Mundum ſervans à procellâ.

Ave virga fertilior
Univerſis arboribus,
Ave ſtella fulgidior
Univerſis ſyderibus;
Factis, dictis, virtutibus,
Univerſis præſtantior
Creaturis, hominibus
Cuſtos & quies tutior.

Tu Gedeonis rorida
Concha cæleſtis diceris,
Rore manans & fluida,
Lanâ compreſſa velleris;
Divini dono muneris
Tu ſemper manes madida,
Solatium das miſeris,
Sed Terra manet arida.

11. Figurata fuit per concham quâ Gedeon implevit rore. *Judic.* 6.

N'es-tu pas cette Etoile enſemble & cette verge,
Verge que de la Grace arroſe un clair ruiſſeau,
Etoile en qui Dieu fait un Paradis nouveau,
Vierge & Mére à la fois, & Mére toujours Vierge!
L'Etoile a ſon rayon, & la verge a ſa fleur,
Ton Fils eſt l'un & l'autre, & de ce cher Sauveur
La fleur & le rayon nous préſente l'image:
Fleur céleſte qui porte un miel tombé des Cieux,
Et rayon dont l'éclat diſſipe tout l'orage
Qui fit trembler la Terre & gémir nos Ayeux.
O Verge dont aucune plante
N'égale la fertilité,
Etoile de qui la clarté
Sur toutes autres eſt brillante:
Tes paroles, tes actions
Ont toutes des perfections
Au-deſſus de la Créature;
Et l'homme accablé de malheurs
Ne ſçauroit où choiſir protection plus ſûre,
Ni ſe faire un repos moins troublé de douleurs.
Gédéon voit couvrir la Toiſon de roſée,
En preſſe les floccons, & remplit un vaiſſeau
De cette miraculeuſe eau
Qu'au reſte de ſon champ le Ciel a refuſée.
O Marie, ô vaiſſeau plein de Graces d'enhaut,
Que Dieu pour te former ſans tache & ſans défaut
Réſerva pour toi ſeule & fit inépuiſables,
Daigne pour conſoler notre calamité
En verſer quelque goutte aux pécheurs miſérables,
Que tu vois ici-bas languir d'aridité.

Verus cælestis fluminis
Tuam concham munditiæ.
Ros replevit, dum Numinis
Sacri munere Gratiæ,
Plena Solis justitiæ,
Mater Dei & hominis
Fis, flore pudicitiæ
Vernans matris & virginis.

Implevit domum Domini
Superni Regis gloria,
Suo sacratam nomini
Salomonis industriâ:
Dum te superna Gratia
Gabrielis affamini
Parentem, Virgo Maria,
Replet dicatam Numini.

12. Figurata fuit per domum Domini quam ædificavit Salomon & gloria Domini eam implevit. 3. Reg. c. 6.

Notat hîc Dei filium
Salomon Rex pacificus,
Qui fecit thronum regium:
Ut hic artifex cœlicus,
Et nuncius Angelicus
Præparavit hospitium,
Nostræ salutis pisticus,
Verum deferens gaudium.

O que cette rosée étoit vraiment céleste
Qui tomba dans ton chaste sein,
Lorsque de nous sauver un Dieu prit le dessein,
Et que la Grace en toi devint si manifeste !
Le Soleil de Justice alors qui te remplit
Fit qu'en toi s'accomplit
Le mystére où ce Dieu devoit s'unir à l'homme :
Il est homme, il est Dieu dans ton flanc virginal,
En commençant dès-là ce que sa Croix consomme,
Il t'honore à jamais d'un titre sans égal.
Sa Grace te remplit si-tôt qu'à son message
Ton humble obéissance eut donné son aveu,
Et que son messager y vit un digne feu
Te consacrer entiére à ce divin ouvrage.
Telle dès le moment qu'acheva Salomon
De consacrer un Temple aux grandeurs de son nom,
La gloire du Seigneur en remplit tout l'espace;
D'un miracle pareil il couronne ta foi,
Et joint dès ici-bas tant de gloire à ta Grace,
Que la Grace & la Gloire est même chose en toi.
Salomon, ce Roi pacifique
Eleva dans ce Temple un thrône au Dieu des Dieux,
Et le Dieu de la Paix, le Monarque des Cieux
S'en fait un dans ton sein pudique.
Il vient y prendre place & finir notre ennui,
Un messager céleste envoyé devant lui
En ce pudique sein lui prépare la voie;
Mais bien que de tout temps ce Dieu l'eût résolu,
Bien que l'Ange à toi-même en eût porté la joie,
Ce Dieu n'auroit rien fait si tu n'avois voulu.

Maria, mater gratiæ;
Mater & fons bonitatis,
Mater misericordiæ,
Fons & fomes pietatis,
Triclinium Deitatis,
Mater Solis justitiæ,
Perpetuæ claritatis
Confer lumen, & gloriæ.

Uxor Nabal cum Davide
Pacem datis muneribus
Nabal reformat solidè,
Benignissimis precibus;
Licet Nabal sermonibus,
Dictis, factisque stolidè;
Meruisset doloribus
Vitam finire turbidè.

13. Figurata fuit per Abigail. Regum 1. c. 25.

Larga Nabal convivia
Suo faciens tonsori,
Quærendo temporalia,
Gulæ vacans & honori,
Comparatur peccatori
Dei danti convitia
Servis, unde morte mori
Debet propter hæc vitia.

Mére-Vierge, Mére de Grace,
Palais de la Divinité
Torrent d'amour & de bonté
Dont le cours jamais ne se lasse,
Illustre original de tant d'heureux crayons;
Mére du Soleil de Justice,
Fais-en jusques sur nous descendre les rayons,
Porte-lui jusqu'au Ciel nos vœux en sacrifice,
Et préte à nos besoins un secours si propice,
Que nous puissions enfin voir ce que nous croyons.
Créatures inanimées,
Qui formez jusqu'ici ce merveilleux portrait,
Souffrez que le beau sexe en réhausse le trait,
Et montre ses vertus encor mieux exprimées.
Laissez-nous admirer l'illustre Abigaïl,
Laissez-nous voir sa grace, & son discours civil
Arrêter un torrent de fureurs légitimes;
Elle n'épargne dons, ni prieres, ni pleurs,
Et force ainsi David à pardonner des crimes,
Qui s'attiroient déja le dernier des malheurs.
Son arrogant époux en festins si prodigue
Pour tous ceux qu'il assemble à tondre ses troupeaux,
Qui de ces jours d'excès fait ses jours les plus beaux,
Et pour de vains honneurs lâchement se fatigue;
Ce Nabal dont l'orgueil enflé de tant de biens
Passe jusqu'au mépris de David & des siens,
Du pécheur insolent est une affreuse image:
Il brave comme lui le Maître de son sort,
A ses vrais serviteurs comme lui fait outrage,
Et comme lui s'attire une infaillible mort.

Iste. desiderabilis
Vultu David gratiosus,
Rex nulli comparabilis,
Manu fortis, bellicosus,
Clemens, pius, amorosus,
Chistus est immutabilis,
Qui semper est gloriosus
In Sanctis, & mirabilis.

Es tu Abigail sapiens,
David referens munera,
Nabal & David faciens
Precibus tuis fœdera,
Dum pia lactis ubera
Christo dedisti nutriens,
Hinc peccatoris scelera
Tuis meritis leniens.

Regina, Virgo regia,
De genere David Regis,
Dei mater & filia,
Christum paris, Christum regis,
Nostra mater, nostræ legis
Gaudium & lætitia,
Peccatoris fortis Ægis,
Decus, honor, & gloria.

D'ailleurs, ce David tout aimable,
Qu'à se venger on voit si prompt,
Flexible à la priére, & sensible à l'affront,
En clémence, en rigueur, à nul autre semblable;
Ce Guerrier si benin, qui devient sans pitié
Au mépris & des siens & de son amitié,
Forme de Jesus-Christ l'adorable peinture;
Bien qu'il soit Dieu de Paix, le foudre est en ses mains
Et tout bon qu'il veut être, il sçait venger l'injure,
Et qu'on fait à sa gloire, & qu'on fait à ses Saints.

A force de présens, à force de priéres
La belle Abigail arrête ce grand cœur,
Et desarme elle seule une juste fureur
Qu'allumoient de Nabal les réponses trop fiéres,
Elle fait alliance entre David & lui:
O Vierge, notre unique appui,
Pour nous près de ton Fils tu fais la même chose,
Et ce lait virginal de quoi tu le nourris,
Si-tôt que ta priére à sa fureur s'oppose,
D'infames criminels nous rend ses favoris.

De ce même David race vraiment Royale,
Digne sang des plus dignes Rois,
Mére & fille d'un Dieu qui te laisse à ton choix
Dispenser les trésors de sa main libérale;
Ce Dieu qui près de lui te donne un si haut rang,
Par la nouvelle Loi qu'il scella de son sang,
Nous a tous faits tes fils, montre-toi notre Mére,
Sois de cette Loi même & la joie & l'honneur,
Et contre tous les traits d'une juste colere,
Sers-nous de bouclier, & fais notre bonheur.

In te sola spes figitur
Omnis humani generis ,
Per te solam destruitur
Adæ peccatum veteris :
Vitæ portus es miseris ,
Pe te salus acquiritur ,
Nescit reatum sceleris
Qui te devotè sequitur.

Bonum est ergo subdere
Sese tuæ servituti ,
Secundùm te se regere ,
Disponendo se virtuti.
Namque tui servi tuti
Per te possunt ascendere
Cælum , vitam assecuti ,
Tecum semper & vivere.

Volens Mundum sævitia
Principis Assyriorum
Subjicere , nefaria
Manu collecta virorum ,
Magnam plebem Judæorum
Obsedit in Bethulia ,
In mortem mœstam eorum
Mente debacchans impiâ.

14. Figurata fuit per Judith , quæ Holofernem peremit , & populum liberavit, Judith 13.

En toi seule aujourd'hui se fonde l'espérance
De tout le genre humain,
Toi seule as dans ta main
Dequoi du vieil Adam purger toute l'offense :
Par toi le port de vie aux pécheurs est ouvert,
Par toi le salut est offert
A qui te peut offrir tout son cœur en victime;
Et quoi que les Enfers osent nous suggérer,
Quiconque te sçait honorer
Ne sçait plus ce que c'est que crime.
Il fait donc bon te rendre un sincére respect,
En faire sa plus noble étude,
Se tenir en tous lieux comme à ton saint aspect,
Mettre toute sa gloire à cette servitude:
Car enfin les sentiers que tu laisses battus
Sont par-tout semés de vertus
Qui de tes serviteurs sont l'entiére assûrance :
Ils guident sans péril à l'éternelle paix,
Et ce qu'on a pour toi de sainte déférence
Avec toi dans le Ciel fait revivre à jamais.
Après Abigail, aussi sage que belle
Judith montre un courage égal à sa beauté,
Quand des Assyriens le Monarque irrité
Traite Béthulie en rébelle.
Pour venger le mépris qu'on y fait de ses loix
Ce Roi qui voit sous lui trembler tant d'autres Rois
Envoie à l'assiéger une effroyable Armée;
Holoferne préside à ce barbare effort;
Et de la multitude en ses murs enfermée
Aucun ne sçauroit fuir, ou les fers, ou la mort.

Sancta Judith pro populo
Salvando se præparavit,
Nocte surgens de lectulo,
Vocans Abram properavit;
Holoferni præsentavit
Se, pro gentis periculo.
Necans eum, liberavit
Cives à mortis jaculo.

Est civitas Bethulia;
Quam obsidet dissensio,
Dæmonisque perfidia,
Et hæresis deceptio:
Conjuncta tuo filio
Nostra mater Ecclesia,
Tuo tuta subsidio,
Munita tuâ Gratiâ.

Tu es Judith pulcherrima;
Quæ liberas Ecclesiam,
Holofernis acerrima,
Ut per divinam Gratiam:
Hæresisque perfidiam
Confutas, beatissima;
Fundens super familiam
Spem quæ manet certissima.

Que résous-tu, Judith ? qu'oppose pour remede
L'amour de ta Patrie à de si grands malheurs ?
Et que doit ce grand peuple accablé de douleurs
Contre tant d'ennemis espérer de ton aide ?
Tu portes dans leur Camp le doux art de charmer ;
Tu vois leur Holoferne, & tu t'en fais aimer,
Sa joie est sans pareille, & son amour extrême ;
Il croit par un festin te le témoigner mieux,
Il s'enyvre, il s'endort, & de son poignard même
Tu lui perces le cœur qu'avoient percé tes yeux.
Cette Béthulie assiégée
Des bataillons Assyriens,
Et prête à s'en voir saccagée
Par la division des siens,
C'est, ô Vierge, qu'un Dieu révére,
L'Epouse de ton Fils, l'Eglise notre Mére,
Qu'assiége l'héréfie, & qu'attaque l'Enfer :
Forte de ton secours elle en brave l'audace ;
Et tant que pour appui ses murs auront ta grace ;
Elle est sûre d'en triompher.
Belle & forte Judith, qui sauves d'Holoferne
Ta chere Béthulie & tous ses habitans,
Puisque par ton esprit l'Eglise se gouverne,
Ses triomphes iront aussi loin que le temps :
Tu combats, tu convaincs, tu confonds l'héréfie ;
Et quoi qu'ose sa frénésie,
Elle tremble à te voir les armes à la main,
Tandis que les rayons dont ta couronne brille,
Sur nous qui sommes ta famille
Répandent du salut l'espoir le plus certain.

Benignus sapientiæ
Spiritus, & dulcedinis,
Consilii, scientiæ,
Timoris, fortitudinis,
Lumen divini Numinis
Omni genere Gratiæ
Te replevit, ut hominis
Causa sis indulgentiæ.

Elissa per connubium
Assuero conjungitur,
Thalamum subit regium,
Coronatur, præficitur
Cunctis; Vasthi deponitur,
Amittit regni solium;
Superba Vasthi tollitur,
Esther habet dominium.

15. Figurata fuit per Esther, quæ populum suum liberavit. *Esther* 7.

Notat Esther cor humile,
Cor contritum humiliter,
Cor dulce, cor amabile,
Cor diligens veraciter,
Cor contemplans sublimiter:
Vasthi notat cor fragile,
Exaltans se perniciter,
Superbum, & indocile.

Ils n'y répandent pas cette seule espérance,
Ils y joignent l'esprit qui méne à son effet,
Un esprit de douceur qu'en Dieu tout satisfait,
Un esprit de clarté, de conseil, de science:
La sagesse à la force en nous s'unit par eux,
La crainte filiale au respect amoureux
Qui donne un vol sublime aux ames les plus basses;
Tous ces trésors sur nous par toi sont épanchés,
Et Dieu t'a departi toute sorte de Graces,
Pour faire en ta faveur grace à tous nos péchés.

La charmante Esther vient ensuite,
Assuérus l'épouse & la fait couronner,
Et la part qu'en son lit on le voit lui donner
Montre l'heureux succès d'une sage conduite.
La superbe Vasthi que son orgueil déçoit
Rejette avec mépris l'ordre qu'elle en reçoit,
Et son propre festin par sa perte s'acheve:
Quelle vicissitude en ce grand changement!
L'arrogance fait choir, l'humilité releve,
L'une y trouve son prix, l'autre son châtiment.

O que ces deux beautés ont peu de ressemblance!
En l'une on voit un cœur à la vertu formé,
Un cœur humble, un cœur doux, & digne d'être aimé,
Mais qui ne sçait aimer qu'avec obéissance:
En l'autre, une fierté qui ne veut point de loi,
Qui croit faire la Reine en dédaignant son Roi,
Et que l'orgueil du Thrône a rendue indocile;
Cet orgueil obstiné ne sert qu'à la trahir,
Et prépare à sa chûte une pente facile
Par l'horreur que lui fait la honte d'obéir.

Et te quid-est humilius
Per cuncta Mundi climata,
Dulcius, amabilius,
Destruens cuncta Schismata?
Te sacra probant dogmata
Nil esse gratiosius,
Sacra probant Enigmata
Te nihil esse mundius.

Designat Esther igitur
Te, quâ nunquam humilior
In creaturis legitur
Fuisse, nec suavior:
Pulchrior, amabilior,
Dulcior nulla dicitur;
Et propter hoc sublimior
Esse nulla te noscitur.

In Judaeos invidia
Saevit Aman perversitas;
Damnat eos perfidia,
Crudelisque dolositas:
Mardocheï benignitas
Esther scribit euprepia,
Mutetur ut crudelitas
Decreti Regis impia.

Sainte Vierge, eſt-il rien au Monde
Ou plus humble, ou plus doux, ou plus charmant que toi?
Eſt-il rien ſous les Cieux qui faſſe mieux la loi
Aux Schiſmes dont la Terre abonde?
Non, il n'eſt rien ſi gracieux,
Rien ſi beau, rien ſi précieux,
Si nous en croyons l'Ecriture,
Et même ſous l'obſcurité
L'Enigme y fait trop voir qu'aucune Créature
N'approche de ta pureté.
Tu veux donc bien qu'Eſther ait place en ton image;
Que ſes traits les plus beaux ſervent d'ombres aux tiens,
Toi dont les actions, toi dont les entretiens
Ont tant d'humilité, tant d'amour en partage:
Parmi tout ce qu'envoye aux ſiécles à venir
La lecture ou le ſouvenir,
Ta bonté, ta douceur, ne trouvent point d'égales;
Elles charment Dieu même auſſi-bien que nos yeux,
Et plus ici tu te ravales,
Plus il t'éleve haut dans l'Empire des Cieux.
Mêmes vertus en elle ébauchoient ton mérite,
Et ſon pouvoir au tien n'a pas moins de rapport;
Aman en fait l'épreuve, & ſon perfide effort
Voit retomber ſur lui l'orage qu'il excite.
Un Juif voit tant d'orgueil ſans fléchir les genoux
Pour ce mépris d'un ſeul il veut les perdre tous,
Il en fait même au Roi ſigner l'ordre barbare:
L'affligé Mardochée à ſa niéce en écrit.
Ne tremblez plus, ô Juifs, une beauté ſi rare
Veut périr ou ſauver ſon peuple qu'on proſcrit.

Condolet Esther fratribus
Totius sui generis,
His auditis rumoribus
Regem adit, qui fœderis
Signum dedit; pestiferis
Morti datis complicibus,
Damnatur Aman sceleris,
Ejus notis criminibus.

Tu es Esther, perfidiam
Aman reprimens graviter,
Famulorum miseriam
Exterminans benigniter,
Regi summo feliciter
Desponsata per gratiam,
Coronata perenniter
Regis tenes potentiam.

Verè notat inimicum
Aman humani generis,
Dirum serpentem lubricum,
Jure pulsum de Superis,
Condemnatum in inferis,
Accusatorem iniquum,
Quem tu calcas & conteris,
Deum reddens pacificum.

Esther tendre & sensible au mal qui le menace
Y hazarde sa vie, & se présente au Roi,
Le Roi pour l'affranchir des rigueurs de sa loi
Vers des appas si doux tend le signal de grace :
Esther avec respect le convie au festin,
Lui peint d'elle & des siens le malheureux destin,
Et de son favori l'insolence & les crimes ;
Ce lâche tout surpris demeure sans parler,
Et les siens avec lui sont livrés pour victimes
A ce peuple innocent qu'il vouloit s'immoler.

Ce que fait Esther pour ses freres,
Tu le fais pour tes serviteurs,
Tu fais retomber nos miséres
Sur la tête de leurs Auteurs ;
Quoi qu'attente leur perfidie,
La Grace qui te donne un Dieu pour ton époux
En un moment y rémédie ;
Et pour rudes que soient leurs coups,
Ta pitié par elle enhardie
Ose tout & peut tout pour nous.

L'implacable ennemi de l'homme
Sous l'orgueilleux Aman dépeint,
C'est l'Ange en qui jamais cet orgueil ne s'éteint,
Le Serpent déguisé qui fit mordre la pomme.
Chassé du Paradis il nous le veut fermer,
Banni dans les Enfers il y veut abîmer
Ceux dont sa place au Ciel doit être la conquête ;
Mais quoi qu'ose sa haine à toute heure, en tout lieu,
Vierge, ton pied l'écrase, & lui brisant la tête
Tu fais d'un seul regard notre paix avec Dieu.

Sicut pupillam oculi
Servos servas, servos regis,
Tu solamen es sæculi,
Refugium tui gregis,
Summa sponsa summi Regis
Caput conteris Zabuli;
Tu es verus liber Legis,
Tu Arca Tabernaculi.

Flos vernalis, flos lilii,

Flos florum, decus Virginum
Diceris, & auxilii
Fons plenus, custos hominum,
Cujus attraxit Dominum,
Et Angelum Consilii,
Dulcis odor, ut terminum
Nobis daret exilii.

Ramum ferens virentibus
Ore columba proprio
Foliis, fluctuantibus
Generali diluvio,
Quos turbarat undatio,
Noe, natis, conjugibus,
Refovit eos gaudio,
Salutis intuitibus.

16. Figurata fuit per columbam, quæ attulit ramum olivæ Noe & filiis suis in Arcam. Gen. 8.

Tu te plais à garder tes ſerviteurs fidelles
Comme la prunelle des yeux,
Ta main pour avant-goût des Cieux
Leur fait un nouveau ſiécle & des douceurs nouvelles.
Tu leur ſers de refuge, & pour les conſoler
Sur eux tu laiſſes découler
Mille & mille faveur du Monarque ſuprême:
Tu puiſes comme épouſe en ſes divins tréſors,
Vrai livre de la Loi que fait ſa bonté même,
Et ſacré tabernacle où repoſe ſon Corps.
Vive fleur du Printemps, candeur que rien n'efface,
Honneur des Vierges, fleur des fleurs,
Fontaine de ſecours, dont les ſaintes liqueurs
Conſervent toute notre race;
L'odeur de ton mérite ici-bas ſans pareil
Attire l'Ange du Conſeil,
Le Souverain des Rois, le Seigneur des Armées;
Et tu fais que du Firmament
Les portes ſi long-temps fermées
S'ouvrent pour terminer notre banniſſement.
Noé flottoit encor ſur les eaux du Déluge,
Et troublé qu'il étoit d'avoir vû tout périr,
Il doutoit ſi lui-même auroit où recourir,
S'il auroit hors de l'Arche enfin quelque refuge:
Il lâche la colombe, & les monts découverts
Lui préſentent des rameaux verds
Que juſques dans cette arche en ſon bec elle apporte.
Ce retour le ravit, & ſes enfans & lui
Reprennent une joie auſſi pleine, auſſi forte,
Que l'étoient juſques-là leur trouble & leur ennui.

Una ſerpentem pertica 17. Figurata fuit per perticam quæ tulit ſerpentem æneum in deſerto. *Num.* 21.
Deſerto tulit æneum,
Ut ſi intus vis toxica
Quemquam læſerat Hebræum,
Sanaretur videns eum,
Ope Dei mirificâ,
Propellente vipereum
Virus virtute myſticâ.

Columbâ tu ſimplicior
Omni, tutrix humilium,
Salus hominum tutior;
Mundo tuliſti gaudium,
Enixa Dei Filium,
Omni veneno fortior,
Medicina peccantium,
Signo ſerpentis promptior.

Tu es porta quæ clauditur, 18. Figurata fuit per portam clauſam, per quam vir non tranſivit. *Ezech.* 44.
Apertionis neſcia,
De qua Propheta loquitur,
Hominum nulli pervia,
Qua Dei Sapientia
Ingreditur, egreditur,
Semotâ violentiâ,
Per egreſſum non frangitur.

Les Hébreux au Désert par l'ordre de Moyse,
Elevent un serpent d'airain,
Sa vûë est un reméde & facile & soudain
Qui leur rend la santé promise.
Les Vipéres & les Serpens
Qu'en ce vaste Désert ce peuple voit rampans,
N'ont plus de morsures funestes;
Cet aspect salutaire en fait la guérison,
Et contre eux leur figure a des vertus célestes
Plus fortes que tout leur poison.
Plus simple que n'est la Colombe
Tu nous rends plus de joie & plus de sûreté,
Et protéges si bien la vraye humilité
Que jamais elle ne succombe:
Un Dieu qui sort de toi te laisse des vertus
A relever nos cœurs sous le vice abattus,
Quel qu'en soit le poison, ta force le surmonte,
Et cet heureux reméde à nos péchés offert
Passe le Serpent du Désert,
Et fait la guérison plus prompte.
Cette porte fermée & qui n'ouvroit jamais
Que vit Ezéchiel à l'Orient tournée,
Par ce même Orient de ses splendeurs ornée,
Est encore un de tes portraits;
Aucun n'entre ni sort par elle
Que cette Sagesse éternelle
Qui doit de notre chair un jour se revêtir;
Mais soit qu'elle entre ou sorte, on voit même clôture,
Et Dieu n'y fait point d'ouverture,
Ni pour entrer, ni pour sortir.

Virginitas est janua
Qua Cœlis fulgens altiùs,
Cœli non linquens ardua;
Messias Dei filius
Conceptus est, exteriùs
Carne tectus exiguâ,
Corpus sumens perfectius
Ex te, Virgo præcipua.

Sicut Sydus perluitur
Infuso Solis lumine,
Et eo lux emittitur
Sine syderis fragmine,
Sic sine carnis crimine
Christus in te concipitur,
Ex te manente virgine
Super naturam oritur.

Vidit Joannes mysticum
Signum quoddam mirabile,
Quod in Cœlo propheticum
Apparuit notabile:
Nunquam fuerat simile
Prophetis enigmaticum
Signum datum, quod utile,
Præcedens ut mirificum.

19. Figurata fuit per mulierem quá vidit Joannes. *Apocal.* 12.

Ta

Ta virginité ſainte eſt la porte ſacrée
Dont ce Dieu fit le digne choix
Pour faire au Monde ſon entrée,
Comme pour en ſortir il le fit de la Croix.
Il entre dans tes flancs, il en ſort ſans briſure,
Avec ce privilége il y deſcend des Cieux:
Sans que ta pureté ſouffre de flétriſſure
Il prend un corps en toi pour ſe montrer aux yeux;
Et n'eſt pas moins aſſis au-deſſus du tonnerre
Bien qu'en ce corps fragile il marche ſur la Terre.
Tel qu'au travers d'un Aſtre on voit que le Soleil
Trouve une impénétrable voie,
Sa lumiére en deſcend avec éclat pareil,
Et ne briſe ni rompt l'Aſtre qui nous l'envoie;
Ce canal tranſparent toujours en ſon entier
Peint l'inviolable ſentier
Par où le vrai Soleil paſſe ſans ouverture:
Telle en ta pureté, Vierge, tu le conçois,
Mais l'Aſtre ſuit ainſi l'ordre de la Nature,
Et tu conçois ton Fils en dépit de ſes loix.
Son bien-aimé Diſciple à qui ce digne Maître
Te donna pour mére en mourant,
Lui que le tendre amour de ce Fils expirant
Fit ton Fils en ſa place & qui ſe plut à l'être;
Cet Apôtre Prophéte à Pathmos exilé,
Y voit plus que n'a révélé
D'aucun de ſes pareils l'énigmatique hiſtoire:
Il voit un ſigne au Ciel ſi merveilleux en ſoi,
Il y voit un crayon ſi parfait de ta gloire,
Qu'il doute s'il y voit ou ta figure, ou toi.

Erat patens Cœlestibus
Amicta Solis lumine
Mulier, Lunam pedibus
Supponens, cujus culmine,
Capitis pro tegimine,
Duodecim syderibus
Sertum fulgebat, Numine
Suis plenis visceribus.

Nihil te magis propriè
Per istam intelligitur
Mulierem, quæ serie
Prophetæ nobis panditur;
In te namque concipitur,
Et oritur justitiæ
Verus Sol, unde oritur
Regnum cælestis curiæ.

Tuis Luna supponitur
Pedibus, & militia
Cœli quæ per te regitur;
Caput duodenario
Patriarcharum glorio,
Quæ per te benedicitur,
Et bissenâ victoriâ
Apostolorum tegitur.

Il y voit une femme en beauté ſinguliére,
Le Soleil la revêt de ſes propres rayons,
La Lune eſt ſous ſes pieds avec même lumiére
Qu'en ſon plus grand éclat d'ici nous lui voyons.
Douze Aſtres forment ſa couronne,
Et ſi tant de ſplendeur au dehors l'environne ;
Ce que le dedans cache eſt encor plus exquis :
Elle eſt pleine d'un fils qu'à peine l'on voit naître ;
Qu'auſſi-tôt le Souverain Maître
Lui fait place en ſon Thrône & le reçoit pour Fils.
Eſt-elle autre que toi, cette femme admirable ?
Et ſon lumineux appareil
D'Aſtres, de Lune, & de Soleil,
N'eſt-il pas de ta couche un apprêt adorable ?
Eſt-ce une autre que toi, que de tous ces tréſors
Et remplit au-dedans & revêt au-dehors
Le brillant Soleil de Juſtice ;
Et fait-il commencer par une autre en ces lieux
Ce Royaume de Dieu ſi doux & ſi propice
Qui réünit la Terre aux Cieux ?
La Milice du Ciel qui ſous tes loix ſe range
Comme la Lune ſous tes pieds,
Y fait inceſſamment réſonner ta loüange,
Et ſert d'illuſtre baſe au Thrône où tu te ſieds ;
De tes plus ſaints Ayeux la troupe glorieuſe
Fait la couronne précieuſe
Des Aſtres qui ceignent ton front ;
Le nombre en eſt égal à celui des Apôtres,
Et nous donne l'exemple & des uns & des autres
Pour être un jour par toi près de Dieu ce qu'ils ſont.

Repleris plenitudine
Generis omnis Gratiæ ,
Totaque multitudine
Virtutum , & potentiæ :
Tu decus excellentiæ ,
Tu lux carens fuligine
Culpæ , tu splendor gloriæ ;
Mundum decorans lumine.

In te totum perficitur
Quicquid verbis propheticis
De te , virgo , prædicitur ,
Et Legis ænigmaticis ;
Sive quicquid Angelicis
Tibi verbis exprimitur ,
Finitis verbis typicis ,
Res manifesta cernitur.

Salve solamen hominum ;
Salve munda stella maris ,
Salve purgatrix criminum ,
Salve virgo singularis :
Consortio carens maris
Concipis , paris Dominum :
Tu lapis es angularis ,
Quæ das figuris terminum.

Cette plénitude étonnante
De Grace que sa main sur toi seul épandit,
Joint à tant de vertus, joint à tant de crédit
La gloire de la voir toujours surabondante.
Vierge par excellence, & Mére du Très-haut,
Toujours sans tache & sans défaut,
Lumiére que jamais n'offusque le nuage,
De tant de plénitude épands quelque ruisseau;
Et de tant de splendeurs dont brille ton visage
Laisse jusque sur nous tomber un jour nouveau.
En toi toutes les Prophéties
Qui de toi jamais ont parlé,
Par le plein effet éclaircies
Font voir ce que leur ombre a si long-temps voilé;
Les énigmes de l'Ecriture
Dont s'enveloppe ta figure
Ont perdu leur obscurité;
Et ce que t'annoncent les Anges,
Ce qu'ils te donnent de loüanges
Est rempli par la vérité.
Refuge tout-puissant de la foiblesse humaine,
Incomparable Vierge, Etoile de la Mer,
Calme-nous-en les flots prêts à nous abîmer,
De nos vieux ennemis dompte pour nous la haine:
Purge en nous tout l'impur, tout le terrestre amour,
Toi qui conçois ton Dieu, toi qui le mets au jour,
Sans en être un moment moins pure;
Toi, la pierre angulaire en qui l'on voit s'unir
Les vérités à la figure,
Ou plûtôt la figure en vérités finir.

Tu ſupra cœli ſolium
Ad dextram Dei reſides,
Juxta proprium filium
Cœli Regina præſides,
Confirmans mentes deſides
Præſtans eis auxilium,
Et tuis ſervis provides
Impetrando ſubſidium.

Ubi namque ſanctiſſima
Caro, quam Dei filius
Sumpſit ex te mundiſſima;
Inthroniſatur celſiùs,
Creatis glorioſiùs;
Ratio vult certiſſima
Eſſe te non inferiùs,
Vel ſede magis infima.

Ubi mater cum filio
Gaudes in Cœli patria
Trinitatis conſortio,
Creata ſuper omnia;
Tua benigna gratia
Felicitatis gaudio
Nos coronet & gloriâ,
Beatorumque præmio.

Les figures ont peint l'excès de ta puissance,
Fais-nous-en ressentir l'effet:
Parle, prie, & Dieu satisfait
Laissera desarmer sa plus juste vengeance.
Tu te sieds à sa dextre à côté de ton Fils,
La tienne de ce Thrône où lui-même est assis
Peut aux plus lâches cœurs rendre une sainte audace;
De là de tous les tiens tu secours les besoins,
Et comme ta priére obtient pour eux sa Grace,
L'œuvre de leur salut est l'œuvre de tes soins.
Cette adorable chair qu'il forma de la tienne,
Ce sang qu'il tira de ton sang,
Quelque haut rang au Ciel que l'un & l'autre tienne,
T'ont cru devoir le même rang:
Comme sans cesse il considére
Qu'il prit & l'un & l'autre en ton pudique flanc,
Sans cesse il te chérit, sans cesse il te révére;
Et comme il est ton Fils aussi-bien que ton Dieu,
L'amour & le respect qu'il garde au nom de mére,
Ne t'auroient pû jamais souffrir en plus bas lieu.
Ce Fils t'éleve ainsi sur toute Créature,
Te fait ainsi joüir de la societé
De cette immense Trinité
Qui donne à tes vertus un pouvoir sans mesure:
Fais-nous-en quelque part pour monter jusqu'à toi,
Donne-nous cet amour, cet espoir, cette foi,
Qui doivent y servir d'échelle;
Et d'un séjour si dangereux
Tire-nous à celui de la gloire éternelle
Qui fait le prix des bienheureux.

PRO SANCTO VICTORE MARTYRE.

HYMNUS.

Vos ô Christiadum fortia pectora,
Clarum Massiliæ dicite Militem:
Tinxit qui proprio sanguine, quam sacra
Gestat vertice lauream.

❦

VICTOR *militiæ præmia respuens,*
Christi castra ducis nudus amat sequi;
Ritus sacrilegos, signaque Cæsaris
Felix transfuga deserit.

❦

Vinctum compedibus turba satellitum
Nequicquam rigido carcere detinet:
Carcer perpetuis noctibus obsitus
Tanto lucet ab hospite.

❦

Miles Pontificis munere fungitur,
Custodes pavidos crimina dedocet,
Sacris lustrat aquis, & nova pectora
Vero numine roborat.

❦

Sit laus summa Patri, summaque Filio,
Sit par sancte tibi gloria Spiritus:
Tali præsidio prælia sustinent
Fuso sanguine Martyres.

AD AURORAM.

I *Nunc sancte Pugil, quò pia prælia*
Quò te magna vocant præmia Militem:
Præsens Christus adest, hoc duce ferreas
Vinces carnificum manus.

❧

Urbem per mediam victima nobilis
Raptaris, lacero corpore pulchrior:
Dum discerpta trahit membra ferox equus,
Cælum mente præoccupas.

❧

Quo te cumque furor barbarus abripit,
Fusus vulneribus signat iter cruor,
Sparso quo veluti semine, lætior
Surgit Christiadum seges.

❧

Hic dum verberibus plectitur asperis,
Longâ perfruitur supplicii morâ:
Affixumque cruci nobilis Æmulus
Christum, quà licet, exprimit.

❧

Aras ante Jovis non timidus mori
VICTOR *thura negat; sacrilegam pede*
Deturbat statuam, nec metuit gravem
Vano fulmine dexteram.

Plebs irata pedem Militis amputat;
Sed non ille gravi vulnere tardior
Ad mortem properat, certaque præmia,
Vitam fundere prodigus.

Sit laus summa, &c.

AD UTRASQUE VESPERAS.

TEmpla solemnem resonent triumphum:
Hæc dies, longi pretium laboris,
Strenuum Christi Pugilem supremas
Vexit ad arces.

Dum terit sacros mola grandis artus,
Rumpitur venis cruor è profundis:
Tum cruentatæ caput immolandum
Devovet aræ.

Vindices æther jaculatus ignes
Machinam solvit, tremuere turbæ,
Nil tremens unus pia colla VICTOR
Subjicit ensi.

Mox triumphali petit astra curru,
Splendido frontem redimitus auro:
Compedes, Virga, Mola, Crux, Securis
Pompa triumphi.

VICTOR, *exemplis animosiores,*
Fac tuis nostràs sociare palmas,
Et quibus Christi superemus hostes,
Arma ministra.

Ille, quo sternis, simulacra divûm,
Ille pes nostris venerandus aris,
Ire calcatum monet execrandæ
Fercula pompæ.

Laus tibi, summi moderator orbis,
Præmiis duros recreans labores,
Quem Fides, veri studiosa, Trinum
Credit & Unum.



VERSION
DES HYMNES DE SAINT VICTOR.*
A MATINES.

CHantons, Peuple, chantons ce Guerrier dont Marſeille
Vit le ſang inſulter au Démon étonné;
Produire en s'épanchant merveille ſur merveille,
Et teindre les lauriers dont il fut couronné.

VICTOR quitte les rangs, & dédaigne la paye,
Pour ſuivre pauvre & nud l'étendart de la Croix,
Et du camp des Céſars où ſa valeur s'eſſaye
Il paſſe, heureux transfuge, au camp du Roi des Rois.

On le charge de fers, on lui choiſit des peines,
Au fond d'un noir cachot on le tient garroté;
Il eſt libre au milieu des priſons & des chaînes,
Et remplit le cachot de ſa propre clarté.

Ses Gardes effrayés par ce double miracle,
Conçoivent des faux Dieux une invincible horreur,
Prennent le Saint pour guide, & ſa voix pour oracle,
Et dans un bain ſacré lavent leur vieille erreur.

* Imprimée in-4°. ſans date d'année.

Gloire au Pére éternel, gloire au Fils ineffable,
Gloire toute pareille à l'Esprit tout divin ;
Gloire à leur Unité, dont l'essence adorable
Régne sans borne aucune, & régnera sans fin.

A LAUDES.

ENtre, heureux Champion, la carriére est ouverte,
Dieu te voit & t'appelle au Thrône préparé ;
Entre, & vois les Tyrans animés à ta porte,
De l'œil dont tu verrois un Trophée assûré.

Quand d'un cheval farouche à la queuë on te lie,
S'il déchire ta chair, elle en éclate mieux ;
Et s'il brise ton corps, ton ame recueillie
Par un vol avancé va s'emparer des Cieux.

Ton sang en, quelques lieux que sa fougue t'emporte,
Laisse empreinte à longs traits la gloire de ton nom ;
Et c'est une semence illustre, vive, & forte,
Qui de nouveaux Martyrs germe une ample moisson.

Les verges sur la Croix te font un long supplice,
Tu joüis en secret de toute sa lenteur ;
Et ton zéle applaudit à la fureur propice
Qui fait l'image en toi de ton saint Rédempteur.

Tu braves Jupiter, tu ris de sa statuë,
Tu la jettes par Terre au lieu de l'encenser;
Et ne redoutes point ce foudre qui ne tuë,
Qui n'agit qu'en peinture, & ne se peut lancer.

On venge sur ton pied ce noble sacrilége,
Tu n'en cours pas moint vîte où t'appelle ton Dieu;
Ton Dieu dont il reçoit ce digne privilége,
Qui sans corruption le garde en ce saint lieu.

Gloire au Pére éternel, gloire au Fils ineffable,
Gloire toute pareille à l'Esprit tout divin,
Gloire à leur Unité, dont l'essence adorable
Régne sans borne aucune, & régnera sans fin.

A VESPRES.

Que d'un chant solemnel tout le Temple résonne,
Ce grand jour du Martyr paye enfin les travaux;
Le Ciel en est le prix, & Dieu qui le couronne
Change en biens éternels ce qu'il souffrit de maux.

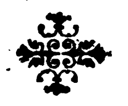
Ses membres écrasés sous la meule palpitent;
Il offre à Dieu le sang qu'il en fait ruisseler,
Et plein d'un feu nouveau que ces gênes excitent;
Sur cet Autel sanglant il aime à s'immoler.

La machine brisée à grands coups de tonnerre
Sur le Peuple tremblant roule, & brise à son tour;
VICTOR, seul intrépide, & las de vaincre en Terre,
Tend le col aux bourreaux pour changer de séjour,

La tête céde au fer qui du corps la détache;
L'ame vole en triomphe au-dessus du Soleil,
Et l'on voit chaînes, foüets, & meule, & croix, & hache,
En former à l'envi le pompeux appareil

Rends-nous plus courageux, grand Saint, par ton exemple,
Obtiens-nous des lauriers qui s'unissent aux tiens;
Et fais de tous les vœux qu'on t'offre dans ce Temple,
Des armes pour dompter l'ennemi des Chrétiens.

Gloire au Pére éternel, gloire au Fils ineffable;
Gloire toute pareille à l'Esprit tout divin,
Gloire à leur Unité, dont l'essence adorable
Régne sans borne aucune, & régnera sans fin.



TRADUCTION
DE PLUSIEURS PSEAUMES.

PSEAUME IV.

SI-tôt que j'invoquai le Dieu de ma justice,
Il exauça mes vœux, il prit pitié de moi;
Dans mes afflictions sa main me fut propice,
Et dilata mon cœur qu'avoit serré l'effroi.

Montrez pour moi, Seigneur, une pitié *nouvelle*,
Vous voyez sur mes bras de nouveaux ennemis;
Dissipez leurs conseils, ramenez mon rébelle,
Exaucez ma priére, & me rendez mon fils.

Lâches, dont le complot en ces ennuis me plonge,
Jusqu'où porterez-vous des cœurs durs & *pésans*?
Jusqu'où prendrez-vous soin d'appuyer le mensonge,
Jusqu'où d'un vain orgueil serez-vous partisans?

Avez-vous oublié par combien de miracles,
Dieu m'a mis dans le Thrône & soûtenu son choix?
Le croyez-vous moins fort à briser tous *obstacles*,
Aussi-tôt que vers lui j'éleverai ma voix?

Prenez contre le crime une digne colere,
Connoissez votre faute, & cessez de faillir;
Et faites dans vos lits un examen sévére
De ce que votre cœur espére en recueillir.

Qu'un juste repentir offre vos sacrifices,
Mettez-vous en état d'espérer au Seigneur;
Venez, & laissez dire aux esclaves des vices,
Qu'on nous offre du bien, on aura notre cœur.

Sa lumiére divine a mis sur mon visage
De ses vives clartés la sainte impression;
Et sa parfaite joie a mis dans mon courage
Dequoi me soûtenir contre l'oppression.

Avant cette fureur de la guerre civile,
A-t-on vû des sujets plus heureux que les miens?
L'abondance du vin, du froment & de l'huile
En augmentoit le nombre en augmentant leurs biens.

Je reverrai, Seigneur, encor la même chose,
Dès qu'il vous aura plû me redonner la paix;
C'est sur ce doux espoir que mon cœur se repose;
C'est à ce doux effet qu'il borne ses souhaits.

Ces graces, ô mon Dieu, passeroient les premiéres;
Mais sur votre bonté j'ose m'en assûrer;
Et vous m'ayez tant fait de faveurs singuliéres,
Que j'espére aisément plus qu'on n'ose espérer.

Gloire au Pére éternel, la premiére des causes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.



L'œil qui d'un ſeul regard contemple ces bas lieux,
Voit ta magnificence aux plus bas lieux gravée;
Et ſi-tôt qu'il s'éleve aux Cieux,
Par deſſus tous les Cieux il la voit élevée.

Ton plus parfait éloge, exprès tu l'as commis
Aux accens imparfaits que hazarde l'enfance,
Pour confondre tes ennemis,
Et détruire l'eſprit de haine & de vengeance.

Lorſque je vois des Cieux le brillant appareil,
De ta ſçavante main je ne vois que l'ouvrage,
Et Lune, Etoiles, ni Soleil,
N'ont aucunes ſplendeurs qu'elle ne leur partage.

Parmi ces grands effets qui te font admirer,
Seigneur, qu'eſt-ce que l'homme, & quel eſt ſon mérite?
Et qui t'oblige à l'honorer
D'un tendre ſouvenir, d'une douce viſite?

Un peu moindre que l'Ange il t'a plû le former,
De gloire & de grandeurs tu combles ſa naiſſance;
Et ce qu'il te plut d'animer
Fut auſſi-tôt par toi ſoumis à ſa puiſſance.

A peine la nature avoit rempli ta voix,
Que ta voix ſous nos pieds rangea ces nouveaux Eſtres:
Les hôtes des champs & des bois,
Tout nous ſert aujourd'hui, tout ſervit nos ancêtres.

Les oiseaux dans les airs, les poissons dans les
eaux,
De ton image en nous reconnoissent l'empire;
Et sous ces liquides tombeaux,
Tout ce qui nage ou vit, c'est pour nous qu'il respi-
re.

Dieu, notre Souverain, tout-puissant, & tout bon,
Auteur de la nature & Maître du tonnerre,
Que la gloire de ton saint Nom
S'est renduë admirable aux deux bouts de la Terre!

Gloire au Pére éternel, gloire au Verbe incar-
né,
Gloire à l'Esprit divin, ainsi qu'eux ineffable;
Telle qu'avant que tout fût né,
Telle soit-elle encor à jamais perdurable.

PSEAUME XVIII.

DEs célestes lambris la pompeuse étenduë
Fait l'éloge du Souverain,
Et tout le Firmament ne présente à la vûë
Que des ouvrages de sa main.

Le jour prend soin d'apprendre au jour qui lui suc-
céde
Ce que sa parole a produit;
Et la nuit qui l'a sçu de la nuit qui lui céde
L'enseigne à celle qui la suit.

Aux quatre coins du Monde ils parlent un langage,
Qu'entendent toutes Nations ;
Et des plus noirs climats l'hôte le plus ſauvage
En comprend les inſtructions..

Ils ſervent de tableaux ainſi que de trompettes,
Ce qu'ils diſent ils le font voir ;
Et des grandeurs de Dieu s'ils ſont les interprétes,
Ils en ſont auſſi le miroir.

Le Soleil qui lui ſert de thrône incorruptible
Les étale aux regards de tous,
Et ce viſible Agent d'un Monarque inviſible
En eſt paré comme un Epoux.

Il part tel qu'un Géant armé d'une lumiére
Ceint d'un feu qui nous enrichit :
Et du ſommet des Cieux il s'ouvre une carriére
Dont jamais il ne s'affranchit.

Chaque jour pour finir & reprendre ſa courſe,
Il remonte au même ſommet,
Et ſa chaleur par-tout verſe l'heureuſe ſource
Des biens que ſon Maître promet.

La Loi du même Dieu n'eſt pas moins ſalutaire,
Elle touche, elle convertit;
Et pour les yeux du corps que le Soleil éclaire,
Elle éclaire ceux de l'eſprit.

Sa parole eſt fidéle, & repand la ſageſſe
Dans les cœurs les plus ravalés :
Sa juſtice eſt exacte., & repand l'allégreſſe
Dans les cœurs les plus déſolés.

C'eſt la ſainte frayeur de ſes ordres ſuprêmes
Qui fait vivre à l'éternité ;
Ils ſont tous en tous lieux juſtifiés d'eux-mêmes,
Tous ſont la même vérité :

L'or, la perle, & l'éclat des pierres précieuſes
Sont beaucoup moins à ſouhaiter ;
Et les douceurs du miel les plus délicieuſes
Sont bien moins douces à goûter.

Auſſi ton Serviteur avec ſoin les obſerve,
Tu le ſçais, ô Dieu, tu le vois.
O ! que grand eſt le prix que ta bonté réſerve
Aux ames qui gardent tes loix !

Mais qui connoît, Seigneur, les péchés d'igno-
rance ?
Epure-m'en dès aujourd'hui ;
Pardonne ceux d'orgueil, de propre ſuffiſance,
Et défends-moi de ceux d'autrui.

Si je pouvois ſur moi leur ôter tout empire,
Si je m'en voyois bien purgé,
Des crimes les plus grands que tout l'Enfer inſpire
Je m'eſtimerois dégagé.

Il ne ſortiroit lors aucun mot de ma bouche,
Qui ne plût au grand Roi des Cieux ;
Je ne m'entretiendrois que de ce qui le touche,
Je l'aurois ſeul devant les yeux.

Seigneur, qui de tous maux êtes le ſeul remède,
Et de tout bien l'unique Auteur,
En ces preſſans beſoins prodiguez-moi votre aide,
Et ſoyez mon Libérateur.

Gloire au Pere éternel, la premiére des causes,
Gloire au Fils, à l'Esprit divin,
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor sans fin.

PSEAUME XIX.

EN ces jours dont l'issuë est souvent si fatale,
Daigne ouïr le Seigneur les vœux que tu lui fais;
Et du Dieu de Jacob la vertu sans égale
Par sa protection répondre à tes souhaits!

Des célestes lambris de sa sainte demeure,
Daigne son bras puissant t'envoyer du secours,
Et du haut de Sion renverser à toute heure
Sur l'orgueil ennemi les périls que tu cours!

Puisse ton cœur soumis, puisse ton sacrifice
S'offrir à sa mémoire en tout temps, en tous lieux;
Puisse ton holocauste offert à sa justice,
Elever une flamme agréable à ses yeux!

Qu'un bonheur surprenant, une faveur solide
Porte plus loin ton nom que n'ose ton desir:
Que dans tous tes conseils son esprit saint préside
Et leur donne l'effet que tu voudras choisir!

De tes prospérités nous aurons pleine joie,
Nous bénirons ce Dieu qui t'en fait l'heureux don;
Nous vanterons par-tout son bras qui les déploie,
Nous nous glorifirons nous-mêmes en son nom.

Qu'il ne se lasse point de remplir tes demandes,
Lui qui t'a couronné pour régner sous sa loi ;
Et que par des bontés de jour en jour plus grandes
Il fasse encor mieux voir l'amour qu'il a pour toi.

Des lumineux Palais de sa demeure sainte
Il entendra tes vœux, défendra tes Etats,
Montrera qu'il est digne & d'amour & de crainte
Et qu'il tient en sa main le sort des Potentats.

Ceux qui nous attaquoient ont mis leur confiance,
Les uns en leurs chevaux, les autres en leurs chars ;
Nous autres mieux instruits par notre expérience,
Nous l'avons mise au Dieu qui régle les hazards.

Ceux-là sont demeurez, ou morts, ou dans nos chaînes,
Leurs chars & leurs chevaux les ont embarrassés ;
Et ceux qui nous voyoient trébucher sous leurs haines
Nous ont vûs par leur chute aussi-tôt redressés.

Sauvez notre grand Roi, bénissez-en la race
Embrasez-le, Seignéur, de vos célestes feux :
Nous demandons pour lui chaque jour votre grace,
Donnez un plein effet à de si justes vœux.

Gloire au Pére éternel, la premiére des causes ;
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.

PSEAUME XXIII.

LA Terre eſt au Seigneur & toute ſon enceinte,
Il la forma lui-même en commençant le temps ;
Et ſon Globe appartient à ſa Majeſté ſainte,
Ainſi que tous ſes habitans.

Tout alentour des Mers c'eſt lui qui l'a poſée,
C'eſt lui qui l'affermit au-deſſus de tant d'eaux,
C'eſt lui qui des courants dont elle eſt arroſée
L'éleve ſur tous les ruiſſeaux.

Mais comment s'élever, & quel chemin ſe faire
A la ſainte montagne où brille ſon Palais ?
Et qui s'établira dans ſon grand ſanctuaire,
Pour y demeurer à jamais ?

L'homme au cœur pur, & droit à l'innocente vie,
Qui n'a point de ſon Dieu reçu ſon ame en vain,
Qui par aucun ſerment, fourbe, ni calomnie,
N'a fait injure à ſon prochain.

Le Seigneur, à jamais bénira ſa conduite,
Le Seigneur, dont il prend ſa Gloire pour ſeul but:
Oüi, Dieu lui fera grace, & ſes bontés enſuite
L'admettront au port de ſalut.

C'eſt-là ce qu'il réſerve à cette heureuſe race,
Qui ne cherche ici-bas que le Maître du Ciel ;
Et qui marche en tous lieux comme devant la face
De l'unique Dieu d'Iſraël.

Ouvrez, Princes, ouvrez vos portes éternelles,
Portes du grand Palais, laissez-vous pénétrer:
Laissez-en l'accès libre aux Escadrons fidéles,
Le Roi de gloire y veut entrer.

Quel est ce Roi de gloire; à quoi peut-on connoître
Où s'étend son empire, & ce que peut son bras?
C'est un Roi le plus fort qu'on ai encor vû naître,
C'est un Roi puissant aux combats.

Ouvrez, encor un coup, Princes, ouvrez vos portes,
Portes du grand Palais laissez-vous pénétrer:
Laissez-en l'accès libre aux fidéles cohortes,
Le Roi de gloire y veut entrer.

Dites-nous donc enfin, quel est ce Roi de gloire,
Quels peuples, quels climats sont rangés sous sa loi?
C'est le Roi tout-puissant, le Roi de la victoire,
C'est Dieu qui lui-même est ce Roi.

Gloire au Pére éternel, la premiére des causes,
Gloire au Verbe incarné; gloire à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor sans fin.



PSEAUME XXX.

J'Ai mis en vous mon espérance,
Sera-ce à ma confusion,
Seigneur ! & votre bras est-il dans l'impuissance
De me faire justice en cette occasion ?

Déployez-le, l'ennemi presse,
Prêtez l'oreille à mes clameurs:
Venez, & hâtez-vous d'appuyer ma foiblesse,
Pour peu que vous tardiez, tout me manque & je meurs.

Je n'ai plus ni vivres, ni places,
Je n'ai ni troupes, ni vigueur;
Et si votre secours n'arrête mes disgraces,
Je succombe à la force, ou tombe de langueur.

Mais vous serez ma citadelle,
Vous supplérez à mes besoins;
J'aurai pour ma conduite une grace nouvelle,
J'aurai pour subsistance un effet de vos soins.

C'est en vain qu'on me dresse un piége,
C'est en vain qu'on veut m'assiéger:
Vous romprez les filets, vous confondrez le siége
Un seul de vos regards sçaura me proteger.

Souffrez qu'en vos mains je remette
Une ame réduite aux abois:
O Dieu de vérité servez-moi de retraite,
Vous qui m'avez déja racheté tant de fois.

Gloire au Pére, cauſe des cauſes,
Gloire au Fils, à l'Eſprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor, maintenant & ſans fin.

PSEAUME XXXI.

HEureux ſont les mortels, dont les ſaints artifices
Ont lavé les péchés par des pleurs aſſidus;
Et par le rude choix de leurs juſtes ſupplices,
Les ont ſi bien couverts, que Dieu ne les voit plus.

Plus heureux l'homme encor dont l'innocente vie
N'a rien que Dieu lui veuille imputer à forfait:
L'homme, en qui jamais fourbe & jamais calomnie
N'infecte ce qu'il dit, n'empeſte ce qu'il fait.

Mon crime s'eſt long-temps caché ſous le ſilence,
Mes maux en ſont accrus, mon viſage envieilli;
Et les cris que m'arrache enfin leur violence,
Sont le fruit douloureux que j'en ai recueilli.

Mon ame en a ſenti ta main appéſantie
Dont le fardeau ſecret m'accable nuit & jour:
Mon corps en a ſenti ſa vigueur amortie,
Et l'angoiſſe a plus fait ſur moi, que ton amour.

C'est elle qui me force à ne te plus rien taire;
Je veux t'avoüer tout, Seigneur, & hautement
Me dire un assassin, un traître, un adultére,
En accepter la honte, aimer le châtiment.

En vain, mon ame, en vain cet aveu t'effarouche,
Il faut servir à Dieu de témoin contre nous:
Vois que ces mots à peine ont sorti de ma bouche,
Qu'ils m'ont rendu sa grace, & fléchi son courroux.

C'est comme en doit user une ame qui n'aspire
Qu'à rentrer au vrai calme où met la sainteté:
Il faut qu'elle s'accuse, il faut qu'elle soupire,
Tandis qu'elle a le temps d'implorer sa bonté.

Que la fureur des eaux par un nouveau déluge
Sur les plus hauts rochers ose encor s'élever,
Quand l'homme t'a choisi, Seigneur pour son réfuge
Ces eaux jusques à lui ne sçauroient arriver.

J'ai mis en toi le mien, contre l'affreux ravage
Des tribulations où tu m'as vû plongé;
J'ai mis en toi ma joie, acheve & me dégage
De toutes les fureurs dont je suis assiégé.

Oüi, je te donnerai, me dis-tu, la prudence,
Pour servir à tes pas de régle & de flambeau:
Je t'instruirai moi-même en ma haute science,
Et j'aurai l'œil sur toi jusques dans le tombeau.

Vous donc, si vous voulez éviter les tempêtes
Que son juste courroux roule à chaque moment;
Mortels, ne soyez pas semblables à des bêtes,
Qui manquent de raison & de discernement.

Domptez avec les mords, domptez avec la bride
Ces eſprits durs & fiers ; ces naturels brutaux,
Qui refuſent, Seigneur, de vous prendre pour guide,
Hommes, mais après tout, moins hommes que chevaux.

Il eſt mille fleaux pour le pécheur rébelle,
Qui ne veut ſuivre ici que ſon propre vouloir ;
Mais la miſéricorde eſt un rempart fidéle,
Pour quiconque à vous ſeul attache ſon eſpoir.

Faites-en éclater une pleine allégreſſe ;
Juſtes, ſans crainte aucune ou de trouble ou d'ennui:
Et vous, cœurs purs & droits, glorifiez ſans ceſſe
L'Auteur de votre joie, & vous-mêmes en lui.

Gloire au Pére éternel, la premiére des cauſes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Eſprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor maintenant & ſans fin.

PSEAUME XXXVII.

SEigneur, quand tu voudras convaincre ma foibleſſe,
Mets à part la fureur de tes reſſentimens,
Et ne conſulte point ton ire vengereſſe
Sur le choix de mes châtimens.

Les flêches que ſur moi ton bras a décochées
De leurs pointes d'acier hériſſent tout mon cœur,
Et ta main enfonçant leurs atteintes cachées
S'eſt affermie en ſa rigueur.

Je ne vois ſur ma chair que bleſſures mortelles,
Qu'ulceres qu'à toute heure ouvrent de nouveaux traits ;
Mes crimes ont pour moi des pointes éternelles
Qui de mes os chaſſent la paix.

Ces crimes entaſſés élevent ſur ma tête
Des eaux de ta colere un fier débordement,
Et d'un fardeau ſi lourd la péſanteur m'apprête
Un long & triſte accablement.

Ma folie a long-temps négligé ma bleſſure,
Elle en a vû ſans ſoin la playe & les tumeurs ;
Et voit honteuſement tourner en pourriture
La corruption des humeurs.

La miſére m'accable & la douleur me preſſe,
J'en marche tout courbé, j'en vis tout abattu ;
Et par-tout où je vais, l'excès de ma triſteſſe
M'y traîne foible & ſans vertu.

Ce n'eſt qu'illuſion que l'éclat de ma vie,
Qu'un vieux ſonge qui flatte, & qu'on rappelle en vain ;
Il fait place à l'horreur de cette chair pourrie,
Et d'un corps qui n'a rien de ſain.

Dans ces afflictions & ces gênes cruelles,
Quand je crois ne pousser que des gémissemens,
Je sens de nouveaux maux, & des rigueurs nouvelles
Les tourner en rugissemens.

Seigneur, jettez les yeux sur ma douleur profonde,
Vous sçavez mes desirs, vous les connoissez tous;
Et j'ai beau déguiser ces maux à tout le monde,
Ils n'ont rien de caché pour vous.

Mon cœur est plein de trouble, & ma vigueur entiére
M'abandonne & m'expose à des ames sans foi;
Et celui qui servoit à mes yeux de lumiére
Lui-même n'est plus avec moi.

Son exemple a séduit mes amis & mes proches,
Ils ont vû ma misére, & s'en sont écartés;
Et ces lâches esprits reviennent aux approches
Sous l'étendart des révoltés.

Les plus attachés même à chercher ma présence,
M'ont regardé de loin sans m'offrir de secours,
Et laissé sans obstacle agir la violence
Qui cherchoit à trancher mes jours.

De ceux qui m'ont haï les langues mensongéres
Par des contes en l'air chaque jour m'ont noirci;
Et leurs fourbes sans cesse ont forgé des chiméres
Par qui mon nom fut obscurci.

J'ai fait la sourde oreille, & refusé d'entendre
Ce que de l'imposture osoit l'indigne cours ;
Et ma bouche muette a dédaigné de rendre
Réponse aucune à leurs discours.

J'ai mieux aimé passer pour un homme incapable
Et de rien écouter, & de rien démentir ;
Ou plûtôt pour un homme, ou stupide, ou coupable,
Qui n'a point dequoi répartir.

Vous répondrez pour moi, Seigneur, & je l'espére,
Moi qui n'ai jamais eu d'espérance qu'en vous :
Vous sçaurez, & bien-tôt, exaucer la priére
Que je vous en fais à genoux.

Vous ne permettrez point qu'une pleine victoire
Mette au-dessus de moi ces esprits insolens ;
Eux qui n'ont déja pris que trop de vaine gloire,
D'avoir vû mes pas chancelans.

S'il faut souffrir encore un coup de foüet plus rude,
Je suis prêt, déployez votre sévérité :
Ma peine est au-dessous de mon ingratitude,
Et mon crime a tout mérité.

Je l'avoüerai tout haut pour rendre mieux connuë
L'infame énormité de tout ce que j'ai fait,
J'y pense nuit & jour, & n'ai devant la vûë
Que l'image de mon forfait.

Mais faut-il cependant que mes ennemis vivent
Avec tant d'avantage affermis contre moi,
Et que le nombre accrû de ceux qui me pourſuivent
A jamais me faſſe la loi?

Vous voyez à quel point enflent leur médiſance;
Ceux dont l'injuſte aigreur rend le mal pour le bien;
A quel point ma bonté réduite à l'impuiſſance
Les porte à ne douter de rien.

Ne m'abandonnez pas à toute ma diſgrace,
Autre que vous, Seigneur, ne peut me relever:
Ne vous éloignez pas, que ce torrent ne paſſe,
Vous qui ſeul m'en pouvez ſauver.

Venez, venez, mon Dieu, venez tôt à mon aide,
Contre tant des malheurs qui m'ont choiſi pour but.
Vous qui de tous mes maux êtes le ſeul reméde,
Et l'eſpoir ſeul de mon ſalut.

Gloire au Pére éternel, la premiére des cauſes;
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Eſprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor ſans fin.



PSEAUME XLIV.

JE me sens tout le cœur plein de grandes idées,
Je les sens à l'envi s'en échaper sans moi,
Je les sens vers le Roi d'elles-mêmes guidées,
Dédions-les toutes au Roi.

Ma langue qui s'empresse à chanter son mérite,
Suit plus rapidement l'effort de mon esprit
Que ne court une plume en la main la plus vîte
Qui puisse tracer un écrit.

Sa beauté sans égale entre le Fils des hommes
Mêle une grace infuse à ses moindres discours;
Et Dieu qui l'a béni, sur-tous tant que nous sommes,
L'appuye, & l'appuyera toûjours.

Grand Monarque, dont l'ame est sans cesse occupée
A bien remplir ce rang où le Ciel vous a mis,
Vous n'avez qu'à paroître & ceindre votre épée,
Pour confondre vos ennemis.

Vos attraits sont si forts, vos actions si belles,
Tant de gloire & d'amour les sçait accompagner,
Que chacun se déclare & pour eux & pour elles,
Et vous faire voir, c'est régner.

La justice en votre ame & la mansuétude
Avec la vérité font un accord si doux,
Que de tant de vertus la sainte plénitude
Fait par-tout miracle pour vous.

D'un acier pénétrant la pointe de vos fléches
Percera tous les cœurs rébelles à leur Roi;
Et voyant ruisseler leur sang par tant de brêches
Les Peuples tomberont d'effroi.

Comme votre grandeur s'est toujours mesurée
Sur la droiture même & la même équité,
Votre régne n'aura pour borne à sa durée,
Que celle de l'éternité.

La haine des forfaits, l'amour de la justice
Font de tous vos desseins les sacrés appareils:
Et Dieu répand sur vous une onction propice,
Plus qu'il ne fait sur vos pareils.

De riches vêtemens au jour de votre gloire,
D'ambre, aloés, & myrrhe embaumés à la fois,
Seront tirés pour vous des Cabinets d'yvoire
Par les filles des plus grands Rois.

La Reine votre épouse à votre droite assise,
Brillera d'une auguste & douce Majesté:
Ses habits seront voir dans leur dorure exquise
Une exquise diversité.

Mais écoute, ma fille, écoute & considére
Combien en sa personne éclatent de trésors:
Oublie auprès de lui la maison de ton pére,
Et ce cher Peuple d'où tu sors.

Plus ſon amour pour toi ſe ſera voir extrême,
Plus tes ſoumiſſions les doivent honorer;
Car enfin c'eſt ton Roi, ton Seigneur, ton Dieu-
même,
Qu'on fera gloire d'adorer.

Les Princeſſes de Tyr te rendront leur hommage
Avec même reſpect qu'on t'aura vû pour lui:
Le riche avec ſes dons briguera ton ſuffrage
Et réclamera ton appui.

Mais ſi l'ame au dedans n'eſt encor mieux ornée,
Reine, ce ſera peu que l'ornement du corps;
Bien que la frange d'or en fleurons contournée
Y borde cent divers tréſors.

De cent Filles d'honneur tu te verras ſuivie
Quand il faudra paroître aux yeux d'un ſi grand
Roi;
Et tes plus proches même y verront ſans envie
Qu'on les y préſente après toi.

Toutes en montreront une allégreſſe entiére,
Toutes y borneront leurs plus ardens ſouhaits,
Toutes eſtimeront à faveur ſinguliére,
Le droit d'entrer dans ſon Palais.

Pour récompenſe enfin d'avoir quitté tes péres,
Il te naîtra des fils plus grands, plus braves
qu'eux,
Qui feront recevoir tes loix les plus ſévéres
Aux Peuples les plus belliqueux.

La Terre qu'on verra trembler devant leur face
Conſervera ſous eux ton digne ſouvenir ;
Et l'on reſpectera ton nom de race en race,
Dans tous les ſiécles à venir.

Toutes les Nations en ta faveur unies
De ce nom à l'envi publieront la grandeur :
Et les temps juſqu'au bout de leurs courſes finies ;
En verront briller la ſplendeur.

Gloire au Pére éternel, la premiére des cauſes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Eſprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor ſans fin.

PSEAUME XLV.

QUe Dieu nous eſt propice à tous !
Il eſt ſeul notre force, il eſt notre refuge,
Il eſt notre ſoûtien contre le noir déluge
Des malheurs qui fondent ſur nous.

La Terre aura beau ſe troubler ;
Quand nous verrions par-tout les roches ébranlées,
Et juſqu'au fond des mers les montagnes croulées,
Nous n'aurions point lieu de trembler.

Que les eaux roulent à grand bruit,
Que leur fureur éclate à l'égal du tonnerre ;
Que les champs ſoyent noyés, les campagnes par Terre,
Que l'Univers en ſoit détruit ;

Leur fiére impétuosité
Qui comble tout d'horreurs, comble Sion de joie;
Et ne fait qu'arroser, alors que tout se noie,
Les murs de la sainte Cité.

Dieu fait sa demeure au milieu,
Dieu lui donne un plein calme en dépit des orages;
Et dès le point du jour, contre tous leurs ravages
Elle a le secours de son Dieu.

On a vû les Peuples troublés,
Les thrônes chancelans pancher vers leur ruine;
Dieu n'a fait que parler, & de sa voix divine
Ils ont paru tous accablés.

Invincible Dieu des vertus,
Que ta protection est un grand privilége!
Quels que soient les malheurs dont l'amas nous assiége,
Nous n'en serons point abattus.

Venez, Peuples, venez bénir
Les prodiges qu'il fait sur la Terre & sur l'Onde:
La Guerre désoloit les quatre coins du Monde,
Et ce Dieu l'en vient de bannir.

Il a brisé les arcs d'acier,
Tous les dards, tous les traits, tous les chars des Gendarmes;
Et jètté dans le feu, pour finir vos alarmes,
Et l'épée & le bouclier.

Calmez vos appréhensions,
Voyez bien qu'il est Dieu, qu'il est l'unique Maître,
Et que malgré l'Enfer, sa gloire va paroître
Parmi toutes les Nations.

Encore un coup, Dieu des vertus,
Que ta protection est un grand privilége!
Quels qui soient les malheurs dont l'amas nous assiége,
Nous n'en serons point abattus.

Gloire aux trois dont l'Etre est divin,
Gloire soit en tous lieux à leur unique essence;
Et telle qu'elle étoit lorsqu'elle prit naissance,
Telle soit-elle encor sans fin.

PSEAUME L.

PRenez pitié de moi, Seigneur,
Suivant ce qu'a d'excès votre miséricorde:
Souffrez qu'en ma faveur son torrent se déborde,
Et desarme votre rigueur.

Au lieu de ces punitions
Que doit votre justice à mon ingratitude;
Jettez sur mon péché toute la multitude
De vos saintes compassions.

Daignez de plus en plus laver
De mes iniquités les infames souillures:
Vous avez commencé de guerir mes blessures,
Hâtez-vous, Seigneur, d'achever.

Je ne me trouve en aucuns lieux,
Où d'un si noir forfait l'image ne me tuë;
Et de quelque côté que je porte la vûë,
Elle frape aussi-tôt mes yeux.

Je n'ai péché que contre vous,
Mais aussi j'ai péché, Seigneur, à votre face:
Ainsi, vous serez juste, & si vous faites grace,
Et si vous jugez en courroux.

Que puis-je après tout que pécher,
Si c'est par le péché que j'ai vû la lumiére;
Et si c'est en péché que m'a conçu ma mére,
Par où puis-je m'en détacher?

C'est par cette seule bonté
Qui tire du pécheur l'aveu de sa foiblesse;
Et qui m'a révélé ce que votre sagesse
A de plus sainte obscurité.

Jusqu'en mon sein faites couler
Ces eaux qui de blanchir ont le grand privilége:
Quand j'en serai lavé, la blancheur de la neige
N'aura point de quoi m'égaler.

Parlez, & me faites oüir
De si justes sujets de véritables joie,
Que jusques dans mes os mon oreille renvoie
Dequoi toujours se réjoüir.

Mais pour cela, Seigneur, il faut
Détourner vos regards de mes fautes passées,
En rendre au dernier point les taches effacées,
En purger le moindre défaut.

Ce n'est pas tout, il faut en moi
Créer un cœur si pur, qu'il tienne l'ame pure;
Renouveller en moi cet esprit de droiture
Qui n'agit que sous votre loi.

Lorsque vous m'aurez pardonné,
Ne me rejettez pas de devant votre face;
Et ne retirez pas l'esprit de votre grace
Après me l'avoir redonné.

Rendez-moi ce divin transport
Où s'élevoit ma joie en votre Salutaire;
Cet esprit tout de feu qui s'efforce à vous plaire,
Et dont vous bénissez l'effort.

J'enseignerai ces vérités
Qui raménent l'injuste à suivre la justice;
Et je veux qu'à son tour mon exemple guérisse
Ceux que mon exemple a gâtés.

Sur-tout, préservez-moi, Seigneur,
De plus faire verser le sang de l'innocence,
Et je dirai par-tout quelle est votre clémence
A justifier un pécheur.

Ouvrez mes lévres, ô mon Dieu;
Que je puisse mêler ma voix aux voix des Anges,
Et je ferai comme eux de vos saintes loüanges
Mon plus doux objet en tout lieu.

Sur des Autels fumans pour vous,
Si vous l'aviez voulu, j'aurois mis des victimes:
Mais l'holocauste enfin n'efface pas mes crimes,
N'éteint pas tout votre courroux.

Le Sacrifice qui vous plaît,
C'est un esprit touché, des yeux fondus en larmes :
Le cœur humble & contrit vous arrache les armes,
Vous fait révoquer votre arrêt.

Que mes crimes n'empêchent pas
Que pour votre Sion votre bonté n'éclate ;
Relevez-en les murs s'il faut qu'on les abatte,
Protegez-la dans les combats.

Vous daignerez lors accepter
Des taureaux immolés le juste sacrifice ;
Et l'holocauste offert à votre amour propice
Ne s'en verra point rebuter.

Gloire aux trois dont l'Etre est divin,
Gloire soit en tous lieux à leur unique essence ;
Et telle qu'elle étoit lorsqu'elle prit naissance,
Telle soit-elle encor sans fin.

PSEAUME LIII.

SI vous ne voulez pas, Seigneur, que je périsse,
En votre nom faites ma sûreté ;
Montrez votre puissance à me rendre justice,
Et déployez votre bonté.

Il m'en faut, Roi des Rois, une assistance entiére,
Daignez ouïr la voix d'un malheureux ;
Il ose jusqu'à vous élever sa priére ;
Ne rejettez pas d'humbles vœux.

D'un perfide étranger l'impitoyable envie
Me va réduire à périr en ces lieux ;
Un puissant ennemi cherche à m'ôter la vie
Sans vous avoir devant les yeux.

Mais le cœur me le dit, leur rage forcenée
Succombera sous de plus justes coups ;
Et cette ame, Seigneur, que vous m'avez donnée,
Verra son défenseur en vous.

Renversez leurs fureurs sur leurs coupables têtes,
Exterminez ces lâches ennemis ;
Ecrasez leur orgueil sous leur propres tempêtes,
Suivant que vous l'avez promis.

J'oserai vous offrir alors un sacrifice,
Et ferai voir à tout notre avenir
Combien sert votre nom à qui lui rend service,
Et combien on le doit bénir.

Je dirai hautement : de toutes mes miséres
Le Tout-puissant m'a si bien garenti,
Que j'ai vû trébucher les haines les plus fiéres
De tout le contraire parti.

Gloire au Pére éternel, la premiére des causes
Gloire à son Fils, gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor sans fin.



PSEAUME LXII.

DIeu que je reconnois pour l'Auteur de mon
être,
De qui dépend mon avenir,
Si-tôt que la lumiére a commencé de naître,
Je m'éveille pour te bénir.

Pour empêcher l'ardeur qui desséche mon ame,
Sa soif n'a de recours qu'à toi;
Et ma chair que dévore une pareille flamme,
Se fait une pareille loi.

Dans un climat sans eaux, sans habitans, sans voie,
Devant toi je me suis offert,
Pour mieux voir les vertus que ta bonté déploie,
Et ta gloire dans ce désert.

Cette bonté, Seigneur, vaut mieux que mille vies,
Que mille Empires à la fois:
Nous t'en devons loüer, & nos ames ravies
Y vont unir toutes nos voix.

Puissai-je de mes jours n'employer ce qui reste
Qu'aux éloges d'un Dieu si bon;
Et n'élever les mains vers la voûte céleste,
Que pour en exalter le nom!

Se puisse ainsi mon ame enyvrer de ta grace,
Et s'enrichir de tes présens,
Que ma joie à ma langue en confiera l'audace,
Jusques à la fin de mes ans.

Au milieu de la nuit dans le fond de ma couche,
J'en veux prendre un ſoin amoureux,
Et dès le point du jour mon eſprit & ma bouche
Béniront ton ſecours heureux.

En l'appui de ton bras, ſous l'ombre de tes aîles,
J'ai mis mon bonheur ſouverain;
Et mon ame attachée à tes loix éternelles
A reçu l'aide de ta main.

Mes ennemis ont vû diſſiper leur pourſuite,
Leur ſang coulera ſous l'acier;
Dans le ſein de la Terre ils cacheront leur fuite,
Ainſi que Renards au terrier.

Mon thrône eſt raffermi, ma joie eſt ranimée,
Et tes humbles adorateurs
Feront gloire de voir la bouche ainſi fermée
Aux lâches calomniateurs.

PSEAUME LXVI.

JEtte un œil de pitié ſur toute notre race,
Seigneur, pour la bénir deſarme ton courroux;
Laiſſe briller ſur elle un rayon de ta face,
Et fais-nous grace à tous.

Afin que nous puiſſions connoître ici ta voie,
Qu'elle y puiſſe régler nos pas, nos actions;
Et que ton Salutaire y repande la joie
En toutes les Nations.

Que des Peuples unis l'humble reconnoiſſance
Faſſe voir en tous lieux ton ſaint nom applaudi:
Du Levant au Couchant qu'aucun ne s'en diſpenſe,
Ni du Nord au Midi.

Qu'en ces Peuples divers régne même allégreſſe;
Qu'à l'envi ſous tes loix ils courent ſe ranger;
Tes droits dont l'équité les juge avec tendreſſe,
Et les ſçait diriger.

Une ſeconde fois, que leur reconnoiſſance
Faſſe éclater ta gloire en tous lieux à grand bruit,
Une Terre ſtérile a produit l'abondance
Et nous donne ſon fruit.

Qu'en tous lieux à jamais ce grand Dieu nous bé-
niſſe;
Qu'en tous lieux à jamais il nous protége *en Dieu*;
Qu'en tous lieux à jamais ſa gloire retentiſſe,
Qu'on le craigne en tout lieu.

Gloire au Pére éternel, la premiére des cauſes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Eſprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes choſes,
Telle ſoit-elle encor ſans fin.

PSEAUME LXIX.

DEs méchans à qui tout ſuccéde,
Cherchent à me faire périr;
Seigneur, accourez à mon aide,
Hâtez-vous de me ſécourir.

Que

Que leur haine contre ma vie
S'épuiſe en efforts ſuperflus :
Que leur rage mal aſſouvie
Les laiſſe tremblans & confus.

Que leur déteſtable conduite
Qui me rend le mal pour le bien,
Cherche leur ſalut en leur fuite,
Et me voie aſſûré du mien.

Que ſans tarder ils en rougiſſent
Pleins d'épouvante & de douleur ;
Ces lâches qui ſe rejoüiſſent
Du noir excès de mon malheur.

Rempliſſez de tant d'allégreſſe,
Quiconque en vous s'eſt confié ;
Qu'il ait lieu de dire ſans ceſſe :
Le Seigneur, ſoit magnifié.

Moi, qui ne ſuis qu'un miſérable,
Accablé de maux & d'ennui,
Qui ſans votre main ſécourable
Vais trebûcher faute d'appui.

Seigneur, je ſuccombe, & je céde,
Mes ennemis me font périr :
Hâtez, mon Dieu, hâtez votre aide,
Il eſt temps de me ſecourir.

Gloire au Pére, cauſe des cauſes,
Gloire au Fils, à l'Eſprit divin ;
Et telle qu'avant toutes choſes,
Telle ſoit-elle encor ſans fin.

P

PSEAUME LXXXIV.

IL vous a plû, Seigneur, bénir votre contrée,
Ce cher & doux climat choisi sur l'Univers;
Et par tant de soupirs votre ame pénétrée,
A tiré Jacob de ses fers.

Vous avez répandu les bontés d'un vrai Pére
Sur ce que votre Peuple a commis de péchés;
Et pour ne les plus voir d'un regard de colere,
Votre amour vous les a cachés.

Toute cette colere enfin s'est adoucie,
Vous avez détourné les traits de sa fureur,
Et de tous les excès dont nous l'avons *grossie*,
Vous avez pardonnez l'erreur.

Changez si bien nos cœurs qu'elle se puisse éteindre,
Qu'elle ne trouve point de quoi se rallumer:
La plus foible étincelle est toujours trop à craindre
A qui ne veut que vous aimer.

Pourriez-vous, Dieu tout bon, pourriez-vous sur nos têtes
Tenir le bras levé durant tout l'avenir;
Et ne quitter jamais ces foudres toujours prêtes
A vous venger & nous punir?

Non, non, ce vieux courroux fait place à la
clémence;
Il s'est évanoüi pour lui laisser son tour :
Vous allez rendre à tous la joie & l'assurance
De voir régner tout votre amour.

Hâtez-vous de montrer en Prince débonnaire,
Cet effet de pitié si long-temps attendu;
Faites-nous le grand don de votre Salutaire;
Vous l'avez promis, il est dû.

Peuples, faites silence à cette voix secrete,
Par qui le Tout-puissant s'en explique avec moi;
Et je vais vous apprendre en fidéle interpréte
Quelle paix suivra votre foi.

Ce sera cette paix dont sa bonté suprême
De ses vrais serviteurs remplit la sainteté;
Et que posséde un cœur qui rentrant en soi-mê-
me
En chasse toute vanité.

Ce divin salutaire est bien près de paroître,
De se rendre visible aux yeux de qui le craint:
Oüi, sa gloire est bien près de se faire connoître
A ce que la Terre a de saint.

La rencontre s'est faite, après tant de colere,
De la miséricorde avec la vérité:
La Justice & la Paix par un baiser sincére
Marquent notre félicité.

Je vois naître déja d'une Terre sans vice,
La même vérité pour qui nous soupirons ;
Et du plus haut du Ciel cette même justice,
Descendre sur nos environs.

Je ne m'en dédis point, le grand Maître du Monde
Fait briller tout l'éclat de sa bénignité :
La Terre par lui seul, & pour lui seul féconde,
Va donner le fruit souhaité.

La justice en tous lieux lui servira de guide,
Elle lui tracera ses routes ici-bas ;
Et mettra dans la voie où le vrai bien réside,
Quiconque s'attache à ses pas.

Gloire au Pére éternel, la premiére des causes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor sans fin.

PSEAUME LXXXVI.

LE Seigneur a fondé sur les saintes Montagnes,
Ce Temple & ce Palais qui s'élevent aux Cieux ;
Et tout ce qu'Israël a peuplé de campagnes,
N'a rien de si cher à ses yeux.

Cité du Dieu vivant, cité pleine de gloire,
Sion, où l'Eternel daigne dicter sa Loi ;
Oüi, pour faire à jamais honorer ta mémoire,
On dit par-tout du bien de toi.

On y vient de Rahab, on vient de Babylone
Apprendre dans tes murs quelles ſont ſes bontés ;
Et les Rois quitteront les douceurs de leur Thrône
Pour mieux y voir ſes vérités.

Elles y ſont auſſi toutes comme en leur ſource,
Et des bords étrangers, & du milieu de Tyr,
Et de l'Ethiopie où le Nil prend ſa courſe,
Ils y viennent ſe convertir.

Sion qui les voit tous s'habituer chez elle,
Et comme nés chez elle aime à les regarder,
Fait de ſon Peuple & d'eux une Cité fidéle,
Qu'au Très-haut il plaît de fonder.

Dieu les écrira tous dans ſon Livre de vie,
Ils ne mourront ici que pour revivre mieux :
Et cette heureuſe Loi qu'en Terre ils ont ſuivie,
Les réunira dans les Cieux.

Du Seigneur cependant attachez à la voie,
Dans les glorieux murs de la ſainte Cité
Tous marquent à l'envi par l'excès de leur joie,
Celui de leur félicité.

Gloire au Pére éternel, la premiére des cauſes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Eſprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor ſans fin.



PSEAUME XC.

SOus l'appui du Très-haut quiconque se retire,
Et de tout se confie en lui,
Sous sa protection jusqu'au bout il respire,
Et n'a point besoin d'autre appui.

Il dira hautement : Vous êtes mon refuge,
Seigneur, vous me tendez la main;
C'est en vous que j'espére, & je n'aurai pour Juge
Que mon Protecteur souverain.

Sous un bras si puissant je suis en assûrance
Contre les piéges des chasseurs;
Et le plus noir venin de l'âpre médisance,
Ne m'imprime aucunes noirceurs.

Esperez tous en lui, l'ombre de ses épaules
Vous tiendra par-tout à couvert;
Et son vol étendu jusques sous les deux Poles
Vous servira d'azile ouvert.

En cet heureux état sa vérité suprême,
Vous fait par-tout un bouclier;
Et dans l'obscurité, la frayeur elle-même
N'a point dequoi vous effrayer.

L'attentat en plein jour, les négoces infâmes
Qui ne se traitent que de nuit;
Du Démon du Midi les pestilentes flammes,
De tout cela rien ne vous nuit.

Un million de traits, un million de fléches
Tomberont à vos deux côtés,
Sans que fléches ni traits fassent aucunes brêches
Sur ce que gardent ses bontés.

Considérez d'ailleurs comme agit sa colere
Sur qui se plaît à l'offenser ;
Vous verrez les pécheurs recevoir leur salaire,
Et les foudres les terrasser.

Espérez tous en lui, j'aime à vous le redire,
Et ne puis vous le dire assez ;
C'est prendre un haut refuge, & le plus vaste empire
N'a point de forts si bien placés.

L'azile que nous font sa grace & sa justice,
Est inaccessible à tous maux ;
Et sous quelque fleau que la Terre gémisse,
Vous n'en craindrez point les assauts.

Ses Anges par son ordre auront soin de vos routes,
Quelque part qu'il vous faille aller ;
Et tout autour de vous ils seront aux écoutes,
Dès qu'il vous faudra sommeiller.

Dans ces âpres sentiers qu'à peine ouvre la terre,
Ils vous porteront en leurs mains
De peur que votre pied heurtant contre la pierre,
Ne fasse avorter vos desseins.

Des plus hideux Serpens l'affreuse barbarie,
Vous laissera marcher sur eux ;
Vous foulerez aux pieds le Lion en furie,
Le Dragon le plus monstrueux.

C'eſt en moi qu'il a mis toute ſon eſpérance,
Dira de vous ce Dieu tout bon,
Et je protégerai par-tout ſon innocence,
Puiſqu'il a reconnu mon nom.

Il n'aura qu'à parler, j'entendrai ſa priére,
Je prendrai part à ſes douleurs :
Je ferai ſuccéder ma gloire à ſa miſére,
Et mon bonheur à ſes malheurs.

A la longueur du temps que je veux qu'il me ſerve,
Je joindrai mon grand avenir ;
Et je lui ferai voir quel bonheur je réſerve
A ceux qui ſçavent me bénir.

Gloire au Pére éternel, la premiére des cauſes,
Gloire au Fils, à l'Eſprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor ſans fin.

PSEAUME XCII.

LE Seigneur pour régner s'eſt voulu rendre aimable,
Il s'eſt revêtu de beauté ;
Il s'eſt armé de force en Prince rédoutable,
Ceint de gloire & de majeſté.

Ses ordres ſur un point ont affermi la Terre,
Pour y répandre ſon pouvoir :
Et s'il veut qu'elle tremble à l'éclat du tonnerre,
Il lui défend de ſe mouvoir :

Il prépara pour siége à sa grandeur suprême
Dès-lors ces globes éclatans,
D'où, comme avant le temps il régnoit en lui-même,
Il voulut régner dans le temps.

Tous les Fleuves dès-lors lui rendirent hommage,
Ils éleverent tous la voix;
Tous les Fleuves dès-lors par un commun suffrage,
Accepterent toutes ses loix.

Pour le voir de plus près de leurs grottes profondes
Tous sçûrent élever leurs flots;
Tous sçûrent applaudir par le bruit de leurs ondes,
A qui les tiroit du Chaos.

Les enflures de Mers sont autant de miracles
Qu'enfante leur sein orgueilleux;
Et ce Maître de tout dans ses hauts Tabernacles
Se montre encor plus merveilleux.

Tes paroles, Seigneur, n'en sont que trop croyables;
Et tant que dureront les jours,
La sainteté doit luire en ces lieux vénerables
Où nous implorons ton secours.

Gloire au Pére éternel, la premiére des causes,
Gloire au Fils, à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor sans fin.

PSEAUME XCIV.

VEnez, Peuple, venez, il eſt honteux de taire
Les merveilles du Roi des Rois;
Elevons avec joie & nos cœurs & nos voix
Au vrai Dieu, notre Salutaire:
Que la loüange de ſon nom
Puiſſe en notre faveur préoccuper ſa face;
Nos concerts mériter ſa grace,
Nos larmes obtenir le pardon.

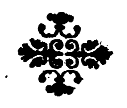
Il eſt le Dieu des Dieux, il en eſt le grand Maître,
Auſſi fort, auſſi bon que grand;
Il ne dédaigne point l'hommage qu'on lui rend,
Il conſerve ce qu'il fait naître;
Il eſt de tout l'unique Auteur,
Il enferme en ſa main les deux bouts de la Terre,
Des monts plus hauts que le tonnerre,
D'un coup d'œil il voit la hauteur.

Du vaſte ſein des Mers les eaux les plus profondes
Sont à lui, prennent loi de lui;
Il eſt ſeul de la Terre, & l'Auteur, & l'appui,
Il la ſoutient contre tant d'Ondes:
Venez, pleurons à ſes genoux,
Il nous a fait ſon Peuple, il aime ſes ouvrages;
Et dans ſes heureux pâturages,
Il n'admet de troupeaux que nous.

Oyez, oyez, sa voix qui répond à vos larmes,
Mais n'endurcissez pas vos cœurs,
Comme alors qu'au désert contre vos Conducteurs,
Il s'élevoit tant de vacarmes;
Vos Péres y voulurent voir
Jusques où s'étendoit le pouvoir d'un tel Maître;
Et l'épreuve leur fit connoître
Par leurs yeux même ce pouvoir.

Quarante ans, vous dit-il, j'ai conduit cette race,
Quarante ans j'ai sondé leurs cœurs,
Sans y voir que murmure, & qu'orgueil, & qu'erreurs,
Sans y trouver pour moi que glace:
Ces vieux ingrats à tous propos
Ne vouloient plus sçavoir les chemins de me plaire;
Et je jurai dans ma colere
De leur refuser mon repos.

Gloire au Pére éternel, la premiére des causes;
Gloire au Fils, à l'Esprit divin,
Telle encor maintenant, & telle encor sans fin
Qu'elle étoit avant toutes choses.



PSEAUME XCV.

QU'on faſſe réſonner dans un nouveau Cantique
Les éloges du Roi des Rois ;
Formez, Terre, à ſa gloire un concert magnifique,
Uniſſez-y toutes vos voix.

Exaltez ſon grand nom, vantez ce qu'il opére,
Faites-le bénir hautement :
Annoncez chaque jour ſon digne Salutaire,
Annoncez-le chaque moment.

Que toutes Nations apprennent de vos bouches
Ses merveilles & ſes grandeurs ;
Qu'il ne ſoit cœurs ſi durs, ni Peuples ſi farouches
Qui n'en admirent les ſplendeurs.

A ſa juſte loüange aucun ne peut atteindre,
Aucun la porter aſſez haut :
Par-deſſus tous les Dieux, il eſt lui ſeul à craindre,
Seul tout-puiſſant, ſeul ſans défaut.

Ce ne ſont que Démons, que les Gentils adorent
Sous un titre uſurpé de Dieux ;
Et c'eſt l'unique Dieu que nos beſoins implorent,
Qui d'un mot a fait tous les Cieux.

La gloire & la beauté qui suivent sa présence,
Couronnent ses perfections;
La sainteté suprême & la magnificence,
Parent toutes ses actions.

Portez donc au Seigneur, Gentils, portez-vous même
Dequoi lui rendre un plein honneur;
Exaltez son grand Nom par des respects suprêmes,
Portez-y la bouche & le cœur.

Entrez dedans son Temple, & prenez des victimes
Pour les immoler au vrai Dieu;
Adorez avec nous de ses grandeurs sublimes
Le saint éclat en ce saint lieu.

Que la Terre s'émeuve à l'aspect de sa face,
De l'un jusques à l'autre bout;
Et qu'elle fasse dire à toute votre race
Que le Seigneur régne par-tout.

Le Monde qu'il corrige & remet dans la voie
N'aura plus d'instabilité;
Et quelques jugemens que sur tous il déploie,
Ils n'auront que de l'équité.

Qu'une allégresse entiére en tous lieux épanduë,
Remplisse la Terre & les Mers;
Que tout le Ciel l'étale en sa vaste étenduë,
Que tous les champs en soient couverts.

Des bois mêmes, des bois l'écorce & les feuillages
Marqueront leurs raviſſemens,
Comme s'ils avoient part à ces hauts avantages
Qui naiſſent de ſes jugemens.

Auſſi jugera-t'il les vertus & les vices
Selon la ſuprême équité;
Et pas un ne doit craindre aucunes injuſtices
Des régles de ſa vérité.

Gloire au Pére éternel, la premiére des cauſes,
Gloire au Fils, à l'Eſprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor ſans fin.

PSEAUME XCVI.

ENfin le Seigneur régne, enfin il a fait voir
Son abſolu pouvoir:
Terre, fais voir ta joie en tes cantons fertiles;
Et toi, Mer, en tes Iſles.

Quelque nuage épais qui de ſa Majeſté
Couvre l'immenſité;
L'heureux prix des vertus & la peine du vice,
Font briller ſa juſtice.

Le feu qui le précéde & par-tout lui fait jour,
Se répand tout autour;
Et de ſes ennemis qu'enveloppe ſa flamme,
Il brûle juſqu'à l'ame.

Ses foudres éclatans ont semé l'Univers
De prodiges divers:
On les vit sur la Terre, on en vit ébranlées
Montagnes & Vallées.

Les Rochers les plus hauts fondirent devant Dieu,
Comme la cire au feu;
Et virent sous le bras qui lançoit le tonnerre
Trembler toute la Terre.

Le Ciel annonça lors à tous les Elemens
Ses justes jugemens;
Et les Peuples voyant ce qu'ils n'auroient pû croi-
re,
Reconnurent sa gloire.

Soient confus à jamais les vains adorateurs
Du travail des Sculpteurs;
Et cet impie orgueil qui rend des vrais homma-
ges
A de fausses images.

Anges, qui dans le Ciel vous vous faites d'hon-
neur
D'adorer le Seigneur!
Sion, que de douceurs, si-tôt que ses merveilles
Frapperent tes oreilles!

Les filles de Juda dans toutes leurs Cités
Bénirent ses bontés;
Et tous ses jugemens à leurs ames ravies
Semblerent d'autres vies.

Auſſi, Seigneur, auſſi vous êtes le Très-haut,
Et le ſeul ſans défaut :
Tous les Dieux près de vous ſont Dieux auſſi frivoles,
Que leurs froides Idoles.

Vous, qui de ſon amour portez un cœur touché,
Haïſſez le péché ;
Dieu qui haït les pécheurs garantit l'ame ſainte
De leur plus rude atteinte.

Sa bonté pour le Juſte aime à ſe déclarer,
Elle aime à l'éclairer ;
Et ſur l'homme au cœur droit les graces qu'il déploie
Ne répandent que joie.

Juſtes, prenez en lui, prenez inceſſamment
Un plein raviſſement ;
Et de ſa ſainteté conſacrez la mémoire
Par des chants à ſa gloire.

Gloire au Pére éternel, au Fils, à l'Eſprit Saint,
Que tout adore & craint ;
Et telle qu'elle étoit avant l'Ange rébelle,
Telle à jamais ſoit-elle.



PSEAUME XCVII.

Sion, encore un coup, par un nouveau Cantique,
Des bontés du Seigneur bénis les hauts effets;
Fais régner dans tes murs l'allégresse publique,
Pour les miracles qu'il a faits.

Rien n'a pu te sauver que sa dextre adorable,
Qui t'a fait un triomphe après tant de combats;
Et tu n'en dois enfin l'ouvrage incomparable,
Qu'à la sainteté de son bras.

Son divin Salutaire a paru dans le Monde,
Et dégagé la foi des révélations :
Lui-même a dévoilé sa justice profonde
A la face des Nations.

Il n'a point oublié quelle miséricorde,
Aux enfans d'Israël promit sa vérité:
L'effet à sa promesse heureusement s'accorde,
On voit ce qu'on a souhaité.

Oüi, tout ce qu'a de bon l'un & l'autre hémisphére,
Ceux où régne le jour, ceux où régne la nuit,
Tout a vû du grand Dieu le sacré Salutaire,
Et les merveilles qu'il produit.

Chantez, Peuples, chantez, & par toute la Terre
Exaltez la vertu de son bras tout-puissant;
Montrez par votre joie au Maître du tonnerre,
L'effort d'un cœur reconnoissant.

N'épargnez point les Luts à votre Psalmodie,
De la plus douce Harpe ajoûtez-y les tons ;
Joignez-y l'éclatante & forte mélodie
Des Trompettes & des Clairons.

A l'aspect du Seigneur éclatez d'allégresse,
Que la Mer en résonne en tout son vaste enclos ;
Et que la Terre entiére avec chaleur s'empresse,
A mieux retentir que ses flots.

Les Fleuves suspendront leurs courses vagabondes,
Pour applaudir au Roi qui nous vient protéger :
Les Montagnes suivront l'exemple de tant d'Ondes,
Voyant comme il vient tout juger.

Aussi jugera-t'il les vertus & le vice
Sur la justice même, & la même équité ;
Sans faire soupçonner de la moindre injustice
Sa plus haute sévérité.

Gloire au Pére éternel, la premiére des causes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor sans fin.



PSEAUME XCIX.

TErre, que ton enclos tout entier retentiſſe
Des loüanges de ton Seigneur;
Ne ſonge à lui rendre ſervice,
Que l'hymne dans la bouche, & l'allégreſſe au cœur.

Paroître en le ſervant chagrin devant ſa face,
C'eſt ne le ſervir qu'à regret:
Entrons & que la joie efface
Ce qu'attire d'ennuis le mal le plus ſecret.

Vous, ſon Peuple, apprenez qu'il eſt Roi, qu'il eſt Maitre,
Que tout empire eſt ſous le ſien;
Et que ſa main ſans nous nous a formés de rien.

Nous ſommes ſes brebis à qui ſes pâturages
En tous lieux ſont toujours ouverts:
Portons chez lui de ſaints hommages,
Et courons dans ſon Temple entonner nos concerts.

Adorons tous ſon nom; ſa douceur adorée
Fait revivre à l'éternité;
Et telle ſera la durée
De ſa miſéricorde & de ſa vérité.

Gloire au Pére éternel, gloire au Verbe ineffable,
Gloire à l'Esprit leur pur amour;
Telle à tout jamais perdurable,
Qu'elle étoit en tous trois avant le premier jour.

PSEAUME CI.

SEigneur écoutez ma priére,
Laissez-lui désarmer votre juste courroux;
Et permettez aux cris que pousse ma misére,
De pénétrer le Ciel pour aller jusqu'à vous.

Ne détournez plus votre face
Des mortelles douleurs qui m'ont percé le sein;
Et dès le premier coup, dès leurs moindres menaces,
Panchez vers moi l'oreille, & retirez la main.

A quelque heure que ma souffrance
Implore votre appui, réclame votre nom,
Ne regardez mes fers que pour ma délivrance,
Ne regardez mes maux que pour leur guérison.

Mes jours ne sont que la fumée
D'un tronc que vos fureurs viennent de foudroyer;
Ils vont s'évanoüir, & ma chair consumée,
Couvre à peine des os aussi secs qu'un foyer.

Le foin sur qui le Soleil frappe,
A moins d'aridité que le fond de mon cœur;
Ma languissante vie à toute heure m'échappe;
Et faute de manger je nourris ma langueur.

En vain je pleure & me tourmente,
Ce n'eſt que me hâter de courir au tombeau;
A force de gémir mon ſupplice s'augmente,
Et mes os décharnés s'attachent à ma peau.

Le Pélican eſt moins ſauvage
Au fond de ſon Déſert que moi dedans ma Cour;
Et comme ſi le jour me faiſoit un outrage,
Je fuis comme un hibou les hommes & le jour.

Tel qu'un Paſſereau ſolitaire,
J'ai peine à ſupporter mon ombre qui me ſuit:
Et tout le long du jour ſi je ne puis me taire,
Je repoſe encore moins tout le long de la nuit.

Mais ce qui plus enfin me touche,
C'eſt que mes ennemis déclament contre moi:
Et que ceux qui n'avoient que ma gloire à la bouche,
Conſpirent avec eux pour me faire la loi.

Tandis qu'ils apprêtent leurs armes,
La cendre en mes repas ſe mêle avec mon pain;
Et comme mon breuvage eſt trempé dans mes larmes,
L'amertume rebute & ma ſoif & ma faim.

Votre colere eſt légitime,
Vos bontés m'ont fait Roi, j'en ai trop abuſé;
Mais ne m'éleviez-vous qu'à deſſein que mon crime
Me fît choir de ſi haut que j'en fuſſe écraſé?

L'ombre, plus elle devient grande,
Se perd d'autant plûtôt dans celle de la nuit.
C'est-là de mes grandeurs ce qu'il faut que j'attende,
Mon crime est leur ouvrage, & ma perte est leur fruit.

Vous êtes seul que rien n'efface,
Toute une éternité ne change rien en vous,
Et vous vous souviendrez, Seigneur, de race en race,
Que vous nous devez grace après tant de courroux.

Votre serment nous l'a promise,
Hâtez-vous par pitié de secourir Sion;
Seigneur, il en est temps, le mal est à sa crise,
Il est temps d'exercer votre compassion.

De ses murailles fracassées,
Le débris est si cher à vos vrais serviteurs;
Que sa poussiére allume en leurs ames pressées
L'ardeur d'en voir les maux tourner sur leurs auteurs.

Par tous les climats de la Terre,
Les Peuples aussi-tôt trembleroient sous vos loix;
Et ce coup merveilleux serviroit de tonnerre
A jetter l'épouvante au cœur des plus grands Rois.

Ce qu'ils ont refusé de croire,
Ils le verroient alors, & diroient hautement:
Le Seigneur dans Sion a rétabli sa gloire,
Et rebâti ses murs jusqu'à leur fondement.

Nous leur dirions pour repartie:
C'eſt ainſi que de l'humble il écoute les cris;
Et que jettant les yeux ſur l'ame convertie,
Il *en* reçoit l'hommage & les vœux ſans mépris.

Qu'à toute la race future
On laiſſe par écrit qu'il eſt, & juſte & bon;
Les Peuples qu'après nous produira la nature,
Feront dès le berceau l'éloge de ſon nom.

Sur-tout que l'Hiſtoire leur marque,
Comme aſſis dans ſon thrône il voit de toutes parts;
Et que du haut du Ciel ce tout-puiſſant Monarque,
Daigne juſques ſur Terre abaiſſer ſes regards.

C'eſt de-là qu'il entend la plainte,
Que des triſtes captifs il deſcend au ſecours,
Pour retirer des fers la race heureuſe & ſainte,
De ceux qui pour ſa gloire ont prodigué leurs jours.

Il veut qu'après leur eſclavage,
Ils courent annoncer cette gloire en tous lieux;
Et qu'en Jeruſalem un plus entier hommage;
Le reſpecte, l'exalte, & le connoiſſe mieux.

Leurs ames de ſes biens comblées,
A de ſacrés tranſports ſe laiſſeront ravir;
Les Peuples en ſon nom, feront des aſſemblées;
Et les Rois s'uniront exprès pour le ſervir.

Mais cependant que je m'emporte
A prévoir les chemins que tiendra ſa vertu;
Dis-moi ce qui me reſte à vivre de la ſorte;
Et combien doit languir mon eſprit abattu?

Ne borne point si-tôt ma course,
Recule encor un peu le dernier de mes jours:
Les tiens ont de la vie une immortelle source;
Tu peux m'en faire part sans qu'ils en soient plus
courts.

Au moment que tout prit naissance,
Tu préparas la Terre en faveur des humains;
Et ces vastes miroirs de ta toute-puissance,
Les Cieux, furent, Seigneur, l'ouvrage de tes
mains.

Tandis que tu vivras sans cesse,
Ils céderont au feu qui les doit embraser;
Comme ce qui respire ils auront leur vieillesse,
Et comme un vêtement on les verra s'user.

Cette brillante couverture,
N'attend que ton vouloir à perdre son éclat:
Toi seul n'est point sujet à changer de nature,
Et tout le cours des ans te voit en même état.

Mais dans notre peu de durée,
Du moins tes serviteurs revivent en leurs fils;
Ils habitent par eux la Terre desirée,
Et passent dans leur race aux siécles infinis.

Gloire au Pére, cause des causes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.

PSEAUME

PSEAUME CIX.

LE Seigneur vient de dire à ſon Verbe ineffable,
Qui n'eſt pas moins que lui mon ſouverain Seigneur;
Viens te ſeoir à ma dextre, & rends-toi redoutable,
Par ce dernier comble d'honneur.

Cependant mon courroux aura ſoin de deſcendre
Sur ceux qui t'accabloient de leurs inimitiés;
J'en confondrai l'audace, & je ſçaurai les rendre
Tel qu'un eſcabeau ſous tes pieds.

Je ferai de Sion partir l'éclat ſuprême
Du Sceptre univerſel qu'à tes mains j'ai promis:
Comme je régne au Ciel, tu régneras de même
Au milieu de tes ennemis.

Au jour de ta vertu tu leur feras connoître,
Par les ſaintes ſplendeurs de tes droits éclatans,
Que mes regards féconds de mon ſein t'ont fait naître
Avant la naiſſance des temps.

Je te l'ai trop juré pour m'en vouloir dédire,
Selon Melchiſédec tu ſeras Prêtre & Roi;
Et je joindrai moi-même un éternel empire
Au ſacrifice offert par toi.

Oüi, Seigneur, oüi, grand Dieu, ce divin Salutaire
Qui se siéd à ta dextre & nous donne tes loix,
Viendra briser lui-même au jour de sa colere
Les plus fermes Thrônes des Rois.

Parmi les Nations ces loix autorisées,
Feront tant de ruine, & de tels châtimens,
Qu"en mille & mille lieux les têtes écrasées,
Publiront ses ressentimens.

L'eau trouble du torrent lui servit de breuvage,
Tant qu'il lui plut traîner son exil ici-bas;
Et sa gloire en reçoit d'autant plus d'avantage,
Que rudes furent ses combats.

Gloire au Pére éternel, la premiére des causes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor sans fin.

PSEAUME CX.

J'Aurai, Seigneur, toute ma vie
Votre éloge à la bouche, & votre amour au cœur;
Et les plus gens de bien auront l'ame ravie
D'unir à mes efforts leur plus sainte vigueur.

Dans la grandeur de vos ouvrages,
Je vois l'impreſſion de toutes vos bontés;
Et dans ce qu'ont d'éclat leurs plus hauts avantages,
Le prompt & plein effet qu'ont eu vos volontés.

La gloire & la magnificence
Sont des tréſors brillans qu'un mot ſeul a produits;
Et de votre juſtice on verra l'abondance,
Tant qu'on verra les jours fuir & ſuivre les nuits.

Le ſouvenir de vos merveilles
S'affermit à jamais par cet illuſtre don
Que fit votre pitié, de viandes ſans pareilles,
A ce Peuple choiſi pour craindre votre nom.

Cette mémoire invariable
Du grand pacte qu'ont fait vos bontés avec nous,
Vous fera déployer votre bras ſecourable,
Et pour un ſi cher Peuple en montrer les grands coups.

Par eux vous le rendrez le maître
Des plus riches terroirs de tant de Nations;
Et tous vos jugemens lui feront reconnoître,
Ce qu'ont de ſainteté toutes vos actions.

Vous avez des ordres fidéles,
De qui la fermeté jamais ne ſe dément:
Ils ont tous pour appui des régles éternelles,
Et la vérité même en eſt le fondement.

Peuple adore ſon bras propice,
Qui nous envoie à tous dequoi nous racheter;
Mais ſçache qu'en revanche il veut que ſa juſtice
A toute éternité ſe faſſe reſpecter.

Son nom eſt ſaint, il eſt terrible;
S'il le faut adorer, il le faut craindre auſſi;
Et des routes du Ciel la ſçience infaillible,
Ne ſçauroit commencer que par ſa crainte ici.

Leur plus parfaite intelligence
N'eſt utile qu'autant qu'on obſerve ſes loix;
Et la loüange dûë à ſa magnificence
Durant tout l'avenir doit occuper nos voix.

Gloire au Pére, cauſe des cauſes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Eſprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor maintenant & ſans fin.

PSEAUME CXI.

HEureux qui dans ſon ame a fortement gravée
La crainte du Seigneur;
Sa Loi ſans chagrin obſervée,
Tourne en plaiſirs pour lui ce qu'elle a de rigueur.

De ſa poſtérité, tant qu'elle ſuit ſes traces,
Le nom devient puiſſant;
Et tout ce qu'il obtient de graces,
Paſſe de pére en fils en ſon ſang innocent.

Il voit en ſa maiſon la gloire & la richeſſe
Fondre de toutes parts ;
Et ſa juſtice fait ſans ceſſe
Un amas de tréſors au-deſſus des hazards.

Il voit pour les cœurs droits une vive lumiére
Naître en l'obſcurité ;
Et de Dieu la faveur entiére,
A ſa miſéricorde enchaîner l'équité.

Il prend à ſon exemple une ame pitoyable,
Préte au pauvre, & s'y plaît,
Se prépare au jour effroyable,
Et ſe juge trop bien pour craindre un dur arrêt.

La mémoire du Juſte éclatante & bénie,
Percera l'avenir,
Sans que jamais la calomnie
Dans ſa plus noire audace ait dequoi la ternir.

Son cœur eſt prêt à tout, en Dieu ſeul il eſpére
Dans ſes calamités;
Et ſe tient ferme en ſa miſére
Juſqu'à ce qu'il ait vû ſes ennemis domptés.

Aux pauvres cependant il départ, il prodigue
Son bien ſans s'émouvoir ;
Et le Ciel que par eux il brigue,
Le comble à tout jamais de gloire & de pouvoir.

Le pécheur le verra dans ce haut avantage,
Et ſéchera d'ennui ;
Son cœur en frémira de rage,
Et ſes deſirs jaloux périront avec lui.

Gloire à ton Fils & toi, Pére, cause des causes,
Gloire à l'Esprit divin;
Telle qu'avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.

PSEAUME CXII.

ENfans, de qui les voix à peine encor formées,
Ne font que bégayer,
C'est à loüer le nom du Seigneur des Armées
Qu'il les faut essayer.

Que ce nom soit béni dans toute l'étenduë
Que les siécles auront:
Que la gloire en soit même au-delà répanduë,
De ce qu'ils dureront.

De climat en climat, ainsi que d'âge en âge,
Il est à respecter;
Et du Nord au Midi, de l'Inde jusqu'au Tage,
Il le faut exalter.

Sa gloire qui s'éleve au-dessus des Monarques,
Est seule sans défaut:
Et bien qu'on voie au Ciel en briller mille marques,
Elle est encor plus haut.

Quel Roi fait sa demeure au-dessus du tonnerre,
Comme ce Dieu des Dieux,
Qui voit du haut en bas, & tout ce qu'a la Terre,
Et tout ce qu'ont les Cieux?

Il dégage le pauvre, & la pauvreté même,
Du plus épais bourbier;
Et tire le plus vil par son pouvoir suprême,
Du plus sale fumier.

Il les place lui-même à côté de leurs Princes,
Parmi les Potentats;
Il leur donne lui-même à régir leurs Provinces,
Et régler leurs Etats.

Il fait plus, il répand sur la femme stérile
La joie & le bonheur,
Et faisant de sa couche une Terre fertile,
Il la met en honneur.

Gloire à ton Fils & toi, Pére, cause des causes,
Gloire à l'Esprit divin;
Telle encor maintenant qu'avant toutes les choses,
Soit-telle encor sans fin.

PSEAUME CXIII.

DU fidéle Abraham race heureuse & chérie,
Quand de tes premiers fers ton Dieu te garantit,
Que du fond de l'Egypte & de sa barbarie,
La maison de Jacob sortit:

Il voulut en Judée étaler l'abondance
De sa miséricorde & de sa sainteté;
Et choisit Israël pour siége à sa puissance,
Et pour objet à sa bonté.

De ce Peuple fuyant, loin d'arrêter sa course,
La Mer fuit devant lui si-tôt qu'elle le vit;
Et les eaux du Jourdain rebroussant vers leur source,
Lui céderent leur propre lit.

Soudain les plus hauts monts de joie en tressaillirent,
Comme un troupeau sur l'herbe au son des chalumeaux;
Soudain tout à l'entour les collines bondirent
Comme bondissent les agneaux.

O Mer, qui t'obligeoit de prendre ainsi la fuite;
Indomptable élement, quel bras t'a déplacé?
Par quel ordre, Jourdain, & sous quelle conduite
Tes eaux ont-elles rebroussé?

Qui vous fit tressaillir, orgueilleuses montagnes,
Comme au son du pipeau tressaillent les troupeaux;
Collines, qui servez de ceinture aux campagnes,
Qui vous fit bondir comme agneaux.

Qui l'eût pû, que ce Dieu qui fait trembler la Terre,
Qui n'a qu'à le vouloir, & tout change de *lieu*;
Qui nous gouverne en paix, qui nous couronne en guerre,
Qui de Jacob est le seul Dieu?

C'est lui qui convertit les rochers en fontaines,
Qui de leurs flancs pierreux tire des torrens d'eaux;
Qui des vastes déserts en arrose les plaines,
Qui les y sépare en ruisseaux.

Ce n'eſt point aux mortels à prendre aucune gloire,
Le cœur qu'elle ſurprend la doit deſavoüer :
C'eſt ton nom, qui fait ſeul plus qu'on n'eût oſé croire,
C'eſt lui, Seigneur, qu'il faut loüer.

Fais de tes vérités briller ſi bien l'empire,
Et rends de ta pitié le pouvoir ſi connu,
Qu'entre les Nations on ne puiſſe nous dire ;
Votre Dieu, qu'eſt-il devenu ?

Aveugles mal guidés qui courez vers la chute,
Sçachez que pour ſéjour, c'eſt le Ciel qui lui plaît ;
Que ſon moindre vouloir hautement s'exécute,
Que tout eſt par lui ce qu'il eſt.

Vos Dieux n'ont point de bras à lancer le tonnerre,
Gentils, ils ne ſont tous que ſimulacres vains :
C'eſt de l'or, de l'argent, du bois & de la pierre
Qui tient ſa forme de vos mains.

Vous leur faites des yeux, vous leur faites des bouches,
Qui ne ſçavent ce que c'eſt de voir, ni de parler :
Et leurs plus vifs regards ſont bénins, ou farouches,
Comme il vous plaît les ciſeler.

Les oreilles chez eux ſont de ſi peu d'uſage,
Qu'autour d'elles le ſon frappe inutilement ;
Et le nez que votre art plante ſur leur viſage,
Ne leur y ſert que d'ornement.

Enfin ils n'ont des mains que pour faire figure ;
Leurs pieds, s'il faut marcher, n'y ſçauroient consentir,
Et s'ils ont un goſier, il n'a point d'ouverture
Par où leur voix daigne ſortir.

Deviennent tous pareils à ces vaines idoles,
Ceux qui leur donnent l'être, & les font adorer ;
Devienne tout ſemblable à tous ces Dieux frivoles,
Quiconque en eux veut eſpérer.

La maiſon d'Iſraël a mis ſon eſpérance
Aux ſuprêmes bontés du ſouverain Auteur ;
Et ſon bras tout-puiſſant l'a miſe en aſſûrance,
Il s'en eſt fait le Protecteur.

La famille d'Aaron y met ſon eſpérance,
Elle n'attend ſecours ni faveur que de lui ;
Et ſon bras tout-puiſſant la met en aſſûrance,
Il lui ſert d'invincible appui.

Tous ceux qui craignent Dieu mettent leur eſpérance
Au ſuprême pouvoir de ſon bras ſouverain ;
Et ce Dieu juſte & bon les met en aſſûrance,
Et pour appui leur tend la main.

Il nous tient à tel point gravés dans ſa mémoire,
Qu'il ne peut oublier nos bonnes actions ;
Et nous comble ici-bas, en attendant ſa gloire,
De mille bénédictions.

Aux enfans d'Israël il prodigue ses graces,
Il entend leur priére, il bénit leurs ferveurs;
Et sur les fils d'Aaron qui marchent sur ses traces;
Il verse les mêmes faveurs.

Il en est libéral par toutes nos Provinces
A ceux dont l'ame sainte exalte & craint son nom;
Aux petits comme aux grands, aux Bergers, comme aux Princes,
Il départ ce précieux don.

Puisse de jour en jour sa bonté souveraine
Qui vous attache à lui par des liens si doux,
Et redoubler, ce don, & l'épandre à main pleine
Sur vos fils ainsi que sur vous.

Entre les Nations dont il peuple le Monde,
Il lui plut vous bénir comme ses bien-aimés;
Et quand il a formé le Ciel, la Terre, & l'Onde,
C'est pour vous qu'il les a formés.

Ce Créateur de tout, ce Maître du tonnerre,
S'est réservé là haut le Ciel pour habiter:
Mais se le réservant, il vous donne la Terre,
C'est de là qu'il y faut monter.

Cependant chez les morts il n'est aucune flamme
Qui ranime, Seigneur, ton sacré souvenir;
Et sous un froid tombeau qui couvre un corps sans ame,
On n'apprend point à te bénir.

C'eſt à nous qui vivons à te rendre un hommage
De loüange & de gloire auſſi-bien que d'encens :
C'eſt à ceux qui vivront à t'offrir d'âge en âge
Un Tribut de vœux innocens.

Gloire au Pére éternel, la premiere des cauſes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Eſprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor ſans fin.

PSEAUME CXVI.

Nations qui peuplez le reſte de la Terre,
Béniſſez toutes le Seigneur:
Peuples, que la Judée en ſes cantons reſſerre,
Loüez comme elles ſa grandeur.

Vous voyez, Nations, ſa grace deſcenduë,
Et vous, Peuples, ſa vérité:
Toutes deux ſont pour nous d'une égale étenduë,
Et durent à l'éternité.

Gloire au Pére éternel, la premiére des cauſes,
Gloire au Fils, à l'Eſprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor ſans fin.



PSEAUME CXIX.

DAns les ennuis qui m'ont pressé,
J'ai toujours au Seigneur élevé ma priére ;
Et n'ai point réclamé son aide en ma misére,
Qu'il ne m'ait exaucé.

De lâches calomniateurs
Font que tout de nouveau, Seigneur, je la réclame ;
Daigne m'en garantir & délivre mon ame
Des perfides flatteurs.

Il n'est point de contre-poisons
Contre le noir venin des langues médisantes ;
Et ce sont tout autant de blessures cuisantes,
Que toutes leurs raisons.

Les traits que lance un bras puissant
Portent bien moins de morts que ceux de leur parole ;
Et les pointes d'un feu qui ravage & désole,
N'ont rien de si perçant.

Que mon exil me fait d'horreur !
J'y vis comme en Cédar je vivrois sous des tentes ;
Et ne vois que brutaux, dont les mœurs insolentes
N'étalent que fureur.

Plus j'ose leur parler de paix,
Plus j'aigris contre moi leur haine & leur colere;
Et la vaine douceur de nuire & de mal faire
Forme tous leurs souhaits.

Gloire aux trois, dont l'Etre est divin;
Gloire soit en tous lieux à leur unique essence;
Telle, comme elle étoit lorsque tout prit naissance,
Soit-elle encor sans fin.

PSEAUME CXX.

PRès d'être accablé de misére,
Jusqu'au plus haut des Cieux j'ai levé mes regards,
Et recherché de toutes parts,
D'où pourroit me venir le secours nécessaire.

Mais dans une si rude guerre,
Je n'ai vû que mon Dieu qui pût me secourir:
C'est à lui qu'il faut recourir,
A ce Dieu qui de rien fit le Ciel & la Terre.

Ne craignons ni faux pas, ni chute;
Puisque ce Dieu des Dieux s'abaisse à nous garder:
C'est un crime d'apprehender,
Qu'un œil si vigilant se ferme, ou se rebute.

Il veille, Israël, il te veille;
Il voit tous les périls qui s'ouvrent sous tes pas;
Marche sans trouble, & ne crains pas
Que jamais il s'endorme, ou même qu'il sommeille.

Il eſt ta garde en tes allarmes,
Il te guide & protége en ta calamité ;
Et puiſqu'il marche à ton côté,
Ta main pour te couvrir n'a point à chercher d'armes.

Le Soleil qui commence à luire
Ne te brûlera point dans la chaleur du jour ;
Et quand la Lune aura ſon tour,
Ses rais les plus malins ne pourront plus te nuire.

Contre le fer, contre la flamme,
Contre tous les aſſauts du malheur qui te ſuit,
Il te gardera jour & nuit ;
Il fera plus encore, il gardera ton ame.

Daigne en la mort comme en la vie
L'excès de ſa bonté répondre à tes ſouhaits ;
Et de tes deſſeins à jamais,
Favoriſer l'entrée, & bénir la ſortie.

Gloire au Pére cauſe des cauſes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Eſprit divin ;
Telle maintenant & ſans fin,
Qu'elle étoit en tous trois avant toutes les choſes.



PSEAUME CXXI.

O L'heureuse nouvelle !
Le grand mot qu'on m'a dit ! Nous irons, Peuple armé,
Nous entrerons, troupe fidéle,
Dans la Maison du Dieu qui seul a tout formé.

Nous reverrons encore
Les murs, les murs sacrés de la sainte Sion,
Où le Dieu qu'Israël adore,
Fait briller tant d'effets de sa protection.

Cette Reine des Villes,
Qu'il doit faire durer même au-delà des temps,
Ne craint point de guerres civiles,
Tant l'union est forte entre ses habitans.

Ces nombreuses lignées,
Qui du sang d'Israël portent si haut l'honneur,
Des Terres les plus éloignées
Y viennent rendre hommage au grand nom du Seigneur.

Dans ses tours les plus fortes
La pudeur, l'équité, le saint amour revit ;
Et la justice entre ses portes,
Tient le haut Tribunal des enfans de David.

Montrez-lui votre zéle,
Peuple, à vœux redoublés, ſouhaitez-lui la paix:
Ce que vous obtiendrez pour elle,
Entretiendra chez vous l'abondance à jamais.

Qu'à jamais ta puiſſance,
Sion, à cette paix force tes ennemis;
Et qu'à jamais cette abondance
Du ſommet de tes tours coule chez tes amis.

J'ai chez toi tant de fréres,
Mes proches avec toi m'ont fait de ſi doux nœuds;
Que tant de liaiſons ſi chéres
Pour ce bienheureux calme uniſſent tous mes vœux.

Ce Temple où Dieu lui-même
Fait éclater ſouvent toute ſa Majeſté,
Sur-tout oblige un cœur qui t'aime,
A des vœux aſſidus pour ta proſperité.

Pére, cauſes des cauſes,
Gloire à ton Fils & toi, gloire à l'Eſprit divin;
Telle qu'avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor maintenant & ſans fin.

PSEAUME CXXII.

AUteur de l'Univers, qui choiſis pour demeure
Les immenſes Palais des Cieux;
A toute rencontre, à toute heure,
Juſques-là, juſqu'à toi j'oſe élever mes yeux.

Ainſi le ſerviteur ſur la main de ſon Maître,
A tous momens porte les ſiens,
Lorſqu'il tremble, & veut reconnoître
Ce qu'il doit en attendre ou de maux ou de biens.

La ſervante inquiéte aux mains de ſa maîtreſſe
N'attache pas mieux ſes regards,
Que ma douloureuſe tendreſſe
Raméne à toi, Seigneur, les miens de toutes parts.

Jette un œil de pitié ſur mon ame accablée
Et d'opprobres & de mépris:
La honte dont elle eſt comblée
De ſes plus durs travaux chaque jour eſt le prix.

Le riche me dédaigne, & l'orgueilleux m'affronte,
Mais enfin jette ce coup d'œil;
Le riche recevra la honte,
Et tu renverſeras l'opprobre ſur l'orgueil.

Gloire au Pere éternel, la premiére des cauſes,
Gloire au Fils, à l'Eſprit divin,
Et telle qu'avant toutes choſes,
Telle ſoit-elle encor maintenant & ſans fin.



PSEAUME CXXIII.

SI le Dieu d'Iſraël ne m'avoit garanti,
De l'inſolente audace, & de la perfidie :
Qu'Iſraël lui-même le die,
Si le Seigneur n'eût pris notre parti.

Des ennemis couverts les piéges décevants ;
Des ennemis connus les bras faits au carnage,
Auroient ſi bien uni leur rage,
Qu'elle nous eût engloutis tous vivans.

Le barbare complot de tant de conjurés,
Qui s'enyvrent de ſang, & ſe gorgent de crimes ;
Nous eût plongés en des abîmes,
Où leur fureur nous auroit devorés.

De leurs plus fiers torrens les orgueilleux ruiſ-
ſeaux,
N'ont fait en dépit d'eux que bondir ſur nos têtes ;
Où, ſans lui, mille autres tempêtes
Auroient roulé d'inſupportables eaux.

Béni ſoit le Seigneur, béni ſoit le ſecours
Que ſa faveur départ, que ſa bonté déploie :
Il leur vient d'arracher leur proie,
Et de leurs dents il a ſauvé nos jours.

Ils nous avoient pouſſé ſur les bords du tombeau ;
Ils y tenoient déja notre ame enveloppée ;
Mais elle s'en eſt échappée,
A l'Oiſeleur comme échappe un oiſeau.

On a brisé les lacs qu'ils nous avoient tendus,
De notre liberté nous recouvrons l'usage ;
Et nous triomphons de leur rage
Dans le moment qu'on nous croyoit perdus.

Peuple, n'en doute point, c'est le Seigneur, c'est lui,
Dont le bras invincible a pris notre défense ;
Et son adorable puissance
A qui le sert aime à servir d'appui.

Gloire au Pére éternel, gloire au Verbe incarné,
Gloire à l'Esprit divin, ainsi qu'eux adorable :
Telle à tout jamais perdurable,
Qu'elle éclatoit avant que tout fût né.

PSEAUME CXXIV.

QUiconque met en Dieu toute sa confiance
A même fermeté que le mont de Sion :
Rien ne peut l'ébranler, & dans sa patience
Il est assez armé contre l'oppression.

Si pour Jerusalem l'enceinte des montagnes
Forme des bastions qu'on a peine à forcer ;
Ce Dieu qui d'un coup d'œil les réduit en campagnes,
Sert aux siens d'un rempart qu'on ne peut renverser.

Non, il ne souffre point aux méchans un empire,
Sous qui l'homme de bien soit long-temps abattu;
De peur qu'à cette amorce une ame qui soupire
Ne prenne goût au crime, & quitte la vertu.

Hâtez-vous donc, Seigneur, hâtez-vous de répandre,
Sur qui s'attache à vous quelques prospérités:
Versez-y des faveurs qui nous fassent comprendre
Quels biens suivent un cœur qui suit vos vérités.

Quant à ceux qui ne sont que détours & que ruses,
Rangez-les avec ceux qui ne sont que forfaits;
Ne faites point de grace à leurs folles excuses,
Et pár-là d'Israël établissez la paix.

Gloire au Pére éternel, la premiére des causes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor maintenant & sans fin.

PSEAUME CXXV.

DÈs qu'il plût au Seigneur mettre fin à nos peines,
Si-tôt qu'il eût brisé nos fers,
Nous traitâmes de songe & de chiméres vaines
Les maux que nous avions soufferts.

Un plein raviſſement, de tout notre viſage
Bannit les marques du paſſé ;
Et juſqu'au ſouvenir d'un ſi dur eſclavage,
Tout ceſſa, tout fut effacé.

Toutes les nations qui voyoient notre joie,
Se diſoient d'un air ſourcilleux :
Il faut que le bonheur où leur Dieu les renvoie
Soit bien grand & bien merveilleux!

Oüi, leur répondions-nous, c'eſt le Dieu des merveilles,
C'eſt lui qui nous tire d'ici ;
Et comme ſes bontés ſont pour nous ſans pareilles,
Notre allégreſſe l'eſt auſſi.

Favoriſez, Seigneur, des mêmes priviléges,
Ces reſtes pour qui nous tremblons ;
Comme vent du Midi, faites fondre les neiges
Qui fertiliſent leurs ſablons.

Ils ont ſemé leurs bleds, mais ſous des loix ſévéres
Que leur impoſoient leurs malheurs ;
Leur douleur égaloit l'excès de leurs miſéres,
Autant de pas, autant de pleurs.

Mais s'ils les ont ſemés avec pleine triſteſſe,
Accablez d'ennuis & de maux :
Ils reviendront, Seigneur, avec pleine allégreſſe,
Chargez du fruit de leurs travaux.

Gloire au Pére éternel, la premiére des causes,
Gloire au Fils, à l'Esprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choses,
Telle soit-elle encor sans fin.

PSEAUME CXXVI.

Que sert tout le pouvoir humain,
A bâtir un Palais qu'en sert tout l'artifice?
Hommes, vous travaillez en vain,
A moins que le Seigneur avec vous le bâtisse.

Des soldats les plus courageux
Qui veillent jour & nuit à garder une Ville,
Si Dieu ne la garde avec eux,
Toute la vigilance est pour elle inutile.

C'est en vain que pour amasser,
Un avare inquiet se leve avant l'Aurore,
Il ne fait que se harasser,
Pour du pain de douleur qu'à regret il dévore.

Dieu joint pour ses enfans chéris
Un paisible sommeil à la sainte abondance;
Pour siens il adopte leurs fils,
Et leurs moindres travaux portent leur recompense.

Tels que des Guerriers généreux
Qui s'arment en faveur d'un pouvoir légitime,
Ces fils, qu'il donne aux moins heureux,
Soutiennent puissamment un Pére qu'on opprime.

Heureux qui les voit bien agir,
Qui trouve en leur fecours un affûré refuge;
Il n'a jamais lieu de rougir
Quand il lui faut répondre au Tribunal d'un Juge.

Gloire au Pére, au Verbe incarné,
Gloire à l'Efprit divin, ainfi qu'eux adorable;
Telle qu'avant que tout fût né,
Telle foit-elle encore à jamais perdurable.

PSEAUME CXXVII.

O Que votre bonheur vous doit remplir de joie,
Vous tous qui craignez le Seigneur,
Qui ne marchez que dans fa voie
Et lui donnez tous votre cœur.

Des travaux de vos mains il fait la nourriture
Néceffaire à votre foutien;
Point pour vous de bien qui ne dure,
Point de mal qui ne tourne en bien.

Vos femmes, tout ainfi que ces fécondes vignes
Qui des maifons parent le tour,
Vous rendront les fruits les plus dignes
Que promette un parfait amour.

Vos fils fe rangeront autour de votre table,
Comme des jeunes oliviers;
Et leur concorde inviolable
Suivra vos plus heureux fentiers.

Voilà

Voilà comme ce Dieu bénira par avance
Un cœur pour lui vraiment atteint ;
Et ce qu'aura pour recompenſe
Dès ici l'homme qui le craint.

Que du haut de Sion ſes bontés vous béniſſent,
Et n'étalent dans ſa cité,
Juſqu'à ce que vos jours finiſſent,
A vos yeux que felicité.

Qu'elles vous faſſent voir proſperer votre race
Dans les enfans de vos enfans ;
Iſraël toujours ſans diſgrace,
Et tous ſes Peuples triomphans.

Gloire au Pére éternel, la premiére des cauſes,
Gloire au Fils, à l'Eſprit divin,
Et telle qu'avant toutes choſes,
Telle ſoit-elle encor ſans fin.

PSEAUME CXXVIII.

DÈs mes plus jeunes ans les pécheurs ont ſans ceſſe
Par d'injuſtes complots attaqué ma foibleſſe :
Jacob qu'ils ont pouſſé long-temps ſi vivement,
A droit de dire hautement.

Dès mes plus jeunes ans les pécheurs ont sans
cesse
Par d'injustes complots attaqué ma foiblesse :
Ils ont voulu me perdre & me faire la loi,
Mais ils n'ont rien pû contre moi.

Ces méchans ont forgé sur mon dos plus de cri-
mes,
Qu'au désert tous les ans n'en portent nos victimes ;
Et n'ont fait, pour tout fruit de leur méchanceté,
Qu'augmenter leur iniquité.

Le Seigneur a sur eux renversé leurs tempêtes,
Son bras juste vengeur a foudroyé leurs têtes :
Ainsi soient terrassés à leur confusion
Tous les ennemis de Sion.

Qu'ils deviennent pareils à ce soin inutile
Qui sur le haut des toits pousse un tuyau débile ;
Et ne se montre aux yeux que pour le voir sécher,
Avant qu'on l'en puisse arracher.

Qu'ils deviennent pareils à ces méchantes her-
bes,
Dont jamais moissonneur n'a ramassé de gerbes,
Que tient le glaneur même indigne de sa main
Et n'en daigne remplir son sein.

Les passans qui sçauront quelle est leur injusti-
ce,
Ne leur diront jamais : Le Seigneur vous bénisse ;
Le Seigneur vous appuye, ainsi que notre cœur
Vous bénit au nom du Seigneur.

PSEAUME CXXIX.

DEs abîmes profonds où mon péché me plonge
Jusqu'à toi j'ai poussé mes cris :
Tu vois mon repentir, & l'ennui qui me ronge,
Seigneur ne reçois pas mes vœux avec mépris.

Prête à mes longs soupirs cette oreille attentive,
Qui n'entend point sans secourir ;
Jette sur les élans d'une douleur si vive,
Cet œil qui ne peut voir de maux sans les guérir.

Pour grands que soient les miens, je le dis à ma honte,
Seigneur, je les ai mérités :
Mais qui subsistera si tu demandes compte
De tout l'emportement de nos iniquités ?

Auprès de ta justice il est une clémence
Que souvent tu choisis pour loi ;
Elle est inépuisable, & c'est son indulgence
Qui m'a fait jusqu'ici subsister devant toi.

Je me suis soutenu, Seigneur, sur ta parole,
Dans ce que je n'ai sçu parer :
Un Dieu n'afflige point, qu'ensuite il ne console ;
C'est ce que tes bontés m'ordonnent d'espérer.

Espére ainsi que moi, Peuple de la Judée ;
Fils de Jacob, espérez tous :
Et du matin au soir gardez la sainte idée
D'espérer en sa grace en craignant son courroux.

A ſa miſéricorde il n'eſt point de limites,
Il en a des tréſors cachés;
Et prépare lui-même un excès de mérites,
A racheter bientôt l'excès de nos péchés.

Attends donc, Iſraël, attends avec courage
L'effet de ce qu'il a promis:
Il payera ta rançon, rompra ton eſclavage,
Et briſera les fers où ton péché t'a mis.

Gloire au Pére éternel, la premiére des cauſes,
Gloire au Fils, à l'Eſprit divin;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor, maintenant & ſans fin.

PSEAUME CXXX.

JE n'ai point ſoupiré pour cette indépendance
Où veut monter l'orgueil par des droits uſurpés;
Vers elle aucuns regards ne me ſont échapés,
Non pas même par imprudence.

Vous le ſçavez, Seigneur, ma plus vaſte penſée
Ne m'a jamais enflé d'aucune ambition,
Ni recherché l'éclat d'une illuſtre action
Pour voir ma fortune hauſſée.

Si j'ai manqué d'avoir ce mépris de moi-même;
Cet humble ſentiment que vous m'avez preſcrit;
Si j'ai jamais laiſſé ſurprendre mon eſprit
A la ſplendeur du Diadéme.

Puisse votre rebut se rendre aussi sévére,
Aussi rude à mon cœur mortellement navré,
Qu'est sensible à l'enfant nouvellement sevré
Le refus du lait de sa mére.

Porte, porte au Seigneur ta pleine confiance,
Israël, Peuple élû qu'il a daigné bénir,
Et depuis ce moment jusqu'à tout l'avenir,
Dédaigne toute autre espérance.

Gloire au Pére éternel, la premiére des causes;
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin:
Telle encor maintenant, & telle encor sans fin.
Qu'elle étoit avant toutes les choses.

PSEAUME CXXXIII.

MInistres du Seigneur, bénissez à l'envi
Sa main toute-puissante:
Qu'aucun ne s'en exempte,
Montrez tous ce grand cœur dont vous l'avez servi.

C'est vous qui demeurez dans sa sainte maison,
Que ce devoir regarde;
Vous qui l'avez en garde,
Et qui pour tout le Peuple offrez votre oraison.

Quand ce Peuple accablé de travaux & d'ennui
Paisiblement sommeille,
Qu'autre que vous ne veille;
Levant les mains au Ciel bénissez-le pour lui.

Dites sur Israël, que le grand Dieu des Dieux
Par sa bonté propice
A jamais vous bénisse,
Lui qui créa d'un mot & la Terre & les Cieux.

Gloire au Pére éternel, à son Verbe incarné,
A l'Esprit adorable;
Telle à jamais durable
Qu'elle étoit en tous trois avant que tout fût né.

PSEAUME CXLII.

EXauce-moi, Seigneur, suivant ta vérité,
Il est temps que ta fureur cesse:
Exerce ta justice à remplir ta promesse,
Où ta justice aura trop de sévérité.

Ne demande point compte, ou souffre à ta pitié
Que ce soit elle qui l'entende:
S'il faut qu'à la rigueur chacun de nous le rende,
Qui pourra devant toi se voir justifié?

Ne te suffit-il point qu'un ennemi cruel
Persécute ma triste vie;
Que l'opprobre en tous lieux me suive & m'humilie,
Que je sois du mépris l'objet continuel?

Cétte obscure demeure où je me tiens caché,
Comme si j'étois mort au Monde;
Ma noire inquiétude, & ma douleur profonde,
Mes troubles, mes sanglots, ne t'ont-ils point touché?

Je rappelle en mon cœur le ſouvenir des jours
Où tu faiſois tant de merveilles;
Je rappelle à mes yeux tant d'œuvres ſans pareilles,
Tant de ſoins amoureux, & tant de prompts ſecours.

J'éleve à tous momens mes foibles mains vers toi,
Et jamais la campagne aride
Ne fut des eaux du Ciel ſi juſtement avide,
Que l'eſt tout mon eſprit des bontés de mon Roi.

Hâtez-vous, ô mon Dieu, hâtez-vous Roi des Rois,
Je ſuis ſur le bord de la tombe:
Pour peu que vous tardiez, c'en eſt fait, je ſuccombe,
Et l'haleine me manque auſſi-bien que la voix.

De mes jours preſque éteints rallumez le flambeau,
Chaſſez la mort qui les menace:
En l'état où je ſuis, détourner votre face,
C'eſt achever ma perte, & m'ouvrir le tombeau.

Montrez dès ce moment comme votre courroux
Céde à votre miſéricorde:
Montrez comme au beſoin votre bonté l'accorde
Aux ames dont l'eſpoir ne s'attache qu'à vous.

Daignez faire encor plus, montrez-moi le sentier,
Qu'à me rétablir je dois suivre :
C'est de vous que j'attends la force de revivre,
Moi qui dans tout mon corps ne voit plus rien d'entier.

Arrachez-moi des mains qui m'ont persécuté ;
J'ai mis en vous tout mon refuge :
Vous êtes mon Dieu seul, & serez mon seul Juge;
Réglez mes actions sur votre volonté.

Vous porterez plus loin vos célestes faveurs,
Votre esprit saint sera mon guide ;
Et me rendant ce thrône où votre nom préside,
Vous y ranimerez mes premiéres ferveurs.

Vous passerez l'effet que je me suis promis ;
Et m'ayant tiré de misére
Vous la renverserez sur le parti contraire ;
Et vos bontés pour moi perdront mes ennemis.

Oüi, vous disperserez tous mes persécuteurs,
Vous vous en montrerez le Maître ;
Et leur ferez à tous hautement reconnoître
A quel point votre bras soûtient vos serviteurs.

Gloire au Pére éternel, à son Verbe incarné,
A l'Esprit comme eux adorable :
Telle encor maintenant à jamais perdurable,
Qu'elle étoit en tous trois avant que tout fût né.

PSEAUME CXLVII.

Loüez, Jérusalem, loüez votre Seigneur;
Montagne de Sion, exaltez votre Maître;
Honorez-le de bouche, adorez-le de cœur,
C'est de lui que vous tenez l'être.

De vos portes c'est lui qui soûtient les verroux;
C'est lui qui dans vos murs tient tout en assûrance;
Il y bénit vos fils, il les y comble tous
De richesse & d'abondance.

Par lui de tant de vœux la paix est le doux fruit;
Par lui de vos confins elle s'est ressaisie:
Du bled le mieux nourri que la Terre ait produit:
C'est lui seul qui vous rassasie.

Pour se faire obéir dans les plus grands Etats,
Il n'a du haut des Cieux qu'à dire une parole;
Ses ordres sont portés aux plus lointains climats
Plus vîte qu'un oiseau ne vole.

C'est lui seul qui répand la neige à pleines mains
Comme floccons de laine il l'oblige à descendre:
La bruine à son choix s'épart sur les humains,
Comme s'épartiroit la cendre.

En perles de crystal que lui-même endurcit,
Il seme la froidure, & laisse choir la glace;
Et quand cette froidure une fois s'épaissit,
Qui peut tenir devant sa face?

R 4

D'un ſeul mot qu'il prononce il l'a réſout en eaux;
A peine il a parlé qu'elle devient liquide;
Et d'un ſouffle il la fait couler à gros ruiſſeaux
A travers la campagne humide.

Il choiſit Iſraël pour lui donner ſa Loi,
Il lui daigne lui-même annoncer ſes juſtices:
C'eſt de lui qu'il ſe plaît à ſe dire le Roi,
Et recevoir les ſacrifices.

Il n'en fait pas de même à toutes Nations,
Non, ce n'eſt pas ainſi qu'avec tous il en uſe;
Et de ſes jugemens les ſaintes notions
Sont des graces qu'il leur refuſe.

Gloire au Pére, à ſon Verbe, à l'Eſprit tout divin,
Gloire ſoit en tous lieux, à leur unique eſſence,
Telle ſoit maintenant, & telle encor ſans fin,
Qu'avant que tout eût pris naiſſance.

PSEAUME CXLVIII.

LOüez, pures intelligences,
Le Dieu qui vous commet à gouverner les Cieux;
Et du plus haut ſéjour de ſes magnificences
Donnez l'exemple à ces bas lieux.

Loüez-le tous, eſprits céleſtes,
Miniſtres éternels de ſes commandemens;
Puiſſances, qui rendez ſes vertus manifeſtes,
N'y refuſez aucuns momens.

Soleil à toi ſeul comparable,
Lune à qui chaque nuit fait changer de ſplendeur,
Aſtres étincelans, lumiére inépuiſable,
Loüez à l'envi ſa grandeur.

Vaſtes Cieux, priſons éclatantes,
Qui renfermez les airs, & la terre & les eaux;
Réſervoirs ſuſpendus, Mers ſur le Ciel flottantes,
Imitez ces brillans flambeaux.

Quand il lui plut vous donner l'être,
Le rien fut ſa matiére, & l'Ouvrier ſa voix:
Il ne fit que parler, & ce grand tout, pour naître,
N'en attendit point d'autre loix.

Il égala votre durée
A celle que dès-lors il choiſit pour le temps:
Il preſcrivit à tous une borne aſſûrée,
Il vous fit des ordres conſtants.

Loüez-le du fond de la Terre,
Abîmes dans ſon centre à jamais enfoncés;
Exaltez ainſi qu'eux ce Maître du tonnerre,
Fiers Dragons, & le béniſſez.

Béniſſez-le, foudres, orages,
Frimats, neiges, glaçons, grêles, vents indomptés,
Qui ne mutinez l'air, & n'ouvrez les nuages,
Que pour faire ſes volontés.

Vous, montagnes inacceſſibles,
Vous, gracieux côteaux qui parez les valons;
Arbres qui portez fruit, Cédres incorruptibles,
Qui bravez tous les aquilons.

Vous, Monſtres, vous, bêtes ſauvages,
Serpens qui vous cachez aux lieux les plus couverts;
Animaux qui peuplez nos champs & nos bocages,
Volages habitans des airs.

Peuples & Rois, Soldats & Princes,
Citadins, Gouverneurs, Souverains, & Sujets;
Juges qui maintenez les Loix dans vos Provinces,
Loüez Dieu dans tous ſes projets.

Loüez tous ſexes & tous âges,
Loüez ce Dieu vivant, reclamez ſon appui;
Et ſçachez qu'aucun Dieu ne mérite d'hommages,
Ni des vœux ni d'encens que lui.

Suppléez aux bouches muettes;
L'Air, la Terre, les Eaux, les Cieux même en ſont pleins;
Soyez, fils de Jacob, ſoyez les interprétes
De tant d'ouvrages de ſes mains.

Il vous a donné la victoire,
Vos tyrans ſont défaits & vos malheurs finis;
Il a pris ſoin de vous, prenez ſoin de ſa gloire,
Vous qu'a ſa gloire il tient unis.

PSEAUME CXLIX.

A Mes des dons du Ciel comblées,
Par un nouveau Cantique exaltez le Seigneur :
Que de ſon Peuple aimé les ſaintes aſſemblées,
Y portent la voix & le cœur.

Que tous les cœurs s'épanouiſſent,
Qu'au Dieu qui les a faits ils faſſent d'humbles vœux;
Que les fils de Sion en lui ſe réjouiſſent
Du Roi qu'il a choiſi pour eux.

Que le plein chœur de leur Muſique
Exalte ſon grand nom, adore ſon ſecours;
Et marie aux accords de ce nouveau Cantique,
Ceux des Harpes & des Tambours.

Sur le penchant de la ruine
Il aime à relever ſon Peuple favori:
Plus il le voit ſoumis, plus ſa bonté divine
Protége ce qu'il a chéri.

Elle appuye, elle glorifie
Ceux qui ſont pour ſa gloire un ferme & ſaint propos;
Quel qu'il ſoit, jour ou nuit, l'homme qui s'y confie,
Veille en joie, ou dort en repos.

Ses Saints n'ont que lui dans la bouche ;
Sa loüange eſt l'objet qui remplit tous leurs chants ;
Et leurs mains, pour dompter l'orgueil le plus farouche,
Auront un glaive à deux tranchans.

C'eſt ainſi qu'ils prendront vengeance
De tant de Nations qui les ont opprimés ;
Et leur reprocheront la barbare inſolence,
Dont les Peuples ſe ſont armés.

Nous verrons leurs Rois dans nos chaînes,
Ces Rois dont la fureur étonnoit l'Univers ;
Et tout ce qui ſous eux ſervit le mieux leurs haînes,
Tombera comme eux dans nos fers.

Telle eſt l'éclatante juſtice
Qu'a réſolu ce Dieu d'en faire par nos mains ;
Et le triomphe heureux que ſa bonté propice
Dès ici prépare à ſes Saints.

PSEAUME CL.

LOüez l'inconcevable eſſence,
La majeſté d'un Maître admirable en ſes *Saints* ;
Loüez l'auguſte éclat de ſa magnificence,
Loüez-le dans tous ſes deſſeins.

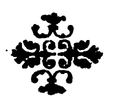
Loüez-le de tant de merveilles
Qu'en faveur des mortels prodigue ſa bonté :
Loüez inceſſamment ſes grandeurs ſans pareilles,
Loüez leur vaſte immenſité.

N'épargnez Hautbois, ni Trompettes,
Pour lui faire à l'envi des concerts plus charmans :
Employez-y Clairons, Harpes, Luths, Epinettes,
N'oubliez aucuns Inſtrumens.

Uniſſez en votre Muſique
La Flute à la Viole, & la Lyre aux Tambours :
Que l'Orgue à tant de ſons mêle un ſon magnifique,
Prête un harmonieux ſecours.

Joignez-y celui des Cymbales,
Et de ces tons divers formez un tel accord,
Que pour vanter ſon nom leurs forces inégales
Ne ſemblent qu'un égal effort.

Gloire au Pére, cauſes des cauſes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Eſprit divin,
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor ſans fin.



CANTIQUE DES TROIS ENFANS.

OUvrages du Très-haut, effets de sa parole,
Bénissez le Seigneur;
Et jusqu'au bout des temps de l'un à l'autre Pole,
Exaltez sa grandeur.

Anges, qui le voyez dans sa splendeur entiére,
Bénissez le Seigneur;
Cieux qu'il a peints d'azur & revêt de lumiére,
Exaltez sa grandeur.

Eaux sur le Firmament par sa main suspenduës,
Bénissez le Seigneur;
Vertus par sa clémence en tous lieux répanduës,
Exaltez sa grandeur.

Soleil qui fais le jour, Lune qui perces l'ombre,
Bénissez le Seigneur;
Etoiles dont Mortel n'a jamais sçu le nombre,
Exaltez sa grandeur.

Féconds épanchemens de pluye & de rosée,
Bénissez le Seigneur;
Vents, à qui la Nature est sans cesse exposée,
Exaltez sa grandeur.

Feux, dont la douce ardeur ouvre & pare la Terre,
Bénissez le Seigneur;
Froids, dont l'âpre rigueur la ravage & resserre,
Exaltez sa grandeur.

Incommodes brouillards, importunes bruines,
Bénissez le Seigneur;
Frimats, triste gelée, effroyables ravines,
Exaltez sa grandeur.

Admirable trésors de neiges & de glaces,
Bénissez le Seigneur;
Jour, qui fais la couleur, & toi nuit, qui l'effaces;
Exaltez sa grandeur.

Ténébres & clarté, leurs éternels partages,
Bénissez le Seigneur;
Armes de la colere, éclairs, foudres, orages,
Exaltez sa grandeur.

Terre, que son vouloir enrichit ou désole,
Bénissez le Seigneur;
Et jusqu'au bout des temps, de l'un à l'autre Pole,
Exaltez sa grandeur.

Monts sourcilleux & fiers, agréables collines,
Bénissez le Seigneur;
Doux présens de la terre, herbes, fruits, & racines,
Exaltez sa grandeur.

Delicieux ruisseaux, inépuisables sources,
Bénissez le Seigneur;
Fleuves, & vastes Mers qui terminés leurs courses,
Exaltez sa grandeur.

Poissons, qui sillonnez la campagne liquide,
Bénissez le Seigneur;
Hôtes vagues des airs qui découpés leur vuide,
Exaltez sa grandeur.

Animaux, que ſon ordre a mis ſous notre empire,
Béniſſez le Seigneur ;
Hommes, qu'il a fait Rois de tout ce qui reſpire,
Exaltez ſa grandeur.

Iſraël, qu'il choiſit pour unique héritage,
Béniſſez le Seigneur ;
Et d'un climat à l'autre, ainſi que d'âge en âge,
Exaltez ſa grandeur.

Prêtres, de ſes ſecrets ſacrés Dépoſitaires,
Béniſſez le Seigneur ;
Du Monarque éternel ſerviteurs exemplaires,
Exaltez ſa grandeur.

Ames juſtes, eſprits en qui la grace abonde,
Béniſſez le Seigneur ;
Humbles, qu'un ſaint orgueil fait dédaigner le Monde,
Exaltez ſa grandeur.

Mais ſur tous, Miſaël, Ananie, Azarie,
Béniſſez le Seigneur ;
Et tant qu'il lui plaira vous conſerver la vie,
Exaltez ſa grandeur.

Béniſſons tous le Pére, & le Fils ineffable,
Avec l'Eſprit divin ;
Rendons honneur & gloire à leur Etre immuable,
Exaltons-les ſans fin.

On te bénit au Ciel, Dieu qui nous fis l'image
De ton Etre divin ;
On te doit en tous lieux loüange, gloire, hommage,
On te les doit ſans fin.

CANTIQUE DE LA STE VIERGE.

APrès un ſi haut privilége
Dont il plaît au Seigneur de me gratifier,
Je me dois toute entiére à le magnifier,
Et mon ſilence ingrat ſeroit un ſacrilége.

Quand même je voudrois me taire;
Un doux emportement parleroit malgré moi;
Et cet excès d'honneur m'eſt une forte loi,
D'épanoüir mon ame en Dieu mon Salutaire.

Il a regardé ma baſſeſſe,
Il a du haut des Cieux daigné s'en ſouvenir;
Et depuis ce moment tout le ſiécle à venir
Publiera mon bonheur par des chants d'allégreſſe.

La merveille tant attenduë,
De ſon pouvoir en moi fait voir l'immenſité;
Et je dois de ſon nom bénir la ſainteté,
Dont la vive ſplendeur ſur moi s'eſt répanduë.

De ſa miſéricorde ſainte
L'effort de race en race enfin tombe ſur nous;
Il en fait part à ceux qui craignent ſon cour-
roux,
Et je porte le prix d'une ſi digne crainte.

Son bras a montré sa puissance ;
Les projets les plus vains, il les a disperses ;
Les desseins les plus fiers, il les a renversés,
Et du plus haut orgueil abattu l'insolence.

Les plus invincibles Monarques
Se sont vûs par sa main de leur Thrône arrachés ;
Et ceux que la poussiére avoit tenus cachés,
Ont reçu de son choix les glorieuses marques.

Par des faveurs vraiment solides
Il a rempli de biens ceux que pressoit la faim ;
Et ceux qui puisoient l'or chez eux à pleine main,
Sa juste défaveur les a renvoyés vuides.

C'est ce qui nous donne assûrance
Qu'il a pris Israël en sa protection,
Et n'a point oublié la grace dont Sion
Avoit droit de flatter son illustre espérance.

Il la promit avec tendresse,
Abraham & ses fils en eurent son serment :
Tout ce qu'il leur jura paroît en ce moment ;
Et ce miracle enfin dégage sa promesse.

Gloire au Pére, cause des causes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Esprit divin,
Telle soit maintenant, & telle encor sans fin,
Qu'elle étoit en tous trois avant toutes les choses.

CANTIQUE DE ZACHARIE.

QU'à jamais ſoit béni le Maître du tonnerre,
Le Souverain des Rois, le grand Dieu de Sion,
Qui pour nous viſiter deſcend du Ciel en Terre,
Et commence à nos yeux notre rédemption.

Pour relever nos cœurs d'une chute mortelle,
Avec notre baſſeſſe il unit ſa hauteur;
Et du ſang de David ſon ſerviteur fidéle,
Du ſalut tant promis il a formé l'Auteur.

Ainſi l'avoient prédit les céleſtes Oracles,
Qu'on vit de ſiécle en ſiécle illuminer les temps;
Il en vient dégager la foi par ſes miracles,
Et changer la promeſſe en effets éclatants.

Ils nous ont de ſa part laiſſé pleine aſſûrance,
Que tous nos ennemis par lui ſeroient domptés;
Qu'il réduiroit pour nous leur haine à l'impuiſſance,
Et guériroit les coups qu'ils nous auroient portés.

Ils avoient répondu de ſa grace à nos Péres,
Qu'il en ſeroit prodigue, & pour eux & pour nous;
Et qu'il ſe ſouviendroit au fort de nos miſéres,
Du pacte qu'il poſa pour borne à ſon courroux.

Tout ce qu'ils en ont dit, il l'a juré lui-même,
Abraham en reçut un ſolemnel ſerment,
Que la haute faveur de ſa bonté ſuprême,
Pour deſcendre ſur nous choiſiroit ſon moment.

Il promit de nous mettre au-deſſus de l'atteinte
De la fureur jalouſe, & des fers ennemis;
De nous mettre en état de le ſervir ſans crainte,
Et vient de nous donner ce qu'il avoit promis.

Nous lui rendrons hommage avec cette juſtice,
Avec la ſainteté qui le ſçait épurer;
Et nous ferons durer ce zéle à ſon ſervice,
Autant qu'auront nos jours ici bas à durer.

Et toi, qu'ont vû nos yeux en treſſaillir de joie,
Enfant, qui l'as connu du ventre maternel:
Tu ſeras ſon Prophête à préparer ſa voie,
Et l'annoncer à tous pour Monarque éternel.

Son Peuple aura par toi l'heureuſe connoiſſance
Qu'il lui vient applanir les routes du ſalut,
Remettre ſes péchés, & rendre l'eſpérance
A ceux qui choiſiront ſa gloire pour ſeul but.

C'eſt par cette pitié qui régne en ſes entrailles
Que va le Saint des Saints ſanctifier ces lieux:
C'eſt avec ces bontés que le Dieu des batailles
Pour nous rendre viſite eſt deſcendu des Cieux.

Ceux qu'arrête la mort dans ſes fatales ombres
Se verront par lui-même éclairez à jamais ;
Leurs pas démêleront les détours les plus ſombres,
Et l'auront pour leur guide aux ſentiers de la paix.

Gloire au Pére éternel, la premiére des cauſes,
Gloire au Verbe incarné, gloire à l'Eſprit divin ;
Et telle qu'elle étoit avant toutes les choſes,
Telle ſoit-elle encor, maintenant & ſans fin.

CANTIQUE DE SIMEON.

ENfin ſuivant votre parole
Vous me laiſſez aller en paix,
Seigneur, & mon ame s'envole
Au ſein d'Abraham pour jamais.

Vous avez daigné ſatisfaire
De mes yeux le plus doux ſouci ;
Ils ont vû votre Salutaire
Et n'ont plus rien à voir ici.

C'eſt le Salutaire ſuprême,
Que vos ſaintes prénotions
Vous ont fait préparer vous-même
Devant toutes les Nations.

Par cette lumiére adorable
Les Gentils ſeront éclairés,
Et d'une gloire incomparable
Vos Peuples ſeront honorés.

Gloire au Pere, cauſe des cauſes,
Gloire au Fils, à l'Eſprit divin,
Et telle qu'avant toutes choſes,
Telle ſoit-elle encor ſans fin.



ARGUMENT
DE
CLITANDRE.

ROsidor, favori du Roi, étoit si passionnément aimé des deux filles de la Reine, Caliste, & Dorise, que celle-ci en dédaignoit Pymante, & celle-là Clitandre. Ses affections n'étoient que pour la premiére, de sorte que cet amour mutuel n'eût point eu d'obstacle sans Clitandre. Ce Cavalier étoit le mignon du Prince, fils unique du Roi, qui pouvoit tout sur la Reine sa mére, dont cette fille dépendoit; & de-là procédoient les refus de la Reine toutes les fois que Rosidor la supplioit d'agréer son mariage. Ces deux Demoiselles bien que rivales ne laissoient pas d'être amies, d'autant que Dorise feignoit que son amour n'étoit que par galanterie, & comme pour avoir dequoi repliquer aux importunités de Pymante. De cette façon elle entroit dans la confidence de Caliste, & se tenant toujours assiduë auprès d'elle, elle se donnoit plus de moyen de voir Rosidor qui ne s'en éloignoit que le moins qu'il lui étoit possible. Cependant la

jalousie la rongeoit au-dedans, & excitoit en son ame autant de véritables mouvemens de haine pour sa compagne, qu'elle lui rendoit de feints témoignages d'amitié. Un jour que le Roi avec toute sa Cour s'étoit retiré en un Château de plaisance proche d'une forêt, cette fille entretenant en ces bois ses pensées mélancholiques, rencontra par hazard une épée: c'étoit celle d'un Cavalier nommé Arimant, demeurée là par mégarde depuis deux jours qu'il avoit été tué en duel, disputant sa maîtresse Daphné contre Eraste. Cette jalouse dans sa profonde rêverie devenuë furieuse, jugea cette occasion propre à perdre sa rivale. Elle la cache donc au même endroit, & dit à son retour à Caliste que Rosidor la trompe; qu'elle a découvert une secrette affection entre Hyppolite & lui, & enfin qu'ils avoient rendez-vous dans le bois le lendemain au lever du Soleil pour en venir aux dernieres faveurs: une offre en outre de les lui faire surprendre, éveille la curiosité de cet esprit facile, qui lui promet de se dérober, & se dérobe en effet le lendemain avec elle pour faire ses yeux témoins de cette perfidie. D'autre côté Pymante résolu de se défaire de Rosidor, comme du seul qui l'empêchoit d'être aimé de Dorise, & ne l'osant attaquer ouvertement à cause de sa faveur auprès du Roi dont il n'eût pû rapprocher, suborne Geronte, Ecuyer de Clitandre, & Lycaste,

Page du même. Cet Ecuyer écrit un cartel à Rosidor au nom de son maître, prend pour prétexte l'affection qu'ils avoient tous deux pour Caliste, contrefait au bas son seing, le fait rendre par son Page, & eux trois le vont attendre masqués & déguisés en Paysans. L'heure étoit la même que Dorise avoit donnée à Caliste, à cause que l'un & l'autre vouloit être assez tôt de retour pour se trouver au lever du Roi & de la Reine après le coup exécuté. Les lieux même n'étoient pas fort éloignés, de sorte que Rosidor poursuivi par ces trois assassins, arrive auprès de ces deux filles, comme Dorise avoit l'épée à la main prête de l'enfoncer dans l'estomach de Caliste. Il pare & blesse toujours en reculant, & tuë enfin ce Page; mais si malheureusement que retirant son épée elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Dorise, & sans la reconnoître la lui arrache, & passe tout d'un temps le tronçon de la sienne en la main gauche à guise d'un poignard, se défend ainsi contre Pymante & Geronte, tuë encore ce dernier, & met l'autre en fuite. Dorise fuit aussi se voyant desarmée par Rosidor, & Caliste, sitôt qu'elle l'a reconnu se pâme d'appréhension de son péril. Rosidor démasque les morts, & fulmine contre Clitandre qu'il prend pour l'auteur de cette perfidie, attendu qu'ils sont ses domestiques, & qu'il étoit venu dans ce

bois ſur un cartel reçu de ſa part. Dans ce mouvement il voit Caliſte pâmée, & la croit morte : ſes regrets avec ſes playes le font tomber en foibleſſe, Caliſte revient de pâmoiſon, & s'entr'aidant l'un à l'autre à marcher, ils gagnent la maiſon d'un Payſan, où elle lui bande ſes bleſſures. Doriſe deſeſperée, & n'oſant retourner à la Cour, trouve les vrais habits de ces aſſaſſins, & s'accommode de celui de Geronte pour ſe mieux cacher. Pymante qui alloit rechercher les ſiens, & cependant afin de mieux paſſer pour villageois avoit jetté ſon maſque & ſon épée dans une caverne, la voit en cet état. Après quelque mécompte, Doriſe ſe feint être un jeune Gentil-homme, contraint pour quelque occaſion de ſe retirer de la Cour, & le prie de le tenir là quelque temps caché. Pymante lui baille quelque échapatoire, mais s'étant apperçu à ſes diſcours qu'elle avoit vû ſon crime, & d'ailleurs entré en quelque ſoupçon que ce fût Doriſe, il accorde ſa demande, & la méne en cette caverne; réſolu ſi c'étoit elle de ſe ſervir de l'occaſion, ſinon d'ôter du monde un témoin de ſon forfait en ce lieu où il étoit aſſûré de retrouver ſon épée. Sur le chemin au moyen d'un poinçon qui lui étoit demeuré dans les cheveux, il la reconnoît, & ſe fait reconnoître à elle : ſes offres de ſervice ſont auſſi mal reçuës que par le paſſé; elle perſiſte toujours à ne vouloir

chérir que Rosidor ; Pymante l'assûre qu'il la tuë, elle entre en furie, qui n'empêche pas ce Paysan déguisé de l'enlever dans cette caverne, où tachant d'user de force, cette courageuse fille lui creve un œil de son poinçon ; & comme la douleur lui fait y porter les deux mains, elle s'échappe de lui, dont l'amour tournée en rage le fait sortir l'épée à la main de cette caverne, à dessein & de venger cette injure par sa mort, & d'étouffer ensemble l'indice de son crime. Rosidor cependant n'avoit pû se dérober si secretement qu'il ne fût suivi de son Ecuyer Lysarque, à qui par importunité il conte le sujet de sa sortie. Ce généreux serviteur ne pouvant endurer que la partie s'achevât sans lui, le quitte pour aller engager l'Ecuyer de Clitandre à servir de second à son maître. En cette résolution il rencontre un Gentil-homme son particulier ami nommé Cléon, dont il apprend que Clitandre venoit de monter à cheval avec le Prince pour aller à la chasse. Cette nouvelle le met en inquiétude, & ne sçachant tous deux que juger de ce mécompte, ils vont en compagnie en avertir le Roi. Le Roi qui ne vouloit pas perdre ces Cavaliers, envoye en même-temps Cléon rappeller Clitandre de la chasse, & Lysarque avec une troupe d'Archers au lieu de l'assignation, afin que si Clitandre s'étoit échappé d'auprès du Prince pour aller joindre son rival, il fût assez fort pour les

ſeparer. Lyſarque ne trouve que les deux corps des gens de Clitandre qu'il renvoye au Roi par la moitié de ſes Archers, cependant qu'avec l'autre il ſuit une trace de ſang qui le méne juſqu'au lieu où Roſidor & Caliſte s'étoient retirés. La vûë de ces corps fait ſoupçonner au Roi quelque ſupercherie de la part de Clitandre, & l'aigrit tellement contre lui, qu'à ſon retour de la chaſſe il le fait mettre en priſon, ſans qu'on lui en dît même le ſujet. Cette colere s'augmente par l'arrivée de Roſidor tout bleſſé, qui après le récit de ſes avantures, préſente au Roi le cartel de Clitandre, ſigné de ſa main, (contrefaite toutefois) & rendu par ſon Page, ſi bien que le Roi ne doutant plus de ſon crime le fait venir en ſon Conſeil, où quèlque proteſtation qu'il peut faire de ſon innocence, il le condamne à perdre la tête dans le jour même, de peur de ſe voir comme forcé de le donner aux priéres de ſon fils, s'il attendoit ſon retour de la chaſſe. Cléon en apprend la nouvelle, & redoutant que le Prince ne ſe prît à lui de la perte de ce Cavalier qu'il affectionnoit, il le va chercher encore une fois à la chaſſe, pour l'en avertir. Tandis que tout ceci ſe paſſe, une tempête ſurprend le Prince à la chaſſe; ſes gens effrayés de la violence des foudres & des orages qui çà qui là cherchent où ſe cacher, ſi bien que demeuré ſeul un coup de tonnerre lui tuë ſon cheval ſous lui. La

tempête finie, il voit un jeune Gentilhomme qu'un Paysan poursuivoit l'épée à la main, c'étoit Pymante & Dorise. Il étoit déja terrassé, & prêt de recevoir le coup de la mort, mais le Prince ne pouvant souffrir une action si méchante, tache d'empêcher cet assassinat. Pymante tenant Dorise d'une main le combat de l'autre, ne croyant pas de sûreté pour soi après avoir été vû en cet équipage, que par sa mort. Dorise reçonnoît le Prince, & s'entrelasse tellement dans les jambes de son ravisseur, qu'elle le fait trébucher. Le Prince saute aussi-tôt sur lui, & le desarme; l'ayant desarmé, il crie ses gens, & enfin deux Veneurs paroissent chargés des vrais habits de Pymante, Dorise & Lycaste. Ils les lui présentent comme un effet extraordinaire du foudre, qui avoit consumé trois corps, à ce qu'ils s'imaginoient, sans toucher à leurs habits. C'est de-là que Dorise prend occasion de se faire connoître au Prince, & de lui déclarer tout ce qui s'est passé dans ce bois. Le Prince étonné commande à ses Veneurs de garoter Pymante avec les couples de leurs chiens: en même-temps Cléon arrive, qui fait le récit au Prince du péril de Clitandre, & du sujet qui l'avoit réduit en l'extrémité où il étoit. Cela lui fait connoître Pymante pour l'auteur de ces perfidies, & l'ayant baillé à ses Veneurs à ramener, il pique à toute bride vers le Château, arrache Clitandre aux bourreaux, & le va pré-

senter au Roi avec les criminels Pymante & Dorise, arrivés quelque temps après lui. Le Roi venoit de conclure avec la Reine le mariage de Rosidor & de Caliste, si-tôt qu'il seroit guéri, dont Caliste étoit allée porter la nouvelle au blessé ; & après que le Prince lui eut fait connoître l'innocence de Clitandre, le reçoit à bras ouverts, & lui promet toute sorte de faveurs pour recompense du tort qu'il lui avoit pensé faire. De-là il envoye Pymante à son Conseil, pour être puni, voulant voir par-là de quelle façon ses Sujets vengeroient un attentat fait sur leur Prince. Le Prince obtient un pardon pour Dorise, qui lui avoit assûré la vie, & la voulant desormais favoriser, en propose le mariage à Clitandre, qui s'en excuse modestement. Rosidor & Caliste viennent remercier le Roi, qui les reconcilie avec Clitandre & Dorise, & invite ces derniers, voire même leur commande de s'entr'aimer, puisque lui & le Prince le desirent, leur donnant jusques à la guérison de Rosidor pour allumer cette flamme,

Afin de voir alors cueillir en même jour
A deux couples d'Amants les fruits de leur amour.

ARGUMENT
DE LA VEUVE,
COMEDIE.

ALcidon, amoureux de Clarice, veuve d'Alcandre, & maîtresse de Philiste son particulier ami, de peur qu'il ne s'en apperçût, feint d'aimer sa sœur Dorise, qui ne s'abusant point par ses caresses, consent au mariage de Florange que sa mére lui propose. Ce faux ami sous prétexte de se venger de l'affront que lui faisoit ce mariage, fait consentir Celidan à enlever Clarice en sa faveur, & la ménent ensemble à un Château de Celidan. Philiste abusé des faux ressentimens de son ami, fait rompre le mariage de Florange; surquoi Celidan conjure Alcidon de reprendre Doris, & rendre Clarice à son amant. Ne l'y pouvant résoudre, il soupçonne quelque fourbe de sa part, & fait si bien qu'il tire les vers du nez à la nourrice de Clarice qui avoit toujours eu une intelligence avec Alcidon, & lui avoit même facilité l'enlevement de sa maîtresse, ce qui le porte à quitter le parti de ce perfide, de sorte que ramenant Clarice à Philiste, il obtient de lui en recompense sa sœur Doris.

ABREGE DU MARTYRE de saint Polyeucte, écrit par Simeon Metaphraste, & rapporté par Surius.

L'Ingénieuse tissure des fictions avec la vérité, où consiste le plus beau secret de la Poësie, produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des Esprits qui la voient. Les uns se laissent si bien persuader à cet enchaînement, qu'aussi-tôt qu'ils ont remarqué quelques évenemens véritables, ils s'imaginent la même chose des motifs qui les font naître, & des circonstances qui les accompagnent: les autres mieux avertis de notre artifice, soupçonnent de fausseté tout ce qui n'est pas de leur connoissance, si bien que quand nous traitons quelque histoire écartée dont ils ne trouvent rien dans leur souvenir, ils l'attribuent toute entiére à l'effort de notre imagination, & la prennent pour une avanture de Romant.

L'un & l'autre de ces effets feroit dangereux en cette rencontre: il y va de la gloire de Dieu qui se plaît dans celle de ses Saints, dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre Théatre par sa représentation, nous y profanerions

la sainteté de leurs souffrances, si nous permettions que la crédulité des uns, & la défiance des autres également abusées par ce mélange, se méprissent également en la vénération qui leur est dûë, & que les premiers la rendissent mal à propos à ceux qui ne la meritent pas, pendant que les autres la dénieroient à ceux à qui elle appartient.

Saint Polyeucte est un Martyr, dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plûtôt appris le nom à la Comédie qu'à l'Eglise. Le Martyrologe Romain en fait mention sur le 13. de Février, mais en deux mots, suivant sa coûtume; Baronius dans ses Annales n'en écrit qu'une ligne; le seul Surius, ou plûtôt Mosander qui l'a augmenté dans les dernieres impressions, en rapporte la mort assez au long sur le neuviéme de Janvier, & j'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la représentation agréable, afin que le plaisir pût en insinuer plus doucement l'utilité & lui servir comme de vehicule pour la porter dans l'ame du Peuple: il est juste aussi de lui donner cette lumiére pour démêler la vérité d'avec ses ornemens, & lui faire reconnoître ce qui lui doit imprimer du respect comme Saint, & ce qui le doit seulement divertir, comme industrieux. Voici donc ce que ce dernier nous apprend.

Polyeucte & Néarque étoient deux Cava-

liers étroitement liés ensemble d'amitié : ils vivoient en l'an 250. sous l'Empire de Decius, leur demeure étoit dans Mélitene, Capitale d'Arménie, leur Religion differente. Néarque étant Chrétien, & Polyeucte suivoit encore la secte des Gentils ; mais ayant toutes les qualités dignes d'un Chrétien, & une grande inclination à le devenir. L'Empereur ayant fait publier un Edit très-rigoureux contre les Chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non par la crainte des supplices dont il étoit menacé ; mais pour l'apprehension qu'il eut que leur amitié ne souffrît quelque séparation ou réfroidissement par cet Edit, vû les peines qui y étoient proposées à ceux de sa Religion, & les honneurs promis à ceux du parti contraire. Il en conçut un si profond déplaisir, que son ami s'en apperçut, & l'ayant obligé de lui en dire la cause, il prit de-là occasion de lui ouvrir son cœur. Ne craignez point, lui dit-il, que l'Edit de l'Empereur nous desunisse, j'ai vû cette nuit le Christ que vous adorez, il m'a dépoüillé d'une robbe salé pour me revêtir d'une autre toute lumineuse, & m'a fait monter sur un cheval aîlé pour le suivre. Cette vision m'a résolu entiérement à faire ce qu'il y a long-temps que je médite ; le seul nom de Chrétien me manque, & vous-même toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Messie, vous avez pû remarquer que je vous ai tou-

jours écouté avec respect ; & quand vous m'avez lû sa vie & ses enseignemens, j'ai toujours admiré la sainteté de ses actions & de ses discours. O Néarque, si je ne me croyois point indigne d'aller à lui sans être initié de ses mystéres, & avoir reçu la grace de ses Sacremens, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour sa gloire & le soutien de ses éternelles vérités. Néarque l'ayant éclairci sur l'illusion du scrupule où il étoit, par l'exemple du bon Larron qui en un moment mérita le Ciel, bien qu'il n'eût pas reçu le Baptême, aussi-tôt notre Martyr plein d'une sainte ferveur, prend l'Edit de l'Empereur, crache dessus, & le déchire en morceaux qu'il jette au vent, & voyant des Idoles, que le Peuple portoit sur les Autels pour les adorer, il les arrache à ceux qui les portoient, les brise contre terre, & les foule aux pieds, étonnant tout le monde, & son ami même, par la chaleur de ce zéle qu'il n'avoit pas espéré.

Son Beaupere Felix, qui avoit la commission de l'Empereur pour persécuter les Chrétiens, ayant vû lui-même ce qu'avoit fait son gendre, saisi de douleur de voir l'espoir & l'appui de sa famille perdus, tache d'ébranler sa constance, premiérement par de belles paroles, ensuite par des menaces, enfin par des coups qu'il lui fait donner par ses bourreaux sur-tout le visage ; mais n'en ayant pû venir à bout, pour dernier effort il lui en-

voye sa fille Pauline, afin de voir si ses larmes n'auroient point plus de pouvoir sur l'esprit d'un mari, que n'avoient eu ses artifices & ses rigueurs. Il n'avance rien davantage par-là, au contraire voyant que sa fermeté convertissoit beaucoup de Païens, il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté sur l'heure, & le S. Martyr sans autre Baptême que de son sang, s'en alla prendre possession de la gloire que Dieu a promise à ceux qui renonceroient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit Surius; le songe de Pauline, l'amour de Sévere, le Baptême effectif de Polyeucte, le sacrifice pour la victoire de l'Empereur, la dignité de Felix que je fais Gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la conversion de Felix & de Pauline, sont des inventions & des embellissemens de Théatre. La seule victoire de l'Empereur contre les Perses a quelque fondement dans l'Histoire, & sans chercher d'autres Auteurs, elle est rapportée par M. Coëffeteau dans son Histoire Romaine, mais il ne dit pas, ni qu'il leur imposa tribut, ni qu'il envoya faire des sacrifices de remercîment en Arménie.

Si j'ai ajoûté ces incidens & ces particularités selon l'Art, ou non, les Sçavans en jugeront; mon but ici n'est pas de les justifier, mais seulement d'avertir le Lecteur de ce qu'il en peut croire.

ARGUMENT

DE RODOGUNE.

APPIAN ALEXANDRIN.

Au Livre des Guerres de Syrie sur la fin.

DEmétrius, surnommé Nicanor, Roi de Syrie, entreprit la guerre contre les Parthes, & étant devenu leur prisonnier, vécut dans la Cour de leur Roi Phraate, dont il épousa la sœur nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des Rois précédens, s'empara du Thrône de Syrie, & y fit asseoir un Alexandre encore enfant, fils d'Alexandre le Bâtard, & d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme son Tuteur : il se défit de ce malheureux Pupille, & eut l'insolence de prendre lui-même la Couronne, sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se donna. Mais Antiochus, frere du Roi prisonnier, ayant appris à Rhodes sa captivité, & les troubles qui l'avoient suivie, revint dans le Pays, où ayant défait Tryphon avec beaucoup de peine, il le fit mourir : de-là il porta ses armes contre Phraate, lui redemandant son frere ; &

vaincu dans une bataille il se tua lui-même. Démétrius retourné en son Royaume, fut tué par sa femme Cléopatre, qui lui dressa des embûches, en haine de cette seconde femme Rodogune qu'il avoit épousée, dont elle avoit conçu une telle indignation, que pour s'en venger elle avoit épousé ce même Antiochus, frere de son mari. Elle avoit eu deux fils de Démétrius, l'un nommé Seleucus, & l'autre Antiochus, dont elle tua le premier d'un coup de fléche sitôt qu'il eut pris le Diadême après la mort de son pere, soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger, soit que l'impétuosité de la même fureur la portât à ce nouveau parricide. Antiochus lui succéda, qui contraignit cette mauvaise mére de boire le poison qu'elle lui avoit préparé. C'est ainsi qu'elle fut enfin punie.

Voilà ce que m'a prêté l'Histoire où j'ai changé les circonstances de quelques incidens, pour leur donner plus de bienséance. Je me suis servi du nom de Nicanor plûtôt que celui de Démétrius, à cause que le Vers souffroit plus aisément l'un que l'autre. J'ai supposé qu'il n'avoit pas encore epousé Rodogune, afin que ses deux fils pussent avoir de l'amour pour elle, sans choquer les Spectateurs, qui eussent trouvé étrange cette passion pour la veuve de leur pére, si j'eusse suivi l'Histoire. L'ordre de leur naissance incertain, Rodogune prisonniere quoiqu'elle ne vint jamais en Syrie, la haine de Cléopatre pour elle, la proposi-

tion sanglante qu'elle fait à ses fils, celle que cette Princesse est obligée de leur faire pour se garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, & la jalouse fureur de cette mére qui se résout plûtôt à perdre ses fils, qu'à se voir sujete de sa Rivale, ne sont que des embellissemens de l'invention, & des acheminemens vrai-semblables à l'effet dénaturé que me présentoit l'Histoire, & que les loix du Poëme ne me permettoient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pû en Antiochus, que j'avois fait trop honnête-homme dans le reste de l'Ouvrage, pour forcer à la fin sa mére à s'empoisonner soi-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette Tragédie le nom de Rodogune, plûtôt que celui de Cléopatre sur qui tombe toute l'action Tragique, & même on pourra douter si la liberté de la Poësie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où depuis la narration du premier Acte qui sert de fondement au reste, jusques aux effets qui paroissent dans le cinquiéme, il n'y a rien que l'histoire avouë.

Pour le premier, je confesse ingénument que ce Poëme devoit plûtôt porter le nom de Cléopatre, que de Rodogune : mais ce qui m'a fait en user ainsi, a été la peur que j'ai euë qu'à ce nom le Peuple ne se laissât préoccuper des idées de cette fameuse & derniere

Reine d'Egypte, & ne confondît cette Reine de Syrie avec elle, s'il l'entendoit prononcer. C'est pour cette même raison que j'ai évité de le mêler dans mes Vers, n'ayant jamais fait parler de cette seconde Médée que sous celui de la Reine; & je me suis enhardi à cette licence d'autant plus librement que j'ai remarqué parmi nos anciens Maîtres, qu'ils se sont fort peu mis en peine de donner à leurs Poëmes le nom des Héros qu'ils y faisoient paroître, & leur ont souvent fait porter celui des Choeurs, qui ont encore bien moins de part dans l'action que les personnages Episodiques comme Rodogune, témoin les Trachiniennes de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que la mort d'Hercule.

Pour le second point, je le tiens un peu plus difficile à résoudre, & n'en voudrois pas donner mon opinion pour bonne; j'ai cru que pourvû que nous conservassions les effets de l'Histoire, toutes les circonstances, où comme je viens de les nommer, les achevemens étoient en notre pouvoir; au moins je ne pense point avoir vû de régle qui restreigne cette liberté que j'ai prise. Je m'en suis assez bien trouvé en cette Tragédie; mais comme je l'ai poussée encore plus loin dans Heraclius que je viens de mettre sur le Théatre, ce sera en le donnant au Public que je tâcherai de la justifier si je vois que les Sçavans s'en offensent,

ou que le Peuple en murmure. Cependant ceux qui auront quelque ſcrupule, m'obligeront de conſidérer les deux Electres de Sophocle & d'Euripide, qui conſervant le même effet, y parviennent par des voies ſi differentes, qu'il faut néceſſairement conclure que l'une des deux eſt tout-à-fait de l'invention de ſon Auteur. Ils pourront encore jetter l'œil ſur l'Iphigénie *in Tauris*, que notre Ariſtote nous donne pour exemple d'une parfaite Tragédie, & qui a bien la mine d'être toute de même nature, vû qu'elle n'eſt fondée que ſur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du ſacrifice dans une nuée, & ſuppoſa une Biche en ſa place. Enfin ils pourront prendre garde à l'Helène d'Euripide, où la principale action & les Epiſodes, le nœud & le dénouement ſont entiérement inventés ſous des noms véritables.

Au reſte, ſi quelqu'un a la curioſité de voir cette Hiſtoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Juſtin qui la commence au trente-ſixiéme Livre, & l'ayant quittée la reprend ſur la fin du trente-huitiéme, & l'acheve au trente-neuviéme. Il la rapporte un peu autrement, & ne dit pas que Cléopatre tua ſon mari; mais qu'elle l'abandonna, & qu'il fut tué par le commandement d'un des Capitaines d'un Alexandre qu'il lui oppoſe. Il varie auſſi beaucoup ſur ce qui regarde Tryphon & ſon Pupille qu'il nomme Antiochus; & ne s'accorde avec Appian que ſur ce qui ſe

passa entre la mére & les deux fils.

Le premier Livre des Macchabées, aux chapitres 11. 13. 14. & 15. parle de ces guerres de Tryphon, & de la prison de Démétrius chez les Parthes ; mais il nomme ce Pupille Antiochus ainsi que Justin, & attribuë la défaite de Tryphon à Antiochus fils de Démétrius, & non pas à son frére, comme fait Appian que j'ai suivi, & ne dit rien du reste.

Joseph au treiziéme Livre des Antiquités Judaïques, nomme encore ce Pupille de Tryphon, Antiochus, fait marier Cléopatre à Antiochus frére de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribuë la défaite & la mort de Tryphon, s'accorde avec Justin touchant la mort de Démétrius abandonné & non pas tué par sa femme, & ne parle point de ce qu'Appian & lui rapportent d'elle & de ses deux fils, dont j'ai fait cette Tragédie.



AU LECTEUR.

SUR LA TRAGEDIE D'HERACLIUS.

VOici une hardie entreprise sur l'Histoire, dont vous ne reconnoîtrez aucune chose dans cette Tragédie, que l'ordre de la succession des Empereurs Tibére, Maurice, Phocas & Heraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en sa faveur, & pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'Empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un Préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'Empire de son Prédécesseur de douze années & lui ai donné un fils, quoique l'Histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus ou Crispus. J'ai prolongé de même la vie de l'Impératrice Constantine: comme j'ai fait régner ce Tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette Princesse que dans la 15. année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès le cinquiéme. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise, l'événement l'a assez justifiée, & les exemples des Anciens que j'ai rapportés sur Rodogune, semblent l'autoriser suffisam-

ment : mais à parler sans fard, je ne voudrois pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hazarder, & l'on n'est pas toujours heureux ; & dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse ; un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius parlant de la mort de l'Empereur Maurice & de celle de ses fils que Phocas faisoit immoler à sa vûë, rapporte une circonstance très-rare, dont j'ai pris l'occasion de former le nœud de cette Tragédie, à qui elle sert de fondement. Cette Nourrice eut tant de zéle pour ce malheureux Prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens, qu'on lui avoit donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange, & l'empêcha par une considération pieuse, que cette extermination de toute sa famille étoit un juste jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru satisfaire, s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour celui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui étoit de la mére, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son Prince, & l'on peut dire que son enfant étoit mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action étoit assez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire ; j'ai fait de cette Nourrice une Gouvernante. J'ai supposé que l'échange avoit eu son effet ; & de cet enfant sauvé par la supposition d'un

autre, j'en ai fait Heraclius, le Successeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne pouvoit cacher long-temps cet enfant que Maurice avoit commis à sa fidélité, vû la recherche exacte que Phocas en faisoit faire, & se voyant même déja soupçonnée & prête à être découverte, se voulut mettre dans les bonnes graces de ce Tyran, en lui allant offrir ce petit Prince dont il étoit en peine, au lieu duquel elle lui livra son propre fils Léonce. J'ai ajoûté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui lui fût plus acquise, d'autant que ce qu'elle venoit de faire l'avoit jettée, à ce qu'il croyoit, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice, qu'il avoit seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un second échange d'Heraclius qu'elle nourrissoit comme son fils sous le nom de Léonce, avec Martian que Phocas lui avoit confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce Tyran, que j'arrête trois ans, sans revenir, à la guerre contre les Perses; & à son retour je fais qu'elle lui donne Heraclius pour fils, qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de Martian, pendant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, & le nourrit sous le nom de son Léonce, qu'elle avoit exposé pour l'autre. Comme ces deux Princes sont grands, & que Phocas

abusé par ce dernier échange, presse Heraclius d'épouser Pulchérie fille de Maurice, qu'il avoit réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit & les titres de l'Empire dans sa maison, Léontine, pour empêcher cette alliance incestueuse du frére & de la sœur, avertit Heraclius de sa naissance. Je serois trop long si je voulois ici toucher le reste des incidens d'un Poëme si embarrassé, & me contenterai de vous avoir donné ces lumiéres, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Heraclius passe pour Martian fils de Phocas, & Martian pour Léonce fils de Léontine, & qu'Heraclius sçait qui il est, & qui est ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas ni Pulchérie n'en sçavent rien, non plus que le reste des Acteurs, hormis Léontine & sa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vrai-semblable qu'une mére expose son fils à la mort pour en présenter un autre; à quoi j'ai deux réponses à faire. La premiére, que notre unique Docteur Aristote nous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison & l'apparence, pourvû que ce soit hors de l'action, ou pour me servir des termes Latins de ses Interprétes *extra Fabulam*, comme est ici cette supposition d'enfans, & nous donne pour exemple,

Oedipe

Oedipe qui ayant tué un Roi de Thébes l'ignore encore vingt ans après. L'autre, que l'action étant vraie du côté de la mére, comme je l'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer si elle est vrai-semblable, étant certain que toutes les vérités sont recevables dans la Poësie, quoiqu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'est pas une nécessité, & la vrai-semblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, & non pas au choix du sujet, ni des incidens qui sont appuyés de l'Histoire. Tout ce qui entre dans le Poëme doit être croyable, & il l'est, selon Aristote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vrai-semblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre, & quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe ; je ne craindrai point d'avancer que le sujet d'une belle Tragédie doit n'être pas vrai-semblable. La preuve en est aisée par le même Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tuë son ennemi, parce que bien que cela soit fort vrai-semblable, il n'excite dans l'ame des Spectateurs ni pitié, ni crainte, qui sont les deux passions de la Tragédie ; mais il nous renvoye la choisir dans les événemens extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un pére qui tuë son fils, une femme son mari, un frére sa sœur ; ce qui n'étant jamais vrai-semblable, doit avoir

l'autorité de l'Histoire ou de l'opinion commune pour être cru ; si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les Anciens traitoient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontroient peu de familles où fussent arrivés de pareils desordres, qui font les belles & puissantes oppositions du devoir & de la passion.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre plus au long sur cette matiére, j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruiroit tout mon Ouvrage, puisqu'elle va à en sapper le fondement, & non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avoüées des Sçavans. Aussi ne donnai-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montagne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent, mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.



ARGUMENT DE L'ANDROMEDE,

Tiré du quatriéme & cinquiéme Livre des Métamorphoses d'Ovide.

CAssiope, femme de Cephée, Roi d'Egypte, fut si vaine de sa beauté, qu'elle osa la disputer à celle des Nereïdes, dont ces Nymphes irritées firent sortir de la Mer un Monstre, qui fit de si étranges ravages sur les terres de l'obéïssance du Roi son mari, que les forces humaines ne pouvant donner aucun remede à des miséres si grandes, on recourut à l'Oracle de Jupiter Ammon. La réponse qu'en reçurent ces malheureux Princes fut un commandement d'exposer à ce Monstre Androméde leur fille unique, pour en être dévorée. Il fallut exécuter ce triste arrêt, & cette illustre victime fut attachée à un rocher, où elle n'attendoit que la mort, lorsque Persée, fils de Jupiter & de Danaé passant par hazard, jetta les yeux sur elle. Il revenoit de la conquête glorieuse de la tête de Meduse qu'il portoit sous son bouclier, & voloit au milieu de l'air au moyen des aîles qu'il avoit attachées aux deux pieds, de la façon qu'on nous peint

Mercure. Ce fut de cette infortunée Princesse même qu'il apprit la cause de sa disgrace, & l'amour que ses premiers regards lui donnerent, lui fit en même-temps former le dessein de combattre ce Monstre qui la devoit dévorer, pour conserver des jours qui lui étoient devenus précieux.

Avant que d'entrer au combat il eut le loisir de tirer parole de ses parens, que les fruits en seroient pour lui, & reçut les effets de cette promesse si-tôt qu'il eut tué le Monstre.

Le Roi & la Reine donnerent avec grande joie leur fille à son Libérateur. Mais la magnificence des nôces fut troublée par la violence que voulut faire Phinée, frére du Roi & oncle de la Princesse, à qui elle avoit été promise avant son malheur. Il se jetta dans le Palais Royal avec une troupe de gens armés; & Persée s'en défendit quelque temps sans autre secours que celui de sa valeur & de quelques amis généreux: mais se voyant près de succomber sous le nombre, il se servit enfin de cette horrible tête de Meduse, qu'il tira de dessous son bouclier, & l'exposant aux yeux de Phinée & des assassins qui le suivoient, cette fatale vûë les convertit en des statuës de pierre, qui servirent d'ornement au même Palais qu'ils vouloient teindre du sang de ce Héros. Voilà comme Ovide raconte cette Fable, où j'ai changé beaucoup de

choſes, tant par la liberté de l'Art que par la néceſſité des ordres du Théatre, & pour lui donner plus d'agrément.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Caſſiope vaine de la beauté de ſa fille, que de la ſienne propre, d'autant qu'il eſt extraordinaire qu'une femme dont la fille eſt en âge d'être mariée, ait encore d'aſſez beaux reſtes pour s'en vanter ſi hautement; & qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable que cet orgueil de Caſſiope pour elle-même, eût attendu ſi tard à éclater, vû que c'eſt dans la jeuneſſe que la beauté étant plus parfaite & le jugement moins formé, l'une & l'autre donnent plus de lieu à des vanités de cette nature, & non pas alors que cette même beauté commence d'être ſur le retour, & que l'âge a meuri l'eſprit de la perſonne qui s'en ſeroit enorgueillie en un autre temps.

Enſuite j'ai ſuppoſé que l'Oracle d'Ammon n'avoit pas condamné préciſément Andromède à être dévorée par le Monſtre, mais qu'il avoit ordonné ſeulement qu'on lui expoſât tous les mois une fille, qu'on tireroit au ſort pour voir celle qui lui devoit être livrée, & que cet ordre ayant déja été exécuté cinq fois, on étoit au jour qu'il le falloit ſuivre pour la ſixiéme.

J'ai introduit Perſée comme un Chevalier errant qui s'eſt arrêté depuis un mois dans la Cour de Céphée, & non pas comme ſe ren-

contrant par hazard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, que ce Prince n'ose découvrir, parce qu'elle étoit promise à Phinée; mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir parce qu'il voit leur mariage différé jusques à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette Princesse, qu'après que ses parens l'ont assûré qu'elle l'épouseroit si-tôt qu'il l'auroit délivrée. J'ai changé aussi avec beaucoup de sagesse la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du Roi, dont Ovide le nomme frére. Le mariage de deux cousins me semblant plus supportable dans nos maniéres de vivre, que celui de l'oncle & de la niéce, qui eût pû sembler un peu plus étrange à nos Auditeurs.

Les Peintres qui cherchent à faire paroître leur Art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nuë au pied du rocher où elle est attachée, quoiqu'Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pegase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le Monstre, quoi qu'Ovide ne lui donne que des aîles aux talons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire & merveilleuse, & empêche même que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils

ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vû que le même Ovide rapporte que si-tôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Meduse, Pegase tout aîlé sortit de cette Gorgone : & que Persée s'en put saisir dès-lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos Globes célestes, où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée & Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre dans le Ciel sur la fin de la Piéce, pour y faire les nôces de ces Amants, comme si la terre n'en étoit pas digne.

Comme Ovide ne nomme point la Ville où il fait arriver cette avanture, je ne me suis non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnoit en Ethiopie, sans désigner sous quel climat. La Topographie moderne de ces Contrées-là n'est pas fort connuë, & celle du temps de Céphée encore moins. Je me contenterai donc de dire qu'il falloit que Céphée régnât en quelque Païs Maritime, que sa Ville capitale fût sur le bord de la Mer, & que ses Peuples fussent blancs, quoi qu'Ethiopiens. Ce n'est pas que les Mores les plus noirs n'ayent leurs beautés à leur mode : mais il n'est pas vrai-semblable que Persée qui étoit Grec & né dans Argos, fût devenu amoureux d'Andromède si elle eût été de leur teint. J'ai pour moi le consentement des Peintres, & sur-tout l'autorité du grand Heliodore qui ne fonde la blancheur de sa divine Chariclée, que

ſur un tableau d'Andromède. Ma Scéne ſera donc, s'il vous plaît, dans la Ville capitale de Céphée proche de la Mer; pour le nom, vous le lui donnerez tel qu'il vous plaira.

Vous trouverez cet ordre gardé dans les changemens du Théatre, que chaque Acte auſſi-bien que le Prologue a ſa décoration particuliére, & du moins une machine volante, avec un concert de Muſique que je n'ai employée qu'à ſatisfaire les oreilles des Spectateurs; tandis que leurs yeux ſont arrêtés à voir deſcendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque choſe qui leur empêche de prêter attention à ce que pourroient dire les Acteurs, comme fait le combat de Perſée contre le Monſtre : mais je me ſuis bien gardé de faire rien chanter qui fût néceſſaire à l'intelligence de la Piéce, parce que communément les paroles qui ſe chantent étant mal entenduës des Auditeurs, pour la confuſion qu'y apporte la diverſité des voix qui les prononcent enſemble; elles auroient fait une grande obſcurité dans le corps de l'Ouvrage, ſi elles avoient eu à inſtruire l'auditeur de quelque choſe d'important. Il n'en va pas de même des machines qui ne ſont pas dans cette Tragédie, comme les agrémens détachés, elles en ſont le nœud & le dénoûment, & y ſont ſi néceſſaires que vous n'en ſçauriez retrancher aucune, que vous ne faſſiez tomber tout l'édifice. J'ai été aſſez heureux à les in-

venter ; & à leur donner place dans la tissure de ce Poëme ; mais aussi faut-il que j'avouë que le Sieur Torelli s'est surmonté lui-même à en exécuter les desseins, & qu'il a eu des inventions admirables pour les faire agir à propos ; de sorte que s'il m'est dû quelque gloire pour avoir introduit cette Venus dans le premier acte qui fait le nœud de cette Tragédie par l'Oracle ingénieux qu'elle prononce ; il lui en est dû bien davantage pour l'avoir fait venir de si loin & descendre au milieu de l'air dans cette magnifique Etoile, avec tant d'art & de pompe, qu'elle remplit tout le monde d'étonnement & d'admiration. Il en faut dire autant des autres que j'ai introduites, & dont il a inventé l'exécution, qui en a rendu le spectacle si merveilleux, qu'il sera mal aisé d'en faire un plus beau de cette nature. Pour moi, je confesse ingénûment que quelque effort d'imagination que j'aye fait depuis, je n'ai pû découvrir encore un sujet capable de tant d'ornemens extérieurs, & où les machines pussent être distribuées avec tant de justesse : je n'en désespére pas toutefois, & peut-être que le temps en fera éclater quelqu'un assez brillant & assez heureux pour me faire dédire de ce que j'avance. En attendant, recevez celui-ci comme le plus achevé qui ait encore paru sur nos Théatres, & souffrez que la beauté de la représentation supplée au manque des beaux Vers que vous n'y trouverez pas en si

grande quantité, que dans Cinna, ou dans Rodogune, parce que mon principal but ici a été de satisfaire la vûë par l'éclat & la diversité du spectacle, & non pas de toucher l'esprit par la force du raisonnement, ou le cœur par la délicatesse des passions. Ce n'est pas que j'en aye fui ou négligé aucunes occasions; mais il s'en est rencontré si peu, que j'aime mieux avoüer que cette Piéce n'est que pour les yeux.

ARGUMENT

DE D. SANCHE D'ARRAGON.

DOn Fernand, Roi d'Arragon, chassé de ses Etats par la révolte de Don Garcie d'Ayala, Comte de Fuensalida, n'avoit plus sous son obéissance que la Ville de Catalaïud, & le territoire des environs, lorsque la Reine D. Léonor sa femme accoucha d'un fils qui fut nommé D. Sanche. Ce déplorable Prince craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rébelle, le fit aussi-tôt enlever par D. Raymond de Moncade son confident, afin de le faire nourrir secretement. Ce Cavalier trouvant dans le village de Bubierça la femme d'un Pécheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donne celui-ci à nourrir, sans lui dire qui il étoit, mais

feulement qu'un jour le Roi & la Reine d'Arragon le feroient Grand ; lorfqu'elle lui feroit préfenter par lui un petit écrain qu'en même-temps il lui donna. Le mari de cette pauvre femme étoit pour lors à la guerre, fi bien que revenant au bout d'un an, il prit aifément cet enfant pour fien, & l'éleva comme s'il en eût été le pére. La Reine ne put jamais fçavoir du Roi où il avoit fait porter fon fils, & tout ce qu'elle en tira après beaucoup de priéres, ce fut qu'elle le reconnoîtroit un jour quand on lui préfenteroit cet écrain, où il auroit mis leurs deux portraits avec un billet de fa main, & quelques autres piéces de remarque : mais voyant qu'elle continuoit toujours à en vouloir fçavoir davantage, il arrêta fa curiofité tout d'un coup, & lui dit qu'il étoit mort. Il foutint après cela cette malheureufe guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau defavantage, & mourut enfin de déplaifir & de fatigue, laiffant fes affaires defefpérées, & la Reine groffe à qui il confeilla d'abandonner entiérement l'Arragon, & fe réfugier en Caftille. Elle exécuta fes ordres, & y accoucha d'une fille nommée D. Elvire, qu'elle y éleva jufqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune Prince D. Sanche qui fe croyoit fils d'un Pécheur, dès qu'il en eut atteint feize, fe dérobe de fes parens, & fe jette dans les armées du Roi de Caftille, qui avoit de grandes guerres contre les Mau-

res, & de peur d'être connu pour ce qu'il pensoit être, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avoit laissé, & prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande considération auprès du Roi D. Alfonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille : mais comme ce Monarque étoit prêt de le recompenser, il est surpris de la mort, & ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la Reine D. Isabelle sa sœur, & son héritiére, & de la jeune Princesse d'Arragon *D.* Elvire, que l'admiration de ses belles actions avoit portées toutes deux jusques à l'aimer, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devoient à la dignité de leur naissance. Lui-même avoit conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les Grands de Castille ne voyant point de Rois voisins qui pussent épouser leur Reine, prétendant à l'envi l'un de l'autre à son mariage, & étant prêts de former une guerre civile pour ce sujet; les Etats du Royaume la supplient de choisir un mari pour éviter les malheurs qu'ils prévoyoient devoir naître. Elle s'en excuse, comme ne connoissant pas assez particuliérement le mérite de ses prétendans, & leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assûrant que s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque in-

clination, elle l'épousera. Ils obéissent, & lui nomment D. Manrique de Lare, D. Lope de Gusman, & D. Alvar de Lune, qui, bien que passionné pour la Princesse D. Elvire, eût cru faire une lâcheté, & offenser sa Reine, s'il eût rejetté l'honneur qu'il recevoit de son pays par cette nomination. D'autre côté les Arragonois ennuyés de la tyrannie de D. Garcie & de D. Ramire son fils, les chassent de Saragosse, & les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoyent des Députés à leurs Princesses réfugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un Royaume qui leur appartenoit. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca; D. Raimond qu'ils y tenoient prisonnier depuis six ans, apprend à ces Peuples que D. Sanche leur Prince étoit vivant, & part aussi-tôt pour le chercher à Rubierça, où il apprend que le Pécheur qui le croyoit son fils, l'avoit perdu depuis huit ans, & l'étoit allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avoit euës par un soldat qui avoit servi sous lui contre les Maures: il pousse aussi-tôt de ce côté-là, & joint les Députés comme ils étoient prêts d'arriver. C'est par son arrivée que l'avanturier Carlos est reconnu pour le Prince D. Sanche; après quoi la Reine D. Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses Etats lui avoient nommés, & D. Alvar en obtient la Princesse D. Elvire, qui par cette reconnoissance se trouve être sa sœur.

AU LECTEUR

SUR PERTHARITE.

LA mauvaise réception que le Public a faite à cet Ouvrage, m'avertit qu'il est temps que je sonne la retraite, & que des préceptes de mon Horace, je ne songe plus à pratiquer que celui-ci :

Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.

Il vaut mieux que je prenne congé de moi-même, que d'attendre qu'on me le donne tout-à-fait; & il est juste qu'après vingt années de travail je commence à m'appercevoir que je deviens trop vieux pour être encore à la mode. J'en remporte cette satisfaction, que je laisse le Théatre François en meilleur état que je ne l'ai trouvé, & du côté de l'art, & du côté des mœurs. Les grands génies qui lui ont prêté leurs veilles de mon temps, y ont beaucoup contribué, & je me flatte jusqu'à penser que mes soins n'y ont pas nui. Il en viendra de plus heureux après nous qui le mettront à sa perfection, & qui acheveront de l'épurer. Je le souhaite de tout mon cœur; cependant agréez que je joigne ce malheureux Poëme aux vingt-un qui les ont précédé avec

plus d'éclat. Ce ſera la derniére importunité que je vous ferai de cette nature : non que j'en faſſe une réſolution ſi forte qu'elle ne ſe puiſſe rompre ; mais il y a grande apparence que j'en demeurerai là. Je ne vous dirai rien touchant la juſtification de Pertharite : ce n'eſt pas ma coutume de m'oppoſer au jugement du Public ; mais vous ne ſerez pas fâché que je vous faſſe voir à mon ordinaire les originaux dont j'ai tiré cet événement ; afin que vous puiſſiez ſéparer le faux d'avec le vrai, & les embelliſſemens de nos feintes d'avec la pureté de l'Hiſtoire. Celui qui l'a écrite le premier a été Paul Diacre, à la fin de ſon quatriéme Livre, & au commencement du cinquiéme des Geſtes des Lombards ; & pour n'y mêler rien du mien, je vous en donne la traduction fidéle qu'en a faite Antoine du Verdier dans ſes diverſes leçons J'y ajoûte un mot d'Erycius Puteanus, pour quelques circonſtances en quoi ils différent ; & je le laiſſe en Latin ; de peur de corrompre la beauté de ſon langage par la foibleſſe de mes expreſſions. Flavius Blondus dans ſon Hiſtoire de la Décadence de l'Empire Romain, parle encore de Pertharite : mais comme il le fait chaſſer de ſon Royaume étant encore enfant, ſans nommer Rodelinde, je n'ai pas cru qu'il fût à propos de vous nommer un témoin qui ne dit rien de ce que je traite.

ANTOINE DU VERDIER.

Livre 4. de ses diverses leçons, Chapitre 12.

PErtharite fut fils d'Aripert, Roi des Lombards, lequel après la mort du pére régna à Milan, & Gondebert son frére à Pavie : & étant survenuë quelque noise & querelle entre les deux fréres, Gondebert envoya Garibalde, Duc de Turin pardevers Grimoald, Comte de Bénévent, Capitaine généreux ; le priant de le vouloir secourir contre Pertharite, avec promesses de lui donner une sienne sœur en mariage. Mais Garibalde usant de trahison envers son Seigneur, persuada à Grimoald d'y venir pour occuper le Royaume, qui par la discorde des fréres étoit en fort mauvais état & prochain de sa ruine. Ce qu'entendant Grimoald se dépoüilla de sa Comté de Bénévent de laquelle il fit Comte son fils, & avec le plus de forces qu'il put assembler, se mit en chemin pour aller à Pavie : & par toutes les Cités où il passa s'acquit plusieurs amis pour s'en aider à prendre le Royaume. Etant arrivé à Pavie, & parlé qu'il eut à Gondebert, il le tua par l'intelligence & le moyen de Garibalde, & occupa le Royaume. Pertharite entendant ces nouvelles abandonna Rodelinde sa

femme & un ſien petit fils, leſquels Grimoald confina à Bénévent, & s'enfuit, & retira vers Cacan, Roi des Avarriens ou Huns. Grimoald ayant confirmé & établi ſon Royaume à Pavie, entendant que Pertharite s'étoit ſauvé vers Cacan, lui envoya des Ambaſſadeurs pour lui faire entendre que s'il gardoit Pertharite en ſon Royaume, il ne joüiroit plus de la paix qu'il avoit euë avec les Lombards, & qu'il auroit un Roi pour ennemi. Suivant laquelle ambaſſade le Roi des Avariens appella en ſecret Pertharite, lui diſant, qu'il allât la part où il voudroit, afin que par lui les Avariens ne tombaſſent en l'inimitié des Lombards. Ce qu'ayant entendu Pertharite, s'en retourna en Italie, vint trouver Grimoald ſe fiant en ſa clémence, & comme il fut près de la Ville de Lodi, il envoya devant un ſien Gentil-homme nommé Unulphe, auquel il ſe fioit grandement, pour avertir Grimoald de ſa venuë. Unulphe ſe préſentant au nouveau Roi, lui donna avis comme Pertharite avoit recours à ſa bonté, à laquelle il ſe venoit librement ſoumettre, s'il lui plaiſoit l'accepter. Quoi entendant Grimoald, lui promit & jura de ne faire aucun déplaiſir à ſon Maître, lequel pouvoit venir ſûrement quand il voudroit ſur ſa foi. Unulphe ayant rapporté telle réponſe à ſon Seigneur Pertharite; celui-ci vint ſe préſenter à Grimoald & ſe proſterner à ſes pieds, lequel le reçut gracieuſement & le baiſa. Quoi

fait, Pertharite lui dit, je vous fais Serviteur, & sçachant que vous êtes très-Chretien & ami de piété, bien que je pûsse vivre entre les Payens, néanmoins me confiant en vôtre douceur & débonnaireté, me suis venu rendre à vos pieds. Lors Grimoald usant de ses sermens accoûtumés lui promit, disant, par celui qui m'a fait naître, puisque vous avez recours à ma foi, vous ne souffrirez mal aucun en chose qui soit, & donnerai ordre que vous pourrez honnêtement vivre. Ce dit, lui ayant fait donner un bon logis, commanda qu'il fût entretenu selon sa qualité, & que toutes choses à lui nécessaires lui fussent abondamment baillées. Or comme Pertharite eut prins congé du Roi, & se fut retiré en son logis, advint que soudain les Citoyens de Pavie à grandes troupes accoururent pour le voir & le saluer comme l'ayant auparavant connu & honoré. Mais voici de combien peut nuire une mauvaise langue. Quelques Flatteurs malins ayant pris garde aux caresses faites par le Peuple à Pertharite, vinrent trouver Grimoald, & lui firent entendre que si bien-tôt il ne faisoit tuer Pertharite, il étoit en branle de perdre le Royaume & la vie, lui assûrant qu'à cette fin tous ceux de la Ville lui faisoient la cour. Grimoald, homme facile à croire & bien souvent trop de leger, s'étonna aucunement & atteint de défiance, ayant mis en oubli sa promesse, s'enflamma subitement de co-

lere, & dès-lors jura la mort de l'innocent Pertharite, commençant à prendre avis en soi par quel moyen & en quelle sorte il lui pourroit le lendemain ôter la vie, pour ce que lors étoit trop tard; & à ce soir lui envoya diverses sortes de viandes & vins des plus friands en grande abondance pour le faire enyvrer, afin que par trop boire & manger, & étant enseveli en vin & à dormir, il ne pût penser aucunement à son salut. Mais un Gentil-homme qui avoit jadis été serviteur du pére de Pertharite, qui lui portoit de la viande de la part du Roi, baissant la tête sous la table comme s'il lui eût voulu faire la révérence, & embrasser le genoüil, lui fit sçavoir sécrétement que Grimoald avoit délibéré de le faire mourir. Dont Pertharite commanda à l'instant à son Echanson qu'il ne lui versât autre breuvage durant le repas, qu'un peu d'eau dans sa coupe d'argent. Tellement qu'étant Pertharite invité par les Courtisans qui lui présentoient les viandes de diverses sortes, de faire brindes & ne laisser rien dans sa coupe pour l'amour du Roi; lui pour l'honneur & révérence de Grimoald promettoit de la vuider du tout, & toutefois ce n'étoit qu'eau qu'il buvoit. Les Gentils-hommes & Serviteurs rapporterent à Grimoald comme Pertharite haussoit le gobelet, buvoit à sa bonne grace démesurément. Dequoi se réjoüissant Grimoald, dit en riant, cet yvro-

gne boive son saoul seulement, car demain il rendra le vin mêlé avec son sang. Le soir même il envoya ses Gardes entourrer la maison de Pertharite, afin qu'il ne s'en pût fuir. Lequel après qu'il eût soupé, & que tous furent sortis de la chambre, lui demeuré seul avec Unulphe & le Page qui avoit accoutumé le vêtir, & lesquels étoient tous les deux plus fidéles Serviteurs qu'il eût, leur découvrit comme Grimoald avoit entrepris de le faire mourir : pour à quoi obvier, Unulphe lui chargea sur les épaules les couvertes d'un lit, une coutre & une peau d'Ours qui lui couvroit le dos & le visage. Et comme si c'eût été quelque rustique ou faquin, commença de grande affection à le chasser à grands coups de bâton hors de la chambre, & à lui faire plusieurs outrages & vilainies ; tellement que chassé & ainsi battu il se laissoit choir souvent en terre. Ce que voyant les Gardes de Grimoald qui étoient en sentinelle à l'entour de la maison, demandant à Unulphe que c'étoit : c'est, répondit-il, un maraut de valet que j'ai, qui, outre mon commandement, m'avoit dressé mon lit en la chambre de cet yvrogne Pertharite, lequel est tellement rempli de vin qu'il dort comme mort, & partant je le frappe. Eux entendant ces paroles, les croyant véritables se réjoüirent tous, & pensant que Pertharite fût ce valet, lui firent place & à Unulphe, & les laisserent aller. La

même nuit Pertharite arriva en la Ville d'Aft, & de-là passa les monts & vint en France. Or comme il fut sorti, & Unulphe après, le fidéle Page avoit diligemment fermé la porte après lui, & demeuré seul dedans la chambre, là où le lendemain les messagers du Roi vinrent pour mener Pertharite au Palais, & ayant frappé à l'huis, le Page prioit d'attendre, disant, pour Dieu, ayez pitié de lui, & laissez-le achever de dormir : car étant encore lassé du chemin il dort de profond sommeil. Ce que lui ayant accordé, le rapporterent à Grimoald, lequel lui dit que tant mieux, & commanda que quoique ce fût, on y retournât, & qu'ils l'amenassent. Auquel commandement les soldats revindrent heurter de plus fort à l'huis de la chambre, & le Page les pria de permettre qu'il reposât encore un peu: mais ils crioient & tempestoient de tant plus, disant, n'aura meshuy dormi assez cet yvrogne? Et en un même-temps rompirent à coups de pied la porte, & entrés dedans chercherent Pertharite dans le lit, mais ne le trouvant point, demanderent au Page où il étoit, lequel leur dit qu'il s'en étoit fui. Lors ils prindrent le Page par les cheveux & le menerent en grande furie au Palais; & comme ils furent devant le Roi, dirent que Pertharite avoit fait vie, à quoi le Page avoit tenu la main, dont il méritoit la mort. Grimoald demanda par ordre, par quel moyen Pertha-

rite s'étoit sauvé, & le Page lui conta le fait de la sorte qu'il étoit advenu. Grimoald connoissant la fidélité de ce jeune homme, voulut qu'il fût un de ses Pages, l'exhortant à garder cette foi qu'il avoit à Pertharite, lui promettant en outre de lui faire beaucoup de bien. Il fit venir en après Unulphe devant lui, auquel il pardonna de même, lui recommandant sa foi & sa prudence. Quelques jours après il lui demanda s'il ne vouloit pas être bien-tôt avec Pertharite, à quoi Unulphe avec serment répondit, que plûtôt il auroit voulu mourir avec Pertharite, que vivre en tout autre lieu en tout plaisir & délices. Le Roi fit pareille demande au Page, à sçavoir s'il trouvoit meilleur de demeurer avec soi au Palais, que de vivre avec Pertharite en exil : mais le Page lui ayant répondu comme Unulphe avoit fait ; le Roi prenant en bonne part leurs paroles, & loüant la foi de tous deux, commanda à Unulphe de demander tout ce qu'il voudroit de sa maison, & qu'il s'en allât en toute sûreté trouver Pertharite. Il licentia & donna congé de même au Page, lequel avec Unulphe partans avec eux par la courtoisie & libéralité du Roi, ce qui leur étoit de besoin pour leur voyage, s'en allerent en France trouver leur desiré Seigneur Pertharite.

ERYCIUS PUTEANUS

Historiæ Barbaricæ, Libro 2. no. XV.

Jam tragico nuncio obstupefactus Perthari-tus, ampliùsque tyrannum, quàm fratrem timens, fugam ad Cacanum Hunnorum Regem arripuit. Rodelindâ uxore & filio Cuniperto Mediolani relictis. Sed jam magnâ sui parte miser, & in carissimis pignoribus captus, cùm à Rege hospite rejiceretur, ad hostem redire statuit, & cujus sævitiam timuerat, clementiam experiri. Quid votis obesset? Non Regnum sed incolumitas quærebatur. Etenim Pertharitus, quasi pati jam fortunæ contumeliam posset, fratre occiso, supplex esse sustinuit: & quia amplius putavit Grimoaldus, reddere vitam, quàm Regnum eripere, facilis fuit. Longè tamen aliud fata ordiebantur: ut ne securus esset, qui parcere voluit; nec liber à discrimine, quia salutem dumtaxat pactus erat. Atque interea Rex novus destinatis nuptiis potentiam firmaturus, desponsam sibi Virginem, tori sceptrique sociam assumit. Et sic in familiâ Ariperti, Regium permanere nomen videbatur: quippe post filios gener Diadema sumpserat. Venit igitur Ficinum Pertharitus, & suæ oblitus appellationis, so-

rorem Reginam salutavit. Plenus mutuæ benevolentiæ hic congressus fuit, ac planè redire ad felicitatem profugus videbatur, nisi quod non imperaret. Domus & familia quasi proximam nupero splendori vitam acturo datur. Quid fit? Visendi & salutandi causâ cum frequentes confluerent, partim Longobardi, partim Insubres: humanitatis Regem pœnituit. Sic officia nocuere: & quia in exemplum benignitas miserantis valuit, extincta est. A Populo coli, & regnum moliri, juxtà habitum. Itaque ut Rex metu solveretur, secundum parricidium non exhorruit. Nuper manu, nunc imperio cruentus, morti Pertharitum destinat. Sed nihil insidiæ, nihil percussores immissi potuere: elapsus est. Amicâ & ingeniosa Unulfi fraude beneficium salutis stetit, qui inclusum & obsessum ursinâ pelle circumtegens, & tanquam pro mancipio pellens, cubiculo ejecit. Dolum ingesta quoque verbera vestiebant: & quia nox erat, falli Satellites potuere. Facinus quemadmodum Regi displicuit, ita fidei exemplum laudatum est.



ARGUMENT

ARGUMENT

DE LA TOISON D'OR, TRAGEDIE représentée par la Troupe Royale du Mareſts, chez M. le Marquis du Sourdeac, en ſon Château de Neufbourg, pour réjoüiſſance publique du Mariage du Roi, & de la Paix avec l'Eſpagne, & enſuite ſur le Théatre Royal du Mareſts.

L'Antiquité n'a rien fait paſſer juſqu'à nous qui ſoit ſi généralement connu que le voyage des Argonautes; mais comme les Hiſtoriens qui en ont voulu démêler la vérité dans la Fable qui l'enveloppe, ne s'accordent pas en tout, & que les Poëtes qui l'ont embelli de leurs fictions n'ont pas pris la même route, j'ai crû que pour faciliter au Spectateur, l'intelligence entiére de ce ſujet, il étoit à propos de l'avertir de quelques particularités où je me ſuis attaché, qui peut-être ne ſont pas connuës de tout le monde. Elles ſont pour la plûpart tirées de Valerius Flaccus, qui en a fait un Poëme Epique en Latin.

Phryxus étoit fils d'Athamas, Roi de Thébes, & de Nephelé, qu'il répudia pour épouſer Ino. Cette ſeconde femme perſécuta ſi bien ce jeune Prince, qu'il fut obligé de s'enfuir ſur un mouton dont la laine étoit

d'or, que sa mere lui donna après l'avoir reçu de Mercure. Il le sacrifia à Mars, si-tôt qu'il fut abordé à Colchos, & lui en appendit la dépoüille dans une forêt qui lui étoit consacrée. Aætes, fils du Soleil, & Roi de cette Province, lui donna pour femme Chalciope sa fille aînée, dont il eut quatre fils, & mourut quelque temps après. Son ombre apparut ensuite à ce Monarque & lui révéla que le destin de son état dépendoit de cette Toison, qu'en même-temps qu'il la perdroit, il perdroit aussi son Royaume, & qu'il étoit résolu dans le Ciel, que Médée son autre fille, auroit un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un côté Aætes, pour conserver cette Toison qu'il voyoit si nécessaire à sa propre conservation, voulut en rendre la conquête impossible par le moyen des charmes de Circé sa sœur, & de Médée sa fille. Ces deux sçavantes magiciennes firent en sorte qu'on ne pouvoit s'en rendre maître, qu'après avoir dompté deux taureaux dont l'haleine étoit toute de feu, & leur avoit fait labourer le champ de Mars, où ensuite il falloit semer des dents de serpents, dont naissoient aussi-tôt autant de Gensdarmes, qui tous ensemble attaquoient le téméraire qui se hazardoit à une si dangereuse entreprise : & pour dernier péril, il falloit combattre un dragon qui ne dormoit jamais, & qui étoit le plus fidéle & le plus redoutable gardien de ce

trésor. D'autre côté les Rois voisins, jaloux de la grandeur d'Aætes, s'armerent pour cette conquête, & entr'autres Perses son frére, Roi de la Chersonése Taurique, & fils du Soleil comme lui. Comme il s'appuya du secours des Scythes, Aætes emprunta celui de Styrus, Roi d'Albanie, à qui il promit Médée, pour satisfaire à l'ordre qu'il croyoit en avoir reçu du Ciel par cette ombre de Phrixus. Ils donnoient bataille, & la victoire panchoit du côté de Perses, lorsque Jason suivi de ses Argonautes, dont la valeur la fit tourner du parti contraire, & en moins d'un mois ces Héros firent remporter tant d'avantages au Roi de Colchos sur ses ennemis, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, & d'abandonner leur camp. C'est ici que commence la Piéce : mais avant que d'en venir au détail, il faut dire un mot de Jason, & du dessein qui l'amenoit à Colchos.

Il étoit fils d'Aeson, Roi de Thessalie, sur qui Pelias son frére avoit usurpé le Royaume. Ce Tyran étoit fils de Neptune & de Tyro, fille de Salmonée, qui épousa ensuite Cretheus pére d'Aeson, que je viens de nommer. Cette usurpation lui donnant la défiance ordinaire à ceux de sa sorte, lui rendit suspect le courage de Jason son neveu, & légitime héritier de ce Royaume. Un Oracle qu'il reçut le confirma dans ses soupçons, si bien que pour l'éloigner, ou plûtôt pour le

perdre, il lui commanda d'aller conquérir la Toison d'or, dans la croyance que ce Prince y périroit, & le laisseroit par sa mort paisible possesseur de l'Etat, dont il s'étoit emparé. Jason par le conseil de Pallas fit bâtir pour ce fameux voyage le navire Argo, où s'embarquerent avec lui quarante des plus vaillans de toute la Gréce. Orphée fut du nombre, avec Zethès, & Calaïs, fils du vent Borée & d'Orithye, Princesse de Thrace, qui étoient nés avec des ailes comme leur pére, & qui par ce moyen delivrerent en passant Phinée, des Harpyes qui fondoient sur ses viandes, si-tôt que sa table étoit servie, & leur donnerent la chasse par le milieu de l'air. Ces Héros durant leur voyage reçurent beaucoup de faveur de Junon & de Pallas, & prirent terre à Lemnos, dont étoit Reine Hypsiphile, & où ils tarderent deux ans, pendant lesquels Jason fit l'amour à cette Reine, & lui donna parole de l'épouser à son retour; ce qui ne l'empêcha pas de s'attacher auprès de Médée, & de lui faire les mêmes protestations si-tôt qu'il fut arrivé à Colchos, & qu'il eut vû le besoin qu'il en avoit. Ce nouvel amour lui réussit si heureusement, qu'il eut d'elle des charmes pour surmonter tous les périls, & enlever la Toison d'or malgré le dragon qui la gardoit, & qu'elle assoupit. Un Auteur que cite le Mythologiste Noël le Comte, & qu'il appelle Denys le Milesien, dit qu'elle

lui porta la Toiſon juſques dans ſon navire ; & c'eſt ſur ſon rapport que je me ſuis autoriſé à changer la fin ordinaire de cette Fable, pour la rendre ſurprenante, & plus merveilleuſe. Je l'aurois été aſſez par la liberté qu'en donne la Poëſie en de pareilles rencontres, mais j'ai crû en avoir plus de droit en marchant ſur les pas d'un autre, que ſi j'avois inventé ce changement.

FIN.

De l'Imprimerie de GISSEY.

TABLE

Des Piéces contenuës dans ce Volume.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Oeuvres diverses de Pierre Corneille*. A Paris ce 25. Octobre 1737.

JOLLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de Fance & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé le Sieur..... Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public : *Oeuvres diverses de Pierre Corneille*, recueillies par ledit Sieur..... S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modelle sous le contre-scel des Présentes : A ces causes voulant traiter favorablement ledit exposant; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs Volumes, conjointement, ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre Contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presen-

tes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer faire imprimer vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposez, en tout ni en partie, d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant & de tous dépens dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq ; & qu'avant que de les exposer en vente les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sr. d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des-

dites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour duëment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le treiziéme jour du mois de Decembre, l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de notre Régne le vingt-trois Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 559. fol. 522. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenses article IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement. Et à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris les huit Exemplaires prescrits par l'article 108. du même Réglement. A Paris le 14. Decembre 1737.

LANGLOIS, Syndic.

ERRATA.

Page 100. *ligne* 6. Sinna, *lisez*, Cinna.
Page 138. *ligne* 10. *msula*, *lisez*, *insula*.
Page 216. *ligne* 4. saintes, *lisez*, des saints.





